

D.C. CODESZA

MARON NOIR

CECI N'EST PAS UN ROMAN D'AMOUR

*Bien
ensemble*



MARON NOIR

BIEN ENSEMBLE

D.C. ODESZA



1^{re} édition : septembre 2017
Copyright © D. C. Odesza
Design de couverture © My Bookcovers
Photo © conrado / ifong /
Dragana Gerasimoski – fotolia.com
Correction – unker.com

D. C. ODESZA
c/o BJ-Autorenservice.de
Gildehauser Weg 140a
48529 Nordhorn
Allemagne

E-MAIL
d.c.odesza@gmail.com

FACEBOOK
D.C. Odesza - Autorin

Tous droits réservés.

Toute utilisation non autorisée, telle que la reproduction, la distribution, la transmission ou la réimpression, même partielle, ne peut avoir lieu qu'avec la permission écrite de l'auteur.

Les personnages et l'intrigue de ce roman sont fictifs, toute ressemblance avec des personnes réelles est purement fortuite et involontaire.

Remarque :

Dans mes romans, je n'évoque que très rarement les moyens de contraception, mais cela ne signifie en aucun cas qu'ils ne sont pas extrêmement importants dans le monde réel !

Hélas, les lecteurs confondent plus souvent que je ne l'aurais cru un roman fictif avec la réalité.

TABLE DES MATIÈRES

Oscar Wilde

Chapitre 1

Chapitre 2

Gideon

Chapitre 3

Gideon

Chapitre 4.

Lawrence

Chapitre 5.

Gideon

Chapitre 6

Chapitre 7

Chapitre 8

Dorian

Chapitre 9.

Gideon

Chapitre 10

Chapitre 11

Gideon

Chapitre 12

Dorian

Chapitre 13.

Gideon

Chapitre 14.

Gideon

Chapitre 15.

Gideon

Chapitre 16

Gideon

Chapitre 17

Gideon

Chapitre 18

Dorian

Gideon

Chapitre 19

William Shakespeare

Chapitre Bonus

Et pour finir...

La plupart des gens vivent pour l'amour et l'admiration, mais nous devrions plutôt vivre par amour et admiration.

Oscar Wilde

— Comment as-tu pu faire une chose pareille ! Comment as-tu pu tout raconter sur moi à Ricarda ?

Je lui crache ces mots à la figure et passe nerveusement une main dans mes cheveux avant de faire quelques pas dans le couloir. Je m'éloigne de lui mais reviens l'instant d'après pour le pousser de toutes mes forces.

Merde ! J'ai bien envie de lui arracher la tête !

— Cela ne regarde en rien cette mégère. Kean, mon ancien travail, ma famille. Qu'est-ce qu'elle s'imagine !? Te rends-tu compte qu'elle vient plus ou moins de me gifler et que je n'ai rien vu venir ?

Quelle humiliation – c'est du moins ce que je ressens, comme si je me retrouvais nue devant elle. Alors que c'est elle qui devrait avoir honte avec sa lingerie bon marché cachée sous sa robe de chambre. Mon plan s'est spectaculairement retourné contre moi ! Je voulais faire en sorte que cette sangsue disparaisse de notre vie une fois pour toutes. Au lieu de ça, elle a réussi à me toucher là où je suis la plus vulnérable, à savoir ma vie privée. Et c'est pour cela que je suis tellement furieuse. Pas contre cette pétasse, mais contre Gideon. Il sait pertinemment à quel point je tiens à garder ma vie privée, privée : mes affaires ne regardent personne.

— Maron, écoute-moi !

Il m'attrape par le poignet et m'attire vers lui.

— J'étais vraiment au plus bas. Elle n'arrêtait pas de me poser des questions à ton sujet, et j'ai fini par céder alors que nous étions à une soirée – parce que j'étais furieux, et parce que j'étais déçu. Comment aurais-je pu savoir qu'elle utiliserait ces informations contre toi ?

Je hausse un sourcil moqueur et pousse un soupir d'énervement. *Colère et déception ? C'est tout !*

— Tu aurais dû t'en douter ! Tu la connais mieux que moi.

— Calme-toi.

Dans ses yeux verts, je peux lire quelques remords, mais surtout un manque flagrant de compréhension. Oh bien sûr, tout le monde se défoule quand il vient de se faire larguer, et certaines anecdotes sortent du placard, mais ça... C'est allé trop loin. C'est un coup porté sous la ceinture. Un véritable K.-O. Et que vient faire Kean dans toute cette histoire ? Pourquoi lui a-t-elle rendu visite ?

Gideon ne croit tout de même pas que j'ai une liaison avec lui ? Impossible. C'est vrai, Kean a été mon professeur, il m'a ouvert de nouveaux horizons et m'a donné le soutien dont j'avais besoin dans ma vie à cette époque. Mais je n'ai jamais trompé et je ne tromperai jamais Gideon. Je n'ai même pas rendu visite à mon professeur quand nous étions séparés. Pourquoi l'aurais-je fait puisque mon cœur appartient à cet homme qui dévoile des détails censés rester privés !

— Me calmer ? Je ne vais sûrement pas me calmer ! Mais je vais partir, par contre. Va t'expliquer avec ta chère Ricarda, raconte-lui d'autres secrets. Peut-être qu'elle n'a pas encore entendu parler de mon ivrogne de père, ou de Chlariss. Allez. Buvez le thé ensemble comme deux bonnes petites commères, déclaré-je en plongeant les yeux dans les siens avant de dégager mon poignet de son emprise. J'en ai fini avec toi pour aujourd'hui, Gideon !

Cela m'est égal que Ricarda et les autres habitants de cet étage de l'hôtel de luxe m'entendent sonner les cloches à Gideon. Il est allé trop loin. Beaucoup trop loin.

En grandes enjambées furibondes, je traverse le couloir à la recherche de l'ascenseur le plus proche. Je veux rejoindre Jane qui, je l'espère, m'attend au rez-de-chaussée. Je ne sais pas par quel moyen Gideon s'est rendu ici. Peut-être avec la voiture de Dorian, ou peut-être avec une limousine. Mais une chose est sûre : *la Porsche est à moi.*

J'extirpe de mon sac à main la clef de la voiture et la serre fermement entre mes doigts pour que Gideon ne puisse pas me la prendre.

Le cœur en charpie, je jette un œil à mon reflet dans le miroir de l'ascenseur, recoiffe mes cheveux blonds et vérifie mon maquillage qui tient parfaitement. Je devrais vraiment essayer de me calmer. Je trouve Jane en train de lire un journal, assise à une table du restaurant de l'hôtel.

— Maron, Gideon te cherchait. Je n'ai pas pu le retenir.

— Ce n'est pas grave. Viens, nous partons.

Sans lui donner la moindre explication, je pose cent dirhams sur la table et arrache Jane de sa place en terrasse. Les autres clients me lancent des regards étonnés, mais cela ne me dérange pas le moins du monde.

— Ce n'était pas assez, Maron.

— Qu'est-ce que tu as commandé ? lui demandé-je en jetant un regard en arrière, mais sans m'arrêter pour autant.

Aucun serveur ne semble s'intéresser à la disparition subite de Jane.

— Un *latte macchiato*, une salade de fruits, des pancakes, un smoothie et des œufs pochés.

— Tu es enceinte ou quoi ? lui demandé-je pour plaisanter en lui lançant un regard faussement sceptique.

Sérieusement, qui mange autant au petit-déjeuner ?

Elle lâche ma main, s'immobilise entre les tables et pince les lèvres comme si elle voulait empêcher les mots de quitter sa bouche. Pourquoi ?

— Ne me dis pas... commencé-je en comprenant que je n'avais peut-être pas tort après tout. Tu es réellement enceinte ?

Elle acquiesce d'un signe de tête, coince d'un air embarrassé une mèche de cheveux derrière son oreille puis s'approche de moi. Dans le ciel, le soleil brille, et la chaleur est déjà accablante malgré l'ombre des palmiers dattiers. Mais elle a bu des cocktails au club, l'autre soir. Et du champagne le jour de son mariage. Depuis quand le sait-elle ?

— Je t'en prie, ne dis rien à Dorian. Garde le secret. J'ai déjà... s'interrompt-elle en jetant un regard autour de nous pour s'assurer que personne ne peut entendre notre conversation. J'ai déjà, reprend-elle. Mais elle se tait à nouveau en baissant les yeux.

— Tu as déjà quoi ?

Je la prends par la main pour la conduire vers le parking. Je ne veux pas que Gideon nous rattrape.

Elle s'immobilise devant le capot de la Porsche et inspire profondément avant de répondre.

— J'ai déjà fait une fausse couche.

De surprise, j'écarquille les yeux en ouvrant la portière du conducteur.

— C'était il y a trois ans. C'était le bébé de mon ex, Claudius. Je veux attendre la quatorzième semaine avant d'annoncer ma grossesse à Dorian.

— Parce que c'est la semaine où tu as perdu ton bébé la dernière fois ? demandé-je gentiment alors que nous montons dans la luxueuse voiture.

— Oui. Je sais que Dorian aimerait avoir un garçon. Mais je ne veux pas qu'il se réjouisse trop tôt si jamais la même

chose se reproduisait. Je ne le supporterais pas. Alors ne lui dis rien, me prie-t-elle en me fixant de ses grands yeux de biche.

Je n'oserais jamais annoncer une telle nouvelle à Dorian avant qu'elle ait eu la chance de le faire elle-même. Elle me regarde toujours avec le même air de supplication alors que je passe la marche arrière.

— Je ne dirai rien à personne. Il s'agit de votre famille à toi et à Dorian. Mais je suis flattée que tu me fasses assez confiance pour m'avouer la vérité. Et tu peux toujours venir m'en parler si tu en as bes... Merde !

Le système d'aide au stationnement me siffle bruyamment dans les oreilles. Je contrôle l'écran affichant les images prises par la caméra arrière. Rien.

— Oh mon Dieu, tu as écrasé un chat !

Bien sûr que non !

— Non, il n'y avait pas l'ombre d'un chat, j'ai vérifié.

Je jette un regard dans le rétroviseur. Mince, on ne voit pas grand-chose à travers le pare-brise arrière de la Panamera. Il ne me reste plus qu'à descendre de la voiture. J'ouvre la portière et m'apprête à chercher la cause du sifflement quand je me retrouve nez à nez avec Gideon. Je recule automatiquement d'un pas. Super ! Il tombe à pic ! J'aurais mieux fait de continuer à rouler au lieu de croire les fabulations de Jane.

— Tu as changé d'avis ? me demande-t-il.

Ses yeux verts brillent d'un éclat que je ne peux pas m'expliquer.

N'importe quoi. Je ne suis certainement pas sortie pour son bénéfice.

— Prends un taxi. Je n'ai pas changé d'avis, je voulais juste...

— Je n'ai pas l'intention de prendre un taxi. Je te rappelle que la voiture m'appartient.

D'un geste hautain, il désigne du menton la Porsche, faisant preuve de toute l'arrogance dont il est capable.

— Pas aujourd'hui.

Je m'empresse de reprendre ma place dans la voiture avant que Gideon ne puisse me retenir, et j'ignore les questions de Jane.

— Que se passe-t-il ? Gideon ne vient pas avec nous ?

J'active le verrouillage centralisé avant de faire marche arrière – et gare aux animaux à fourrure qui pourraient se cacher derrière mes roues ! Mais il n'y avait rien bien sûr. Grâce aux instincts protecteurs de la future maman, Gideon a eu le temps de nous rejoindre, et je me suis presque jetée dans la gueule du loup.

Il frappe à ma vitre, l'air très contrarié, et tire sur la poignée de la portière. Pas de chance, Gideon Chevalier ! Pas très agréable de se retrouver abandonné comme ça, n'est-ce pas ?

Je lui tire la langue avant d'appuyer sur l'accélérateur.

Mon Dieu, la bagnole accélère bien trop vite, et le hochement de tête de Gideon me fait lever les yeux de l'écran. Il ose se moquer de ma manœuvre maladroite en croisant les bras devant son torse.

— Pas si vite ! hurle Jane à côté de moi en s'agrippant à la portière.

J'enfonce la pédale de frein, et nous nous retrouvons propulsées en avant, mais il est trop tard pour empêcher le pare-chocs de faire la connaissance d'une bouche d'incendie se trouvant sur le trottoir. *Putain de bordel de merde ! Quelle journée pourrie !*

Je n'ose pas lever les yeux vers Gideon, alors je les ferme pour ravalier ma honte, l'estomac noué par la colère. *Ne reste pas immobile !* – me conseille une voix dans ma tête. *Sinon, il te fera encore la leçon.* Je suis toujours furieuse contre Dorian, même si ce n'est pas lui qui vient de faire une belle bosse

dans une voiture de luxe. Et les choses ne sont pas près de changer. Une carrosserie est vite réparée, mais pas les conséquences de sa trahison. Je passe la première et m'engage dans le trafic.

— Tu ne peux pas faire ça, Maron. Nous devons nous rendre compte des dégâts.

— Les réparations ne coûteront pas plus cher que la confection d'un de ses smokings hors de prix. Je continue de rouler ! répliqué-je entre mes dents.

Mon Dieu, je ferais mieux de me rappeler qu'elle est enceinte et de ne pas la stresser. Je ne veux pas qu'elle perde son bébé à cause de moi.

Un dernier coup d'œil dans le rétroviseur me montre un Gideon abasourdi, planté sur le trottoir, perdu entre les touristes tirant leurs valises derrière eux.

Mais qu'est-ce que tu fous ? Tu es vraiment la dernière des idiots. Dans ta fureur, tu as presque réussi à envoyer la voiture à la casse, et il s'en est fallu de peu pour que Jane se retrouve avec une belle bosse sur la tête. Tout ça parce que tu n'as pas les idées claires. Calme-toi !

Je compte intérieurement jusqu'à dix afin de baisser mon niveau d'adrénaline.

Mieux vaut ne pas penser à ce qu'il se passera quand il sera rentré à la villa. J'aimerais que tout cela me soit égal, mais ça ne l'est pas.

— Que s'est-il passé pour que tu sois aussi chamboulée ? me questionne Jane alors que je m'introduis sur la rocade à cinq voies, juste à côté d'une Ferrari.

— Pas maintenant, Jane, je dois me concentrer.

D'un geste sûr, je m'empare de mes lunettes de soleil dans le vide-poche de ma portière et les pose sur mon nez.

— Hé, je te signale que moi aussi je suis assise dans cette voiture que tu as l'intention d'envoyer à la casse alors que je

viens de t'avouer que je suis enceinte. J'exige de savoir ce qui se passe. Tu n'es jamais aussi étourdie, d'habitude.

Je reste silencieuse, les dents serrées, et j'accélère encore pour mettre plus de kilomètres entre nous et l'hôtel.

— Maron ?

Je lui jette en regard en coin.

— C'est simple, tout est allé de travers. Je me suis rendue dans cet hôtel pour parler avec Ricarda. Je voulais lui dire ce que je pensais de sa drague à deux sous et de ses manipulations. Mais... soupiré-je. Les choses ont mal tourné.

— Que s'est-il passé ? insiste-t-elle en me caressant le bras.

Je déteste qu'on me touche quand je suis furieuse, et elle a dû le voir à mon regard, même derrière mes lunettes de soleil, car elle retire brusquement sa main.

— Elle sait tout ! Gideon lui a tout raconté à mon sujet, de mon travail jusqu'à Kean. Et ça...

Je me cramponne au volant, mets mon clignotant et entre dans un tunnel conduisant directement à l'île artificielle en forme de palmier.

— Tu as du mal à l'encaisser. Je te comprends. Parle-lui dès qu'il arrivera à la villa.

Que reste-t-il à dire ? Peut-être que cela fonctionnerait dans le monde magique de Jane où les mots peuvent transformer les problèmes en barbe à papa. Mais moi, je n'ai pas l'intention de lui adresser la parole. J'ai besoin d'un peu de temps et de calme pour réfléchir. Et j'ai besoin de me remettre les idées en place. Je vais donc déposer Jane en un seul morceau à la maison avant de partir à la recherche d'un garage pour réparer la Porsche. Je n'ai pas l'intention de traîner cette erreur derrière moi plus longtemps que nécessaire. Et je ne veux pas donner à Lawrence la satisfaction de ricaner à chaque fois qu'il me voit. Pour lui, écraser une voiture d'une valeur de cent cinquante mille

dollars contre une bouche à incendie est une raison de plus de se marrer. Mais pour moi, c'est une somme qui me met encore un peu plus dans le rouge.

Comme prévu, je dépose Jane sans autre incident puis programme le GPS pour trouver un garage digne de ce nom. Je ne fais pas confiance aux garages bas de gamme.

Un mécanicien inspecte la jolie bosse et prend des notes sur un calepin. Puis il montre du doigt le pare-chocs dont la laque est entièrement rayée.

— Tout sera prêt demain matin. Il faudra laisser la voiture ici pour la nuit, déclare-t-il en se penchant sur le pare-chocs complètement fichu.

— Non, aujourd'hui ! La voiture doit être réparée aujourd'hui !

L'homme au teint bronzé, qui ne me semble pas être arabe mais plutôt d'origine turque, hausse les sourcils.

— Cela coûtera plus cher.

Quelle surprise ! Je m'en doutais bien sûr.

— Cela fait dans les 2 785 dirhams environ, murmure-t-il après avoir additionné les postes qu'il avait notés dans son calepin avec l'un des stylos dont est remplie la poche de sa salopette bleu foncé.

Ce sont environ 690 euros. Je suis sidérée par le prix d'une petite erreur en sortant d'une place de parking. Le prix de deux petites secondes dans ma vie. Mon estomac se noue, et je suis furieuse contre moi-même.

Mais que puis-je faire d'autre ?

Au lieu de patienter sagement à la villa en attendant que la voiture soit réparée, je décide de retourner à l'hôtel de Ricarda. Que pourrais-je bien faire dans la maison ? Laisser Gideon me bombarder d'explications et de reproches ?

Non, il n'en est pas question. Je préfère garder cette vipère à l'œil et l'observer un peu. Ma mauvaise conscience s'estompe légèrement à l'idée de rentrer à la villa en fin d'après-midi avec une voiture comme neuve, plutôt que de me présenter dans une auto en miettes.

La terrasse où Jane se trouvait ce matin est juste à côté du buffet servi pour le petit-déjeuner. Il est 10 h 30, peut-être déjà trop tard pour déjeuner, surtout sachant qu'elle avait commandé à manger dans sa chambre. Mais d'ici, cachée entre le jasmin et les hibiscus, j'ai une vue imprenable sur la porte d'entrée à tambour et sur un bon tiers de la réception. Elle ne passera pas sans que je ne m'en aperçoive.

Je sirote un café au lait avec une pointe de chocolat blanc quand mon smartphone se met à vibrer dans mon sac à main.

L'écran affiche la photo d'un Gideon au sourire charmeur et charmant. Mes yeux glissent sur ma tasse, puis sur la réception de l'hôtel. Personne. Elle ne va tout de même pas

passer sa matinée dans sa chambre d'hôtel à attendre le retour de Gideon, non ?

Elle doit être bien naïve pour croire qu'il suffit de quelques dessous vulgaires et d'un petit-déjeuner au lit pour le mener par le bout du nez. A-t-il été aussi facile à embobiner après mon départ ?

Mes yeux s'assombrissent à l'idée qu'elle n'a qu'à battre des cils, qu'à déambuler en roulant des hanches, ou qu'à arborer un décolleté plongeant pour réveiller sa queue.

Je décroche dans un soupir.

— Si tu voulais t'excuser, il est trop tard. Et tu sais très bien que je déteste les excuses.

Pour la simple et bonne raison que la personne recevant les excuses se sent toujours obligée de les accepter.

Je ne veux pas entendre ses explications. Je me contenterais bien de ne plus m'imaginer ces deux-là en train de baiser dans le lit, sur la table, sous la douche, sur le canapé, sur le tapis : partout, bon Dieu ! Ils l'ont peut-être même fait contre la baie vitrée de son bureau à New York, avec une vue magnifique sur la métropole. Je la vois d'ici soupirer bruyamment son nom en jouissant dans les rayons du soleil.

— Où es-tu ? Jane m'a dit que tu voulais faire réparer la voiture dans un garage. Où ?

Je l'imagine serrant encore plus fermement ses hanches pour la prendre debout par-derrière. Ses seins collent contre la vitre. Il mord son cou, la tire par les cheveux.

Je pousse un autre soupir et avale une gorgée de café.

— Je m'en occupe. Tu la trouveras ce soir comme neuve dans l'allée de la villa.

— Arrête tes conneries, Maron. Dis-moi où tu es. La voiture est le dernier de mes soucis en ce moment.

Il me parle sur un ton sévère réservé en général aux enfants qui auraient fait une grosse bêtise. En arrière-plan,

j'entends Dorian et Jane qui s'entretiennent à voix basse.

— C'est vraiment un matin d'enfer ! s'exclame Lawrence qui vient probablement de se lever.

— Oh bien sûr, toute cette histoire est vite réglée pour toi, mais pas pour moi. Je vais prendre en charge les frais de réparation et je reviendrai ensuite. Nous verrons bien après.

À la réception, j'aperçois une femme aux cheveux couleur palissandre, portant une robe menthe, un chemisier sans manches, des bracelets en or aux poignets et une paire de lunettes de soleil Dior. C'est elle !

— Que veux-tu dire, nous verrons bien ? Nous devons tirer les choses au clair.

— Pas maintenant, darling. Au revoir.

Je raccroche, bois une autre gorgée de mon café et m'apprête à poser de la monnaie sur la table pour ensuite suivre discrètement Ricarda quand soudain se lève un homme assis dans le foyer de l'hôtel, et qui jusque-là se divertissait avec son iPad. Il porte une chemise blanche et noire à carreaux et une paire de lunettes. Il a cet air très caractéristique des personnes haut placées. C'est un homme d'affaires, je le vois à sa posture, à ses gestes à la fois décontractés et sereins. Impossible de se méprendre puisque cela faisait partie de mon métier. Les hommes qui ont du succès portent leur attaché-case d'une certaine manière, ils redressent discrètement leur montre, ils relèvent leur pantalon avant de s'asseoir.

Et ce mec aux cheveux blond foncé se dirige droit sur mademoiselle strip-tease, qui s'est maintenant transformée en femme d'affaires respectable. Le parfait piège à hommes : mimer de jour la femme d'affaires sévère, résolue et élégante dans son costume Armani, pour se transformer, la nuit venue, en pétasse soumise dans leur lit.

Je fronce les sourcils et fais mine de lire quelque chose sur mon smartphone pour ne pas avoir l'air trop suspecte. Ils

discutent un instant, puis il lui tend ce qui ressemble à une enveloppe. Et je suis sûre qu'il ne s'agit pas de la facture de la chambre d'hôtel. *Qu'est-ce que c'est que ce bazar ? Offre-t-elle ses services ? Est-ce pour cela qu'elle a rendu visite à Kean ?*

Je pensais qu'elle était venue seule à Dubaï pour retrouver Gideon.

Ils se font la bise, puis l'homme se retourne. Hélas, c'est juste le moment que choisit une serveuse pour passer devant moi. Merde ! Je ne peux pas voir son visage. Je me penche sur le côté et pose ma monnaie sur la table. Ils sont déjà sortis alors que je me lève tout juste. Ses cheveux blond foncé sont coupés très court, et il domine Ricarda d'une demi-tête. Tous deux se dirigent vers une limousine qui semble les attendre.

J'ai besoin d'un taxi, et vite. Si je peux prouver que cette salope s'amuse avec d'autres hommes, Gideon y réfléchira peut-être à deux fois avant de lui adresser la parole la prochaine fois qu'ils se rencontreront.

Je m'empare de mon sac à main, réajuste ma robe et suis discrètement le couple. Je m'engouffre dans le premier taxi disponible une fois que leur limousine a démarré. Je me demande bien où ils vont. Je dois absolument le savoir afin de remettre de l'ordre et de la clarté dans ma vie.

— Suivez cette voiture noire, s'il vous plaît, dis-je en montrant du doigt la limousine.

Le conducteur, un Marocain d'un certain âge, me jette un regard dans le rétroviseur, acquiesce de la tête et accélère. Nous suivons la voiture pendant vingt bonnes minutes, alors que la somme qu'affiche le taximètre augmente continuellement et que Gideon tente encore une fois de m'appeler. *Pas maintenant !*

La limousine se gare devant un restaurant chinois. Ils en descendent tous les deux pendant que j'extirpe quelques billets de mon porte-monnaie pour les tendre au chauffeur.

Encore une fois, je ne peux apercevoir l'homme que de dos. À les voir ainsi discuter, je ne crois pas que ce soit la première fois qu'ils se rencontrent. Et ils n'ont pas non plus l'air d'être ici pour affaires. On dirait plutôt des amis.

Ils disparaissent dans le restaurant chinois alors que je me creuse les méninges. Comment les suivre discrètement ? Je dois m'approcher suffisamment d'eux pour pouvoir écouter leur conversation, mais pas trop pour qu'on ne puisse pas me reconnaître. Je préfère m'épargner cette scène.

Une minute plus tard, je pénètre à mon tour dans le restaurant à moitié plein. Je les observe prendre place à une table le long de la baie vitrée. C'est ça son truc ? Se laisser entretenir par des hommes riches ? Elle a l'air d'apprécier ses attentions. Tout à l'heure il lui a ouvert la portière, et maintenant il recule sa chaise pour qu'elle puisse s'asseoir.

Mais manque de chance, le voilà qui s'installe derrière une colonne, et je ne peux toujours pas voir qui est ce snob plein aux as. Et s'il s'agissait d'un de mes anciens clients ?

— Désirez-vous boire quelque chose ?

Une serveuse chinoise m'arrache à mes pensées en me tendant un menu. Elle me bouche la vue.

— Euh, laissez-moi d'abord jeter un coup d'œil au menu.

Elle sourit poliment et disparaît de mon champ de vision. À travers la vitre, il me semble reconnaître un homme que je n'ai vu qu'une seule fois dans ma vie, le soir de mon accident : Noah. Qu'est-ce que cela veut dire ?

Je me cache derrière mon menu, m'enfonce un peu plus dans la banquette et ne les quitte pas des yeux. S'il est là par hasard, je veux bien manger mon chapeau.

Et comme je m'y attendais, il ouvre la porte du restaurant et entre. Il se dirige droit vers la table de Ricarda et y prend place. Mon téléphone se met encore une fois à vibrer. L'écran affiche un numéro inconnu.

Quelle étrange journée !

Je ne suis déjà pas une très bonne espionne, mais le fait que mon téléphone n'arrête pas de sonner n'arrange vraiment pas les choses.

— Allô ?

Je décroche et baisse les yeux alors que Noah balaie le restaurant du regard.

— C'est moi.

Une voix rauque et infiniment familière. Ma montre m'apprend qu'il est presque midi – il dort encore à cette heure-là, d'habitude. Et puis... Merde ! Cela fait quatre jours que je ne lui ai plus donné de nouvelles.

— Kean, réponds-je en souriant. Le moment est vraiment mal choisi.

— Je m'en doutais. Ce n'est jamais le bon moment avec toi.

S'il savait à quel point il a raison.

— Bon, sois bref, s'il te plaît, je suis occupée.

— Avez-vous déjà choisi ? me demande soudain la serveuse surgie de nulle part et coiffée d'un chignon qui la vieillit de plusieurs années.

— Tu es en pleine réunion ?

— Je ne sais pas si on peut appeler cela une réunion, répliqué-je, faisant rire Kean. Je prendrai un verre d'eau et le plat au wok n° 42, merci. J'aimerais le garder encore un peu, ajouté-je alors qu'elle fait mine d'emporter le menu.

Une fois la serveuse partie, je reporte mon attention sur la table de mes trois compères... qui ont disparu. Non ! Cela fait à peine trois minutes qu'ils sont ici, comment peuvent-ils être déjà repartis ?

— Ce n'est pas possible ! murmuré-je à voix basse, mais assez fort pour que Kean m'entende distinctement.

— Que se passe-t-il, mon amante ? Je connais ce registre de voix.

Oui, il connaît quasiment tout de moi. Mes désirs les plus profonds, mes souhaits jamais avoués, les problèmes et les inquiétudes que je garde pour moi.

— Rien, je dois raccrocher. Nous parlerons plus tard, c'est promis. Quand j'aurai le contrôle de la situation.

— Maron !

Son grognement m'arrache un soupir. Pourquoi lui mentir ? Je peux parler de tout avec lui, depuis toujours.

— Tout va de travers, aujourd'hui. D'abord, l'ex de Gideon m'humilie, ensuite je fonce dans une bouche à incendie avec la Porsche, et voilà que maintenant, les trois autres ont disparu.

— Je l'entends qui arpente son appartement, du moins je l'entends marcher, puis je discerne le cliquetis d'un trousseau de clefs.

— Quels trois autres ? Les frères Chevalier ?

— Non, rétorqué-je amusée. Ils ne sont pas là. J'étais en train d'épier Ricarda. Elle avait rendez-vous avec deux hommes. Je croyais qu'elle était venue à Dubaï uniquement à cause de Gideon. Mais maintenant...

— Continue...

Une porte claque, puis je reconnais le bruit d'un sac en plastique que l'on froisse. Je m'humidifie les lèvres.

— Elle a retrouvé Noah.

— Qui est Noah ?

Je lui raconte dans les moindres détails cette fameuse soirée où la drogue m'a fait croire que j'avais des ailes et où je suis tombée du môle, entraînant une perte de mémoire. Je lui raconte aussi que j'ai surpris Gideon en train de sniffer de la cocaïne. Je suis plutôt du genre à tout garder pour moi, à ne jamais laisser entrevoir ce qui m'accable. Mais à cet instant, je me sens incroyablement soulagée, comme si je n'étais plus seule à porter le poids de mes problèmes. Je sais qu'il ne trahira pas ma confiance. Il ne me fera pas de

reproches et ne me donnera pas non plus de conseils inutiles. Non, il va se contenter de m'écouter, jusqu'à ce que je trouve moi-même la solution. Ou bien il va m'encourager à observer les choses d'un autre point de vue. Il est le seul qui en soit capable.

— Comme je vois les choses, j'ai bien peur que tu sois au beau milieu, ou plus exactement que tu sois la cible des plans machiavéliques de cette Ricarda. Je vais me renseigner à son sujet. Qui sait, peut-être que je trouverai quelque chose d'utile ? Je n'aime pas te savoir à Dubaï avec elle alors que Gideon a d'autres chats à fouetter et devrait d'abord s'occuper de lui-même.

— Nous ne restons plus que quelques jours, je serai bientôt de retour à Marseille. J'aurais réglé les choses d'ici là.

— Je n'en suis pas persuadé. Te souviens-tu de Joan ?

— Oui, pourquoi ?

— Parce qu'elle a été victime d'un harceleur qui l'a observée et photographiée en permanence. Il s'y est pris de manière très raffinée. Elle ne s'est rendu compte de rien pendant deux ans. Il a fallu qu'une voisine à la recherche de son canari pénètre dans l'appartement de l'homme pour que le pot aux roses soit découvert. Elle a informé la police. Tu y verras plus clair à un moment ou à un autre. Mais je ne crois pas que tes problèmes seront réglés juste parce que tu auras quitté Dubaï. Ricarda semble bien décidée à se débarrasser de toi. Tu ne sais pas pourquoi, voilà où commencer...

— Quelle bonne surprise de te trouver ici.

Lawrence surgit de nulle part et me regarde d'en haut, un sourire triomphant aux lèvres, avant de contempler mon assiette et mon verre d'eau.

— Je dois raccrocher. Je te rappellerai, murmuré-je dans le téléphone avant de m'empresse de le ranger dans mon sac pour que Law ne puisse pas me l'arracher des mains. Figure-toi que je suis ici pour passer le temps

Je suis sûre qu'il sait déjà tout à propos de l'incident de ce matin, y compris ma dispute avec Gideon. Il s'installe en face de moi, prend ma fourchette et la plante dans mon assiette de nouilles avant de la fourrer dans sa bouche. Puis il remonte ses lunettes de soleil sur le haut de sa tête et balaie le restaurant du regard. Il porte un pantalon bleu marine et un tee-shirt rouge. Avec sa barbe de hipster, il me fait penser à un dessinateur

— Tu es ici pour passer le temps, dis-tu ? répète-t-il en me tendant une fourchette de nouilles et de légumes.

Mon premier réflexe est de repousser son offre, mais je change d'avis et ouvre bravement la bouche. Puis j'avale la nourriture.

— Est-ce interdit, maître Lawrence ? Je ne veux pas voir Gideon pour l'instant, et je ne vois pas où est le mal à partir à la découverte de Dubaï. Comment m'as-tu trouvée ?

Je fouille discrètement le restaurant du regard, mais je ne vois ni Dorian ni Gideon.

— Partir à la découverte de Dubaï ? Tu as déjà inventé de meilleures excuses, mon chaton.

Il hausse les sourcils avant de planter une nouvelle fois la fourchette dans mon assiette.

— Tu veux savoir comment je t'ai trouvée ? Dis-moi, contrôles-tu ne serait-ce que de temps en temps ton smartphone ? Ou bien as-tu besoin que je t'explique comment t'y prendre ? Il existe certaines applications de localisation qui te rendent facile à retrouver tant que tu ne jettes pas ton téléphone dans une poubelle.

Ha ! Très malin. Il mâche sa bouchée de nouilles alors que je lève les yeux au plafond en souriant.

— Comment ai-je pu croire ne serait-ce qu'une seconde que tu ne te mêlerais pas de mes affaires ?

— Oh, tu es bien chiante aujourd'hui. Te serais-tu levée du mauvais pied, par hasard ? Mange, c'est bon pour les

nerfs. À la réflexion, je connais une autre méthode pour calmer les nerfs.

— Sucer ta queue ?

Les mots m'échappent sans que je puisse les retenir. Je le prends par son poignet orné d'un bracelet en cuir et j'enfonce la fourchette dans ma bouche. L'éclat vicieux dans ses yeux alors qu'il m'observe est difficile à ignorer. Il m'imagine sûrement en train de me mettre à quatre pattes sous la table pour lui tailler une pipe, parce que j'ai le QI d'une pomme de terre et que je le crois mot pour mot.

— Non. Je pensais à un verre de vin. Tu penses toujours au sexe quand je parle avec toi, c'est incroyable. Tss !

L'éclat dans ses yeux s'intensifie. Incapable d'en supporter davantage, je détourne les yeux et éclate de rire.

Il claque des doigts, et la serveuse apparaît entre deux paravents chinois peints.

— Deux liqueurs Maotai, s'il vous plaît. Doubles si possible. Et comme vous partez en direction de la cuisine, dites à votre cuisinier que la nourriture est excellente. Je ne m'y étais pas attendu. Et encore une chose... ajoute-t-il alors que les mains de la serveuse intimidée se crispent sur son tablier. Pour le dessert, j'aimerais des bananes frites et de la pastèque sautée. Merci beaucoup.

— Je me retiens de rire en le voyant lui tendre le menu, qu'il a complètement ignoré, avec un sourire charmant, comme si elle était son génie personnel capable de réaliser tous ses vœux.

— Des bananes frites ? m'amusé-je. Tu en es déjà à compenser avec des plats ta traversée du désert sur le plan sexuel ?

— Traversée du désert, se moque-t-il en m'attrapant par le bras.

Il m'attire vers lui par-dessus la table pour chuchoter dans mon oreille. Les poils de sa barbe chatouillent mon lobe

à chaque mot qu'il prononce.

— Parle pour toi. Et il n'y a que ceux qui n'ont jamais mangé de bananes frites qui sont assez stupides pour s'en moquer.

En plein dans le mille !

Je lui enfonce mes talons aiguilles dans les tibias pour me libérer.

— C'est bon, je vais goûter les bananes, dis-je d'une voix tentatrice après qu'il m'a relâchée sans afficher le moindre signe de douleur malgré mes coups de pied.

Il glisse sur la banquette ronde pour venir s'asseoir à côté de moi, et je sens sa main chaude se poser sur ma cuisse. Je baisse les yeux et souris à l'assiette vide sur la table.

Des doigts caressent l'intérieur de mes cuisses, une sensation divine. Ma peau se met instantanément à picoter, et mes mamelons se contractent sous le léger tissu de ma robe.

Je ferme les yeux un court instant et m'appuie contre le dossier. Quand je rouvre les yeux, il a disparu sous la table.

— Law ! sifflé-je entre mes dents car la serveuse se fraie un chemin entre les nouveaux arrivants avec les deux desserts.

Au même instant, des doigts humides et chauds écartent mon slip et s'introduisent en moi. Ciel !

Je n'aurais jamais cru que Lawrence se retrouverait un jour caché sous la table d'un restaurant pour me lécher, j'avais plutôt pensé à l'inverse : moi sous la table en train de le chouchouter avec une fellation au nez et à la barbe des autres clients. Mais c'est si bon. Une de ses mains glisse sur ma fesse droite pendant que la serveuse dépose les assiettes sur la table. Son regard se pose brièvement sur la banquette vide en face de moi. Je glisse rapidement une main sous la nappe rouge et enfonce mes doigts dans les cheveux de Law.

— Il est aux toilettes. Vous savez comment sont les hommes. Quand ils se réjouissent à l'idée de quelque chose, il faut absolument qu'ils aillent vider leur vessie. De vraies fillettes.

La serveuse glousse, un peu gênée, et ne sait pas quoi rétorquer. Quant à Lawrence, il immobilise ses doigts et ne bouge plus. C'est plutôt mauvais signe. Mes mots n'ont pas dû lui plaire.

La jeune Chinoise a tout juste tourné les talons que je pique une fourchette dans un morceau de banane dégoulinant d'huile, avant de la faire disparaître sous la table.

— Ton dessert est arrivé, mon grand tigre. Sois gentil et ouvre grand la bouche.

L'expression qu'il affiche vaut tout l'or du monde. D'une main, il m'attire plus près de lui par la hanche, écarte un peu plus mes cuisses et s'empare de la fourchette.

— Si tu me compares encore une fois à une fillette ayant une petite vessie, je...

— Tu quoi ? demandé-je en haussant un sourcil moqueur.

Du coin de l'œil, j'observe les personnes qui nous entourent. Puis j'aperçois la serveuse qui revient à notre table. Elle avait oublié les liqueurs. Je lève les yeux au ciel car le moment est mal choisi.

Je laisse retomber la nappe, non sans avoir vu Lawrence mâcher son morceau de banane. Quelques secondes plus tard, je sens sa langue qui lèche fermement mon clitoris. Mon Dieu, il est sérieux ! Il frotte ma perle de ses doigts avant d'en introduire deux en moi. Mes mains se crispent sur la banquette.

— J'ai oublié vos boissons. J'espère que tout est à votre satisfaction ?

— Oui, je suis très satisfaite.

En tout cas en dessous de la ceinture. Je dois avoir une drôle de tête car Law s'efforce le plus silencieusement possible de m'amener à l'orgasme. Je replonge ma main gauche dans ses cheveux pour essayer de le repousser. Je tourne la tête vers la fenêtre et entrouvre la bouche. Mon Dieu, l'idée que ce splendide spécimen de la gent masculine est en train de me lécher sous la table d'un restaurant chinois a quelque chose de dépravé qui m'excite au plus haut point.

Je ne sais pas si la serveuse est repartie, mais cela vaudrait mieux. Si elle me voit trembler, elle pourrait se sentir obligée d'appeler les secours.

— Law, haleté-je en tirant sur ses cheveux.

Du coude, il écarte encore plus mes jambes. Je ferme les yeux et essaie de soupirer aussi doucement que possible. J'ai de plus en plus de mal à garder la bouche fermée pour éviter qu'un bruit s'en échappe. Mon corps tremble, et j'aimerais pouvoir me soutirer à son emprise. Mes soupirs silencieux se transforment en gémissements. Je mords dans le dos de ma main pour ne pas être encore plus bruyante.

— Ne te retiens pas, me susurre-t-il sous la nappe d'un ton amusé.

Il frotte encore plus fermement mon clito, la chaleur m'envahit, et – *oh mon Dieu !* – je m'abandonne à l'orgasme en gémissant, ignorant les regards curieux des clients autour de moi.

Je ne sais pas encore si cette aventure me fait tomber encore plus bas aujourd'hui, ou si c'est un point positif vu que Lawrence et ses petits jeux m'ont changé les idées.

Après tout, pourquoi se casser la tête ?

C'est excitant, si chaud que ça devrait être interdit et... ça vaudra bien une vengeance.

GIDEON

Elle ne répond toujours pas. Soit elle ignore la sonnerie, soit elle refuse de prendre mes appels.

Je m'observe dans le miroir face à moi. Je ne supporte plus mon reflet ces derniers temps. J'ai une sale tête. Les manches retroussées, je m'appuie sur le lavabo et me regarde droit dans les yeux – qui ne m'inspirent même pas confiance.

Mon regard revient toujours sur mon smartphone posé sur la plaque de marbre. Rien. Pas de réponse, même pas un court message. Comme si elle ne voyait pas l'intérêt de prendre trente secondes pour m'écouter. *Ha, fuck!*

Pourtant, ce que j'ai à dire à Maron est important, même si elle considère mes explications comme des prétextes. Je déteste quand elle m'ignore. *Comme si l'ignorance pouvait régler tous ses problèmes.*

Je sniffe la première ligne. Le seul aspect positif de l'histoire est que j'ai enfin réussi à savoir où se trouve ma voiture. Elle n'avait pas besoin de l'emmener dans un garage. J'aurais préféré qu'elle soit là.

La deuxième ligne... L'insensibilité s'installe dans mon nez avec un picotement. Mes yeux se posent à nouveau sur mon reflet.

Après la disparition de mon téléphone, ce matin, j'aurais dû me douter qu'elle manigançait quelque chose. J'aurais dû m'en rendre compte plus tôt. Lentement, le sentiment de bien-être se propage dans mon corps, et je m'empare de mon smartphone. Si elle ne veut pas me parler, Ricarda, elle, le fera. Je veux savoir ce qu'elle lui a raconté. Tout. Et si elle a fait allusion à la soirée au Death & Co., dont Maron ne doit jamais entendre parler. La sonnerie retentit. J'ai l'impression qu'il lui faut au moins vingt secondes pour prendre mon putain d'appel.

— Gideon, je ne m'attendais vraiment pas à ça. Comment vas-tu ? susurre sa voix dans le haut-parleur. Tu aurais pu rester une fois Maron partie.

Elle n'est quand même pas sérieuse ?! En arrière-plan, j'entends le bruit du trafic et des conversations incompréhensibles, comme si elle se trouvait à un endroit très fréquenté.

— Comment veux-tu que j'aïlle après que tu as révélé à Maron tout ce que je t'avais confié ? J'attendais plus de discrétion de ta part, dis-je en me retournant pour m'adosser au lavabo. Nous devons clarifier certaines choses, ajouté-je en jetant un bref regard à ma Rolex. Rendez-vous à 20 heures ce soir au Cielo, grogné-je dans le téléphone pour qu'elle comprenne à quel point ceci est important pour moi.

— Attends un peu, je suis déjà prise.

— Eh bien annule ! Nous nous verrons là-bas. Je nous réserve une table. À plus tard.

Je raccroche avant qu'elle puisse me contredire. Je n'ai pas le choix, je dois régler personnellement cette affaire. Et une bonne fois pour toutes. Elle n'a apparemment pas compris que notre petite bagatelle est terminée. Elle en attendait plus. Maron est peut-être allée trop loin en rendant visite à Rica derrière mon dos. Mais celle-ci va devoir se justifier. Qu'est-ce qu'il lui a pris de jeter à la figure de

Maron toutes ces choses qui auraient dû être passées sous silence ?

Et une chose de faite ! Je range mon smartphone dans la poche de mon pantalon et quitte la salle de bains. Il est temps que j'aille la chercher au garage, la voiture devrait être prête dans une heure.

— Tu en fais une tête.

Je croise Dorian alors que je descends les escaliers deux par deux.

— C'est une longue histoire. Aurais-tu vu Lawrence ? lui demandé-je en m'étonnant du calme qui règne dans la maison.

Je ne crois pas qu'il soit assis devant son ordinateur, dans son bureau, plongé dans le travail.

— Je crois qu'il voulait se rendre au centre-ville. Quelque chose d'important à régler. Il était aussi pressé que toi. Que se passe-t-il ici au juste ? me questionne-t-il avec un regard perçant.

Quand il penche la tête, il me rappelle un peu notre père. Armé de deux boissons fraîches, il est certainement en route pour la piscine où Jane doit être en train de se faire bronzer et de profiter de la journée. J'aimerais bien être à sa place.

— Je t'expliquerai plus tard. Je dois y aller, dis-je en le dépassant. Oh, et avant que j'oublie, j'ai besoin de ta voiture, ajouté-je en ouvrant un tiroir de la commode du hall d'entrée.

— Stop !

Les boissons toujours en main, il essaie de me bloquer le passage.

— Pourquoi aurais-tu besoin de ma voiture alors que la tienne se trouve dans le garage ?

— Maron en a fait un tas de ferraille. Jane ne t'a rien dit ?

Son regard se durcit, il semble réfléchir à ce que je viens de dire.

— Nous nous verrons plus tard. Embrasse Jane de ma part. Christophe ! appelé-je le chauffeur pour qu'il m'accompagne.

Je m'empare des clefs de sa Mercedes et quitte la maison avant que Dorian puisse me poser d'autres questions dont je peux très bien me passer pour l'instant. Christophe sort de la cuisine, un des sandwiches d'Eram à la main.

— Nous devons récupérer ma voiture qui est en réparation, lui dis-je.

Il répond par un signe de tête.

La chaleur m'assaille alors que nous marchons vers le garage entouré de lys bleus en fleurs. Nous montons dans la voiture et j'ouvre le portail électrique.

Je suis horrifié à l'idée que Ricarda a pu parler à Maron de *cette nuit-là*. Cela pousserait Maron à douter de moi. Elle poserait alors des questions auxquelles je ne veux pas répondre.

Ricarda pourrait très bien se servir de ces informations contre moi, et je serre le volant un peu plus fort alors que nous prenons le tunnel conduisant au centre-ville. Je dois trouver une solution pour que ces deux femmes ne se revoient jamais. Que ce soit par hasard ou de manière délibérée. Qu'elles ne reprennent plus jamais contact l'une avec l'autre.

Je viens de regagner Maron, nous voulons repartir zéro. Je ne veux pas que cet espoir s'envole. Je tiens trop à elle pour cela. Beaucoup trop.

Je suis assise dans la décapotable, une glace crémeuse à la main, et le vent soulève mes cheveux.

Lawrence se gare devant le garage et m'ouvre même la portière sans avoir d'arrière-pensée. Ou du moins, aucune que je puisse lire sur son visage.

— Laisse-moi m'occuper de ça, déclare-t-il.

— Je ne préfère pas. Vu mon talent au volant, j'aurais peut-être besoin de revenir ici.

Il rit, me prend par la taille et m'attire contre lui alors que nous avançons en direction de l'entrée.

— Si les mecs dans ce bâtiment connaissaient tes autres talents, je t'assure qu'ils seraient prêts à te faire une ristourne, ou même à ne pas te faire payer du tout si tu soulevais un peu ta robe.

— Tu es un vrai malade !

— C'est la vérité, tu n'as qu'à essayer.

Je lui lance un regard faussement assassin. Je suis sûre qu'il serait capable de baisser son pantalon si je soulevais ma robe.

— Ne me regarde pas comme ça. En tout cas pas encore.

Que veut-il dire ?

— Pourquoi donc ?

— Ben voyons, tu ne crois tout de même pas que je t'ai léchée sous cette table gratuitement ? Action entraîne réaction, je suis certain que tu me comprends.

Il me sourit de son sourire d'aventurier coquin avant de me pousser à travers la porte. Attends un peu : il pense avoir mérité une récompense pour m'avoir fait jouir dans un restaurant chinois pendant que les autres clients avalaient bravement leur repas ?

Lawrence s'adresse à un homme qui traverse le garage, un pneu à la main.

— Nous venons chercher une voiture qui a été apportée ce matin pour réparation.

— Quel modèle ? demande l'homme en posant le pneu par terre.

— Une Porsche noire.

— On est venu la chercher il y a cinq minutes.

— Vraiment ?

Avec la chance que j'ai aujourd'hui, je ne serais pas surprise si la voiture avait été volée.

— Qui ? questionne Lawrence alors que ses traits se durcissent.

— L'homme à qui la voiture appartient selon les papiers. Demandez au secrétariat si vous voulez en apprendre plus, réplique le jeune mécanicien en ramassant son pneu avant de se diriger vers un alignement de plusieurs carrosseries sur tréteaux.

— Gideon ? demandé-je à Law qui hausse les épaules.

— Parfait, le problème est réglé.

Pas pour moi.

Il caresse mon dos d'une main. Je ne sais pas si c'est volontaire ou s'il ne s'en rend pas compte, mais c'est agréable.

— Pas vraiment, non.

Au son de cette voix, je me retourne brusquement pour découvrir Gideon qui s'approche de nous, vêtu d'un pantalon noir et d'une chemise blanche.

— Il faut que nous parlions, petite, et nous allons parler.

Je baisse les yeux et croise les bras. Lawrence retire sa main de mon dos. Son geste n'a pas échappé à Gideon. Il déteste que je passe du temps avec Lawrence et que je m'amuse avec lui alors que je le tiens, lui, Gideon, à distance. Mais je n'y vois pas d'inconvénient. Il faut bien qu'il comprenne.

— Je ne veux pas parler. Je voulais récupérer la voiture, la garer dans l'allée et qu'on me laisse tranquille.

Mes mots sont peut-être durs, mais c'est exactement ce que je veux. Et de quoi voudrait-il discuter de toute façon ? Il n'y a pas d'excuse pour ce que m'a dit Ricarda. Et puis j'en ai ras le bol des excuses.

— Oublions la voiture. Je ne voulais pas que tu...

— Que j'apprenne à quel point vous étiez proches tous les deux alors que notre relation battait de l'aile ? Tout ce que tu lui as encore dit et qu'elle pourrait utiliser contre moi ? Je ne joue pas les femmes jalouses, Gideon. Je ne sais quasiment rien d'elle. Tu m'as blessée là où cela fait le plus mal. Et cela n'a pas d'importance que tu aies trahi ma confiance sobre ou sous l'influence de la drogue.

Lawrence siffle longuement avant de sortir son téléphone de sa poche et de s'éloigner de nous.

— Réglez ça sans moi, vous deux, marmonne-t-il.

— Je sais, c'est impardonnable. Mais pourquoi es-tu allée la voir ?

— Pour lui faire comprendre que nous ne nous laisserions pas manipuler plus longtemps. Pour me battre pour notre relation afin de pouvoir repartir à zéro. Ne vois-tu pas que nous nous retrouverons au même point dans quelques mois si elle reste entre nous ? Tu m'assures que c'est fini entre

vous. Mais je n'ai pas l'impression qu'elle voie les choses de la même façon. Peu importe ce que tu lui as dit, elle croit toujours qu'elle peut t'embobiner et qu'elle peut faire se dresser ta queue avec de la lingerie. Je me suis servie de ton smartphone pour arranger un rendez-vous avec elle à l'heure du petit-déjeuner. Qu'elle pense pouvoir le transformer en brunch dans son lit d'hôtel me prouve que tu n'as pas mis clairement fin à toute l'histoire. Pour quelle raison, ça, je l'ignore, terminé-je en réfléchissant à la suite car ce n'est pas dans mes habitudes de fixer des ultimatums. Alors...

— Alors quoi ? demande-t-il calmement.

Je viens de lui faire la leçon sous les yeux de Law, mais il ne semble pas s'en soucier contrairement à d'ordinaire.

— Alors je m'en chargerai.

— Mais elle te tient toujours en échec avec cette histoire de contrat.

Quelqu'un se racle la gorge.

— Que nos avocats sont déjà en train de démanteler, s'en mêle Law avant de faire un geste de la main comme pour nous encourager à continuer notre débat. Continuez, exprimez enfin tout ce qui vous pèse sur le cœur. Allez. Je suis ravi d'attendre en plein soleil et d'attraper une insolation pour pouvoir plus tard vous mater pendant les ébats de réconciliation.

Quel connard ! Son frère semble avoir la même opinion. Gideon secoue la tête d'un air énervé avant de reposer ses yeux sur moi. Ses iris verts semblent plus sombres, des rides se forment aux coins de ses yeux, et sa mâchoire tressaille.

— Non, Maron. Je réglerai cette situation seul. Rends-moi service et n'essaie plus de la contacter.

Je dois lui rendre service, moi ? Pas aujourd'hui. Le numéro de Ricarda est toujours enregistré dans son téléphone, et il voudrait que je n'essaie plus de la contacter ?

Je lis dans ses yeux qu'il me cache quelque chose. Je fronce les sourcils et décroise les bras.

— Fais en sorte qu'elle ne prenne plus contact avec moi. Pas de fleurs avec une carte, et pas de courrier de ses avocats !

— Je m'en occupe, ne t'en fais pas, rétorque-t-il sombrement.

De sa main gauche, il repousse les mèches de cheveux bruns qui tombent sur son front, avant de se détourner. C'est alors que je découvre la Mercedes blanche de Dorian.

Est-il ici aussi ?

— Je dois partir. Je suis sûr que Lawrence aura l'amabilité de te ramener à la maison.

— Où vas-tu ? le questionné-je en me mettant en travers de son chemin.

— J'ai une affaire à régler, me répond-il en lançant un regard conspirateur à son frère aîné, comme s'il cherchait à lui faire passer un message.

Je peux comprendre que Gideon soit en colère parce que c'est Law qui m'a trouvée et pas lui. Moi non plus je ne voulais pas qu'il me trouve. Mais ils semblent y avoir encore autre chose entre eux.

— Quoi ? Pas de sexe ? s'exclame Law après que Gideon a pris place dans la Mercedes.

Au même instant, je vois Christophe qui quitte le garage au volant de la Porsche. Je me demande bien comment Gideon a fait pour découvrir dans quel garage j'avais emmené sa voiture.

— Cela ne me réjouit pas de te le dire, Maron, mais votre nouveau départ me semble... plus sombre encore que votre séparation. Ce n'est que mon avis.

— Les avis sont comme le trou du cul, l'attaqué-je alors qu'il ne le mérite pas vraiment. Tout le monde en a un.

— Une réplique digne de moi. Calme-toi, mon chaton. Nous allons rentrer et nous rafraîchir au bord de la piscine en buvant du Bacardí et en mangeant des *enchiladas*. Je t'ai même acheté un îlot gonflable avec palmier pour que ton derrière ne prenne pas l'eau. Qu'en dis-tu ?

Ces tentatives pour me changer les idées sont adorables, mais j'ai bien peur d'avoir besoin de plus de temps pour combattre la tempête qui fait rage en moi.

Où va Gideon ? Je suis des yeux la Mercedes blanche qui disparaît dans un virage.

* * *

Après trois Bacardí Razz, que Eram a particulièrement bien réussis, je flotte sur la piscine à bord de mon îlot gonflable. Dorian et Lawrence sont en pleine conversation, mais je ne peux rien entendre, et Jane trempe ses pieds dans l'eau.

— Ne t'enivre pas trop. Je n'ai pas envie de devoir te repêcher, et puis tu dois rester en état de me tailler une pipe.

Lawrence !

— Elle t'a promis une pipe ? lui demande Dorian installé torse nu dans un siège en rotin, la cheville gauche posée sur son genou droit.

Je vois de la curiosité apparaître sur son visage. Je ne pense pas que qui que ce soit en dehors de notre petit groupe puisse comprendre comment nous pouvons nous amuser à cinq. La plupart des gens ont une mauvaise opinion de la polygamie. Bien sûr, j'ai adoré les moments seuls avec Gideon, mais je dois reconnaître que je ne peux pas me passer de Dorian, Jane et Lawrence. Quant à Gideon... il voit les choses de la même façon.

Entièrement détendue, je renverse la tête en arrière. Les glaçons font de la musique dans mon verre, et j'ai le goût des

framboises sur la langue. À travers mes lunettes de soleil, j'observe le ciel sans nuage.

— Je vais rentrer, dit Jane qui se lève soudain et tourne son regard vers les deux hommes. Laissez-la tranquille tant qu'elle se sent bien et qu'elle ne broie pas du noir...

C'est très gentil de sa part. Mais quand Gideon rentrera après avoir réglé son affaire, à propos de laquelle Dorian et Lawrence ne savent rien, je compte bien m'entretenir avec lui. Peut-être a-t-il un rendez-vous avec Al-Chalid, avec un quelconque directeur de banque, avec un client de passage à Dubaï, ou bien... Non, il n'est pas assez bête pour aller voir Ricarda. Je crois plutôt qu'il est en train de concocter quelque chose pour se racheter après tout ce qui s'est passé.

— Elle va très bien, je pense, rétorque Dorian qui se lève de son fauteuil pour retirer son pantalon.

Pieds nus et vêtu d'un short de bain, il s'approche de la piscine. Je le garde à l'œil, même s'il ne semble pas avoir l'intention de me déranger. Son plongeon envoie dans ma direction des vagues qui manquent de faire chavirer mon île flottante, et mon cocktail déborde.

— Fais un peu attention ! Il s'en est fallu de peu que la princesse passe par-dessus bord.

Lawrence se lève à son tour en ricanant. Je hausse un sourcil.

— Depuis quand t'inquiètes-tu autant à mon sujet ? le raille-je avant d'avaler une autre gorgée de mon cocktail.

Du coin de l'œil, je peux voir Eram et deux autres domestiques en train de faire le ménage dans la grande salle de séjour.

— Lawrence retire son tee-shirt en s'avançant, et le jeu des muscles que ce strip-tease dévoile m'excite sérieusement. J'avale une autre gorgée alors qu'il se débarrasse de son pantalon qu'il abandonne sur les pavés au bord de la piscine. Vêtu d'un short de bain, comme Dorian, il

saute à son tour dans le bassin, et une giclée d'eau s'abat sur mon visage. Je m'essuie en m'imaginant déjà la meilleure façon de botter le cul de Lawrence.

Mais voilà que Dorian fait surface juste à côté de moi.

— Salut mon trésor.

Il s'empare de mon îlot qui commence à tanguer de manière inquiétante. Lawrence apparaît de l'autre côté et secoue ses cheveux comme un chien mouillé. Oh non...

— Arrêtez vos conneries, déclaré-je fermement alors qu'ils m'encerclent.

Je replie calmement ma jambe gauche et pose une main sur la joue de Dorian. Les poils de sa barbe naissante grattent la paume de ma main.

— Quelles conneries ? m'interroge-t-il en me fixant de ses yeux d'un bleu intense que la piscine intensifie encore.

D'un geste brusque, il s'empare de mon poignet et m'arrache à mon paradis insulaire.

— Put...

Merde, je bois la tasse et perds mon verre alors que Dorian m'entraîne sous l'eau.

Je me démène comme une sauvage entre ses bras. J'aurais dû savoir qu'il n'avait pas seulement l'intention de se rafraîchir.

— Deux mains me soulèvent hors de l'eau, et j'inspire une grande bouffée d'oxygène. En souriant, je lui crache de l'eau au visage, et il se contente de secouer la tête.

— Est-ce là toute ta défense ? me demande Dorian, son beau visage affichant un air faussement dubitatif.

— Ai-je besoin de me défendre ?

Des mains se posent sur ma taille et me tournent vers Lawrence.

— Mais non. Nous ne te voudrions jamais de mal, déclare cet hypocrite alors que ses yeux parlent un tout autre langage.

Une main écarte le haut de mon bikini alors qu'une autre se glisse dans mon slip. De plus, je sens la raideur d'une queue au garde-à-vous contre mes fesses.

Je me rends compte trop tard qu'ils m'entraînent vers la partie moins profonde du bassin, à peine 1,20 mètre.

— Tu peux parler, toi qui ne peux même pas me laisser tranquille au restaurant.

Lawrence s'esclaffe d'un rire grivois, s'empare de mon sein gauche et m'attire près de lui.

— C'est toi qui m'as reproché d'être en pleine traversée du désert, non ? Tu aurais dû te douter que je ne laisserais pas passer un tel affront. Et puis, comment pourrais-je jamais m'arrêter d'avoir envie d'une femme aussi bandante ?

— Tu ferais bien de te chercher une épouse capable de t'utiliser à plein rendement. Et je ne suis pas la seule à être de cet avis, répliqué-je impertinemment en souriant.

— C'est vrai, car tout le monde en a un, comme le trou du cul.

J'accueille sa remarque avec un sourire suffisant.

— De toute façon, je doute pouvoir m'amuser autant avec une autre qu'avec toi, continue-t-il.

Il me tient par la nuque et m'attire vers lui pour mordre ma lèvre inférieure. Ses dents y restent plantées, et il attire ma bouche contre la sienne.

— Je suis très honorée, maugrée-je alors qu'il se met à m'embrasser avidement et que les mains de Dorian qui se trouvaient sur mes hanches s'aventurent maintenant sur mes lèvres vaginales. Mais je croyais que tu voulais que je me repose ?

— Tu es prête à croire n'importe quoi.

Il intercepte mon poignet alors que je fais mine de le repousser, et on me retire mon slip.

— Tu me dois encore une pipe. Et devine ce que je n'ai encore jamais essayé ?

— Attendre qu'une femme te donne son consentement avant de la sauter ? répliqué-je sur un ton mordant en pensant que ce serait déjà un bon début.

Le rire de Dorian derrière moi m'apprend que lui au moins trouve ma réponse amusante.

— Non, une fellation sous l'eau, rétorque-t-il du tac au tac avec un regard calculateur.

Je n'ai même pas le temps de faire les gros yeux qu'il appuie déjà sur mes épaules pour me faire couler sous la surface. Puis il prend ma tête dans ses mains. Je vois flou, mais encore assez bien pour remarquer qu'il ne porte plus son short de bain. À tâtons, mes mains rencontrent son gros phallus. *Il veut que je lui taille une pipe sous l'eau ?*

Des mains dégrafent le haut de mon bikini alors qu'une autre se cramponne à ma fesse. Je masse d'abord la verge de Lawrence avant de la lécher. Mon Dieu, c'est plus difficile que je ne le pensais. Je refais rapidement surface pour reprendre ma respiration.

— Inspire un grand coup et tu pourras retenter ta chance.

Ce connard croit qu'il peut me donner des ordres !

— Je lui lance un regard noir avant de retenir mon souffle et de plonger à nouveau. Je me cramponne à son cul tellement sexy et enfonce sa queue dans ma bouche sans préliminaires car l'air viendra bientôt à me manquer. Je fais coulisser mes lèvres deux ou trois fois le long de sa tige tout en massant savamment de ma main libre ses testicules qui tressaillent. Il adore ça, je le sais très bien.

Alors que je remonte à la surface, ils m'entraînent dans la zone moins profonde en direction des marches.

— Ça suffira pour cette fois. Tu t'en es bien tirée, me susurre Lawrence à l'oreille avant de m'embrasser comme si je lui appartenais.

« Tu t'en es bien tirée » sonne pour moi comme si je ne valais pas mieux qu'une vierge qui se masturberait pour la première fois.

— À mon tour de la tester.

Ça va pas la tête ? Dorian me tourne vers lui et se tient entièrement nu devant moi. Il pousse ma tête vers le bas jusqu'à ce que je me retrouve en dessous de sa ceinture, et sous la surface. L'eau ne lui arrive qu'au niveau du ventre. Des mains me stabilisent pour que je ne remonte pas immédiatement à la surface et se tiennent prêtes à m'aider si j'ai besoin d'oxygène. Je prends le magnifique exemplaire de Dorian dans une main et l'introduis dans ma bouche. J'aimerais bien savoir ce que cela fait de se faire lécher sous l'eau. La sensation est-elle plus excitante, moins intense, ou bien reste-t-elle la même ?

J'ai à peine fini d'y penser qu'on soulève mes hanches. Dorian s'agenouille devant moi, une main pousse mon bassin vers le bas et des doigts s'introduisent dans ma chatte. Je ne peux plus ignorer le tiraillement dans mon bas-ventre et le picotement dans mes lèvres vaginales déjà enflées. *Vas-y !* – pensé-je à quatre pattes et offrant un peu plus mon bassin à Lawrence.

Dorian m'aide rapidement à reprendre mon souffle alors que Law remplace ses doigts par sa queue sans la moindre retenue. Je pousse un petit cri alors qu'il me pénètre d'un puissant coup de reins.

Dorian pose une main sur ma bouche.

— Chut ! Tu ne voudrais pas que tout le monde t'entende ? Mords ma main si tu ne peux plus te retenir. Jusqu'au sang si nécessaire. La douleur finit par disparaître.

Mais la fierté reste – c'est une citation qui ornait le mur de mon école de *pole dance*.

Lawrence me pénètre encore et encore sous l'eau.

— Tu te rends compte que normalement ce n'est pas comme cela que se termine une pipe ? le raillé-je.

L'eau s'écrase contre ma peau et des vagues éclaboussent mon visage, car il n'arrive pas à bouger aussi vite qu'il le voudrait sous l'eau. J'agrippe le bras de Dorian quand un coup sur ma fesse gauche me prend par surprise.

— Ferme-la ! Savoure la façon dont ma queue te baise, je sais que tu la veux encore plus dure. J'avais juste davantage envie de tringler ta chatte que de te laisser te noyer.

Je me contente d'un sourire moqueur avant de lever les yeux vers Dorian qui attrape quelque chose posé derrière lui au bord du bassin. Son smartphone, qui ne doit pas se trouver là par hasard. *Que manigance-t-il encore ?*

Alors que Lawrence me baise fermement et que son gland frotte un endroit au plus profond de moi, ce qui m'arrache des soupirs, je reconnais la sonnerie de FaceTime.

— Qu'est-ce que tu fais ? haleté-je en m'appuyant sur lui pour me redresser. Sans succès. Lawrence me tient sous son contrôle et je ne peux rien faire.

Il continue de me baiser, m'éloigne de Dorian, ne me laissant pas d'autre choix que de poser mes mains sur le fond de la piscine. Ma tête est juste assez hors de l'eau pour que mon nez soit à l'air libre. *Quelle position de merde.*

— Lève bien la tête et dis « Coucou Gideon », m'ordonne Dorian dans un ricanement arrogant.

— Non, sifflé-je.

Je lève ma main droite, mais l'autre main dérape sur le fond du bassin et je coule. Un bras passé autour de ma poitrine me sort de l'eau.

— Ce n'est pas le moment de faire de la plongée sous-marine, mon chaton, rit Lawrence derrière moi.

Mes cheveux collent devant mes yeux et empêchent Dorian de remarquer le regard noir que je lui lance. Il finit par repousser les mèches d'un air amusé.

— Nous voulions juste t'envoyer un petit message pour te montrer que Maron n'a pas réussi à tenir jusqu'à ton retour, dit Dorian dans son téléphone.

Il a perdu la tête ? Les choses ne se sont pas du tout déroulées comme ça. Et je suis certaine que Gideon s'en doute déjà.

— Que voulez-vous dire ? demande la voix de Gideon.

Dorian sourit et tourne l'écran dans ma direction.

— Souris, Maron.

Je me retrouve face à face avec Gideon. Derrière lui, je distingue une plage, une voile blanche tendue pour ombrager des tables éclairées par des lampes rose bonbon et violettes. Gideon m'observe un instant puis son regard se pose sur les bras derrière moi qu'il reconnaît certainement comme ceux de son frère aîné grâce aux tatouages.

— Ha, c'est donc comme ça que tu profites de ta tranquillité, constate-t-il avec un léger tressaillement du coin des lèvres.

— Ne sois pas jaloux, frerot, nous la réchauffons juste un peu pour toi. Tu pourras plumer la poule quand tu rentreras. Mais c'est tout de même dommage qu'un important rendez-vous t'empêche d'être là, car...

Je tourne la tête vers Lawrence qui dirige la caméra droit sur sa queue avec laquelle il me pénètre une seconde plus tard.

— Elle est d'une étroitesse parfaite. La baiser dans l'eau est un véritable délice. Dépêche-toi, ou c'est moi qui en finirai avec elle.

Est-ce là leur manière de régler un conflit ? Ou une astuce pour forcer à Gideon à annuler son rendez-vous dans un restaurant en bord de plage ?

Je l'entends pousser un soupir amusé.

— Tu sais très bien que tu ne seras pas capable de la fatiguer. Vas-y, baise-la et amusez-vous bien. J'y mettrai

mon grain plus tard. Repasse-moi Maron un instant.

Il y mettra son grain ?! Pff, laisse-moi rire.

— Avec plaisir, à moins qu'elle soit en train de boire la tasse parce qu'elle se débat, répond Dorian en m'observant, les sourcils haussés, comme s'il étudiait une œuvre d'art.

La longue et dure tige de Lawrence s'enfonce encore et encore dans ma chatte, l'alanguit. L'eau brûle mes yeux, mais tient mon corps au chaud. Dorian reprend le téléphone et le tient à la hauteur de mon visage.

— Si jamais vos ébats se terminaient avant 22 heures, va dans notre chambre. Il y a une boîte dans l'armoire, sur la plus haute étagère. À droite sous les chaussures. Enfile tout ce que tu y trouveras avant que je ne revienne.

Dorian a l'air surpris, mais acquiesce d'un signe de tête.

Un cadeau ?

— Nous allons voir ce que nous pouvons faire jusqu'à ce que les invités arrivent. Mais d'abord, nous devons faire jouir la petite, c'est pourquoi... commence Dorian dans un rire sinistre, ... nous devons maintenant raccrocher, je suis sûr que tu comprends.

Il éteint son téléphone et le repose au bord de la piscine. Puis il s'agenouille et s'empare de mes poignets qui, jusqu'à présent, m'empêchaient de piquer une tête. Mon seul soutien maintenant vient de Lawrence qui s'agrippe à mes hanches pour mieux se défouler, et de Dorian qui me garde au-dessus de la surface.

— Bien, avant que nous ne te relâchions, je crois que tu nous dois un petit service, non ?

Dorian hausse un sourcil et affiche un sourire pervers avant de me tendre sa queue.

Une main s'abat à nouveau sur mes fesses, déplaçant une grande quantité d'eau.

— Pas besoin de réfléchir ! déclare Law qui immobilise soudain sa queue dans ma chatte.

Non ! Je veux qu'il continue. Je suis bien trop près de l'orgasme pour qu'il s'interrompe maintenant.

Mais tailler une pipe à Dorian alors qu'il vient de montrer à Gideon comment ils me sont tombés dessus, et en lui faisant croire en plus que je les ai quasiment suppliés de me baiser dans l'eau ? *Non !*

— OK, OK, changeons de côté, Dorian. Elle m'a l'air complètement coincée tout à coup.

— Continue ta besogne au lieu de dire des bêtises, lancé-je sur un ton venimeux. Allez !

Je l'entends se racler la gorge en riant.

— Et depuis quand suis-je du genre à t'obéir, mon chaton ?

Il me relâche brusquement, sa queue se retire et Dorian laisse tomber mes mains au même instant. Je n'ai pas le temps de me préparer à me recevoir et je plonge à nouveau tête la première dans l'eau.

Fantastique !

Je n'ai pas commencé à me redresser totalement et à leur lancer mon opinion sur les traitements qu'ils me font subir qu'une queue écarte déjà mes lèvres vaginales. Je ferme les yeux alors qu'on me tire hors de l'eau. Et je les rouvre pour découvrir un gland rond et brillant à deux centimètres de mon visage.

— Il me semble que tu voulais nous expliquer le déroulement exemplaire d'une pipe. Alors vas-y, je t'en prie.

Quel traître de couillon. Law s'empare de mes deux poignets, et les colle dans mon dos en ne les tenant que d'une main. J'ai beau me débattre, son emprise ne diminue pas. Cet imbécile arrogant ne croit tout de même pas pouvoir me faire changer d'avis de cette manière ? Dorian s'en prend à ma chatte qui, je dois bien l'admettre, adore ce qu'il lui fait, car sa tige joue avec mes lèvres vaginales, et Lawrence me tient par le menton de son autre main.

— Ouvre gentiment la bouche. Sinon je peux toujours aller chercher un écarteur buccal assez grand pour ma queue dans notre salle de jeu. Je l'ai acheté moi-même. Tu peux donc me croire quand je t'assure que cela te plaira encore moins avec ce truc.

La tête toujours baissée, je souris à ses abdos ornés de gouttes d'eau qui en font encore plus ressortir les contours.

— Fais ce que tu as à faire.

Je veux le provoquer, mais je m'aperçois vite que c'est une erreur. J'ai à peine le temps de finir ma phrase qu'il enfonce deux doigts dans ma bouche et force ma mâchoire inférieure vers le bas.

— Tu fais ça très bien. Si tu me sucés maintenant, mon chaton, tu auras une surprise plus tard.

— Et si je refuse ? marmonné-je tant bien que mal à cause de ses doigts qui sont toujours dans ma bouche.

Je le mords, mais je n'oserais jamais lui faire vraiment mal. Et il le sait très bien, à mon grand désarroi.

Dorian me prend encore plus avidement, comme un forcené, et le tiraillement dans mon bassin devient insupportable.

— Si tu refuses, tu auras droit à une punition pendant la fête, et cela ne te plaira pas du tout.

Son visage est impassible, et je ne saurais dire s'il serait vraiment capable de m'humilier en public. Je ne savais même pas qu'une fête devait avoir lieu à la villa ce soir.

La vague de désir que Dorian fait naître en moi me décide à rendre les armes, et je lève ma tête vers Lawrence. Et, mon Dieu, j'ai envie de sucer sa queue, de m'occuper de lui comme il s'est occupé de moi.

— Gentille fille. Toujours incorrigible, mais gentille.

Cette remarque mérite un coup de pied dans la rotule. Mais dans ma situation actuelle, je me contente de serrer brièvement mes dents sur sa tige, après avoir pris sa queue

dans ma bouche autant que me le permet ma position. Mes épaules sont distendues, mes genoux vacillants, ma chatte est mouillée et chaude, et je peux entendre mon sang circuler dans mes veines. Je n'ai aucune chance de me libérer, et ces deux-là le savent très bien.

Je suce sa tige, la lèche pendant qu'il profite du spectacle et avance un peu plus ses hanches.

— C'est ça, susurre-t-il.

Des doigts s'enfoncent dans la chair de mes fesses et trois coups m'arrachent un cri alors que Dorian gémit. Encore quelques coups de reins, puis sa queue tressaille en moi et il jouit.

Mais cela ne dérange pas Lawrence. Il me dirige, enfonce sa queue plus profondément et s'abandonne totalement à ma fellation. Il a presque l'air d'être en transe, sous l'influence de l'endorphine et de l'excitation. Je sais qu'il aime me voir devant lui dans cette position humiliante, prisonnière, sans aucune possibilité de lui échapper. Il ne lui faudra plus très longtemps non plus pour jouir. Dans ma bouche, je sens sa verge gonfler, trembler et se contracter, quand soudain il m'enfonce la tête sous l'eau. Celle-ci coule dans mes narines, et son sperme dans ma gorge. *Mon Dieu ! Il n'y a que Law pour faire une chose pareille.* Il donne encore deux prudents coups de reins avant de me tirer hors de l'eau. Son regard est rempli de plaisir, de lubricité et de satisfaction non dissimulée.

— Vraiment sensationnel, mon chaton. Je peux rayer cela de ma liste et écrire « à refaire » à côté.

— Et bien sans moi, haleté-je après qu'il a retiré son membre et que j'ai avalé son sperme.

— Ça t'a plu à toi aussi, hein ? Avec qui d'autre que moi ferais-tu quelque chose d'aussi fou ? C'est ça qu'on aurait dû montrer à Gideon, ajoute-t-il à l'intention de Dorian avant de me relâcher.

Mes épaules sont raides à cause de la position loin d'être naturelle qu'il m'a forcée à adopter. Mes genoux sont mous comme du caoutchouc et mon cœur bat la chamade.

Je dérape dans l'eau de manière incontrôlable avant que des mains ne viennent à mon aide.

— Même ton imagination dépravée ne peut pas se représenter tout ce que j'ai déjà essayé avec Gideon, murmuré-je dans le creux du cou de Law.

Je le repousse légèrement pour pouvoir le regarder d'un air mystérieux.

Sa perplexité vaut de l'or. Comme un gamin qui n'aurait pas eu la sucette qu'il désirait tant.

— Mais bien sûr, écarte-t-il ma remarque dans un haussement d'épaules.

Mais c'est pourtant la vérité. Gideon et moi avons essayé tant de choses complètement folles que je doute de trouver un jour quelqu'un avec qui je pourrais partager ces moments. Ils nous unissent d'une certaine manière.

Épuisée, trempée et tremblant comme une feuille, je sors de la piscine encadrée par les deux hommes.

— Tiens, dit Dorian en me tendant une serviette dans laquelle il m'enroule avec soin avant de m'embrasser sur le front. Il te reste encore trente minutes environ avant l'arrivée des premiers invités.

C'est pour cela que Jane est rentrée tout à l'heure. Elle a eu plus de temps pour se préparer. J'acquiesce de la tête, plonge une main dans ses cheveux noirs et approche son visage du mien.

— Merci d'avoir essayé.

Il sait à quoi je fais allusion. D'autant plus que c'est lui qui a dû s'occuper du virement bancaire pour Ricarda, pas Law. Ou bien était-ce un bluff vu qu'ils avaient l'intention de faire travailler leurs avocats sur la plainte ?

Je n'ai vraiment pas envie d'y penser pour l'instant.

Il me caresse les épaules.

— Il n'y a pas de quoi. Mais expliquez-vous quand même. C'est le mieux. Il y a une solution à tout.

— Quel genre de fête m'attend ce soir ? lui demandé-je après qu'il m'a relâché.

— Tu ne le sais vraiment pas ? s'étonne Lawrence derrière moi.

Dorian secoue la tête d'un air faussement courroucé et s'en va.

— Non. Dis-le-moi.

Je me tourne vers Lawrence qui essore ses cheveux, une serviette autour de la taille. Il émet un son tenant à la fois du rire et du grognement.

— Tu es parfois très blonde, mon chaton. Aujourd'hui c'est le 30 septembre. Ça ne te rappelle rien ?

Mon regard se perd sur le gazon parfaitement tondu. Non, je ne vois pas... Serait-ce un jubilé que j'ai oublié, un gala ? Une exposition ou... Oh non !

— L'anniversaire de Jane. Merde !

Avec tout le chaos autour de moi aujourd'hui, j'ai complètement oublié son anniversaire. Et hier, j'étais bien trop occupée avec les préparatifs de mon piège pour Ricarda.

C'est pour cela que Jane s'est offert ce petit-déjeuner géant ce matin. C'est pour cela qu'elle a tenu à venir avec moi de si bon matin. Elle croyait que j'avais une surprise pour elle. Je me frappe le front de la paume de la main, ce que je fais très rarement.

— Elle ne t'en veut pas. Je ne crois pas que cet agneau soit capable d'en vouloir à qui que ce soit.

— Que lui as-tu offert ? l'interrogé-je en faisant un pas vers lui.

— Une année entière de ménage gratuit, répond-il, impassible. Et pour son mariage, je lui ai offert une femme de chambre. Super, non ?

— Euh... Très original.

— Un peu plus d'enthousiasme je te prie. Vous vous plaignez sans cesse de devoir faire le ménage, mais quand on vous offre une main-d'œuvre spécialisée, vous n'êtes pas satisfaites non plus. Je sauterais de joie si quelqu'un m'offrait un petit lapin pour faire le ménage chez moi.

— On parle encore d'aspirateur et de balai, non ? m'assuré-je.

Il me fait un clin d'œil mystérieux avant d'éclater de rire.

— Tu as encore beaucoup à apprendre. Vraiment beaucoup.

GIDEON

Assis à la terrasse d'un restaurant dont les lampes baignent les meubles blancs dans une lumière violette, mon regard se promène dans le vide.

— Veux-tu dire que le fait que j'aie mis fin à notre relation n'est pas clair pour toi ?

Pour être honnête, je n'ai pas non plus été très franc. Quand le voilier a levé l'ancre avec à son bord mes frères, Maron et Jane, mais sans Ricarda, j'ai gardé en vie notre relation en lui envoyant un message de temps en temps. Ce n'est qu'après l'accident de Maron, il y a à peine une semaine, que je lui ai envoyé un message l'informant que je ne voulais plus la voir.

Je ne veux pas qu'elle attende trop de ce soir.

— Exactement. Quand m'as-tu informée ?

Elle me lance ce regard sensuel qu'elle maîtrise à la perfection et pose une main sur mon avant-bras que je retire aussitôt.

— Je t'ai déjà dit lors de la fête de lundi dernier que je ne voulais plus te voir et que tu devais arrêter de m'espionner. Tu n'aurais jamais dû venir à Dubaï.

Sa respiration régulière soulève et abaisse sa poitrine que le tissu vert soyeux de sa robe ne cache que partiellement.

Ses seins sont un peu plus petits que ceux de Maron, mais tout aussi jolis, je ne peux pas le nier.

Elle porte le collier que je lui avais acheté un soir chez Tiffany, à New York, alors que j'étais à moitié ivre. Sept mille billets scintillent autour de son cou. Je m'humidifie les lèvres en me concentrant sur mon but pour ce soir.

— C'est possible, mais ta décision me semble précipitée. Prends le temps d'y réfléchir. Le fait que tu m'as donné rendez-vous ici ce soir me prouve que tu n'es pas sûr à cent pour cent. Tu aurais tout aussi bien pu m'appeler ou m'envoyer un message pour rompre avec moi.

Elle laisse ses lèvres légèrement entrouvertes à la fin de chaque phrase, comme une invitation. Elle sait exactement comment se comporter envers un homme pour obtenir ce qu'elle désire. *Tout comme Maron. Elles ne sont pas si différentes l'une de l'autre – pensé-je.* Un couple est assis à la table voisine de la nôtre, et l'homme ne peut pas s'empêcher de mater Ricarda. Il est évident qu'elle pourrait avoir n'importe quel homme si elle en avait envie.

Et cela renforce mon ego car c'est moi qui suis assis à sa table, pas cette montagne de muscles qui bave presque d'envie.

— Je n'ai pas besoin de réfléchir, je ne reviendrai pas sur ma décision, déclaré-je en plongeant mes yeux dans les siens, couleur caramel.

Sa joue tressaille, puis d'adorables fossettes apparaissent.

— Très bien. J'accepte ta décision, Gideon. Je ne désire que ton bonheur.

C'est plus facile que je ne l'aurais cru. Je ne la savais pas aussi raisonnable.

Elle baisse son regard triste, s'empare de sa cuillère et recommence à manger sa crème glacée.

Perplexe, je me gratte le menton. Je n'ai pas le choix. Au moins, elle m'a compris et n'en fait pas tout un drame. Je

suis sincèrement désolé de l'avoir utilisée comme bouche-trou. Le sexe avec elle était génial, complètement différent d'avec Maron. Nos soirées à New York étaient excitantes, je ne m'ennuyais jamais. La soirée au Death & Co. avait bien commencé, elle m'a donné l'idée de faire appel à des call-girls, de les faire danser. Elle était détendue, jamais coincée ou jalouse. Il me suffisait de l'appeler pour qu'elle soit à mes côtés, nous baisions quand j'en avais envie – c'est ce qui me plaisait. Cette légèreté que j'avais aussi avec Maron avant, et que je voudrais retrouver.

— Si jamais Maron te contacte, ignore-la. Ou mieux encore, change de numéro de téléphone.

— Parce que tu ne veux pas m'effacer de ta liste de contacts ?

Elle avale une bouchée de glace, repose la cuillère sur le bord de son assiette et lève les yeux vers moi. Des yeux brillants de larmes. *Merde !*

— Si... je... je vais effacer ton numéro. C'est juste au cas où elle chercherait à te joindre à cause de ta plainte.

— Je vais la retirer, répond-elle calmement. Il me suffit d'un coup de fil pour que Maron n'en entende plus jamais parler. Est-ce cela que tu veux ? La protéger et t'occuper d'elle ? Régler tous ses problèmes ? Pourquoi elle ? me demande-t-elle d'une petite voix qui tremble légèrement.

Je m'empare de mon verre et bois une gorgée de vin rouge en balayant du regard les tables alentour. Une femme qui pleure en public est encore plus embarrassante qu'une femme qui se dispute avec toi en public.

Mais pour l'instant, il n'y a que le mateur d'à côté qui a remarqué que Rica essuyait discrètement ses larmes. Elle se penche en avant, et son décolleté m'offre une vue imprenable sur ses seins.

Bonté divine ! Si seulement Dorian ne m'avait pas appelé sur FaceTime pour me montrer la queue de Lawrence en

train de sauter Maron. De la sauter sans retenue. La vue était certes bandante, mais plutôt déplacée. Heureusement que Ricarda n'était pas encore arrivée, je n'aurais pas pu répondre autrement.

Elle gémissait, sa peau était couverte de chair de poule, et il la tringlait sous l'eau...

La fierté de Maron ne nous permettra pas de nous réconcilier rapidement. Et encore moins dès la fête de ce soir.

Plus je regarde les seins de Rica, plus ma queue durcit. Mon changement de position dans l'espoir de me soulager ne lui échappe pas.

— Maron est tout à fait capable de s'occuper d'elle-même, Rica, répliqué-je en me disant qu'il ne me reste plus qu'à partir en la laissant plantée là, à moins que... Excuse-moi un instant.

Elle me demande où je vais, mais je ne réponds pas et je me rends directement aux toilettes. J'ai besoin de me refroidir, et elle a besoin de se ressaisir. Ce n'est pas la première fois que je brise le cœur d'une fille qui pleurerait à chaudes larmes, mais je n'ai pas les nerfs pour ça ce soir.

J'asperge mon visage avec de l'eau froide. Il fait encore chaud dehors. Trop chaud. Et je ferais mieux d'y aller. *Mais putain, pourquoi m'excite-t-elle toujours autant ? Est-ce à cause de sa robe ? À cause de mes souvenirs ? À cause de ma dispute avec Maron ?*

Aucune idée ! Mais ce serait mal de rester ne serait-ce qu'une minute de plus.

Dans le miroir, j'observe les cernes sur mon visage, les petites veines rouges qui se détachent clairement dans le blanc de mes yeux. Le peu de sommeil de cette nuit est loin d'avoir été suffisant. Et pourtant, je ne me sens pas fatigué – en tout cas pas pour l'instant.

Arrête cette comédie pendant qu'il en est encore temps, dis-lui au revoir et quitte-la. C'est tout simple. Et c'est ce que Maron

attend de toi. Je reconnais qu'elle a raison, rompre avec Ricarda va me retirer une épine du pied.

Je passe une main sur ma nuque avant de me tourner vers la porte coulissante où je découvre Ricarda qui entre dans les toilettes pour hommes.

— Gideon, dit-elle

— *Fuck !* Quoi ? murmuré-je.

— Tu sais que tu t'es trompé de porte ? dit-elle en balayant la pièce du regard.

Il n'y a personne d'autre que nous.

— Non, c'est faux.

Elle me rejoint en quelques rapides enjambées, passe ses bras autour de mon cou et monte sur la pointe des pieds. Elle m'embrasse sans me laisser le temps de l'en empêcher. Son attaque me surprend, et je recule de quelques pas, mais je ne peux pas desserrer nos lèvres.

— Que fais-tu, lui demandé-je en la prenant par la taille pour la repousser.

Elle lève sur moi ses yeux à la fois ignominieux et séduisants. *Ce sont eux qui me rendent faible.*

— Je te dis au revoir.

Mes traits trahissent mes pensées. Je déglutis alors qu'elle se serre contre moi, puis je sens le froid du métal sur mon poignet. *Que fait-elle !* Je baisse les yeux sur la menotte passée à mon poignet droit.

— Enlève-moi ça ! grogné-je.

Elle me gratifie d'un sourire mielleux et pose son index contre mes lèvres.

— Chut, non, je ne l'enlèverai pas. C'est ce que tu veux, tu adores les jeux de rôle.

Elle a perdu la tête ?

Au lieu de me libérer, elle referme la deuxième menotte sur son poignet gauche. J'essaie de toutes mes forces de faire passer mes doigts entre le métal pendant qu'elle ouvre la

fermeture éclair de sa robe. L'étoffe vert foncé glisse sur le sol carrelé, et là voilà qui se tient devant moi seulement vêtue de lingerie blanche. Je m'adosse au mur et fais la tête la plus ridicule que l'on puisse faire dans une telle situation.

— J'exige que tu déverrouilles ces menottes immédiatement !

Je m'empare de son menton pour lui faire comprendre que son petit jeu prend fin dès maintenant.

Elle sourit toujours et secoue la tête.

— Non, ce n'est pas ce que tu veux.

Ses lèvres sont à nouveau entrouvertes. Et ce regard –
putain !

— Je soupire alors qu'elle frotte fermement ma queue avec sa main, et elle peut sentir à quel point la voir ainsi m'excite, même si je suis conscient que ma présence ici avec elle est une grossière erreur.

— Embrasse-moi, Gideon, m'invite-t-elle.

Elle remonte sur la pointe des pieds, ma queue toujours contre sa main, mais elle exerce une plus forte pression. J'essaie de ricaner et je détourne les yeux en réfléchissant à un moyen de me sortir de ce mauvais pas.

Elle serre ses seins contre mon torse comme une chatte en chaleur.

— Fais-le. Embrasse-moi.

Les yeux fermés, j'inspire profondément.

— Non ! grogné-je en la prenant par les poignets pour la repousser.

Pas besoin qu'elle s'imagine avoir la moindre chance avec moi. Ce rendez-vous avec elle était une erreur colossale.

— Relâche-moi, ou je serai obligé de te faire mal, la préviens-je.

Je resserre mon emprise sur son menton et ouvre les yeux sur ses lèvres délicieusement pleines, son petit nez droit et son regard résolu.

Elle lèche mon menton aussi bien qu'elle le peut dans notre position. Je dois absolument me débarrasser de ces foutues menottes. De l'une ou l'autre, peu importe. Elle doit bien avoir une clef. Ici, quelque part ! Je ne vois pas son sac à main, et sa robe n'a pas de poches. Mon regard glisse le long de son corps svelte.

— Tu trouveras ce que tu cherches là où nous en étions quand nous avons été interrompus la dernière fois à Manhattan. T'en souviens-tu ? Nous étions dans ton bureau, j'étais allongée nue sur la table de verre, tu avais le visage entre mes cuisses et tu me léchais. La sculpture d'art moderne en bois et en métal vacillait à chacun de nos mouvements. Janett nous aurait surpris si tu n'avais pas eu la bonne idée de verrouiller la porte. Te souviens-tu ?

Je me souviens parfaitement du jour dont elle parle.

Il faisait une chaleur d'enfer à New York ce jour-là. L'atmosphère dessinait des ondulations dans l'air au-dessus de la ville, et je ne voyais pas un seul nuage par les fenêtres du gratte-ciel pendant que je la léchais. Mais notre préliminaire a été interrompu.

Elle n'insinue tout de même pas avoir caché la clef dans sa chatte ? Mes yeux se posent sur son slip blanc transparent qui souligne ses lèvres vaginales plus qu'il ne les cache.

— C'est exactement là que tu dois chercher, susurre-t-elle dans un battement de cils incroyablement tentant, son beau visage légèrement incliné.

Un coup d'œil à ma montre m'apprend qu'il est déjà bien plus de 22 heures. Il est même presque 23 heures. Je devrais être à la fête depuis longtemps pour accueillir Maron dans la nouvelle robe que je lui ai offerte. Au lieu de ça, je suis coincé dans ces foutues toilettes pour hommes avec Rica qui transforme notre rupture en un petit jeu de son invention.

Avec un sourire charmant, je libère son menton et son poignet.

— Je ne joue pas, me contenté-je de lui répondre.

Je ne la toucherai plus. Les doigts me démangent de lui arracher ses sous-vêtements et de la coller contre le mur pour m'emparer de la clef afin de pouvoir quitter la pièce. Et c'est ce qu'elle espère qu'il va se passer.

— Ne sois pas mauvais joueur. Personne n'en saura rien. Cela sera notre dernière et inoubliable fois. Rien que nous deux, ici, à des kilomètres de Marseille et des États-Unis.

Elle s'approche à nouveau et commence à déboutonner ma chemise. Son parfum m'assaille. Une odeur de muguet mélangée à quelque chose de fruité, comme des feuilles de framboisier.

Elle me regarde avec convoitise alors que ses doigts se promènent sur mon torse nu. Sa langue lèche mon cou et remonte vers mon oreille. Je détourne la tête quand elle mord dans le lobe de mon oreille.

— Tu es bien coincé, tu sais. Ce que j'ai toujours aimé chez toi, c'est ton côté audacieux. L'homme qui prend ce qu'il veut au moment où il le veut. Pas celui qui doute sans cesse. Il n'y a personne ici. Montre-moi que tu veux me prendre là et maintenant, que tu veux me sauter sauvagement.

Je hausse le menton et la regarde sombrement d'en haut. Sa main libre glisse le long de mon ventre jusqu'à ce que ses doigts disparaissent dans mon pantalon. Ils trouvent leur chemin jusqu'à ma queue au garde-à-vous qui trépide de désir.

Et voilà, ma résistance fond comme neige au soleil. Je pose une main sur sa nuque et l'embrasse, lui arrache son slip et pénètre sa chatte de mes doigts.

Chacune de mes caresses la fait gémir, elle s'offre complètement à moi. Ses mamelons durs comme des diamants frottent contre ma peau, j'ai presque déjà le goût de sa chatte sur ma langue.

— Voilà le Gideon que je connais, halète-t-elle avec un sourire frivole.

J'enfonce mes doigts plus profondément en elle, sa douce peau épousant les formes de mes doigts, mais je ne peux rien découvrir.

— Tu vas devoir chercher encore plus profond, murmure-t-elle mystérieusement à mon oreille.

Elle passe devant moi et se dirige vers le mur en haussant légèrement les bras. Ma main droite est automatiquement attirée dans sa direction et enserme sa main gauche.

Je peux voir son joli cul rond, alors qu'elle m'offre ses hanches

Elle ne me laissera jamais partir tant qu'elle n'aura pas obtenu ce qu'elle veut : baiser. Et je n'ai plus le temps de jouer. *J'ai besoin de cette clef.* Tout de suite. Les doigts de ma main gauche s'enfoncent à nouveau dans sa chatte, je l'entends qui soupire et gémit de plaisir contre le mur. Cela me fait bander encore plus. Il me serait tellement facile d'ouvrir mon pantalon et de plonger ma queue dans sa chatte. Je pourrais la tringler jusqu'à ce qu'elle me révèle où se trouve réellement la clef. Définitivement pas dans sa chatte en tout cas.

— Plus profond. Plus fort, gémit-elle, et je lui obéis.

Ses gémissements dignes d'une actrice porno se font de plus en plus forts, plus bandants et... *Merde : je n'en peux plus.*

J'ouvre mon pantalon, en sort ma queue lourde de désir et l'enfonce sauvagement dans sa chatte étroite. Je la saute sans la prévenir, coincée contre le mur. Je la presse fermement contre le carrelage, et je m'en moque.

— Tu me baises comme... halète-t-elle sans terminer sa phrase.

— Dis-moi où se trouve la clef ! grogné-je dans son oreille.

— Alors lèche-moi. Viens goûter à ton sperme dans ma chatte quand tu auras éjaculé. Ensuite, je te répondrai.

Ma main droite forme un poing tenant la sienne prisonnière. J'entends ses os craquer, mais cela ne m'intéresse pas. Je la prends plus fougusement, comme un animal, ses cris sont des encouragements m'ordonnant d'être encore plus brusque avec elle, et je finis par jouir dans sa chatte humide. Il ne m'a pas fallu longtemps car je suis capable de me contrôler. Mes testicules se contractent, je grogne bruyamment, puis je me répands en elle par petits à-coups.

Je me fous pas mal qu'elle atteigne l'orgasme ou pas. Je retire ma queue toute chaude de son four et je la retourne dans un geste violent en l'attrapant par la hanche. Je m'agenouille lentement et de mauvaise volonté, écarte ses jambes, ses lèvres vaginales, et lèche sa chatte. Je frotte sa perle sans tendresse avant de la pénétrer avec ma langue. Elle a un goût plus âpre que Maron.

Je lui tends ma main libre pour qu'elle y dépose la clef. Elle a dû la cacher dans son soutien-gorge, je ne vois pas d'autre solution. Je lui arracherai ce reste de tissu si elle ne me la donne pas.

Le contact du métal chaud sur ma paume me libère. *Enfin ! J'en ai fini avec elle, et pour de bon.*

Elle passe une main dans mes cheveux alors que je m'apprête à m'éloigner d'elle.

— Ce fut un plaisir, me susurre-t-elle alors que j'ai le goût de mon propre sperme dans la bouche. Envoie la vidéo, ajoute-t-elle d'un ton sévère.

Quoi ?!

Je lève brusquement la tête alors que la porte d'une des cabines s'ouvre. Et derrière cette porte se trouve le branleur qui a donné de la drogue à Maron. Je me redresse, furieux, et me jette sur lui pour lui arracher son smartphone des mains.

Peu importe que je traîne l'autre pétasse sur le sol derrière moi. Elle couine comme un cochon.

— Tu me fais mal !

— Je vais te faire encore plus mal si cette vidéo arrive jusqu'à Maron, grogné-je, menaçant.

Un poing s'écrase soudain sur ma pommette, et je titube en arrière. *Je ne vais pas me laisser faire !*

— Tu n'aurais pas dû faire ça !

J'envoie valser ce connard d'un crochet du droit, et il s'effondre contre la porte d'une cabine. Je m'empare de son téléphone, mais l'écran m'apprend que la vidéo a déjà été envoyée à Maron.

Hurlant de rage, je déverrouille la menotte avec l'intention de la replacer au poignet de l'autre connard. Ils n'ont pas le temps de réagir que déjà ils sont enchaînés l'un à l'autre. Je referme mon pantalon et reboutonne ma chemise à toute vitesse. Je me précipite hors des toilettes et cours jusqu'à ma voiture garée devant le restaurant. Je jette la clef dans un buisson pour qu'ils ne la retrouvent pas. Avec un peu de chance, Maron n'aura pas encore ouvert le message. Elle est plutôt négligente de ce point de vue et n'a pas toujours son téléphone avec elle, contrairement à moi.

— Mon Dieu, pardonne-moi, Maron, juré-je une fois dans la voiture.

Je l'appelle, mais elle ne répond pas. *Law !* – pensé-je soudain. Mais je tombe sur son putain de répondeur. Pareil chez Dorian. *Mais qu'est-ce qu'ils trafiquent ? Savent-ils déjà tout ?*

Immobilisé par un feu rouge, je me passe les mains sur le visage. J'aurais dû faire tellement plus. J'aurais dû casser la mâchoire de ce Noah ou couper la langue de Rica. Je suis fou de rage, et je sens monter des tremblements incontrôlables. J'ai toujours l'odeur de sa chatte de merde sous le nez.

Je dois absolument atteindre Maron avant qu'elle ouvre ce message. Sans réfléchir, je double trois voitures qui attendent à un carrefour et appuie encore plus sur l'accélérateur. Je traverse le carrefour à tombeau ouvert.

Je remarque à peine les coups de klaxon et les appels de phares alors que je continue ma course éperdue. J'attaque le virage suivant à 120 kilomètre à l'heure et perds le contrôle de mon véhicule.

Je me cramponne au volant pour essayer d'éviter les voitures garées le long de la route et j'enfonce la pédale de frein. Rien à faire. J'entends le bruit du verre qui explose, du métal qui s'écrase contre du métal, je vois des lumières éblouissantes en face de moi, et la ceinture de sécurité m'empêche de m'envoler à travers le pare-brise. Ma joue se cogne à un airbag, puis le calme revient. Il me faut un certain temps pour comprendre que je viens de causer un accident. *Bon Dieu, putain, non !* Je ne sais pas avec quoi je suis entré en collision. *Pas d'êtres humains s'il vous plaît.*

Je tâtonne à la recherche de la poignée de la portière, sans vraiment avoir décidé de le faire. *Je dois descendre, je dois trouver un taxi, je dois rentrer à la villa – voilà tout ce que j'ai en tête.* J'ouvre la portière, descends de l'épave, un voile noir devant les yeux. Tout est flou.

Mon pied droit s'affaisse sous mon poids, mais j'arrive à me rattraper à la portière de la Mercedes. Je sens un liquide chaud dégouliner dans mon dos. Mes tempes me brûlent horriblement. Mais tout ce que je veux, c'est monter à bord du taxi droit devant moi.

Je dois y arriver !

— Combien de temps allons-nous encore jouer à ce petit jeu ? J'aime bien jouer à colin-maillard – mais pas trop quand je suis enchaînée à un arbre. On dirait que vous n'avez pas bien compris les règles du jeu, plaisanté-je en souriant alors que je peux à peine bouger mes poignets dans les cordes que Dorian a fermement fixées aux branches. Comment suis-je censée vous reconnaître si je ne peux même pas partir à votre recherche ?

— C'est très simple, nous venons vers toi, déclare la voix de Lawrence en diagonale sur ma droite. Tu n'as le droit que de sentir, rien d'autre. C'est parti !

Je ne connais pas la moitié des personnes présentes ce soir. Comment pourrais-je les reconnaître ? Je ris sous mon bandeau, et une agréable brise chaude caresse mes bras nus. La robe que je porte me va à merveille. Son étoffe soyeuse épouse parfaitement les formes de mon corps. Elle est de couleur bleu nuit. Gideon a toujours fait preuve de bon goût et sait comment me faire sourire. Si cette robe est une offrande pour ses négociations de paix, il a marqué un point. Mais il serait temps qu'il montre le bout de son nez. Même ses frères se demandent où il est, je les ai vus en train de jeter des coups d'œil à leurs montres.

— Alors, qui est-ce ? me demande Jane qui n'est pas loin de moi non plus.

Je tends un peu le cou pour mieux renifler la personne invisible en face de moi. Je sens un parfum âpre, pénétrant et très masculin.

Ha ! – j'ai une idée de qui cela pourrait bien être. Le fameux Robin qui amuse les invités depuis plus de deux heures avec ses anecdotes à propos du Laos. L'homme d'affaires typique, toujours en déplacement, doté d'un grand charisme et d'un certain charme. Je suis sûre que c'est lui.

— Robin, réponds-je. Sûre et certaine.

— Gagné ! s'écrie Jane, et les autres invités applaudissent.

J'ai déjà bu deux verres de mousseux et un verre de scotch qui, je le reconnais, m'ont rendue un peu pompette, mais mes sens fonctionnent toujours parfaitement. Je suis incapable de reconnaître les deux candidats suivants, Samantha et Jean-Pierre. Par contre, je n'ai aucun mal à mettre un nom sur l'homme qui s'approche maintenant de moi comme un prédateur s'approche de sa proie. Un parfum sensuel de citronnelle, une note de fraîcheur, et son odeur personnelle que je reconnaîtrais n'importe où. Sa joue effleure brièvement la mienne, mais ce qui m'assure d'avoir raison est, sur ma gauche, le rire de Jane qui trahit Dorian.

— Dorian Chevalier, je t'ai reconnu.

Il m'embrasse discrètement sur les lèvres, puis le jeu continu un certain temps avant qu'on ne me libère enfin.

— Je dois admettre que tu t'en es bien tirée. À ton tour Jane, dit-il en défaisant les nœuds qui me retiennent, avec une agilité qui me surprend à chaque fois.

Il y a nœud et nœud. Et lui sait faire un nœud de sécurité ne demandant qu'un seul geste pour le dénouer. Tout comme Kean.

Un verre à la main, je me mélange à la foule des invités qui rient et s'amuse assis autour de la piscine. Je pars à la

recherche de mon téléphone. L'absence prolongée de Gideon commence à me nouer l'estomac. Il est déjà 23 h 27. Ses frères et moi n'avons reçu ni message ni coup de fil expliquant son retard. Officiellement, je m'en moque. Je ne courrai pas derrière lui, pas après ce qui s'est passé ce matin.

Je viens de découvrir mon portable coincé entre les coussins d'un meuble en rotin quand des mains se posent sur mes épaules et commencent un massage.

— Tu m'as l'air bien tendue après ce petit jeu. Je pourrais t'aider à te détendre, me susurre Lawrence à l'oreille.

J'incline la tête en souriant. *Oui, il en serait tout à fait capable.*

— C'est à cause de ton frère qui m'a laissée ligotée à un arbre pendant un quart d'heure.

— Quel soulagement, j'avais peur que nous ayons un peu abusé dans la piscine cet après-midi, se moque-t-il en massant mes épaules plus fort, m'arrachant un soupir.

Un frisson descend le long de ma colonne vertébrale. Ce qu'il fait avec ses mains est incroyablement agréable.

— Tu t'inquiètes pour moi, mon trésor ? Ce n'est pas la peine. Par contre, je m'inquiète pour Gideon. Il devrait déjà être ici depuis longtemps.

Son souffle caresse la peau de ma nuque.

— Il doit se cacher dans un bar et boire jusqu'à tomber ivre mort, et demain il se rendra compte qu'il s'est comporté comme un gros con. Il est comme ça.

— Peut-être, répliqué-je en fermant les yeux au contact de ses doigts tout en allumant mon téléphone. Je vais quand même lui écrire. Il m'a offert cette robe, et je suis sûre qu'il viendra.

— D'ailleurs, elle te va à ravir.

À l'abri des regards des invités, sa main glisse jusqu'à mon profond décolleté en forme de V et se pose directement sur mon sein gauche.

— Pas ici, le rappelé-je à l'ordre en découvrant un message vidéo venant d'un numéro inconnu.

Law joue tendrement avec mon mamelon droit, faisant instantanément naître en moi un agréable picotement.

— Tiens, tiens... Je savais que tu commandais des pornos, s'amuse Lawrence en découvrant le message sur mon écran.

Sans me demander mon autorisation, il clique sur l'image. La vidéo charge puis la lecture commence.

Mais je ne m'étais pas attendue à ce genre de porno. Lawrence retire immédiatement sa main de mon décolleté et s'empare de la mienne qui tient le téléphone pour mieux voir le film qui montre... C'est insupportable. Je vois Gideon, menotté à Ricarda. Il l'embrasse, la laisse le déshabiller, puis il la saute violemment contre le mur de marbre. Je ne le vois que de dos, mais cela suffit pour reconnaître qu'il jouit. Puis il la retourne et s'agenouille entre ses jambes. Il la lèche et elle gémit. Tout cela défile tellement vite...

— Mon Dieu, m'exclamé-je.

Quand ce film a-t-il été tourné ? Où ? Est-il récent ?

— Merde, je ne m'attendais pas à ça.

Lawrence s'empare de mon téléphone et appelle Gideon.

Incrédule, incapable de respirer, je me laisse tomber sur le canapé en rotin au bord de la piscine. Le monde s'écroule autour de moi, emportant avec lui tous mes espoirs. Tout ce que j'avais cru avoir réparé vient de retomber en morceau en quelques secondes. *Pourquoi ? POURQUOI ?!*

Pourquoi la baise-t-il ? Je sais qu'il portait aujourd'hui une chemise blanche, un pantalon noir, des chaussures en cuir noir, et je sais comment ses cheveux étaient coiffés. J'ignore où ils sont, mais je suis persuadée que cela s'est passé aujourd'hui. Probablement très récemment. Alors qu'il était censé avoir une affaire à régler. *Au lieu de ça, il la baise derrière mon dos ? Et il me ment !*

Je m'attendais à beaucoup de choses, qu'il ait besoin d'un peu de temps seul, qu'il se promène au hasard dans la ville, ou même qu'il se plonge dans le travail à cause de moi. Mais pas à ça.

Les coins de mes lèvres tressaillent nerveusement alors que je cligne des yeux pour retenir les larmes qui s'y accumulent. Il a recommencé – *il m'a trompée, il m'a trahie et il m'a menti. ENCORE UNE FOIS !*

— Je m'en occupe, mon chaton. Attends un peu... Je suis sûr que c'est un montage. On en trouve partout sur Internet, déclare Lawrence pour me calmer alors qu'il fait lui-même les cent pas sur le gazon. Bon Dieu, pourquoi est-ce qu'il ne décroche pas son foutu téléphone, grogne-t-il les yeux baissés.

Je me roule en boule sur le canapé et enfonce mon visage dans le creux de mes mains. La douleur est insupportable. Comme si j'avais des lames de rasoir dans l'estomac et qu'on m'y avait donné un bon coup de poing. Je me fous pas mal de qui peut bien me voir. Lawrence caresse brièvement mes épaules pour m'apaiser avant de jurer et d'enfoncer mon téléphone dans la poche de son pantalon.

— Il ne décroche pas, bordel de merde !

— Que se passe-t-il ? s'enquiert Dorian.

Je peux l'entendre mais je ne le vois pas. Lawrence lui explique ce qui vient de se passer, et je revois les images du film dans ma tête. Ce qui aggrave encore ma douleur.

J'éclate en sanglots. Je n'avais plus pleuré comme ça depuis le jour où les médecins m'ont annoncé qu'ils ne pouvaient plus rien faire pour ma sœur. J'avais écouté leur pronostic et les explications au sujet d'une thérapie douteuse à Grenoble, puis j'avais quitté la pièce. J'avais ensuite pleuré tout mon saoul, assise sur un banc dans un couloir de l'hôpital. Je suis capable de me contrôler, normalement. Mais

même moi je ne suis parfois plus capable de refouler la douleur.

— Il s'agit certainement d'une erreur.

Dorian s'assied à côté de moi et me prend dans ses bras pour me consoler. Je serre un peu plus fort mes côtes et colle mon visage contre son torse.

— Je suis sûr qu'il a une explication. Cela pourrait très bien être un montage. Tu connais Rica, elle est capable de tout.

— Mais comment ? gémis-je. Comment aurait-elle pu faire ça ? Il... C'est bien lui. Il porte les mêmes...

Je déglutis. J'ai du mal à respirer. Les larmes brûlent mes yeux

— Il porte les mêmes vêtements que ce matin C'est lui, putain !

Ce n'est pas un montage, pas une erreur, pas un faux. Cela s'est réellement passé. Il y a de cela quelques minutes à peine. Et maintenant ? Ils sont probablement ensemble. M'a-t-il envoyé cette vidéo lui-même ? Parce que je n'ai pas voulu l'écouter ce matin ? Parce que je l'ai ignoré. Est-ce sa façon de me dire que tout est fini entre nous ?

Comment peut-on faire une chose pareille à un autre être humain ?

Le tee-shirt de Dorian est noyé de larmes. Lawrence tente toujours de joindre Gideon pendant que son frère essaie de me consoler avec des paroles apaisantes, mais sans succès. C'est à peine si je l'entends. Je sais qu'il est là pour moi – mais rien de ce qu'il dit ne pourrait réparer ce qui a été brisé ce soir.

Le temps passe, puis j'entends la voix de Lawrence.

— Explique-toi ! hurle-t-il soudain.

Je sursaute au tonnerre de sa voix.

— Reste assise, me dit Dorian en desserrant ses bras.

Je lève les yeux et j'aperçois Gideon qui remonte le chemin menant de la maison au jardin. Sa chemise est boutonnée de travers, ses tempes sont couvertes de sang, et ses cheveux sont en bataille. Il y a même du rouge qui dégouline le long du côté gauche de son cou et qui tache sa chemise. On dirait qu'il sort d'un massacre.

— Maron.

Il se dirige droit vers moi, les bras tendus, en me jetant un regard presque fou.

— Ne t'approche pas d'elle, s'exclame Lawrence qui l'attrape par le col devant les invités.

Gideon essaie de le repousser, mais il semble un peu à côté de la plaque. L'étau dans ma poitrine se resserre encore. Je me lève et fais signe à Lawrence de s'écarter.

Paf ! Une gifle plus puissante que je ne m'en serais crue capable s'abat sur sa joue gauche.

— Laisse-moi t'expliquer, s'écrie-t-il tout de suite comme s'il ne venait pas de recevoir une claque.

— Non ! J'en ai fini avec toi, Gideon Chevalier, et pour de bon cette fois ! crié-je, des larmes coulant le long de mes joues. Ce que je viens de voir... reniflé-je en m'essuyant le visage, ... est tout simplement pitoyable. Comment as-tu pu me faire ça ? POURQUOI ? aboyé-je.

Il avance d'un pas vers moi.

— Je vais tout t'expliquer.

Il fait encore un pas d'une démarche mal assurée, ce qui ne m'intéresse pas le moins du monde. Je recule en secouant la tête.

— J'en ai assez de tes explications. Je ne veux plus entendre un seul mot sortant de ta bouche. Tu es un menteur ! Un trou du cul qui sniffe de la cocaïne et qui pense avec sa queue !

Je lance ces mots avec un certain contrôle. Ce sont des paroles qui blessent, mais je veux qu'il ressente ce que je

ressens. Cette insupportable douleur. Mais tout ce qu'il peut ressentir n'est pas comparable avec ma douleur, mon humiliation.

Il fait mine de s'avancer vers moi, mais Law le retient.

— Fiche-lui la paix ou je serai obligé de t'arrêter, le prévient-il.

Mais Gideon, le regard à la fois blessé et arrogant, l'ignore totalement et continue d'avancer.

— Ne t'en mêle pas. Elle doit m'écouter. On m'a...

Le poing de Lawrence s'écrase violemment contre son visage.

— Je t'avais prévenu, grogne Lawrence.

C'en est trop pour moi : les invités qui profitent du spectacle, la fureur de Lawrence, la vidéo, les images que je n'arrive pas à bannir de ma tête.

Dorian veut aider Gideon à se relever et lui parle à voix basse, mais Gideon le repousse.

— Je veux lui parler seul à seul.

— Il n'y a plus rien à dire. Tu l'as sautée. Tu nous as détruits. Définitivement.

Je baisse mes yeux remplis de larmes et m'enfuis en sanglotant dans la maison pour ne plus m'offrir en spectacle.

— Attends !

Les hurlements me poursuivent : Gideon qui veut me suivre et Lawrence qui veut l'en empêcher, par la violence si nécessaire. Et Dorian qui essaie de ramener le calme. Je n'en peux plus. Je ne veux plus voir le visage de Gideon.

Pour ne pas trébucher, je rassemble ma robe longue aux jolis éléments scintillants sur les cuisses et monte les escaliers deux par deux. Je n'ai qu'une envie : enlever cette robe, sa bague et les chaussures qui sont aussi un cadeau de sa part. Une fois dans la chambre, je jette la robe sur un fauteuil, laisse les chaussures au milieu du chemin et envoie valser la bague dans un coin de la pièce.

Tout est définitivement terminé. Un court instant, je me surprends à vouloir regarder le film encore une fois. Et s'il s'agissait vraiment d'un malentendu ? Mais bon Dieu, que pourrais-je avoir mal compris ? Il l'a baisée. Et avec une avidité évidente.

Il est coupable, et rien de ce qu'il dira ne pourra le racheter.

J'ai perdu ma foi en lui.

On frappe à la porte à peine cinq minutes plus tard. Je lève les yeux sur mon reflet dans la fenêtre et essuie mes larmes.

— C'est moi, Jane. Je peux entrer ?

C'est son anniversaire – pensé-je. Son voyage de noce, et nous lui gâchons tout ! Tout ça à cause de lui !

Je me dirige vers la porte que j'ouvre en ignorant le carnage dans la chambre.

— J'aimerais rester seule un moment, murmuré-je, la voix cassée.

J'aperçois derrière elle Dorian qui contemple mon désordre et mes sous-vêtements.

— Ce n'est pas bon de rester seule, crois-moi.

— Si.

Vraiment ?

Je passe une main dans mes cheveux, m'essuie le visage et les laisse entrer.

— Je suis désolée. C'est ton anniversaire aujourd'hui...

C'est tout ce que j'arrive à dire alors qu'elle me prend dans ses bras.

— Ce n'est rien, vraiment.

Elle me caresse le dos avec compassion pendant que Dorian m'observe avec pitié. Puis il pose trois verres sur la commode.

— Assieds-toi, m'invite-t-il en désignant le lit. Nous voulions juste voir si tu allais bien.

— Et les invités ?

— Ils sont tous partis.

Je prends place sur le lit à côté de Dorian et je m'enroule dans les draps qui portent l'odeur de Gideon. Je suis gelée, malgré la température ambiante de vingt-cinq degrés.

— Bois ça pour te calmer les nerfs, me dit-il avec ce regard qui n'accepte aucun refus.

Jane s'installe de l'autre côté et caresse mon bras.

— Je suis tellement désolée, Maron. Tu n'as rien à te reprocher. Tout reviendra en ordre, tu vas voir, tente-t-elle de me consoler.

Mais il ne reste plus rien à remettre en ordre. J'avale cul sec le gin qui brûle ma gorge et me fait tousser. Dorian remplit de nouveau mon verre avant de boire à son tour.

— Où est-il ?

Les lèvres de Dorian tressaillent.

— Parti. À la recherche d'un hôtel. Lawrence l'a mis à la porte sans vouloir écouter ses explications. Tu le connais. Donc, il cherche une chambre, ou bien il passera la nuit au bureau.

Oui, je connais Law. Il n'accepte aucune explication et aucune excuse. Et il ne revient pas sur une décision qu'il a prise.

Je me contente d'un signe de tête pour dire que j'ai compris.

— Tu devrais parler avec lui demain, lui...

— Non, l'interromps-je. C'est hors de question. Vous n'avez pas vu cette vidéo.

Je sors mon smartphone de la table de nuit et le leur tends. Jane s'installe à côté de Dorian pour mieux voir. Quant à moi, je détourne les yeux. Au moins, il n'y a pas de son, rien que l'image. Je n'aurais pas la force d'écouter les gémissements de Rica pendant qu'il éjacule dans sa chatte. Après si peu de temps qu'on pourrait croire qu'il était en manque. Comme s'il ne bandait que pour cette pute. Et il la

lèche ensuite... Alors qu'il déteste lécher lui-même son sperme.

Mais il le fait pour elle. Il la laisse même le menotter. On dirait qu'ils étaient dans des toilettes... Peu importe, j'aimerais pouvoir effacer ces images de ma mémoire.

Jane pousse un soupir triste.

— C'est... commence-t-elle à la recherche du mot juste. Je n'aurais jamais...

Dorian se masse la tempe avec son index et son majeur avant de me rendre mon téléphone.

— C'est cruel. La question est de savoir pourquoi ceci t'a-t-il été envoyé. Et qui l'a envoyé. Gideon ne serait pas ici s'il avait voulu tout cela ou s'il avait donné l'ordre de t'envoyer ce film.

— Tu ne veux quand même pas lui donner raison ? Tu ne crois pas à une manipulation ? Ne me fais pas rire. Cette chose, dis-je en lui montrant mon téléphone. Il ne s'agit pas d'un viol. C'est une partie de baise avec son ex, et il était consentant. Il la saute sans aucun remords, il la lèche. Je n'ai pas besoin d'écouter ses plates excuses selon lesquelles il ne voulait pas.

D'un bond, je suis debout. Après les deux verres que je viens de descendre, tout tourne autour de moi.

— Et encore une chose : un grand merci à la personne qui m'a envoyé cette vidéo. Sinon, je n'aurais jamais appris ce qui se passe vraiment dans mon dos.

Je passe en revue tous les moments où il n'était pas avec nous. Et il y en a beaucoup. Et il a très bien pu passer chacun d'eux avec cette salope, à la tringler derrière mon dos.

Dorian se lève à son tour et me prend par les épaules.

— Tu devrais essayer de dormir. Repose-toi. Je ne t'ai jamais vue aussi épuisée. Tout va rentrer dans l'ordre. Nous allons nous assurer que Gideon ne viendra pas te déranger.

Les yeux fermés, je fais un signe de tête affirmatif au tapis.

— Veux-tu que je reste près de toi ? me propose Jane en s'approchant. Je peux dormir avec toi si tu veux.

C'est gentil de sa part, mais je n'en ai pas besoin. Ce dont j'ai besoin, c'est d'un peu de temps pour moi toute seule.

Je me contente de secouer la tête, et elle me répond par un sourire fatigué.

— Dans ce cas, nous allons te laisser tranquille. Ne fais pas de bêtise, s'il te plaît.

Je ne peux rien lui promettre. Tout tourne autour de moi. L'idée me vient que Dorian m'a fait boire pour me faire dormir et pour que je n'aie pas de mauvaises idées. Sans prendre la peine de me changer, je me laisse tomber en arrière sur le lit. L'odeur de Gideon me fait tellement mal que je finis par jeter son oreiller et les draps hors du lit.

Je tourne en rond dans ma tête. Que faire maintenant ? Comment ai-je pu lui faire confiance ? Tout est fini. Que faire maintenant ? ...

Je ne vais pas rester à Dubaï, ça au moins c'est sûr. Je ferai mes valises demain matin et je vais disparaître. Mais grâce à Luis, Gideon connaît ma nouvelle adresse. Alors où aller ? Je n'en sais rien, mais je sais que chaque heure passée dans ce paradis me tue à petit feu. J'ai besoin de changer de décor, de prendre mes distances. De m'éloigner même des autres frères, pour l'instant en tout cas.

Et j'ai besoin de dormir. Mes paupières sont aussi lourdes que du béton, et l'ivresse m'envoie directement dans les bras de Morphée.

LAWRENCE

Il est 3 heures du matin. J'ouvre silencieusement la porte coulissante qui mène à la chambre de Maron dans l'intention de m'allonger à côté d'elle. Je veux savoir si elle arrive à dormir. Si elle s'est calmée.

À sa place, j'aurais donné à Gideon un bon coup de pied dans les couilles pour qu'il ne soit physiquement plus en état de sauter cette salope.

Elle se tourne et se retourne sur son matelas, semble faire un rêve.

Je m'allonge à ses côtés, seulement vêtu de mon short, et je l'attire dans mes bras. Ces deux-là ont fait face à des hauts et des bas, ils veulent reprendre leur relation, et voilà qu'il fout tout en l'air parce qu'il ne peut pas garder sa queue dans son pantalon. Il ferait mieux de ne pas revenir ici pour l'instant. Je ne le reconnais plus. On croirait un robot. Tout ça à cause de la neige qu'il sniffe comme si de rien n'était. Mais il a tué Blandine dans un accident, et il met Maron mentalement en pièces.

Je ne veux pas savoir pourquoi il était salement amoché tout à l'heure. Il avait la tête de quelqu'un qui sort d'une baston. Con comme il est, il a dû regretter ses actions une fois qu'il était trop tard, et il se sera battu avec un type pour se défouler. Les remords sont pour les faibles. Et c'est ce

qu'il est. Soit tu t'envoies en l'air avec une seule femme qui te rend heureux et qui est bonne au lit, soit avec plusieurs, mais seulement quand tu es célibataire. Cette Ricarda semble vraiment lui faire tourner la tête.

Toujours est-il qu'avec une connerie pareille, le chaton ne va plus jamais vouloir entendre parler de lui. Si j'étais elle, je ne me serais pas contenté d'une gifle, je lui aurais tailladé le visage à coups de griffes.

Mais ce n'est que mon humble avis.

Elle soupire dans son oreiller, et je ferme les yeux. Elle me fait de la peine. Je ne dis pas ça souvent, mais c'est la vérité. Mon chaton ne mérite pas un trou du cul pareil. Et moi, je mérite mieux que ce gros con de frère qui pense avec sa bite.

S'il continue comme ça, il va se mettre à dos toutes les personnes qui lui veulent du bien. À la fin, il se retrouvera tout seul. Et si Père a vent de cette histoire de cocaïne, il lui retirera lui-même la direction de la boîte. Je ferais bien de l'en informer. Dès demain.

D'abord, m'assurer que Maron ne fait pas d'idiotie sur un coup de tête. Mais pas de problème sur ce point-là apparemment. Elle dort gentiment. Vêtue des sous-vêtements sexy qu'elle avait sûrement enfilés pour Gideon. Le pauvre petit chou...

* * *

— Es-tu sûre que ce soit ce que tu veux ? lui demandé-je pour la cinquième fois alors qu'elle attend son taxi, ses valises à ses pieds, dans le hall d'entrée.

Il est bien trop tôt : 5 h 54 pour être précis. J'ai sorti Jane et Dorian de leur lit pour qu'ils puissent dire au revoir à Maron qui veut quitter le pays aussi rapidement que possible. Je comprends ses raisons, vraiment, mais ce n'est pas non

plus la bonne solution. *Fuck ! Elle ferait mieux de rester ici ! Avec nous.*

— Certaine. J'ai besoin de prendre du recul. Je vous contacterai en France. Et pas besoin de virer les 19 000 euros.

— Nous le ferons quand même, réplique Dorian vêtu d'un boxer Boss, les cheveux dressés sur la tête comme s'il venait de se faire frapper par la foudre. Il est vrai que tu nous quittes plus tôt que prévu, mais ce n'est vraiment pas de ta faute.

— Arrête tes bêtises, nous n'avons jamais eu l'intention de te *prêter* cet argent. Nos avocats s'occupent de tout, l'assuré-je. Ils sont les meilleurs avocats de toute la France quand il s'agit de trouver une échappatoire. Ils vont te sortir de là. Il y a toujours un moyen de s'en sortir.

Je lui fais un sourire convaincant car elle a d'autres chats à fouetter que cette histoire de contrats.

— J'ai bien peur que non, reprend-elle. Ricarda veut que l'argent vienne de moi. Et si elle n'obtient pas ce qu'elle veut de cette façon, elle essaiera autre chose. Et j'ai bien peur qu'elle concocte déjà autre chose pour me faire saigner, soupire Maron d'une voix fatiguée, même si son apparence est comme toujours irréprochable malgré toutes ses souffrances. C'est la raison pour laquelle je me retire. C'est ce qu'il y a de plus raisonnable à faire pour l'instant.

— Tu veux laisser la voie libre pour cette vipère ? Ne fais pas ça, rétorque Jane qui avance d'un pas, l'air étonné par sa réponse.

— Bien sûr que non. Mais je ne suis pas en état pour prendre des décisions importantes. Et j'ai besoin de réponses. Comment tout cela a pu arriver ? D'autre part, je ne veux pas voir Gideon. Vous le connaissez. Il ne me laissera pas en paix tant qu'il n'aura pas eu la chance de s'expliquer. Et c'est ce que je veux éviter.

Elle se cramponne à la poignée de sa valise comme s'il était question de vie ou de mort. Peut-être avons-nous sous-estimé la situation. À moins que le chaton en sache plus que nous.

— C'est compréhensible. Fais une pause. Ressaisis-toi. Nous sommes là pour toi si jamais tu as besoin de notre aide.

Dorian, en bon gentleman de la vieille école, trouve toujours les bons mots. Il la prend dans ses bras et la serre fermement contre lui. Je la vois qui se rebiffe légèrement, comme si c'en était déjà trop.

— Prends soin de toi et donne de tes nouvelles. Sinon tu sais que nous avons les moyens de découvrir où tu te caches, déclare Jane en l'embrassant sur la joue. Nous sommes toujours là pour toi, nous sommes de ton côté.

Maron acquiesce de la tête, les yeux brillants. Ah non, Dorian et Jane vont finir par la faire chialer. Elle a pourtant déjà dû verser l'équivalent d'une barrique de larmes.

— Bien, on dirait qu'encore une fois tu ne vas pas m'écouter, dis-je en m'emparant de sa valise avant d'ouvrir la porte. Alors bon voyage, et reste en contact avec nous. Et appelle-moi si tu as besoin d'une oreille pour déverser ton chagrin.

Et plus si affinité. Je suis toujours à disposition pour ça si elle en a envie.

— Et Jane a raison, nous alertons la police si tu ne nous donnes pas de tes nouvelles. Alors mets-toi bien ça dans ta jolie petite tête, compris ?

La porte se referme derrière nous. Je tire sa valise sur les pavés méditerranéens.

— Une dernière chose, dis-je en la prenant par le bras pour la forcer à lever les yeux vers moi. Je vais garder un œil sur Gideon. J'ai l'intention de cafarder dans l'oreille de Père s'il ne montre aucun signe d'amélioration. Je peux te tenir

informée à son sujet si tu le souhaites. Mais promets-moi de vraiment ne pas disparaître.

La connaissant, je suis quasiment sûr qu'elle va changer de numéro de téléphone à peine les pieds sur la terre ferme de Marseille. Je la soupçonne même de vouloir déménager précipitamment puisqu'elle n'a pas su nous dire où elle allait habiter.

— Je ne veux pas entendre parler de lui, Law, cela ne ferait que m'entraîner encore plus vers le fond. Je te promets de t'appeler si cela peut te faire plaisir. Mais je dois d'abord mettre de l'ordre dans ma vie.

Ses lèvres tremblent, ce qui est rare chez elle, et elle s'efforce de retenir les larmes qui lui montent aux yeux. Puis elle me saute au cou. Elle sanglote doucement dans le col de ma chemise. J'en ai le cœur brisé de la voir dans cet état.

Je la serre fort dans mes bras et lui tapote le dos comme le font toujours les membres de la famille, ce qui m'énerve tant d'habitude, puis je l'écarte légèrement pour l'embrasser. Tout ira bien. Nous resterons amis même si c'est fini entre elle et Gideon.

Mon baiser est certes avide, mais je veux qu'elle comprenne que nous ne nous détournerons pas d'elle juste parce que Gideon a fait une connerie plus grosse que lui. Il est mon frère, oui, mais il est aussi un rustre parfois. Quant à Maron, eh bien elle fait déjà partie de la famille. Quelque chose manquerait si elle n'était plus là.

Ma langue cherche la sienne, et elle me rend mon baiser avant de me repousser.

— Au revoir, Lawrence, murmure-t-elle contre mes lèvres avant de ramasser sa valise et d'ouvrir le portail.

Le chauffeur de taxi l'aide à charger sa valise, ce qui n'est pas facile pour lui vu qu'il est haut comme trois pommes.

Merde ! Je n'aime vraiment pas la voir partir comme ça.

Elle me lance un dernier regard triste à travers le pare-brise arrière, puis la voiture disparaît.

J'aurais dû la convaincre de ne pas partir, la retenir s'il le fallait.

— Putain de merde !

Furieux, j'écrase mon poing contre un des piliers de la palissade. Si j'avais tenté de la retenir, elle aurait quand même trouvé un autre moyen de partir.

Elle est comme ça. *Elle exécute immanquablement ce qu'elle se met en tête.*

Une fois à l'aéroport, je m'assure régulièrement de ne pas être suivie, que ce soit par Gideon, par Ricarda ou par l'un des deux hommes suspects de l'autre jour.

Je sais très bien que tout ceci n'était qu'un coup de plus pour nous séparer, Gideon et moi. Eh bien félicitations ! Elle a réussi. Même moi j'ai mes limites. Je m'inquiète davantage du futur maintenant. Est-ce la fin de ses intrigues, ou dois-je m'attendre à d'autres perfidies ?

Mais pour l'instant, j'ai besoin d'air. J'ai mal à la tête à cause de l'alcool d'hier soir, la fatigue s'acharne sur moi, et j'ai hâte de pouvoir m'asseoir dans mon avion.

Le décollage est prévu pour 8 h 10. Heureusement pour moi, j'ai décroché le dernier billet. La chance était au moins de mon côté sur ce coup-là. J'attends patiemment dans la queue devant le guichet d'embarquement en observant les lumières qui clignotent sur la piste de décollage. Des couples se laissent emporter main dans la main par les escalators, des enfants jouent autour de moi, et des parents à bout de nerfs ont l'air aussi crevés que moi.

Une fois dans l'appareil, je jette un dernier regard mélancolique sur l'aéroport de Dubaï. L'avion décolle pile à l'heure. Un casque sur les oreilles, je décide de dormir

quelques heures pour rattraper tout le sommeil qui me manque.

Et j'y arrive même un peu. Après avoir dormi cinq heures, j'extirpe mon smartphone de mon sac dès mon réveil. Lire et relire des messages qui font mal est une vraie manie. Dans mon cas, je regarde la vidéo encore et encore.

Je m'assure que personne ne peut voir l'écran, avant d'ouvrir la pièce jointe. Je ne connais pas le numéro de l'expéditeur. Je regarde le film encore une fois en espérant cette fois découvrir le détail révélant une supercherie quelconque. Mais je ne trouve rien, comme d'habitude. J'aimerais l'effacer de mon téléphone, mais c'est une preuve trop importante.

Je me torture moi-même en regardant plusieurs fois le film. Une hôtesse de l'air arabe avec un petit chapeau rouge et un voile m'adresse la parole.

— Tout va bien ?

— Oui. Pourrais-je avoir un verre d'eau, s'il vous plaît ?

Débarrassons-nous d'abord de ce mal de tête avant de réfléchir à mettre un toit sur ma tête pour les prochains jours.

Une fois à Marseille, j'appelle Léon en attendant ma valise. À partir de ce soir, il peut compter sur moi. J'ai besoin d'un salaire, même si je ne suis pas sûre qu'il veuille encore de moi après ma disparition de l'autre jour.

— De retour en France ? déclare-t-il en guise de salutations. Tu ne sais pas dans quelle mouise nous nous sommes retrouvés. Ça n'a pas été facile de convaincre tes clients de plutôt prendre un rendez-vous avec Hélène ou Chantal.

Je n'ai aucun mal à l'imaginer, car elles sont toutes les deux très différentes de moi.

— N'en fais pas tout un plat, s'il te plaît. Je suis désolée. Je n'étais pas moi-même. Mais tu peux compter sur moi dès

aujourd'hui, et ce ne sont pas des paroles en l'air. Si tu as besoin de moi, envoie-moi les informations sur le client et l'heure du rendez-vous. Je serai là, sans faute.

La fatigue est-elle reconnaissable dans ma voix ? Ou même la tristesse ? J'espère que non, je ne veux pas donner l'impression d'aller mal.

— Eduard comme chauffeur ? me demande-t-il sèchement.

C'est vrai, je n'ai plus ma R8. Quel dommage, ce petit bijou me manque.

— Oui, j'ai besoin de lui jusqu'à ce que je sois de nouveau au top.

J'ai bien acheté une Audi A3 après m'être séparée de Gideon, mais une limousine fait bien plus d'effet, et un chauffeur veille à ma sécurité.

Léon rit.

— Fais tout ce que tu peux pour mériter une voiture et ne me déçois pas.

— Aucun risque. Plus jamais. Tu peux proposer une offre spéciale aux clients dont j'ai dû annuler les rendez-vous, pour regagner leur confiance.

Je parle bien sûr de ma spécialité. Mes clients ne veulent pas toujours me sauter au premier rendez-vous. Mais peut-être se laisseront-ils tenter par une ristourne.

J'ai besoin de changer de décor, de me changer les idées... et j'ai besoin de clients.

— Nous ne sommes pas un bordel à deux sous. Je vais y réfléchir.

Merci bien... Mais réflexion faite, il a raison bien sûr.

— Je te rappellerai. Au revoir.

Il a déjà raccroché. J'appelle ensuite Kean. Je ne peux pas habiter chez lui puisqu'il vit à Lyon. Bien trop loin pour aller travailler à Marseille tous les jours. Mais j'ai besoin d'entendre sa voix. J'aimerais aussi savoir ce qu'il pense de

cette affaire et je sais qu'il peut m'aider à me ressaisir et à ramasser les morceaux éparpillés de ma fierté.

— Bonjour, je ne m'attendais pas à t'entendre à nouveau si vite.

— Je suis désolé de t'avoir raccroché au nez hier, je ne pouvais pas faire autrement. Je viens d'atterrir à Marseille. Serais-tu prêt à me rencontrer de manière spontanée ?

Il se tait, comme il le fait toujours quand il sent que quelque chose ne va pas.

— Très bien, me répond-il sans poser de question. Quand ?

— Aujourd'hui si possible, avant que je ne m'occupe d'un client. J'ai besoin de te voir. C'est urgent.

— Disons, vers 17 heures. Où ?

Je passe en revue dans ma tête les bars et les restaurants que je connais. Je ne veux pas lui donner rendez-vous dans mon appartement pourri. Cela doit se passer dans un endroit public, mais où personne ne me connaît.

— À *L'Arôme*. Rue des Trois-Rois.

— Entendu, répond-il. À plus tard.

Il est toujours distant, presque froid quand j'ai un problème et que j'ai besoin de le voir. Il agit, sans poser de questions, une qualité que j'apprécie grandement chez lui. Il sait que je suis déjà pressée et que je n'ai pas le temps de donner des explications compliquées. Ma valise apparaît enfin sur le tapis roulant. Je l'attrape et pars à la recherche d'un taxi qui me conduira à mon appartement.

En sortant de l'aéroport, je jette mon téléphone dans la première poubelle que je trouve. J'ai envoyé une copie du film à mon adresse e-mail et je vais la sauvegarder au plus profond de mon disque dur.

Une fois assise dans le taxi, je pose ma tête contre la vitre et j'observe mon Marseille sous la pluie. Sans m'en rendre

compte, je m'endors et ne me réveille qu'après les trois quarts d'heure que dure le trajet.

Je ne tiens pas en place entre les quatre murs de mon appartement, et je décide d'aller en centre-ville pour faire quelques emplettes et pour me préparer pour mon client de ce soir. Et aussi pour me changer les idées.

En effet, Léon n'a pas eu besoin de plus d'une heure pour m'envoyer un courriel avec les informations concernant mon premier client.

GIDEON

Je me réveille dans une chambre d'hôtel. Seul. Avec un mal de tête incroyable. Pour tout compagnon, le bruit de la circulation et un très mauvais pressentiment. Après que mon grand frère m'a chassé de notre propriété commune, je suis descendu au Hilton et je me suis endormi.

Que j'ai réussi à dormir tient du miracle, d'ailleurs. Mon crâne me fait souffrir le martyr alors que je me lève en douceur. Je tâtonne prudemment ma tempe. Du sang séché tombe en poussière sur les draps blancs. *L'accident !* – me rappelle-je soudain. J'ai appelé la police tout de suite après être monté dans le taxi, mais je ne suis pas resté pour l'attendre. Je ne sais absolument pas ce qui s'est réellement passé et encore moins quel genre de dégâts j'ai causé. Ni quelle punition m'attend. Je devrais en parler avec Dorian. Après tout, c'est sa voiture que j'ai démolie.

Peut-être aussi que je pourrais parler avec... Non !

Je fais la grimace. Elle ne voudra pas m'adresser la parole. Ce que je peux comprendre. C'est la fin.

Je titube jusqu'à la salle de bains, tourne le robinet et lave mon visage à l'eau froide. Si Lawrence était ici, il me laverait la figure à coups de poing. Et vu l'état de mon visage, on pourrait croire qu'il l'a déjà fait. Je découvre une méchante plaie ouverte, plusieurs coupures sur le cou et sur l'avant-

bras. Et quelque chose colle dans mon dos – ma chemise. Je tourne le dos au miroir et j'aperçois une grande tache rouge foncé dans mon dos. Savoir qu'on est blessé sans sentir où se trouve la plaie est une sensation des plus désagréables. Je déboutonne donc ma chemise qui est bonne pour la poubelle, comme tous mes vêtements.

Une fois sous la douche, l'eau entraîne une traînée rouge sang dans le siphon, comme si je voulais laver tous mes pêchés. Mais il n'en est rien, bien sûr.

J'ai su qu'il était trop tard dès l'instant où Ricarda a donné l'ordre d'envoyer la vidéo. J'ai perdu ma petite, pour toujours.

Je n'ose même pas m'imaginer ce que l'on ressent quand un être cher vous trompe et vous ment de la sorte. Je ne sais pas ce que je ferais si elle me regardait dans les yeux et me disait qu'elle avait couché avec un autre homme, et qu'en plus elle avait aimé ça.

Je lève la tête et laisse l'eau couler sur mon visage. Tous mes efforts ont été anéantis. Et pourquoi ? Parce que je n'ai pas été capable de résister à Ricarda sous l'influence de la drogue. Je le voulais, je le voulais vraiment, elle m'aurait encore retenue plus longtemps sinon – mais... les remords arrivent trop tard. Je m'occuperai de Ricarda le moment venu, c'est-à-dire quand je serai dans un meilleur état. Pour le moment, je suis à peine capable de retenir la rage qui bouillonne en moi. Et ce n'est même pas après elle que j'en ai. Je suis furieux contre moi.

Une fois sorti de la douche, j'enroule la serviette autour de ma taille et appelle la réception pour leur demander d'envoyer un coursier m'acheter des vêtements dans la boutique la plus proche.

— Nous nous en occupons tout de suite, monsieur, répond le réceptionniste après avoir noté ma taille.

Il ne me reste plus qu'à attendre d'avoir des vêtements me permettant de sortir dans la rue.

Je décide de ne pas gaspiller mon temps et appelle Dorian. Il est 10 h 23, ils devraient tous être réveillés. Maron aussi. Je n'ai pas envie d'écouter les reproches que Lawrence a encore à me faire. Je préfère parler avec Dorian qui est plus calme et qui ne sait rien de ma toxicomanie. Du moins je l'espère.

— Salut, lance-t-il sur un ton stressé, comme si je le dérangeais. Déjà réveillé ? Comment vas-tu ?

Au moins un qui semble s'intéresser à ma santé, il est bien le seul.

— C'est une vraie misère. C'est pour cela que je t'appelle. Puis-je revenir à la villa ou bien Lawrence en garde-t-il encore l'entrée comme si elle n'appartenait qu'à lui ? lui demandé-je en approchant de la fenêtre.

J'ai une vue imprenable sur la circulation routière chaotique de Dubaï. Il n'y avait plus aucune chambre de libre avec vue sur la mer. Mais pour l'instant, je m'en bats les couilles de la mer.

— Tu peux venir, mais je te donne un bon conseil : réfléchis bien à ce que tu vas dire. J'ai hâte d'entendre ta version des faits.

Il va entendre ma version, mais il me condamnera quand même.

— Comment va Maron, l'interrogé-je en me grattant l'arête du nez car la douleur de ma tempe semble s'être déplacée pour se nicher au milieu de mon front.

— Elle a passé une mauvaise nuit. Lawrence l'a gardée à l'œil jusqu'à son départ ce matin.

Je dois me répéter ses mots dans ma tête pour comprendre ce qu'il vient de dire. *Elle a quitté Dubaï ? Merde, c'est tout à fait typique.* Mais c'est aussi probablement ce qu'il y avait de plus intelligent à faire pour l'instant.

— Quand est-elle partie ?

— Elle atterrira dans deux heures environ. C'est trop tard.

— Trop tard pour quoi ? demandé-je.

Dorian pousse un soupir énervé, et j'entends le cliquetis d'une tasse qu'on pose sur sa sous-tasse.

— Pour lui parler ou pour la retenir. Laisse-la partir. Si tu pensais revenir ici avec l'espoir que tout allait s'arranger... Il inspire profondément et salue Eram avant de continuer. Détrompe-toi. Je ne comprends pas ce qui se passe dans ta tête ces derniers temps. Je ne te reconnais plus.

Ça tombe bien, moi non plus.

— Passe nous voir, dit-il soudain avant de raccrocher.

Law a dû faire une apparition dans la cuisine – c'est certain.

J'ai trompé la femme que j'aime, j'ai ruiné l'anniversaire de Jane, et je vais certainement servir de bouc émissaire pour toutes les catastrophes du voyage. On dirait que j'attire les catastrophes comme un aimant. Mon cerveau me semble paralysé, comme emballé dans du coton, et incapable de former une seule pensée cohérente.

Mes yeux se posent sur mon pantalon qui traîne par terre. Et dans la poche duquel se trouve ma drogue. *Je n'ai pas le choix. J'en ai besoin. Surtout en ce moment.* Même si j'ai conscience de m'enfoncer toujours plus profondément dans les sables mouvants, je ne peux pas m'en empêcher. Il n'est pas si facile d'arrêter comme ça du jour au lendemain.

J'ai déjà essayé de tout arrêter en faisant disparaître mes réserves dans les toilettes. Mais cela n'a servi à rien. Huit heures plus tard, j'appelais mon dealer. Et mes réserves actuelles diminuent à vue d'œil.

Mes dealers étant à New York et à Marseille, plus rien ne me retient à Dubaï. Je ferais aussi bien de faire mes bagages et de tourner le dos aux Émirats. Law s'est très bien débrouillé avec Al-Chalid, Maron est partie et... Et je ne veux plus voir mes frères pour l'instant.

J'extirpe le sachet de poudre blanche de la poche de mon pantalon et je l'emporte dans la salle de bains. *Dieu me pardonne. Mais à cet instant précis, je ne me supporte plus moi-même.* Tous ces doutes, et les reproches que je me fais. Ma vie a basculé, est devenue un cauchemar, le cauchemar que je ne voulais en aucun cas revivre. Sept ans de sobriété, tout ça pour en revenir là. Putain ! Tout ça à cause d'une petite soirée avec une ex qui... Je ne sais même pas ce qu'elle veut. M'anéantir ? Autre chose ?

La sécurité de Maron me tient à cœur. Mais elle va disparaître dans Marseille, chez des amis que je ne connais pas. Elle n'ira pas chez Luis, et je suis sûre qu'elle ne restera pas non plus dans son ancien appartement. Va-t-elle emménager chez Gerand ? Je ne sais pas...

Et je ne suis pas en état de penser clairement. Pas tant que je n'aurais pas sniffé cette cocaïne.

J'entre dans l'adorable restaurant où je me rendais régulièrement avant. Mais cela fait maintenant plus de deux ans que je n'y suis plus venue. Il s'agit d'une petite brasserie discrète. La clientèle se compose essentiellement de touristes, et les plats qu'on y sert sont excellents.

La porte se referme derrière moi, et j'aperçois Kean assis à une table placée contre un mur. Il a déjà dû me voir dans la rue, tout comme j'ai reconnu sa Volvo blanche.

— Tu ne cesseras jamais de me surprendre, m'accueille-t-il en se levant de sa chaise.

Ses yeux sombres que je connais si bien m'observent scrupuleusement. Il est l'une des rares personnes que j'aimerais toujours avoir auprès de moi, que je ne pourrais jamais oublier. Le revoir me fait un bien fou, encore plus quand il me prend dans ses bras.

En sécurité dans son étreinte, je ferme brièvement les yeux et inspire son odeur avant de m'asseoir sur ma chaise.

— Pourquoi ? lui demandé-je en portant une main à mes cheveux.

Ils sont beaucoup plus courts, et ma raie est sur le côté au lieu d'être au milieu, ce qui change un peu mon visage. Comme je dois attendre Hélène qui est encore étudiante et qui a cours jusqu'à 18 heures aujourd'hui, j'en ai profité pour

aller chez un coiffeur au centre-ville. J'ai également déjà étudié les informations du client de ce soir, trouvé la tenue parfaite et fait un tour chez le visagiste.

Il n'y a donc aucun risque que j'arrive en retard chez mon premier client.

— Tu aimes ?

Je repousse la mèche de cheveux qui tombait devant la moitié de mon œil droit. Bien sûr, je n'ai pas changé radicalement de look. Mes clients louent mes services parce que mon apparence leur plaît. Léon me décapiterait si je changeais d'allure du jour au lendemain sans en avoir d'abord parlé avec lui. Cheveux courts, crème autobronzante, tatouages, chirurgie esthétique, piercing, branding, etc., sont tabous, à moins d'avoir obtenu l'autorisation explicite de Léon. Comme pour les top-modèles, toutes ces réglementations font partie de notre contrat. Les photos publiées sur le site Internet de l'agence ne seraient plus représentatives sinon. Les clients s'attendent à recevoir exactement ce qu'ils ont commandé. Ils ne veulent pas d'une beauté africaine portant d'un seul coup des dreadlocks blondes, ou d'une Russe aux cheveux longs présentant soudain une coupe à la Mireille Mathieu.

— Beaucoup. Pas besoin de te demander comment tu vas, vu que tu es déjà allée chez le coiffeur quelques heures seulement après ton atterrissage.

En plein dans le mille. Il lui suffit d'un regard pour me comprendre. Je détourne le visage, à la fois déçue et vexée. Et pourtant, il n'y est pour rien.

— Bien deviné... murmuré-je.

Quelques instants plus tard, je commande un café au lait, une glace aux cookies et un parfait à la framboise. Je dois absolument me mettre de bonne humeur, je ne peux pas me promener dans Marseille en boudant. Cela fait partie de mon existence d'*escort*. Peu important tes problèmes ou ce qui te

ronge à l'intérieur. Tu dois sourire comme une star du cinéma pendant toute la soirée, avoir l'air heureuse. C'est un job, pas une partie de plaisir.

— Je n'ai pas deviné, je le sens. Raconte-moi ce qui s'est passé.

Ses yeux plongent dans les miens. Je mords nerveusement ma lèvre inférieure avant de m'emparer de ma serviette de table que je commence à plier entre mes doigts.

— Gideon m'a trompée. Il n'y a rien de plus à raconter.

Je souris à la serviette rouge avant de lever vers lui un regard serein. Il se tait, en attente d'autres réponses.

— Nous sommes séparés, du moins c'est ainsi que je vois les choses. C'est pour cela que je suis ici et c'est pour cela que je voulais te voir.

— Tu récites ces phrases comme si tu les avais répétées des heures devant le miroir. Je sais que tu n'es pas aussi indifférente.

— Mais je dois l'être, murmuré-je discrètement. Je veux savoir quand tu as rencontré Ricarda. Elle m'a dit qu'elle t'avait rendu visite. Dans ton club.

Kean hausse le menton et incline la tête, comme s'il ne savait pas de quoi je voulais parler. À cet instant, un jeune homme aux tatouages sexy, mais partiellement cachés par son tee-shirt noir, me sert mon café au lait et mes desserts, puis dépose l'expresso de Kean devant lui.

— Merci, dis-je en souriant tendrement.

Il me lance un regard comme si j'étais un fruit défendu. *Beau garçon, parfait pour m'entraîner.* Pour m'assurer que je suis encore capable de séduire un homme.

— À quoi joues-tu ? me demande-t-il avec un regard inquisiteur qu'il pose ensuite sur le dos du serveur.

Le jeune homme se tient maintenant derrière le bar et ne me quitte pas des yeux, jusqu'à ce qu'il croise le regard de Kean.

— Alors ? Est-elle venue te voir ou pas ?

Je dois absolument apprendre comment elle m'a espionnée et à qui elle a pu poser des questions. Il secoue la tête.

— Je n'en sais rien.

— Que veux-tu dire ? insisté-je.

Il hausse les épaules.

— J'ai reçu de nombreuses demandes ces derniers mois et donné beaucoup de cours. Il faudrait que je vérifie dans mes archives. Et même si elle est bien venue, elle a très certainement utilisé un nom d'emprunt, tu ne crois pas ?

Il a raison. *Elle n'est pas assez bête pour donner son vrai nom alors qu'elle m'espionne.*

J'extirpe mon nouveau smartphone de mon sac à main pour lui montrer une photo de Ricarda sur Safari.

— C'est elle, déclaré-je en lui passant mon téléphone.

Il fixe longtemps l'image et fronce les sourcils, mais ne dit rien.

— Oui, elle est venue me voir, répond-il enfin en me rendant mon portable.

— Je le savais !

— Tu crois vraiment qu'elle est à l'origine de tout ? Tu ne crois pas que Gideon soit fautif ?

Il porte sa tasse à ses lèvres sans me quitter de ses yeux noirs.

— Ils sont tous les deux en faute. Je veux bien qu'elle l'ait séduit d'une manière ou d'une autre. Mais il a tellement changé. Il se drogue depuis plusieurs mois maintenant, et cela commence à créer des problèmes. Je voulais l'aider à s'en sortir, j'étais prête à le soutenir dans cette épreuve, mais... soupiré-je en observant les autres clients. Il a changé d'avis. Je ne peux plus lui faire confiance. Qui me dit qu'il ne recommencera pas ? Il a refait encore et toujours la même

erreur. Je veux recommencer à zéro. Je veux qu'on me laisse tranquille et je veux redevenir celle que j'étais avant.

Je n'avais pas eu l'intention de lui en dire autant, mais je me sens soulagée. J'ai toujours pu avoir confiance en lui. Plus que n'importe qui d'autre avant lui. Si la dernière bourde en date de Gideon m'a appris quelque chose, c'est bien qu'on ne peut faire confiance à presque personne. Et encore moins à soi-même. Il a peut-être résisté à son ex au début, mais il a fini par céder. Et personne ne peut me garantir qu'il ne me brisera pas le cœur encore une fois. Non, ma décision est prise. Cette relation appartient à mon passé. Il a eu sa chance. Mais je veux me débarrasser de Rica qui a enfoncé ses crocs dans mes mollets comme un pinscher nain.

— Je te comprends. Je pense qu'elle a atteint son but principal. Je peux t'aider à découvrir quand elle a pris part à mes cours. Je me souviens d'elle comme d'une élève très intéressée. Elle a posé de nombreuses questions. Mais aucune à ton sujet.

Bien sûr que non, cela aurait paru louche. Mais dans ce cas, pourquoi a-t-elle choisi son enseignement à lui ?

— Tu peux me donner des renseignements personnellement, ou bien me les envoyer à ce numéro.

Je tape mon nouveau numéro sur mon écran et il l'enregistre dans son téléphone.

— Où vas-tu habiter ? m'interroge-t-il soudain alors que j'avale une gorgée de café.

— Chez Hélène, jusqu'à ce que je trouve un nouvel appartement.

— Tu es consciente qu'ils finiront par te retrouver ? ajoute-t-il en haussant un sourcil d'un air amusé.

— Bien sûr, avec l'aide de détectives privés, de la police, d'hélicoptères et d'Interpol, plaisanté-je. Sérieusement, je crois que Gideon a compris qu'il perdrait son temps à me chercher. En général, il est un être tout à fait raisonnable qui

sait quand abandonner la partie. Normalement, murmuré-je ce dernier mot pour moi. Et puis j'ai Law et Dorian dans mon camp.

— La famille Chevalier au complet. Très intéressant, marmonne-t-il plus pour lui que pour moi avant de s'enfoncer dans sa chaise.

Comme toujours, ses cheveux forment des vagues autour de ses pommettes hautes, ce qui lui donne un je-ne-sais-quoi d'audacieux. Et ses yeux sont comme des braises.

Pardon ?

— Que veux-tu dire par là ? le questionné-je en fronçant les sourcils.

— Ils sont devenus pour toi la famille que tu n'as jamais vraiment eue. Les frères te soutiennent même en temps de crise. Ne t'est-il pas venu à l'esprit que l'ex de Gideon ne cherche pas seulement à l'éloigner de toi ?

— Continue, l'encouragé-je car je ne vois pas encore où il veut en venir.

— Et si elle avait pour but d'isoler entièrement Gideon ? La drogue ? Pourquoi la prend-il ? Depuis quand ?

— Depuis qu'il l'a retrouvée à New York. Il m'a parlé d'une soirée où on lui a proposé de la cocaïne.

J'avale une autre gorgée de café avant de m'emparer de ma cuillère pour attaquer mon dessert. J'espère qu'il est aussi bon qu'il en a l'air.

— Juste une idée comme ça. Quel bénéfice tire-t-elle de votre séparation ? Veut-elle Gideon pour elle ? Veut-elle reprendre sa place au sein de la famille Chevalier ? Tu m'as raconté que M. Chevalier senior ne la portait pas en grande estime.

C'est exact. Ma première rencontre avec Chevalier senior. Il m'avait parlé d'elle, il y a plus de deux ans, alors que nous déjeunions ensemble à Dubaï. Il l'avait décrite comme une personne sans réelles ambitions pour son futur. Comme une

girouette qui change de direction avec le vent. Il ne l'appréciait pas du tout. Et si mes souvenirs sont bons, Gideon n'avait que des partenaires sexuelles d'une ou deux nuits avant elle. Elle était donc la première relation sérieuse qu'il avait eue depuis longtemps. Même si je ne comprends pas ce qui peut bien lui plaire chez cette mégère.

— Effectivement, il ne l'aimait pas. Son *curriculum vitæ* ne lui a pas plu, et il la trouvait trop indécise au sujet de sa vie professionnelle. C'est en gros ce qu'il m'avait dit.

Je me demande bien ce qu'il a pensé de moi. *Une escort girl comme moi serait une meilleure partie pour son fils qu'une manageuse dans le domaine de la mode ? J'ai du mal à y croire.*

— Hum... ricane-t-il. À ta place, je me détendrais en attendant de voir ce que les semaines à venir apporteront. Tu n'as plus rien à perdre. Comme je vois les choses, je pense qu'elle manigance un coup plus gros, et que Gideon n'en a pas la moindre idée.

— Mais toi, tu as tout compris ? plaisanté-je avant d'avaler une bouchée de mon dessert. Éclaire ma lanterne, je t'en prie.

— Je ne sais rien de plus, je te l'aurais déjà dit, sinon. Mais hier, tu as mentionné deux hommes qui lui tenaient compagnie dans un restaurant. Arrange-toi pour découvrir qui ils sont.

— Moi ?

Comme si l'espionnage était mon passe-temps favori. Non ! Comme il vient de le dire, j'ai l'intention de me détendre et de voir venir. J'ai fait un trait sur toute cette histoire au moment où j'ai posé le pied à Marseille.

J'en ai assez fait, assez vu et j'ai assez souffert.

— Je n'y suis pas obligée et je ne le ferai pas.

Je le fusille du regard alors qu'il s'empare de mon poignet pour me faire sentir sa force.

— Tu es sûre à cent pour cent que ce chapitre de ta vie est terminé ? m’interroge-t-il avec dominance et en articulant exagérément.

Comme si je n’avais pas parfaitement compris ce qu’il voulait dire.

— Oui. J’en suis certaine, répliqué-je en m’efforçant de soutenir son regard en souriant. Quoi de neuf chez toi, mon amant ? m’enquiers-je d’une voix douce comme le miel. Pourquoi as-tu quitté Daphné ?

— Oh, n’essaie pas de m’amadouer. Tu apprendras ce que je veux bien te révéler, rien de plus.

Quelle naïveté adorable.

— Elle m’avait fait bonne impression. Belle, intelligente, perspicace, la décris-je alors qu’il relâche mon poignet et que je plante une fois de plus ma cuillère dans mon délicieux parfait aux framboises. Ses cheveux tombaient toujours en boucles parfaites sur ses épaules. Et son sourire... Je m’en souviens comme si c’était hier, ajouté-je avant d’avalier la bouchée suivante. Aussi innocente qu’un ange. J’ai tout de suite su que vous alliez bien ensemble. Le faible attire le fort et vice-versa, comme la lumière attire les papillons de nuit, continué-je pour le provoquer. Et tu me dis que tout est fini. J’ai du mal à y croire.

— Elle voulait déménager pour habiter à la campagne. En Bretagne. Nous nous sommes disputés des nuits entières à ce sujet, tu peux me croire. C’est pour cela qu’elle est partie. Satisfaite ?

Je m’immobilise, la cuillère flottant devant mes lèvres entrouvertes, puis je souris amèrement.

— Désolée.

— Ne sois pas désolée. Nous sommes restés en contact. Et je vois arriver le jour où j’habiterai dans un village paumé et où je fermerai mon club, tout ça par amour pour cette femme.

Ha ! – c'est donc là que le bât blesse. Il n'arrive pas à se séparer de son club BDSM. Et elle a dû lui donner le choix : elle ou le club. Franchement, que pourrait-il faire d'un tel club au milieu de nulle part ? Rien du tout. Une ferme n'est pas le décor idéal pour une séance.

— Mais vous n'avez pas pressé le bouton « pause » et ce n'est pas non plus une relation ouverte ? insisté-je après avoir fini mon dessert, les coudes appuyés sur la table, le menton posé sur le dos de mes mains, pour le regarder avec plus d'intensité.

Son sourire se transforme en rire.

— Tu es curieuse, c'est vrai, mais tu as une idée derrière la tête.

Il pose ses mains sur mes épaules et m'attire vers lui.

— Tu sais où me trouver si tu avais besoin d'une séance.

Joue contre joue, je baisse les yeux et souris. *Après tout pourquoi pas ?*

Non !

— Tu m'as manqué, répliqué-je en ravalant mon *oui*.

Nous avons eu du bon temps ensemble, une relation sans contraintes que beaucoup nous ont enviée.

— Ne dis pas une chose pareille. Je suis tenté de rester et d'attendre que tu reviennes de ton rendez-vous.

Il aurait mieux fait de se taire. Un frisson parcourt mon dos, et j'ai envie de l'embrasser. De tout oublier autour de moi.

Je ne dois plus rien à personne, je suis célibataire, je peux faire tout ce dont j'ai envie.

Dis oui ! – me dit la voix dans ma tête.

— Alors reste si tu n'es pas attendu ailleurs.

Je me recule légèrement, sa barbe naissante caressant ma joue, puis je le regarde droit dans les yeux. Mon regard glisse sur son nez, son menton et ses mâchoires proéminentes. Ses cheveux d'un blond foncé sont peignés en arrière. Je l'ai

toujours trouvé très séduisant, à sa manière. Ses yeux parfois durs, ses lèvres pleines et son nez avec une petite bosse lui donnent presque un air exotique, même s'il est français de pure souche.

Cela fait bien trop longtemps que nous ne nous étions pas retrouvés. Nous nous étions presque perdus de vue.

Il me tire soudain de ma rêverie.

— Je ne crois pas que ce soit une bonne idée, répond-il en jetant un coup d'œil à sa montre. Ne dois-tu pas être chez ton client à 6 h 30 ? Édouard vient de se garer devant le restaurant.

Merde !

Je cligne plusieurs fois des yeux pour me ressaisir, ce qui me vaut un sourire moqueur de sa part. *Oui, pendant un court instant, il m'avait dans le creux de sa main. Et j'aimerais qu'il ne me laisse pas partir d'aussi bonne volonté.*

Vêtue d'une robe fourreau bleu nuit, d'une paire de bas sombres et d'une veste claire juste posée sur mes épaules, je déambule sur les pavés au côté de M. Characal.

Avec mes *London Pumps* aux talons si hauts que je risque de me tordre le cou, marcher sur des pavés est une affaire délicate, même pour moi. Je les ai achetées aujourd'hui, faisant ainsi grimper la somme rouge en bas de mon extrait de compte. Et je n'ai vraiment pas envie de les abîmer, parce que nous nous rendons à un gala mais qu'il ne voulait pas que la limousine nous dépose directement. Non, M. Characal voulait me questionner d'abord, apprendre à me connaître, comme il l'a lui-même formulé. Lui n'a bien sûr aucun problème à marcher avec ses chaussures en cuir Boss. Et il semble ne pas s'intéresser aux difficultés que posent mes talons de douze centimètres.

— Trouver une compagne correcte pour ce soir a été un véritable calvaire, vous pouvez me croire, déclare-t-il en regardant le théâtre brillant de mille feux dans lequel les riches de ce monde vont faire, sans ciller, don d'une centaine de milliers d'euros pour les enfants d'Afrique.

Ils sortent si facilement 100 000 euros de leur poche... une somme que je n'atteindrai même pas en travaillant sans arrêt pendant cinq ans.

— Comment est-ce possible ? demandé-je en étudiant cet homme d'affaires d'environ quarante-cinq ans, qui est légèrement plus petit que moi.

Son ventre se dessine sous sa chemise à rayures blanches et bleues, son parfum Zadig & Voltaire me chatouille le nez, et pour être franche, l'homme ne m'est pas sympathique. Mais je vais devoir faire avec.

— Eh bien, vous étiez d'abord disponible – je cherchais une femme grande et blonde avec des seins magnifiques –, puis on m'informe que vous êtes en déplacement professionnel. Je demande alors à ma secrétaire de chercher une remplaçante, ce qui ne fut pas chose aisée. Et ce midi, j'apprends que vous êtes à nouveau disponible. Le management de votre agence devrait consacrer plus de soin à l'attribution des rendez-vous. Après tout, je paie les heures passées avec vous et je suis en droit d'attendre une plus grande fiabilité.

Exact, et en plus, il est furax. Je peux comprendre une partie de son énervement. Mais ce n'est pas la faute de Léon, c'est la mienne. Et je sais déjà comment amadouer ce grincheux. Nous atteignons enfin l'entrée réservée aux VIP, devant laquelle les voitures s'arrêtent comme à la chaîne, et je me serre contre lui comme un chat.

— Mais vous m'avez choisie. Je vous promets que vous ne le regretterez pas et que vous garderez un souvenir inoubliable de cette soirée.

Il s'immobilise un instant et lève sur moi ses petits yeux ronds. Une calvitie naissante se dessine sous ses cheveux qui commencent à se faire déjà plus rares, mais je peux la voir parce que je fais dix centimètres de plus que lui.

— Je n'en attends pas moins, répond-il sur un ton sévère, avant d'afficher un sourire de requin.

Sa main glisse discrètement sur mon cul et le tâte. *Super, nous sommes sur la même longueur d'onde* – pensé-je.

Nous suivons le tapis rouge sur lequel je découvre quelques acteurs et producteurs célèbres, ainsi que certains membres du gouvernement français, puis nous pénétrons dans le foyer de style baroque. Un lustre d'une taille incroyable, en verre taillé, trône au-dessus des têtes des centaines de personnes réunies dans la pièce. Les serveurs se fraient un chemin dans la foule bruyante. Je vois briller de toute part des colliers, des broches, des bracelets ou des boutons de manchette hors de prix. Me voilà de retour au pays des riches, mais pas vraiment des beaux. Ce n'est d'ailleurs pas complètement nouveau pour moi. Il est même possible que je reconnaisse le visage d'un ancien client, ou que j'en attire de nouveaux.

J'abandonne ma veste au vestiaire et M. Caracal me tend une coupe de champagne. Je me suis renseigné à son sujet. Il s'agit d'un riche entrepreneur de l'industrie alimentaire. Il vend de la viande à des supermarchés dans toute l'Europe. Son entreprise existe depuis près de cent ans. Il est en plein divorce et père de deux enfants. Le fils, âgé de quatorze ans, est élève dans un internat ; la fille, âgée de vingt et un ans, fait des études à Paris.

Sa femme exige de lui une pension alimentaire d'un montant de plus de 80 000 euros par mois pour financer son style de vie. Selon les médias, elle va chez le coiffeur tous les jours, emploie son propre visagiste, etc. Elle était top-modèle avant, ce qui justifie peut-être cette somme exorbitante. Et oui, même les riches ont des problèmes auxquels ils doivent faire face. Son divorce a été très médiatisé, une vraie guerre des roses en public.

Et me voici à ses côtés. Probablement dans le rôle de la nouvelle compagne pour rendre jalouse son ex. Ou alors pour assouvir des désirs auxquels sa femme ne pouvait pas répondre. Les hommes commencent à penser différemment à partir de quarante ans. Ils croient avoir manqué plein de

choses. Certains appellent cela la crise de la quarantaine, j'appelle cela un commerce lucratif.

Il en veut plus ce soir, il en attend plus, comme il l'a si bien dit. Mais où ? Il me le dira certainement au cours de la soirée.

— Venez, m'appelle-t-il.

Je m'approche de lui dans ma robe moulante, avec un roulement des hanches étudié et très naturel.

Je repose ma coupe de champagne toujours pleine sur le plateau d'un serveur qui passe par là. *Pas d'alcool*. Je ne veux pas voir trouble au moment où je devrai lui donner la fessée.

Je souris. Après que je l'ai rejoint, il frime avec l'histoire de sa croissance économique et de la hausse des commandes à l'approche des fêtes de Noël, ce qui remplit sa caisse du double de ce qu'il gagne habituellement.

— Les Espagnols sont vraiment les pires. Pas fiables du tout. Je paie 450 euros d'avance pour que le jambon *serrano* soit prêt à être envoyé en même temps que les brochures, et eux, ils m'envoient la marchandise avec des indications de poids imprécises. Les directives françaises sont bien plus strictes : dix grammes de trop dans un emballage suffisent déjà pour déclasser la marchandise. S'ensuivent des pertes à mes frais, bien entendu.

— C'est agaçant. Quelle est la valeur de tolérance ? demandé-je en me donnant un air intéressé.

— Vous n'allez pas en croire vos oreilles.

Oui, j'en suis sûre. Heureusement pour moi, un pianiste célèbre se met à jouer, et j'espère que Characal va enfin se taire.

Mais même le virtuose Béla Rubinstein ne suffit pas à l'empêcher de me chuchoter tous les tracas de son entreprise.

Au lieu de grimacer d'énervement, j'attends patiemment que les lumières de la scène se tamisent pour discrètement

poser ma main sur son genou avant de la laisser s'aventurer un peu plus haut. Il se tait d'un seul coup. *Enfin.*

— J'ai lu quelque part que les personnes stressées mourraient plus jeunes car leur corps produit une grande quantité d'hormones comme la catécholamine.

Il cligne des yeux. Je souris et murmure dans son oreille.

— Cela peut entraîner un sentiment de solitude, la peur de la mort ou la peur d'échouer. Je pense que vous avez aujourd'hui fait le premier pas pour combattre le syndrome de l'épuisement qui menace un si grand nombre d'hommes d'affaires riches et puissants connaissant un grand succès. On dit même que regarder une belle femme peut s'avérer favorable pour l'artère coronaire.

Ma main s'approche un peu plus de son entrejambe. Je n'ai pas besoin de lumière pour deviner son sourire sirupeux.

La lumière augmente à nouveau, et des applaudissements retentissent dans la salle. Ma main a déjà quitté sa jambe.

— Vraiment ? insiste-t-il à voix basse.

Non, pas vraiment. Mais pourquoi le lui dire ? Au contraire, les hommes se sentent plutôt stressés en présence d'une jolie femme. D'un autre côté, il n'a pas besoin de se faire du mouron, je ne le quitterai pas. Il n'a donc aucune raison d'être stressé.

— Bravo, c'était très impressionnant. Ces sons. Cette interprétation. Ce morceau.

Mes yeux pétillent alors que j'applaudis en souriant. Je n'avais jamais eu la chance d'assister en direct à un concert de ce pianiste, mais je suis une admiratrice dans l'âme – je dois l'admettre.

Plus le temps passe, plus M. Characal commence à se détendre. Il profite de la soirée, boit trop – alors que je ne consomme aucune boisson alcoolisée – et fait un don de 68 000 euros aux enfants d'Afrique. Juste parce qu'il est de bonne humeur ce soir. *Grâce à moi.*

J'observe les autres riches et leurs épouses qui essaient toujours de se surpasser l'une l'autre. Elles jettent toutes des regards furtifs aux bijoux de leurs voisines.

Ces deux dernières années, j'avais pris l'habitude d'accompagner Gideon ou ses frères à ce genre de soirées. Mais nous nous amusons toujours. Nous ne nous prenions jamais autant au sérieux.

— J'ai réservé une chambre, me susurre soudain à l'oreille M. Bonne-Humeur.

— Très tentant, répliqué-je en haussant un sourcil.

Je commence à m'agiter sur ma chaise pour qu'il me croie impatiente.

— Quant à moi, j'ai pu acquérir tout ce que vous aviez souhaité, murmuré-je à mon tour en le fixant d'un regard dominant.

Il roucoulerait presque tant il bande déjà.

Peu après minuit, il règle l'addition de nos consommations et a hâte de finir la soirée en beauté. Mais quelques animateurs et un ou deux sponsors de ses connaissances le retiennent encore quelques minutes.

Un peu plus tard, le chauffeur de sa limousine ouvre galamment la portière. Je prends place à l'intérieur et remonte ma robe jusqu'à hauteur de mes cuisses. Il s'empresse de s'asseoir à son tour en me jetant des regards avides.

— Vous ne savez pas à quel point vous m'excitez.

Oh que si, je le sais même très bien. Et je n'ai eu aucun mal. Je lui souris alors qu'il se penche sur moi. Soudain, il pose ses mains de chaque côté de mon visage et m'embrasse. *Minute, papillon ! On dirait qu'il n'a pas compris les règles du jeu.*

Je lui donne quelques secondes pour réfléchir à ce qu'il fait avant de le repousser en souriant.

— J'exige que vous me demandiez la permission avant de m'embrasser !

Il embrasse affreusement mal, soit dit en passant.

— Volontiers, même avec un bâillon sur la bouche.

Bonne idée pour l'empêcher de sortir des remarques à dormir debout.

— Très bien. Commençons à jouer. Vous allez rester assis exactement où vous vous trouvez maintenant, les yeux en avant. Je vous interdis de bouger.

— Comme vous voudrez.

Mon Dieu, il n'a toujours pas compris.

— Comme vous voudrez, madame Noir, le corrigé-je en m'enfonçant dans la banquette.

Il m'obéit. Je ne m'étais pas attendu à autre chose. Je commence par enlever mes chaussures. Je suis curieuse de voir combien de temps il va tenir avant de tourner ses yeux vers moi. Après m'être débarrassée de mes chaussures, je remonte ma robe encore un peu plus haut pour retirer mes bas et mon slip.

J'apprécie ce jeu qui fait naître de l'électricité dans l'air. Je l'aime même beaucoup. Seulement, je ne peux pas m'empêcher de penser à ce à quoi ce jeu ressemblerait si j'y jouais avec Gideon. Lui aussi adorait ça. Chaque semaine, nous décidions d'une occasion et d'un lieu précis pour nous chauffer l'un l'autre. Et maintenant... *Ne pense pas à lui !* Je me mordille la lèvre avant de faire disparaître mes sous-vêtements dans mon grand sac à main et de renfiler mes chaussures.

Ha ! – un regard en coin. Je suis quand même certaine qu'il n'a pas vu ma chatte. *Je ne veux pas gâcher la surprise.*

Je m'applique ensuite à dégrafer mon soutien-gorge sous ma robe pour l'enlever lui aussi. Mon planning est parfait. La voiture s'arrête devant l'hôtel au moment même où mon soutien-gorge disparaît dans mon sac.

— Je suis prête. Nous reparlerons du petit regard en coin dans la chambre d'hôtel. Regardez-moi, ordonné-je, et ses

yeux se posent immédiatement sur mon décolleté. À partir de maintenant, vous n'avez pas le droit de prononcer un seul mot sans mon autorisation, sinon... dis-je avec un sourire hautain. Vous savez ce qui arriverait, n'est-ce pas ? Pas besoin de vous faire un dessin ?

Mes yeux plongent dans les siens, et j'attends une réponse par des mots ou par des gestes.

— Oui, madame Noir.

Très bien. Il me mange dans la main.

Le conducteur m'aide à sortir de la voiture. Nous nous dirigeons vers la réception et j'arrange tout moi-même, comme s'il n'existait pas. Je souris amicalement en recevant la clef de la chambre. Il m'a même confié sa carte de crédit sans rechigner. *Un jeu d'enfant.*

Arrivé à notre étage, j'avance dans le couloir en cherchant la porte arborant le bon numéro. Magnifique, il a réservé une suite. *T'attendais-tu à autre chose ? Pas vraiment.*

J'entre dans la chambre où m'attendent une bouteille de champagne, une coupe de fruit frais et du chocolat. Mais le temps s'écoule, et je n'aurai probablement pas l'occasion d'en profiter.

Je sors de mon sac un masque en latex noir, comme il l'avait désiré, me tourne vers lui et attends qu'il baisse la tête. Il obtempère, bien sûr. À peine dix minutes plus tard, il est allongé entièrement nu sur un drap en latex, ligoté au lit. Deux bougies brûlent sur les exquis tables de chevet. J'ai tamisé la lumière, et le latex bruisse à chacun de ses mouvements. Il attend que je lui montre ses limites. Il ne se rebelle absolument pas, et je me demande bien quelle raison invoquer pour le punir. Mais après tout, respirer trop fort pourrait déjà suffire.

Splendide. Il ne peut que m'observer à travers les fentes du masque pendant que je m'installe au-dessus de lui sur le

lit. Dieu merci, le masque n'a pas de fente pour la bouche, ce qui l'empêche de parler.

— Commençons par votre première infraction.

Je m'agenouille au-dessus de lui, penchée en avant pour qu'il puisse voir mes seins, et je m'empare de la bougie sur ma droite. Je dessine une trace de cire chaude sur son torse. Il inspire doucement et se trémousse sous moi. Je laisse la cire refroidir, puis je lèche son torse poilu.

— Comment avez-vous osé me faire marcher sur des pavés avec mes chaussures neuves ?

Ma voix est dure et sans pitié. Il ouvre des yeux remplis de surprise, car il n'avait pas réalisé avoir commis ce crime. Il parle dans sa barbe sous le masque. Hilarant. Je laisse dégouliner de la cire rouge sur sa peau, en suis les traces avec ma langue et mords dans son mamelon gauche – sans aucune douceur. Il veut de la douleur, il va en avoir. Selon mes conditions.

— Hélas, je n'ai pas compris un seul mot, déclaré-je d'une voix compatissante.

Je relève juste assez son masque pour libérer sa bouche.

— Comment ai-je pu être aussi stupide ? Je n'ai pas...

Je souris avant de le gifler.

— Il me semble vous avoir interdit de parler sans mon autorisation !

Il me donne enfin une raison pour augmenter la cadence. Dieu merci, sinon je n'en finirai jamais avec lui.

Je mords sa lèvre inférieure puis le relâche.

La corde qui le retient présente assez de longueur pour que je puisse lui ordonner de s'allonger sur le ventre. Je descends du lit et m'arme de ma baguette qui s'abattrait bientôt sur son dos. Il soupire déjà avant même d'avoir reçu un seul coup. Fantastique. Son apparence, par contre, l'est moins. Je n'ai jamais aimé ces masques. Mais je suis là pour exaucer ses souhaits. Comme Rica me l'a si bien dit :

j'assouvis les fantasmes des hommes. Et j'aime ça, à ma façon.

Il reçoit quinze coups fermes sur son cul. Je l'entends soupirer, gémir et crier sous le masque. C'est le but du jeu. Cette soirée restera à jamais gravée dans sa mémoire. Une fois ma besogne terminée, je le retourne sur le dos.

— Je vais vous sauter maintenant, compris ? Et je ne veux en aucun cas entendre le moindre son sortir de votre bouche.

En fait, voilà le moment venu de mettre fin au rendez-vous. Mais je ne peux pas.

J'avale ma salive. Je semble avoir oublié comment garder les sentiments et les souvenirs d'autres hommes en dehors de mon travail. Je ne vois plus mon client, je vois Gideon, celui que je devrais baiser. Pas l'autre. Mais les images de Gideon en train de tringler sans pitié cette salope contre le mur des toilettes rejaillissent.

La colère, la déception et le sentiment de ne pas être assez bien pour lui emplissent mon être, comme de la lave en ébullition. Je m'empare du préservatif, déchire l'emballage et coince la capote entre mes dents. Je l'enfile sur sa queue sans réfléchir une seconde de plus. Sa verge réagit immédiatement. Elle est de taille médiocre, mais cela ne m'intéresse pas. Cela n'a pas le droit de m'intéresser.

J'escalade le lit, lui sourit d'en haut. Je peux lire l'impatience dans ses yeux, il meurt d'envie que je le saute enfin. J'enfonce mes griffes dans le côté gauche de son torse. Avec force, et sans pitié. Il gémit, et je me sers de mon autre main pour glisser sa tige en moi.

Je tiens ma robe assez haute pour qu'il puisse voir ma chatte, pour qu'il puisse me voir le chevaucher. J'accélère le mouvement de mes hanches et j'enfonce mes ongles plus profondément dans sa peau. Ses gémissements de plaisir et de douleur sont pour moi de la musique. Il n'aura pas besoin de longtemps, je le sens déjà. Comme j'ai assouvi toutes les

fantaisies qu'il s'était imaginées, je l'autorise à jouir, mais à ma façon. Et pas tout de suite. Pour ne plus voir son masque et son torse poilu, je fais demi-tour et je continue de le chevaucher. Jusqu'à ce que ses soupirs se fassent plus forts. Je me penche en avant et il jouit en matant mon cul.

Je me redresse lentement, descends du lit et le rejoins avec deux flûtes à champagne.

— Vous n'avez pas vraiment mérité le champagne. J'avais dit que je ne voulais pas entendre un seul son. Ouvrez grand la bouche.

Il est couvert de sueur bien que ce soit moi qui ai fait la plus grande partie du travail, et sa respiration est saccadée. Il soulève la tête et ouvre la bouche. Je verse prudemment l'alcool entre ses lèvres avant d'avaler moi-même une gorgée et de l'embrasser sur la bouche.

— J'espère que nous intensifierons tout ça la prochaine fois. N'est-ce pas ?

— Nous n'avons même pas convenu d'un mot de passe.

— Oh, ne vous en faites pas, vous n'en aviez pas besoin cette première fois, le rassuré-je.

Je vois toujours les traces de mes ongles et les coulées de cire sur son torse, et j'imagine que son cul doit être aussi rouge que de l'acier chauffé. Un souvenir qu'il ne pourra pas ignorer pendant plusieurs jours.

— Je suis là pour assouvir vos fantasmes, je n'irais jamais trop loin, dis-je.

Il interprétera mes mots à sa manière. Je dois partir maintenant, le temps est écoulé.

Les six heures prévues sont terminées. Le radio-réveil m'apprend qu'il est 1 heure du matin. Mon timing est parfait.

Je repose les deux verres sur la table en verre pour le libérer de ses entraves. Je détache d'abord les poignets qui étaient fixés aux barreaux métalliques du lit. Mais une fois libre, il retrousse ma robe. Que s'imagine-t-il ?

— Je veux vous voir nue.

— La prochaine fois.

Il pendouille à l'hameçon.

Je hausse un sourcil d'un air moqueur, repousse sa main d'une petite tape, me relève et l'embrasse une dernière fois. Il me mange dans la main, et je suis sûre qu'il va prendre un autre rendez-vous demain à la première heure. C'est aussi sûr que deux et deux font quatre.

800 euros pour moi.

Une fois dans l'ascenseur, j'enfile ma veste et mon slip. Je jette un rapide coup d'œil à mon reflet dans le miroir et pousse un soupir de soulagement. *Ça s'est mieux passé que je ne le croyais.* Et pourtant je ne peux pas m'empêcher de m'imaginer ce que Gideon penserait de tout ça. Peu importe, ce ne sont plus mes oignons. Mais je ne suis pas de pierre. Et je ne suis pas du genre à oublier rapidement ce qui s'est passé la nuit dernière.

Est-il déjà revenu en France ? Ou bien est-il retourné voir Rica ? Lawrence lui a-t-il cassé la figure ou bien a-t-il laissé Dorian faire appel à son bon sens ?

— Oublie ces questions, tu ne veux pas en connaître la réponse, me dis-je à voix basse.

Eduard m'attend devant l'hôtel, comme au bon vieux temps.

— Tenez, madame.

Je souris en le voyant vêtu de son costume de pingouin, un Coca à la main. J'ignore la bouteille et prends le vieil homme dans mes bras. Depuis que je le connais, il est devenu une sorte d'exemple paternel pour moi, bien plus que mon père ne l'a jamais été. Avec son costume trois-pièces, qui cache tout juste l'ampleur de son ventre due à sa consommation de bière, et ses cheveux grisonnants, il

émane de lui une tranquillité et un calme apaisants. C'est une des qualités que j'apprécie chez lui.

— Merci. Je suis si heureuse de vous revoir.

— Eh bien pas moi, grommèle-t-il.

— Quel accueil charmant, rétorqué-je, faussement vexée, avant de le suivre vers la voiture après avoir pris la bouteille.

Il pense vraiment à tout. Il connaît mes habitudes, mes préférences et sait comment me faire plaisir.

— C'est la vérité. Vous auriez dû chercher une occupation plus respectable.

— Dit le chauffeur qui conduit de nombreuses jeunes femmes à la rencontre d'hommes souvent plus âgés qui les paient pour assouvir leurs fantasmes sexuels.

— Dit le chauffeur responsable de la sécurité de ces jeunes femmes et à qui sa retraite ne suffit pas pour vivre, grogne-t-il sans s'arrêter d'avancer.

Il n'a pas l'air plus vieux qu'il y a deux ans. Comme si son horloge biologique s'était arrêtée.

Touché.

— D'accord. Vous êtes innocent, je suis la pécheresse.

J'éclate de rire en m'installant sur le siège du passager. Il ferme la portière, s'installe au volant et allume le moteur. *En sécurité.* Cela peut paraître étrange, mais je me sens toujours en sécurité dans l'A8 noire après avoir quitté un client.

— J'aimerais me rendre chez Hélène. Est-elle déjà revenue de son rendez-vous ? l'interrogé-je en aspirant mon Coca à l'aide de la paille.

Peu importe la caféine, vu que je n'arriverai pas à dormir sur le canapé pliant. Je préfère dormir chez Hélène que dans mon ancien appartement. Je vais donner mon préavis dès demain. Rien ne me retient dans ce trou à rat qui n'était de toute façon qu'une solution provisoire. Mais il va quand même me falloir payer les trois mois de loyer restants – ça va être dur.

— J'en reviens à l'instant. Elle avait un contrat de trois heures.

Et moi de plus de cinq heures.

— Je dois vous dire qu'elle vous attend en révisant.

— Elle passe ses examens ?

— Exactement. Si tout va bien, elle décrochera un poste dans un cabinet et pourra démissionner.

J'ai compris l'allusion, merci bien. Je lui lance un regard boudeur, et il rit doucement.

— C'est ce que j'avais espéré pour vous il y a deux ans. Et nous voilà ce soir.

— Oui... murmuré-je car je n'ai pas la force d'inventer des excuses pour me justifier.

J'appuie ma tête contre la vitre pour profiter d'un moment de paix. Eduard me connaît bien, il sait quand m'adresser la parole, et quand me laisser tranquille. Je n'ai plus envie de parler pour l'instant. Je n'ai qu'une envie : m'allonger et essayer de dormir. Il me tapote brièvement le genou gauche.

— Tout va s'arranger.

Je lève les yeux vers lui. Ces mots sont faciles à prononcer quand on n'est pas celui qui attend qu'ils se réalisent, tout de suite si possible.

Kean a bien fait de refuser de me retrouver cette nuit. Je ne veux pas passer la nuit avec lui juste parce que je suis frustrée ou parce que j'ai peur de recommencer à zéro. Nous aurions fini par tenir une séance. Habiter chez Hélène est la meilleure solution pour l'instant.

Arrivé dans son joli et vaste duplex, je retire mes chaussures et libère mes pieds qui souffrent le martyr, avant de faire un pas sur le parquet de couleur sombre. C'est la première fois que je rends visite à Hélène chez elle, et je suis surprise de voir tout ce qu'elle peut se permettre.

Hélène est du genre réservé, elle est toujours polie, ne peut pas dire « non » sans avoir mauvaise conscience et fait des études de droit à la faculté de Marseille. Elle est de deux ans moins âgée que moi, mesure quelques centimètres de moins et porte ses cheveux bruns le plus souvent en queue-de-cheval ou en chignon.

— Salut, Maron, je t’attendais. Ton lit est prêt.

Mon lit ?

— Ce n’était pas la peine de te donner tant de mal.

Vêtue de chaussettes épaisses, de leggings brillants et d’un pull gris qui descend plus bas que son derrière, elle s’approche de moi et me serre dans ses bras. Elle écarte ensuite d’un souffle une mèche qui lui tombe dans les yeux.

— Pas de problème. Il y a des serviettes pour toi dans la salle de bains et même une brosse à dents. J’en ai toujours plusieurs de rechange, dit-elle en souriant, ce qui fait naître d’adorables plis sur son nez. Oh, et si Roy t’énerve, vire-le de ta chambre, il a l’habitude.

Elle désigne un petit chihuahua blanc et marron aux oreilles de chauve-souris. L’animal n’est pas plus gros que mon avant-bras. En entendant son nom, le chien saute immédiatement hors de sa panier, dans la cuisine. L’appartement n’a pas de couloir. Sur ma gauche se trouve une cuisine moderne, noire, avec un comptoir et des tabourets de bar ; sur ma droite, un canapé clair gigantesque placé devant la baie vitrée. Plus loin, je découvre un escalier en colimaçon qui conduit probablement à sa chambre.

Elle me montre la salle de bains à côté de laquelle se trouve une chambre d’amis meublée de façon moderne, avec quelques éléments rétro. Mais tout à l’air neuf. Trop neuf.

— Tu peux te payer tout ça avec le salaire de l’agence ? demandé-je en inspectant la pièce pour découvrir un écran plat, une commode éclairée et un tapis de designer.

— Bien sûr. Les affaires ont bien marché ces derniers temps. Léon a déniché de nouveaux clients qui ne regardent pas à la dépense. Et je travaille en plus dans une boutique de mode la journée, alors... oui.

Elle passe une main dans ses cheveux d'un air embarrassé, comme si elle avait un peu honte d'habiter dans cet appartement, et elle me sourit.

— J'en ai les moyens.

Je crois plutôt qu'elle s'est assuré la fidélité d'un client extrêmement riche et que c'est lui qui finance tout ça. Mais je n'ai pas l'intention de l'interroger à ce sujet.

— Très chic.

— À quoi t'attendais-tu ? me demande-t-elle, curieuse.

— Pour être honnête, je m'attendais à dormir sur le canapé, ce qui m'aurait largement suffi. Je te débarrasserai de mes affaires dès demain.

— Prends ton temps. Tu peux rester aussi longtemps que tu voudras.

Roy déambule sur le parquet et saute sur le fauteuil en forme d'œuf se trouvant devant la fenêtre.

— Je vais chercher un appartement le plus vite possible, et je te paierai un loyer, pas de discussion.

Je déteste vivre aux crochets de quelqu'un d'autre.

— Il n'y a pas urgence, vraiment pas. Fais comme chez toi. Tu trouveras à manger dans la cuisine. Voilà ta clef de l'appartement.

Elle me tend un porte-clefs que j'accepte. Elle semble me faire confiance. Vraiment confiance.

— Je vais aller dormir. Je passe mon premier examen demain matin, déclare-t-elle en roulant des yeux d'un air énervé.

Je me souviens qu'elle a bientôt fini ses études.

— Bonne nuit, et n'hésite pas à me réveiller si tu as besoin de quelque chose. Essaie de ne pas trébucher sur Roy,

ça m'arrive déjà assez comme ça.

Elle rit, me caresse l'épaule, et quitte la pièce. Roy trône toujours sur le fauteuil et m'observe de ses yeux brillants, comme s'il ne savait pas encore quoi penser de moi.

Dyke me manque, ses grands yeux quand il me regarde. Il est chez Chlariss pour l'instant, mais j'irai le chercher demain, avant que Gideon ne le fasse.

Fatiguée, épuisée et au bout du rouleau, je me rends dans la salle de bains. Je veux me débarrasser de l'odeur de Characal, fumer une cigarette et dormir.

* * *

Enroulée dans une serviette, je fais un pas sur la terrasse de toit semi-circulaire. Toutes les lumières sont éteintes dans l'appartement. L'air est encore doux pour le mois de septembre, mais pas aussi chaud qu'à Dubaï. J'allume ma cigarette et observe le croissant de lune qui se lève derrière les toits de la ville. Je distingue la traînée blanche d'un avion. Gideon est-il à bord de cet appareil ? Une partie de moi espère qu'il va me chercher. L'autre partie refuse catégoriquement de se laisser amadouer par ses explications. Et c'est cette partie qui va gagner. Je ne peux pas lui pardonner sa faute. Peut-être même que je ne le pourrai jamais.

Un sourire amer me vient aux lèvres. Il y a quelques jours à peine, tout allait pour le mieux. Gideon m'avait proposé de travailler pour l'entreprise familiale, j'avais conclu le contrat du siècle avec Al-Chalid, et nous voulions repartir à zéro ensemble. Mais il n'en reste plus qu'une ruine fumante à mes pieds à présent. Je suis revenue là où j'étais avant le mariage, et je vais avoir besoin de plusieurs semaines pour m'en remettre. Encore une fois, je recommence plus bas que zéro.

Je mériterais une raclée pour avoir été assez stupide pour lui refaire confiance. Et je suis persuadée que son problème de drogue est plus sérieux qu'il ne veut bien l'admettre.

Je tire sur ma cigarette et recrache la fumée qui se mélange à la nuit. Adossée au mur, je laisse doucement glisser mes tongs sur le sol jusqu'à m'asseoir sur le bois de la terrasse.

Je jette un coup d'œil à mon téléphone et y découvre plusieurs messages de Léon. Il a beaucoup de clients s'intéressant à moi. Comme si ces clients avaient attendu tout ce temps que Gideon Chevalier me trompe et que je le quitte.

Peut-être que cette fin a un côté positif. Je peux aller de l'avant, je dois aller de l'avant ! Et qui sait, je pourrais peut-être m'offrir la même chose qu'Hélène d'ici quelques mois : indépendance, liberté et une vie de célibataire où l'ennui n'existe pas. Je n'ai pas besoin d'un homme pour m'aider financièrement et dont je serais dépendante.

Non, j'ai simplement besoin de satisfaction. Je veux être heureuse, me sentir aimée – même sans petit ami.

DORIAN

— Pourquoi ne m'as-tu rien dit plus tôt ? demandé-je à Law qui fait sa valise dans sa hâte de quitter Dubaï.

Je m'appuie contre la porte en verre et croise les bras.

— Nous ne voulions pas gâcher votre voyage de nocces. Tu peux comprendre ça, non ? De toute façon, il n'est pas encore prêt à suivre une thérapie. C'est comme parler à un mur.

Je devrais en discuter avec lui, je me suis toujours mieux entendu avec Gideon que Lawrence. Il lui a lancé un ultimatum et Gideon ne veut pas s'y tenir. C'est compréhensible. Lawrence est un frimeur qui croit toujours tout savoir mieux que tout le monde, ce qui n'est pas seulement fatiguant, mais franchement tuant.

— Dans ce cas, je vais m'en occuper.

— Non, grogne-t-il en levant enfin les yeux de sa valise qu'il referme, vêtu seulement d'un short. Je vais en toucher un mot avec Père. Je suis sûr qu'après ça, il ira de son plein gré dans cette clinique. Sinon...

— Sinon quoi ? Tu m'y emmèneras de force ?

Surpris, je me retourne et découvre Gideon, debout dans l'encadrement de la porte de la terrasse, un scotch à la main.

— Disparais de ma vue. Je suis sérieux ! crache mon frère aîné qui adorerait lui tordre le cou rien que par la force de son esprit. *Compréhensible, mais tellement inutile.*

— Je reste où je suis.

— Ah, et où es-tu exactement ? le provoque Lawrence en avançant de deux pas vers lui. Tu es dans la merde ! Non mais regarde-toi. Ivre, et tellement *high* que la cocaïne déborde de ton nez. *Faux*. Tu es complètement à côté de la plaque. Te souviens-tu seulement de ton nom ?

Il est temps pour moi de m'interposer avant que ces deux excellents combattants commencent à se cogner dessus.

— Laisse-moi faire ! ordonné-je à mon frère aîné avant de le repousser. Je m'en occupe.

— Vas-y, je t'en prie, ne te retiens pas.

— Je n'en ai pas l'intention.

Je lui lance un sourire hautain avant de m'avancer vers Gideon qui m'observe de ses yeux vitreux, comme si c'était moi qui étais saoul à 10 heures du matin. Je le connais bien, je sais où le bât blesse, et je sais qu'il croit arranger les choses avec toutes ces substances merdiques, mais elles ne font qu'empirer la situation.

— Nous ferions mieux de clarifier les choses avant que la situation ne s'envenime, dis-je en jetant un coup d'œil à Law qui éclate d'un rire arrogant.

— Rien ne peut plus s'envenimer. Il n'est même pas capable d'avancer en ligne droite. Merci pour ton intérêt, mais je n'ai pas envie de me salir les mains sur lui, pas aujourd'hui. Je préfère qu'il soit sobre et qu'il sente la douleur quand je lui casserai le nez.

— Tu as fini, Law ? demandé-je en secouant la tête à ces menaces ridicules.

— Je viens à peine de commencer ! grogne-t-il, furieux.

D'un signe du menton, je désigne la terrasse où je veux m'entretenir avec Gideon. Nous verrons bien si cette discussion porte ses fruits.

— Asseyons-nous, décidé-je en l'invitant d'un signe de la main à prendre place sur un des fauteuils en rotin de la

terrasse.

Je m'installe en face de lui. Je comprends la réaction de Law, mais casser la figure à Gideon n'est pas non plus une solution. *Je veux qu'il me raconte tout, lui, et personne d'autre.*

Il fait mine de cacher son verre quand je passe à côté de lui pour m'asseoir. Je fronce les sourcils.

— Je n'ai pas l'intention de confisquer ton alcool. Tu peux boire jusqu'à tomber dans le coma. Je veux entendre ta version des faits. Et je veux une version complète, non censurée. N'oublie rien.

Gideon me regarde comme si j'avais perdu la tête, puis il s'enfonce confortablement dans les coussins de son fauteuil et lève les yeux au ciel.

— Tu ne me croiras pas, Dorian. Ne le prends pas mal, mais je préfère que Lawrence me casse la gueule plutôt que de t'autoriser à te moquer de moi.

Oui, sa fierté nous barre la route. Il est bon de savoir qu'il en a encore une.

— Raconte-moi, l'encouragé-je. Allez !

Il s'étire, pose sa cheville gauche sur son genou droit et inspire profondément.

— Comme tu voudras.

Et il commence enfin à tout me raconter. De ses problèmes de drogue, de Rica et de leur liaison à New York, des détails que je ne connais pas encore, et de la soirée d'hier.

— Voilà, tu sais tout à présent.

Il avale avec délice une gorgée de scotch et ricane. Il est complètement bourré. Je ne serais pas surpris s'il avait plus de 1,5 gramme dans le sang. Je ne crois pas qu'il puisse encore marcher droit. Il n'est déjà plus capable de parler clairement. Il bredouille comme un marin ivre. J'ai au moins appris ce que je voulais savoir.

Je croise mes mains entre mes genoux et me penche vers lui.

— Quelles sont tes intentions maintenant ?

— Mes intentions ? répète-t-il. Quelles intentions ? Je ne peux pas m'enfouir plus dans la merde que je le suis déjà. Maron s'est barrée, Rica me casse les couilles, et... ah oui, Lawrence a une envie folle de me mettre en charpie. Je m'en vais. Dès ce soir. Désolé d'avoir foutu en l'air votre voyage, marmonne-t-il par-dessus son verre. Ce n'était pas mon intention.

Je le sais bien. Je ne l'aurais pas laissé poser un pied dans la villa si ça avait été le cas.

— Tu ne penses pas qu'il serait préférable de tirer un trait ? De réfléchir à ta situation et de te retirer de tout pour un certain temps ?

— Tu parles d'une thérapie, comme si je souffrais d'un burn-out, réplique-t-il car il a vu dans mon jeu, tout ivre mort qu'il soit. Mais non, non, non. Je retourne en France et je vais chercher Maron.

La commissure de mes lèvres tressaille à ses mots.

— Tu sais mieux que moi que ce serait une grossière erreur.

Il s'essuie la bouche du revers de la main.

— Sais-tu quelle a été ma plus grosse erreur, Dorian ? me demande-t-il alors que je secoue la tête en fronçant les sourcils. Non ? De ne pas lui avoir tout de suite dit ce qui s'est passé au Death & Co. J'aurais dû le lui dire. Depuis longtemps, tout laisser derrière moi avant que Rica ne me fasse chanter.

J'attends patiemment qu'il reprenne son récit. Je ne veux pas le brusquer, de peur qu'il ne me raconte plus rien.

— Ça ne peut pas être pire que ce qui s'est passé la nuit dernière.

— Si. *Mais quoi ?* Quelqu'un est mort.

— Comment ? m'exclamé-je, abasourdi. Quelqu'un est mort dans un club appelé Mort et Compagnie ?

— Et c'était de ma faute.

Il boit une nouvelle gorgée. Je ne sais pas s'il dit la vérité, ou s'il extrapole à cause de son état d'ébriété avancé. Lawrence se tient discrètement appuyé contre la porte de la terrasse, derrière lui. Juste assez en retrait pour que Gideon ne le voie pas. Mais il suffirait qu'il se retourne pour qu'il arrête de parler.

— J'étais en compagnie de Rica... Une super boîte, et j'ai commandé quelques call-girls.

— OK, rien de répréhensible à cela.

Du moins pas encore. Lawrence est tout ouïe et se tient aussi tranquille que possible.

— J'ai proposé de la cocaïne à l'une d'entre elles. Elle avait l'air farfelue, remontée, mais en parfaite santé. Je ne pouvais pas me douter qu'elle avait déjà pris d'autres drogues dans le courant de la soirée. Elle a sniffé une ligne à ma table. Mais à peine un quart d'heure plus tard, elle a tourné de l'œil, s'est effondrée, à moitié nue, s'est cogné la tête contre le bord de la scène et ne s'est jamais réveillée. Et tout ça parce que je lui ai offert une ligne de cocaïne.

— Que s'est-il passé ensuite ?

— Une connerie plus grosse que moi, réplique-t-il avec un sourire désabusé. J'ai... j'ai suivi les conseils de Rica après... après avoir protesté plusieurs fois. Nous avons quitté les lieux sous le couvert de la panique qui régnait. C'était un vrai Pandémonium. Tout le monde hurlait.

Ses paupières n'arrêtent pas de papillonner pendant qu'il raconte. Il doit vraiment avoir son compte d'alcool.

— Non-assistance à personne en danger, tu vois... Je voulais aider la fille, vraiment.

Je le crois. Gideon ne pourrait jamais laisser quelqu'un en train de mourir sans essayer d'aider. Il tient beaucoup trop à

ses principes – même si ses actions laissent à penser le contraire ces derniers temps.

— J'ai découvert qu'elle était décédée... à... quand j'ai app... téléphoné. Le lendemain. Je voulais savoir. Elle est morte. Infarctus, ou quelque chose comme ça, plus une fracture occipitale... Tout ça à cause d'une ligne. De ma ligne... Tu comprends maintenant que je dois tout raconter à Maron ? Elle mérite de savoir ce que j'ai fait. Que j'ai la mort d'une femme sur la conscience.

— Certainement pas ! s'exclame Lawrence en s'approchant de nous. Tu fermes ta gueule et tu ne lui dis rien du tout. Oui, tu as probablement contribué à l'overdose de cette fille et tu devrais en parler à la police. Mais ce n'est pas ta faute. Dis aux flics que tu lui as offert la neige. Je ne crois pas qu'ils t'enfermeront pour homicide par imprudence. Tu ne savais pas ce qu'elle avait consommé auparavant. Alors ne dis rien à Maron. Ce que tu as fichu la nuit dernière est bien plus grave.

Gideon se lève péniblement et titube en direction de Lawrence.

— Épargne-moi tes conseils. Tu peux te les mettre... te les mettre où je pense. Je veux que tout soit clair, compris ? Elle doit le savoir. Maintenant. Aujourd'hui.

Je ne voudrais pas être à sa place. L'alcool nous met les idées les plus stupides en tête. Elle ne reviendra pas juste parce qu'il aura enfin soulagé sa conscience, au contraire, il risquerait de l'éloigner encore plus. Je n'aurais jamais cru Ricarda aussi roublarde. Gideon n'aurait pas dû la sauter, c'est vrai, mais elle lui a fait du chantage avec les clefs des menottes. J'ai beau étudier la situation sous tous les angles, les choses ne sont pas roses pour mon frère. Il est temps qu'il se ressaisisse. Une fois n'est pas coutume, je donne entièrement raison à Law. Raconter tout ça à Maron ne ferait qu'empirer les choses.

— Il faut que tu comprennes que tu n'es pas coupable, bien que tu aies joué un rôle dans l'affaire. Livre-toi à la police pour calmer ta mauvaise conscience, mais laisse Maron en dehors de ça, lui conseillé-je. Tu devrais te rendre à New York, informer la police et la laisser tranquille. Tu la connais mieux que nous. Elle n'a pas envie de te voir. Elle a déjà changé de numéro de téléphone.

Du moins, son numéro n'est plus attribué depuis quelques heures, comme la voix enregistrée me le répète à chaque fois que j'appelle. Elle a dû bloquer sa carte SIM ou quelque chose du genre...

— Vraiment ?

Gideon se tourne brusquement vers moi et se cramponne au dossier du fauteuil. Son visage est décoré d'un méchant œil au beurre noir, d'une plaie ouverte ayant besoin de points de suture au-dessus du sourcil gauche, et de plusieurs égratignures, tout comme ses avant-bras, d'ailleurs. Je ne peux même pas lui en vouloir d'avoir transformé ma Mercedes en boîte de conserve. Il ne contrôle plus rien. Il vit à côté de la plaque depuis des jours. J'aurais presque pitié de lui s'il admettait le foutoir dans lequel il s'est mis. Mais ce n'est pas le cas – ou du moins pas complètement.

— Oui. Et c'était une bonne idée. Commence par mettre de l'ordre ici, va voir la police à cause de l'accident de l'autre soir, puis pars aux États-Unis. Ta liste de méfaits grandit un peu plus chaque jour, se moque Lawrence. Tu as raison, tu n'as aucun problème. Tu as le contrôle de la situation. Tout marche comme sur des roulettes. Alors pourquoi se faire du mouron, hein ?

Il éclate de son rire méchant et hautain.

— Tais-toi ! aboyé-je.

— Pourquoi ? Je ne dis que la vérité.

— Tu crois qu'il ne le sait pas ? Pourquoi crois-tu qu'il se tient devant nous ivre mort ? dis-je en prenant Lawrence à

part. Il a besoin de notre aide. Et si tu continues de remuer le couteau dans la plaie, il va sombrer encore plus. Je te préviens, ferme-la.

Je lui lance un regard noir pour le faire taire. Il n'arrivera à rien avec des reproches. Au contraire.

— Ça fait déjà plusieurs jours que je la ferme, siffle-t-il. Je n'ai parlé à personne de ses histoires de drogue, même pas à Maron. Je lui ai trouvé une place dans un centre de thérapie aux États-Unis, la meilleure clinique pour toxicomanes. Et lui ? Il veut s'en sortir tout seul. Je suis désolé, Dorian, mais je ne crois pas qu'il change d'avis. Il ne manque pas grand-chose pour que nous le retrouvions écrasé au bord d'une route un beau matin, ajoute-t-il en posant les yeux sur Gideon. Et j'aurai acheté les clous pour son cercueil d'ici là, crois-moi ! lance-t-il à voix haute en direction de Gideon avec un regard mauvais.

Lawrence perd souvent sa contenance et dit des choses complètement déplacées, mais là, même moi j'en ai le souffle coupé.

Il affiche un sourire à la fois furieux et dégoûté.

— J'abandonne. Je ne veux plus rien avoir à faire avec cette histoire. Je ne veux pas être responsable de quoi que ce soit en encourageant cette folie. Je me casse, me crache-t-il en me bousculant pour entrer dans la villa.

Ah bravo ! Vraiment.

Je lève les yeux vers le ciel sans nuages avant de me tourner vers Gideon.

— Qu'est-ce que tu attends ? Nous allons au commissariat récupérer ma voiture.

Même si je ne suis pas certain qu'il soit sage de le mettre au volant.

Gideon me fusille du regard, vide son foutu verre et m'emboîte le pas.

Quelle journée !

Bien sûr, tout ne s'est pas passé comme prévu. Je n'ai pas pu vider mon vieil appartement le lendemain car il m'a fallu m'occuper de mon préavis et d'un tas d'autres formalités administratives. Le soir même, j'avais rendez-vous avec un client. Et un jour plus tard, j'ai récupéré Dyke.

Chlariss me double en portant vers la camionnette un carton bien trop lourd pour elle.

— Luis ! crié-je dans la cage d'escalier. Tu pourrais quand même porter les cartons lourds au lieu de laisser une femme s'en charger, non ?

— Non. Je porte la table en ce moment. Elle n'a pas voulu... commence-t-il en haletant comme un hippopotame après l'accouplement, ... elle n'a pas voulu m'écouter.

— Tout va bien. Ce carton n'est pas si lourd que ça ! lance Chlariss en jetant un regard en arrière avant de trébucher.

Oh merde ! Je cours vers elle et la rattrape avant qu'il ne soit trop tard.

— Que possèdes-tu qui pèse aussi lourd ?

Des manuels de BDSM – par exemple ?

— Des livres, réponds-je en lui prenant le carton des mains.

Elle plie et replie ses doigts zébrés de marques rouges. *Bon Dieu, si seulement ce bâtiment avait un ascenseur !*

— Écartez-vous !

Luis se coltine la table Ikea qu'il dépose bruyamment sur la chaussée devant la camionnette.

— Au cas où l'une d'entre vous aurait l'idée de déménager encore une fois dans les douze prochains mois, ne comptez pas sur moi. Le rythme de vos déménagements peut amener à penser que vous êtes des nomades, que quelqu'un vous harcèle, ou que vous êtes de la mafia.

— Moi aussi je t'aime, rétorqué-je en l'embrassant sur la joue avant de hisser mon carton qui va rejoindre les douze autres déjà empilés dans la camionnette.

— Ce n'est pas comme ça que tu vas m'amadouer.

Je lève les yeux au ciel et monte à l'arrière de la camionnette pour réceptionner la table.

— Arrête de geindre. Personne ne t'a forcé.

— C'est bien là qu'est le problème, murmure-t-il en souriant. Un coup de fil d'une de vous deux, et j'abandonne toutes mes résolutions.

— Un vrai paillason, déclare Chlariss en lui donnant un coup de coude dans les côtes. Tu devrais apprendre à dire « non ».

— Ha, ha, tu veux que je commence maintenant ? rit-il en s'essuyant le front, les yeux fixés sur Chlariss.

— Euh, non, tu pourras t'y mettre quand nous aurons terminé.

Incrédule, il secoue la tête et la prend par la main.

— Arrête de papoter, il nous reste encore dix cartons en haut.

— Je n'en peux plus, se plaint-elle alors qu'ils disparaissent dans le hall d'entrée.

Je saute hors de la camionnette et aperçois une silhouette au bout de la rue, qui semble avancer droit vers moi. *Lawrence ?*

— Un petit oiseau m'a chuchoté que tu déménageais.

— Ah vraiment ?

Pas besoin de me casser la tête au sujet de l'identité de l'oiseau en question : Chlariss. Elle n'a pas su tenir sa langue. D'un autre côté, je ne lui ai pas non plus explicitement demandé de le faire.

— Eh oui.

Il s'immobilise devant moi, à côté d'une voiture garée le long du trottoir. Il a changé. Sa barbe a disparu, laissant la place à un duvet de trois jours, comme avant. Et il porte un costume bleu foncé.

— C'est impossible de trouver une place pour stationner vers chez toi, tu sais ? J'ai été obligé de me garer deux rues plus loin.

— Quelle catastrophe ! Il t'a fallu marcher parce que tu n'as pas pu te garer devant ma porte ! me moqué-je en le prenant dans mes bras.

Je ne m'attendais pas à le voir ici. J'espère qu'il n'est pas en compagnie de Gideon.

— Que viens-tu faire ici ? l'interrogé-je après l'avoir lâché, et en coinçant une mèche de cheveux derrière mon oreille gauche.

— Tu as changé, constate-t-il en passant une main dans mes cheveux. Très sexy.

— Arrête, dis-je en repoussant sa main et en reculant d'un pas. Tu as rasé ta barbe ? Pourquoi ? Parce que tu es maintenant à la tête de l'entreprise et que ton père ne voulait pas te présenter tant que tu avais l'air d'un homme de Neandertal ? Une chose est sûre, tu n'es pas ici pour m'aider à déménager.

— Ça c'est sûr. Je suis là pour te regarder travailler.

Il ricane et lève les yeux sur le bâtiment de style Art nouveau dont la couleur marron sale fait tache dans la rue.

— Tu as déjà habité à de meilleures adresses, remarque-t-il avant de se tourner vers un camion blanc en sifflant. Il

est temps d'y remédier.

Quatre hommes en salopette et deux autres ressemblant à des peintres-plâtriers traversent soudain la rue.

— Laisse-les s'occuper de tout avant que ta sœur ne soit plus capable de se tenir droite et que ton ami se coince les bijoux de famille quelque part. Quant à toi et moi, nous devrions discuter. Je dispose d'exactlyement une heure et demie avant de devoir me casser le cul avec tout un tas de porteurs de cravates, déclare-t-il en jetant un coup d'œil sur sa Chorum de couleur palladium. Raison de plus pour boire un café en ta compagnie.

Je hausse un sourcil, les poings sur les hanches. Je n'irai nulle part.

— Bien essayé, mon tigre, me soudoyer avec une main-d'œuvre payée. J'apprécie l'offre de ce service rémunéré, même si j'aurais largement préféré te voir vêtu d'un pantalon de jogging et d'un débardeur en train de transpirer pendant que tu descends mes cartons. Mais... commencé-je en laissant vagabonder mon regard sur les voitures garées le long du trottoir. Mais je ne peux pas accepter ton invitation. Donne-moi un peu de temps.

— Je comprends.

« Je comprends » et pas « Ce n'est pas à toi de décider » ?

Il fronce les sourcils et une profonde ride se dessine sur son nez droit.

— Tu veux te débrouiller toute seule et tu ne veux plus entendre parler des Chevalier, c'est bien ça ?

— Non, m'empressé-je de répondre. Non, mais...

— Je ne savais pas que nous avions un problème toi et moi

J'ai un mal fou à ne pas éclater de rire.

— Nous avons un certain nombre de problèmes que je préfère ne pas énoncer dans la rue en public.

Du coin de l'œil, je peux voir les ouvriers, armés de pots de peinture, de boîte à outils et d'échelles, disparaître dans le vieux bâtiment insalubre – et ça ne me plaît pas. J'apprécie vraiment son intention, mais je voulais être indépendante et libre.

— Tu es drôlement difficile, tu sais. Et si je ne m'abuse, c'est toi qui me dois quelque chose, une pipe il me semble.

Non mais il plaisante, j'espère !

Je pince mes lèvres d'un air amusé et secoue la tête avant de faire un pas dans sa direction.

— Il me vient une idée. Loue mes services, et je rembourserai mes dettes.

— Et comment veux-tu que j'explique ça à mon comptable ? D'abord, tu voyages partout avec nous sans déboursier le moindre euro, et maintenant, tu veux être payée pour baiser ? Mon trésor, avec toi, c'est toujours plus simple de t'embarquer, déclare-t-il en sortant les mains de ses poches.

— Non ! Je dois encore... commencé-je à protester avant qu'il n'ait le temps de me mettre la main dessus.

— Lawrence ! s'écrie Chlariss, un sourire surpris aux lèvres, en avançant vers lui à grand pas. Ne me dis pas que les ouvriers viennent de ta part ?

— Si, tous sans exception. Ils vont s'occuper de tout pendant que je m'entretiens avec ta sœur.

— C'est à propos de Gideon ? s'enquiert-elle en nous regardant l'un après l'autre.

— Qui ? Jamais entendu parler.

Ah – je comprends, ils ont dû discuter, se battre, ou quelque chose du genre. Et maintenant, il ne connaît plus son propre frère.

— On peut y aller, Maron ? Tu es également la bienvenue. Des jumelles sur la banquette arrière...

J'écrase immédiatement la semelle de mes baskets sur son pied droit.

— *Fuck* ! Qu'est-ce qui te prend ? gémit-il en époussetant ses chaussures en cuir. J'allais dire que je ne me suis encore jamais promené dans Marseille avec des jumelles sur la banquette arrière.

— Se promener, tu ne crois pas plutôt qu'il voulait dire baiser ? me demande Chlariss en fronçant les sourcils.

Oui, elle pense comme moi, se comporte parfois comme moi, et me ressemble comme une goutte d'eau ressemble à une autre. Ma sœur bien-aimée.

— Oui, c'est ce que je crois aussi.

Un large sourire apparaît sur le visage de Lawrence qui passe un bras autour de ma taille et l'autre autour de celle de Chlariss.

— Ne traînons pas plus longtemps, mesdemoiselles Noir. Il ne me reste plus qu'une heure et quinze minutes.

— Et tu ne vas pas les regretter, répliqué-je en lui emboîtant le pas.

Il me lance un regard avide et lourd de sens, pendant que Chlariss, elle, me regarde d'un air dubitatif.

* * *

— Qu'en penses-tu ?

Lawrence m'observe, plein d'espoir, pendant que j'envoie un message à Luis pour m'excuser. Que nous soyons parties sans lui dire un mot va le mettre dans une colère noire.

— Non, Lawrence. Ma réponse est toujours non. Je refuse, même avec toi à la tête de l'entreprise et malgré ton offre plus que généreuse.

Des rides de contrariété apparaissent sur son visage. Ce n'est pas la réponse qu'il voulait entendre.

— Tu es folle, Maron ? Accepte avant que moi je n'accepte.

Les yeux de Lawrence quittent mon visage pour se poser sur celui de ma sœur. Je savais que je n'aurais pas dû la laisser venir avec nous.

— Ce serait idiot de refuser 67 000 euros par an.

— J'ai mes raisons. Je ne veux pas passer mon temps à voyager entre ici et New York, et je ne veux pas non plus tomber nez à nez avec Gideon. Ma décision est prise, je ne peux pas accepter ton offre.

— Je pourrais employer d'autres méthodes pour te faire changer d'avis, mon chaton, tu le sais très bien. Réfléchis-y à tête reposée. Je dois y aller.

Il se lève, jette quelques billets sur la table et lance à Chlariss un regard en coin.

— J'aimerais bien te parler seul à seul. Entre quatre yeux de chats pour ainsi dire, susurre-t-il en désignant ses yeux puis les miens de son index et de son majeur.

— Si tu y tiens.

Une fois dehors, nous faisons quelques pas en direction de sa voiture. Chlariss est restée à l'intérieur pour finir son café.

— Donne-moi ton numéro, exige-t-il soudain.

Quoi ?

— Non.

— Maron, grogne-t-il en m'attirant par le bras. J'ai demandé gentiment.

— Ah vraiment, pourquoi te cramponnes-tu à mon bras, alors ?

Je hausse un sourcil amusé en posant mes yeux sur sa main qui serre mon biceps. Il se racle la gorge et me relâche.

— Je n'ai rien contre toi, Lawrence, mais j'ai besoin qu'on me laisse tranquille pour l'instant. Donne-moi quelques jours de calme. Je vous appellerai, comme je l'ai promis à Dubaï. Ta présence ici me prouve que...

Je pousse un soupir aussi discret que possible et passe une main dans mes cheveux.

— Quoi ? Qu'est-ce que cela te prouve ? veut-il savoir en m'attrapant par le menton pour me pousser en arrière sous un porche.

— Que tu crois encore qu'il y ait une chance pour que tout redevienne comme avant. Mais ce n'est pas le cas. Moi aussi j'avais espéré... Je n'ai rien contre toi ou Dorian, mais Gideon... Je ne peux pas...

J'appuie ma tête dans sa main et fixe l'asphalte humide.

Mon Dieu, ne chiale pas. Je ne veux pas le regarder dans les yeux quand je repense à Gideon et à ce qui s'est passé.

— Je ne peux pas...

— Ça me fait de la peine de te le dire, mais je n'avais encore jamais vu quelqu'un souffrir autant. Je suis tellement désolé pour toute cette merde.

Il m'attire contre lui et serre ma tête contre son torse. Nous restons plusieurs minutes dans cette position très intime. Moi vêtue de leggings, d'un sweat-shirt et d'une paire de baskets, les cheveux en bataille, et lui, sur son trente et un dans son costume.

— Comment va-t-il ? m'enquiers-je en me reculant pour ne pas ruiner sa chemise impeccablement blanche avec mon mascara.

— Aucune idée. Dorian s'occupe de lui. Il voulait l'accompagner au commissariat de Dubaï.

— Pour quelle raison ? m'étonné-je.

— Tu ne croiras jamais ce qu'il a encore fait. Après ce rendez-vous tristement fameux, il a grillé un feu rouge en voulant revenir à la villa et il a provoqué un carambolage monstre. La Mercedes de Dorian est bonne pour la casse.

Un accident ? Je n'étais pas au courant. C'est pour ça que son visage était en sang et sa chemise tachée de rouge. C'est logique, mais... *Putain. Ce n'est plus ton problème !*

— Autant que je sache, il s'envole aujourd'hui pour les États-Unis.

— OK.

Pas la peine de dire qu'en secret j'avais espéré pouvoir parler de tout ça avec lui. Mais apparemment, il ne ressent pas le besoin d'en discuter. Il préfère s'envoler pour les États-Unis Avec M^{elle} Il-est-à-moi-quoi-que-tu-fasses-tu-as-perdu-Maron. Très bien, il a lui aussi tiré un trait sur ce chapitre de sa vie. C'est peut-être mieux comme ça.

Lawrence me fixe longuement des yeux.

— Nous aurions pu t'épargner toute cette merde. Dorian et moi n'aurions jamais dû vous forcer à rester à bord de ce voilier. Nous aurions pu éviter ce fiasco.

Il se sent vraiment coupable ? Voici une facette de Lawrence que je ne connaissais pas. Il donne toujours l'impression de se sentir complètement innocent.

— Non, c'était nécessaire, répliqué-je en séchant mes larmes avant de lui sourire. Je sais maintenant que notre deuxième chance n'était qu'un mirage qui n'a jamais existé et que j'avais pris la bonne décision quand je l'ai quitté en février.

— Arrête de dire des conneries pareilles.

Ce ne sont pas des conneries. C'est la stricte vérité, et il le sait aussi bien que moi.

— Je ne devrais pas faire attendre Chlariss plus longtemps. À la prochaine, dis-je avant de monter sur la pointe des pieds pour l'embrasser tendrement sur la joue. Prends soin de toi.

Je recule en direction du café, un sourire triste aux lèvres.

— C'est plutôt moi qui devrais dire ça, non ? me demande-t-il avec un regard faussement indécis.

— Quand les poules auront des dents ! Au revoir ! dis-je avant de tourner le coin de la rue.

Je me retrouve au milieu d'une foule de passants. J'essuie plusieurs fois mes larmes pour que personne ne remarque à quel point je souffre.

La douleur guérira. Bientôt.

GIDEON

Je viens d'arriver devant la porte de mon appartement-terrace. Trentième étage, gratte-ciel neuf, super vue. Un bâtiment de verre, de béton et de métal. Le sac en papier me gêne pour sortir mon porte-clefs de la poche de mon manteau. Il fait un froid glacial, comme si l'hiver était déjà là.

Mais je n'ai pas la possibilité d'introduire la clef dans la serrure car une personne mince vêtue d'une parka claire se tient devant ma porte. Ses cheveux tombent en vagues sombres sur ses épaules. Elle !

Courageux de sa part de se pointer comme ça ici alors qu'elle ne m'a pas vu depuis des semaines. Heureusement que j'ai de la cocaïne dans la poche droite de mon manteau et que je ne suis pas revenu les mains vides de la visite à mon dealer. Sinon j'aurais été assez furieux pour la massacrer. Car cette salope n'a rien à faire ici ! Absolument plus rien !

Mon sac de commissions sous le bras, je passe devant elle sans lui adresser la parole.

— Où sont tes manières ? me demande-t-elle, incrédule.

De quel droit est-elle aussi envahissante ?! Je veux qu'elle disparaisse ! Tout de suite !

Je déverrouille calmement ma porte plaquée en bois marron foncé, retire mes chaussures et me glisse dans

l'ouverture. Je dépose mes achats et referme la porte derrière moi.

— Gideon ! appelle-t-elle en tambourinant contre la porte.

Énervé, je lève les yeux au plafond avant d'avancer sur le tapis pour me rendre dans la cuisine où je dépose mon manteau sur une chaise. Je repousse une mèche de cheveux humides qui me collait au visage. Il tombe des cordes, il fait froid et le vent hurle sans arrêt.

— Disparais, Rica ! Je ne veux pas te voir ! crié-je.

Je prends une bière dans le réfrigérateur, l'ouvre et jette un regard au contrat posé sur le plan de travail de la cuisine. J'ai déjà lu et étudié chaque ligne, je les connais presque par cœur.

— Il faut que je te parle.

— Alors habille-toi d'abord !

Je sais qu'à part un porte-jarretelles et un corset, elle ne porte rien sous sa parka.

Mes yeux glissent sur les mots imprimés en caractères gras : « **Acompte** », « **engagement** », « **annulation** », « **quatre semaines** » et « **sept novembre** ». Mon stylo-bille argenté repose à côté du document, déjà prêt.

— Avant, tu adorais m'accueillir dans cette tenue.

Oui et maintenant je déteste ça – pensé-je en m'emparant du stylo. Je m'offre une gorgée de bière agréablement fraîche. Incroyablement, je suis au chômage depuis une semaine. Père m'a congédié, temporairement. *Merci, Lawrence.* Dorian m'a aidé à faire le ménage derrière moi, même l'accident à Dubaï est réglé. L'assurance a déjà remboursé tous les dégâts. Personne n'a été blessé. À part moi. On aurait dû me punir plus sévèrement pour ma conduite irresponsable et irréfléchie.

Il y aurait pu y avoir des morts ! J'aurais pu y rester !

— Avant peut-être... Casse-toi ! Prends un taxi et va offrir tes services dans le premier bordel que tu trouveras. J'en ai fini avec toi !

— Tu n'as pas le droit de me parler sur ce ton !

Bien sûr que si, connasse !

Une autre gorgée de bière. Je pense à tous les moments passés avec Maron. Quand nous avons fait face à tous les obstacles, quand Chlariss a retrouvé la santé, quand nous avons emménagé dans notre maison, quand elle a ouvert son club de *pole dance*, les vacances, les voyages, nos ébats dans les endroits les plus insolites. Son odeur quand je m'allongeais chaque soir à côté d'elle, que je la prenais dans mes bras jusqu'à ce qu'elle s'endorme. Ses cheveux qui chatouillaient mon nez, son regard fier quand quelque chose ne se déroulait pas comme elle l'avait prévu. Et ces moments de joie. Quand nous jouions à chat à travers la maison, moi essayant de l'attraper. Sans oublier les Noël il y a deux ans. Je n'oublierai jamais ces jours de fête.

Cette année, la période de l'Avent semble très loin dans le brouillard. Je ne sais même pas si elle aura lieu. Pour moi.

Après avoir fait virevolter mon stylo plusieurs fois entre mes doigts, je pose la bille sur le papier d'un air résolu.

— Aller, ouvre. Je veux juste te parler. Comment vas-tu ? Je n'ai plus eu de tes nouvelles depuis que tu es rentré de Dubaï, m'implore-t-elle derrière la porte coupe-feu.

Ses suppliques, je n'en ai rien à cirer. Tout ce désastre est de sa faute. Bien sûr, je suis également coupable, en grande partie même. Mais si je ne l'avais jamais rencontrée, je n'en serais pas là aujourd'hui. Penché sur les papiers d'admission d'une clinique. La date est fixée. J'ai pris le rendez-vous moi-même. Je n'ai pas besoin de l'aide de Lawrence ni des discours de Dorian du genre « Nous allons tout arranger ».

Je peux m'en sortir seul, comme je l'ai déjà dit il y a plusieurs semaines.

— Barre-toi à la fin ! Sinon, j'appelle qui il faut pour t'escorter hors de l'immeuble, crié-je.

Je me demande pourquoi je me donne la peine de lui répondre. Elle ne mérite que le silence.

J'humidifie mes lèvres et signe le contrat. Non sans inquiétude avec tout ce qui me passe par la tête. J'ignore si j'arriverai à redevenir clean, et surtout à le rester. Que se passera-t-il après ma désintoxication ? La clinique a une excellente réputation, mais en sera-t-elle à la hauteur ? À quels autres toxicomanes y aurai-je affaire ?

Je lâche subitement le stylo comme s'il s'agissait d'un serpent venimeux, puis je m'empare des documents et les glisse dans une enveloppe déjà affranchie. Tout est déjà confirmé, mais j'ai laissé traîner ces papiers dans ma cuisine pendant trois jours. Pour réfléchir ? Pour repousser l'échéance ? Qui sait ? Une partie de moi me dit que je pourrais très bien m'en sortir seul. Ou que je pourrais aussi continuer de vivre ma vie au quotidien à l'aide de la poudre blanche.

Mais il me semble reconnaître la voix de la partie de mon cerveau responsable de ma dépendance. Tout ça pour obtenir ce qu'elle désire et pour me noyer sous la dopamine dès que je sniffe. Merde ! Tout ce blabla médical ne m'intéresse pas. Je veux juste reprendre ma vie en main.

— Je reste plantée là jusqu'à ce que tu ouvres cette porte, déclare-t-elle d'une voix plus calme, plus posée.

Elle va attendre longtemps.

— Dans ce cas, j'espère que tu as pensé à un sac de couchage. Et que tu as apporté des habits de rechange, répliqué-je sur un ton moqueur.

Je préfère sortir par l'échelle de secours que d'ouvrir cette porte.

— Ce n'est pas drôle.

— Ce n'était pas une plaisanterie.

Je reprends ma bouteille de bière et la vide d'un trait avant de me rendre dans la salle de bains. Elle peut camper devant ma porte, je m'en fiche.

Après avoir sniffé une ligne, ce dont je ne suis pas fier, je passe sous la douche.

Je pense tous les jours, non, même toutes les heures, à Maron. J'ai déjà vu les nouvelles photos sur le site Internet de l'agence pour laquelle elle travaille. Elle est magnifique. Ma petite... Elle vaut bien mieux que ces types surexcités avec des lingots d'or dans leur coffre-fort et des chaussures en cuir de croco. Me l'imaginer en train de baiser ces types, même s'ils la paient pour... Insupportable.

Je grimace et essuie l'eau de mon visage. Cela me dégoûte rien que d'y penser. Mais le pire serait si elle y prenait du plaisir. Et si un homme riche et encore séduisant louait ses services ?

Maron est douée pour faire manger les hommes dans sa main. Elle est capable de les ensorceler avec un seul regard audacieux. *Un homme comme... moi.*

Je suis tombé sous son charme, et je le suis toujours. Que se passera-t-il si la même chose arrive à l'un de ses nouveaux clients ?

Je baisse la tête, l'eau dégouline le long de mon menton. Je serre les poings et grince des dents.

Je ne veux rien de plus au monde que de la reconquérir, même si mes chances sont minces. Et je ne veux pas qu'elle me voie dans cet état. J'ai déjà découvert qu'elle habitait chez une amie, Hélène. Dyke est avec elle, et elle a sa sœur et Luis. Elle n'est pas seule, contrairement à moi...

Le temps presse, mais je dois pourtant faire les choses correctement si je veux avoir une chance de regagner sa confiance.

J'entends un cliquetis étrange, suivi d'un échange de paroles. Une voix d'homme. Elle dépasse les bornes !

Je sors de la douche remplie de vapeur, écarte mes cheveux de mon visage et me drapé dans une serviette.

— Ça fait 436,88 dollars, dit la voix de l'homme depuis l'intérieur de mon appartement.

J'ouvre la porte vitrée de la salle de bains, l'air froid m'assaille, et je reste bouche bée.

— Merde ! J'ai dit casse-toi, je ne t'ai pas demandé d'appeler un serrurier.

Elle se tient devant moi, un sourire écoeurant aux lèvres. Elle me donne envie de vomir. Comment s'y est-elle prise ? Elle a besoin d'une preuve quelconque. Même les serruriers ne laissent pas entrer n'importe qui dans un appartement. Encore moins dans le mien, verrouillé à double tour !

— Trop tard, tu aurais pu t'épargner tout cela si tu m'avais ouvert la porte. Joey me devait un petit service. Et il se trouve qu'aujourd'hui était le moment idéal puisqu'il est serrurier.

Furieux, je fais un pas vers elle pour ne pas lui laisser le temps ne serait-ce que de déposer son sac sur le comptoir de la cuisine.

— Sors d'ici ! Fiche le camp, Rica, avant que je n'appelle la police ou que je ne t'arrache la langue !

— Des menaces en l'air, prédit-elle en souriant. Surtout une fois que tu m'auras écoutée.

— Tu es complètement cinglée ! hurlé-je pendant qu'elle lit l'adresse écrite sur l'enveloppe.

— Une clinique ? Dois-je m'inquiéter ?

— Oui, pour ta vie.

Encore un pas et je suis assez près pour lui arracher l'enveloppe des mains. Puis je m'empare de son sac à main que je balance vers la porte d'entrée, avec l'intention de lui faire prendre le même chemin. Sa parka s'ouvre, dévoilant des sous-vêtements, comme je m'y étais attendu. Pute à deux sous !

— Écoute !

— Non ! grogné-je en atteignant la porte.

Elle m'enfonce ses ongles dans le torse. *Foutue pétasse !*

— Dans ce cas, j'en parlerai à Maron.

— Tu ne peux rien lui dire qu'elle ne sache déjà ! craché-je en m'emparant de la poignée de la porte et en la fusillant du regard.

— Ça, par exemple !

Elle tient un document, une paperasse quelconque que je ne lui ferai pas le plaisir de lire.

— Les avocats de mon entreprise travaillent déjà à ta plainte et ils vont te démolir. Il n'y a rien que tu puisses exiger d'elle.

— Si tu prenais la peine de lire, tu constaterais qu'il ne s'agit pas d'une violation des droits d'auteur, réplique-t-elle en me lançant un regard mi-apeuré, mi-énervé. Lis.

Pour qu'elle gagne quelques précieuses minutes à l'intérieur de mon appartement ? Jamais.

Je lui arrache le document des mains, ouvre la porte et la pousse brusquement dans le couloir. Ses ongles ont laissé quatre longues traces rouges sur mes pectoraux. Sale vache !

Je lui jette les papiers à la figure.

— Si tu entres encore une fois chez moi par effraction, je te mets le fisc aux trousses, je te le jure. Je connais tes magouilles. Ton entreprise ne survivrait pas à une enquête approfondie.

Je sais que sa marque lui tient à cœur. Je sais qu'elle paie très mal ses modèles et qu'une partie de ses fonds disparaît sur des comptes offshore à Singapour ou aux Seychelles.

— Tu n'oserais pas !

Pour un court instant, je vois de la peur dans ses yeux. Délicieux. Je veux qu'elle ait peur, je veux qu'elle comprenne que je suis prêt à tout pour me débarrasser d'elle.

— Si, alors ne reviens pas !

Je lui claque la porte au nez. En rage, je passe une main dans mes cheveux avant de m'approcher du sac de boxe suspendu à côté du canapé. J'y écrase mes poings deux, trois, quatre fois. J'ai besoin d'une idée pour l'empêcher de revenir ici. Et vite !

Je vérifie une dernière fois que les longs leggings noirs et brillants sont bien en place. Ils n'arrêtent pas de glisser.

— Et l'échographie ? Tout est à sa place ? insisté-je sans vraiment savoir quelles questions sont de rigueur en la circonstance.

— Oui, oui, il pousse, il grandit, me répond Jane en riant dans le téléphone.

Je n'ai pas besoin de la voir pour savoir qu'elle est sur un petit nuage. Elle est entrée dans la dix-neuvième semaine. Plus que quelques jours avant que Dorian tombe des nues. Ou peut-être qu'il en lâchera son martinet. *Ha !* – j'aimerais bien voir M. Dark Master muet de stupeur de mes propres yeux. Je ne crois pas avoir jamais vu Dorian en manque de repartie. Non...

— J'ai entendu les battements de son cœur. Il mesure 14 centimètres et pèse déjà autant que deux tablettes de chocolat. Incroyable, non ? Il grandit si vite !

— Oui, soufflé-je dans mon smartphone en souriant à mon reflet dans le miroir, un sourire destiné à Jane.

La frénésie règne autour de moi. Certaines filles sont déjà en train de s'échauffer. Hélène contrôle sa queue-de-cheval et tire un peu dessus pour lui donner du volume. Nos regards

se croisent dans le miroir, et elle me sourit en tapotant une montre imaginaire à son poignet.

— Je suis ravie pour toi et le bébé. Et j'ai hâte que Dorian apprenne la bonne nouvelle. Tu vas le lui annoncer une fois la vingt-deuxième semaine atteinte, n'est-ce pas ?

— Bien sûr. Je suis un peu nerveuse. J'ai peur qu'il arrive quelque chose comme...

La dernière fois ? – complété-je dans ma tête la phrase qu'elle refuse de finir.

— Tout ira bien. C'est l'enfant de Dorian, c'est un petit battant qui va tout faire pour venir sur ce monde, tu peux me croire ! dis-je en riant. Et puis que veux-tu qu'il arrive ? Tu prends soin de toi, non ? Tu me le promets ?

— Oui, promis.

— Désolée, mais je dois raccrocher. Je te rappellerai une autre fois.

— J'espère bien, tu vas être tante pour la deuxième fois.

Ses mots sont comme un coup de poignard dans le cœur. *Non, pas au sens propre du terme, mais ça ne m'empêchera pas de m'occuper de cet enfant comme si je l'étais vraiment.*

— Merci de me l'avoir prêté.

Je fais glisser le téléphone d'Hélène sur la surface polie de la coiffeuse.

— Il n'y a pas de quoi mais tu ferais bien de te dépêcher. Il ne nous reste plus que dix minutes et tu ne t'es même pas encore échauffée. Tu n'as pas envie de te faire une déchirure, dis-moi ?

Je le sais bien. Mes yeux se posent sur le calendrier. C'est la Saint-Nicolas aujourd'hui, et un type plein aux as a organisé une fête pour ses amis et connaissances les plus proches. Il nous a engagées pour danser. Et pour tenir compagnie à ses invités après notre représentation. Je ne veux même pas imaginer ce que ça va lui coûter.

J'ai eu peur pendant un moment que Lawrence se cache derrière tout ça. Mais c'est impossible. Il a dû se rendre aux États-Unis pour une affaire de dernière minute. Mais il m'a promis de me contacter dès qu'il sera de retour à Marseille. Il n'avait pas l'air aussi décontracté que d'habitude au téléphone. Il semblait être pressé.

C'est lui qui m'a appelée, pas l'inverse. Il passe régulièrement un coup de fil pour prendre des nouvelles de « son chaton », même si je le lui avais interdit. Mais je ne suis pas surprise. Quand Lawrence Chevalier m'a-t-il jamais obéi ? Il préférerait se faire botter le cul par une « domina » plutôt que de m'écouter. Mais j'aime son côté rebelle. Et j'aime qu'il s'inquiète pour moi et qu'il veuille s'assurer que tout va bien. Il finira par s'en lasser, je ne me fais pas d'illusion, même s'il a réussi à obtenir mon numéro Dieu sait par quels moyens.

— Maron, magne-toi !

Je quitte ma chaise et m'empare de ma laque pour fixer ma coiffure. Une coiffure bizarre sur laquelle l'agence a insisté. Chacune des filles porte des tresses, soit collées au crâne, soit en queue-de-cheval. La coiffeuse m'a fait des nattes africaines partant vers l'arrière, qu'elle a ensuite nouées en un chignon. Mon visage est bien visible, et le fard à paupières composé d'éléments scintillants de couleur argentée brille de mille feux. Je me dépêche de rafraîchir mon rouge à lèvres puis je m'étire en marchant.

À travers le hublot de la porte des loges, je découvre la salle du club, la XS, meublée de table et de banquettes groupées autour des barres de danse et entourées de longs rideaux. Environ trente personnes, uniquement des hommes, sont installées dans ce club de luxe hébergeant également un casino. Il s'agit d'une nouvelle enseigne convenant surtout aux propriétaires de yachts ou aux chefs de grandes entreprises qui peuvent se permettre de payer le prix de la

location. Le client du jour ne semble même pas avoir pris la peine de jeter un coup d'œil à la carte, et ses invités choisissent ce qu'ils veulent sans retenue. De la bouteille d'eau à 30 euros aux alcools plus coûteux pouvant aller jusqu'à 5 000 euros la bouteille.

J'entends les rires des hommes alors que du brouillard se lève dans la salle. Nous sommes sept filles pour tenir compagnie à trente hommes. Il paraît que le client ne voulait pas de call-girls « normales », mais des filles qui aient de l'élégance. Et il paie le prix fort pour ça. Je suis soulagée qu'Hélène soit aussi de la partie. La séance photo que nous avons faite ensemble aura sans doute donné envie aux clients de nous engager à deux.

C'est probablement le cas pour ce client-là en tout cas. Les autres femmes sont employées par deux autres agences. Je ne sais pas quels critères ont influencé son choix.

— Tu ne t'es pas échauffée, me réprimande Hélène à voix basse, vêtue comme moi d'une tenue noire.

Nerveuse, elle cligne des yeux en tamponnant autour de ses paupières pour éliminer le fard doré en surplus.

— Je le fais maintenant en vitesse.

Je commence par mon cou en dessinant des cercles avec ma tête, puis je fais la même chose avec mes poignets et mes bras. Je lève en même temps ma jambe gauche et tire mon talon jusqu'à toucher mes fesses.

— Ça ne suffit pas, et tu le sais. Étais-tu vraiment obligée de téléphoner ?

— Chut, arrête de me gronder comme si tu étais ma mère, dis-je, amusée, en secouant la tête d'un air faussement contrarié.

— Il faut bien, tu n'en as plus, réplique-t-elle en coinçant une mèche vagabonde derrière mon oreille.

— C'est vrai.

Elle sait bien trop de choses à mon sujet qu'elle peut utiliser contre moi. Elle me caresse l'épaule.

— Je t'attends si tu veux, même si ça commence sans nous.

— Pas besoin.

— Je le ferai quand même.

— Mais non.

— Je t'attends, insiste-t-elle.

Elle est parfois désespérément têtue.

Une voix de femme interrompt notre conversation.

— C'est parti !

Assise par terre pour étirer mes jambes, je lève les yeux au plafond et me relève avec l'aide d'Hélène avant de suivre les autres filles dans la salle.

Une belle assemblée de snobs pervers, surexcités et bourrés – pensé-je alors que nous passons devant une table qui croule sous le poids des nombreux verres. Sur une scène en arrière-plan, un DJ joue de la musique, mais personne ne danse.

Oh, et on dirait qu'il y a eu des cadeaux. Quand j'étais enfant, j'étais déjà heureuse quand saint Nicolas m'avait apporté une barre en chocolat. Mais ce soir, les cadeaux sont plutôt du genre montre, pince à cravate et boutons de manchette en or. Il y en a tellement d'entassés qu'il me suffirait de tendre la main. Personne ne s'en apercevrait.

En approchant de ma barre de danse, j'étudie les visages de tous les types qui nous matent. Peut-être que je connais l'un d'entre eux, comme client de l'agence, ou bien... *Non, ne pense pas à Gideon. Gideon n'est pas là ce soir.*

Il est certainement dans un club à New York, mais pas à Marseille. Son frère aîné me l'a assuré.

— Ouais ! Bougez-vous ! beugle un mec d'environ trente-cinq ans vêtu d'une chemise argenté.

Je me contente de hausser un sourcil hautain en ricanant. Pauvre crétin qui s'imagine qu'il est un dur quand il a bu. Et

à la maison, c'est sûrement tout le contraire. Il porte une alliance, son crâne présente une calvitie naissante, il n'a pas l'air très sportif, ses yeux sont enfoncés dans son visage et – non, sérieusement ? – il est maquillé. Sa femme le lui a peut-être recommandé, ou bien il est à la recherche d'une aventure torride.

Peu m'importe.

Je hoche la tête au rythme de la musique sur laquelle nous allons danser. Il n'y a pas de chorégraphie à proprement parler, ce qui tombe bien car je préfère improviser.

Des serveuses se promènent entre les tables. Certains des invités ont l'air détendus, comme s'ils avaient laissé leurs ennuis au vestiaire, les autres sont impatients de nous voir nous trémousser le long des barres dans nos tenues en cuir brillant. Le brouillard synthétique s'épaissit, picote mon nez et transforme la salle en un lieu mystique. Les lumières s'éteignent, puis les stroboscopes percent les bancs de brouillard. Je commence à tourner autour d'une barre de quatre mètres de haut avant d'y monter lentement, comme si c'était la chose la plus simple au monde. À côté de moi, Hélène en fait autant. Les barres sont plus hautes que la normale. La moyenne est en général de trois mètres.

La chanson envahit mes oreilles, fait naître la chair de poule sur mon corps à moitié nu. Vêtue seulement d'un pantalon moulant à la taille extrêmement basse et d'un soutien-gorge riquiqui, les bras ornés de bracelets en cuir et chaussée d'escarpins à talons hauts d'un noir brillant et décorés de rivets, j'enroule ma jambe autour de la barre de manière à avoir l'air d'être assise sur un tabouret de bar. Sans me tenir avec les mains, bien entendu.

Hélène me fait un clin d'œil complice. Elle est devenue ma meilleure amie ces derniers temps, même si je vois Luis et Chlariss deux fois par semaine.

Maintenant ! L'instant où nous commençons de danser arrive enfin : les projecteurs derrière nous se rallument comme un lever de soleil et se reflètent dans les verres des invités. Je penche ma tête en arrière puis le reste de mon corps, mes jambes croisées me retenant à la barre. Mes mains glissent dans les airs, comme pour une caresse. Je m'étire, comme si je planais au-dessus d'un canyon sur fond de soleil levant, puis je monte doucement le long de la barre. Les autres sont déjà en train d'y tourner. Je préfère me laisser aller en arrière, les reins cambrés, pour poser mes deux mains sur la barre avant de relâcher mes jambes.

Je sais qu'Hélène trouve cette figure trop compliquée. Elle n'a jamais réussi à la réaliser car cela demande une force phénoménale. Comme si je faisais la roue le long de la barre, je change la position de mes jambes en pivotant lentement. Je glisse vers le sol en me tournant, les jambes écartées, avant de les nouer autour de la barre et de les ouvrir à nouveau. Comme si je marchais en l'air. Puis j'atterris en douceur au sol. Je reprends mon élan avant de remonter. Je me suspends la tête en bas, avec juste une jambe pour me retenir, et je souris à la foule d'hommes en dessous de moi.

J'espère vraiment que la soirée ne va pas s'éterniser. J'ai mon premier entretien d'embauche demain, dans un petit cabinet d'architecture.

Peut-être que je continuerai de travailler comme *escort girl*, même si je suis embauchée ailleurs. Cela me demanderait beaucoup d'énergie, mais c'est aussi un bon moyen de se changer les idées. Comme ça a été le cas ces dernières semaines. Je n'ai plus eu de nouvelles de Gideon depuis neuf semaines maintenant. Avec le temps, la douleur se transforme en nuage de fumée qui se dissipera bientôt entièrement. Du moins je l'espère.

Je change ma prise pour monter encore plus haut le long du métal avant de coincer la barre entre mes jambes pour

décrire des cercles, allongée sur le ventre. Les images se brouillent, les lumières clignotent, j'entends les braillements des hommes autour de nous.

Je les ignore et lève mes yeux au plafond illuminé d'innombrables petites lumières LED donnant l'impression d'une nuit étoilée. Un tour de plus, puis je replie les jambes pour me laisser légèrement glisser vers le bas. Je lâche une main et dessine avec mon corps une sorte de demi-lune osée tout en continuant de tourner autour de la barre. Je tiens chaque figure pendant trois secondes avant de passer à la suivante. Ma respiration s'accélère, comme si je venais de courir un cent mètres.

Mes mains se lèvent à nouveau vers le ciel, je me laisse glisser vers le sol et décide de finir en m'enroulant comme un cocon autour de la barre avant de tomber en chute libre en direction du sol. Je serre mes cuisses au dernier moment pour ne pas m'écraser.

Je sais qu'ils adorent ça. Ces hommes aiment ce qu'ils voient et souhaitent me posséder. Je le vois dans leurs yeux.

J'avance sur la scène en roulant des hanches, je me penche vers un homme assez séduisant et m'empare de sa cravate.

— Rejoins-moi sur la scène, chuchoté-je dans son oreille, ma joue contre la sienne.

Il jette un coup d'œil à la ronde avant de se décider à se lever. Il ne sait pas ce qui l'attend. Comment pourrait-il ?

Je me redresse et balaie du regard les autres hommes. Chacun d'entre eux souhaiterait avoir été choisi pour monter sur scène. Je leur souris avant de me tourner vers l'heureux élu. Je lui murmure de se placer devant la barre. Il a le droit de me toucher s'il en a envie, mais il ne doit pas me tenir.

Il semble avoir compris. Ses yeux pétillent alors qu'il acquiesce d'un signe de tête.

— Reste bien sagement ici, dis-je sur un ton conspirateur.

Mes doigts effleurent sensuellement sa chemise alors que j'avance vers la barre à laquelle je monte avec la fluidité d'un serpent. Bien sûr, je sens ses mains sur ma taille. Mais il ne me retient pas. Elles glissent jusqu'à mon cul alors que je tourne cinquante centimètres au-dessus de sa tête. Je me laisse aller en arrière, la tête en bas, et interromps ma rotation en face de lui.

À la vue de tous, je lèche sa joue. Je l'attrape par le col de sa chemise et je l'attire plus près de moi. Il tripote mon cul et mes seins. C'est le moment que je choisis pour le relâcher et remonter la barre en tournoyant, lui envoyant au passage un léger coup de pied dans l'épaule.

Les hommes éclatent de rire, et je ricane.

— Pas le droit de me retenir, lui rappelé-je dans un sourire amusé.

Les autres filles descendent elles aussi des barres et choisissent chacune un homme sur les genoux duquel elles commencent à se trémousser.

J'atterris tout en douceur sur mes talons aiguilles et reprends possession de ma victime.

— Comment t'appelles-tu ? demandé-je toujours sans le vouvoyer.

— Fabien.

— Eh bien, Fabien, c'est ton jour de chance aujourd'hui.

Il est plutôt beau garçon et il se débrouille bien sur la scène. Il suit mes instructions et semble être sympathique. Je tourne doucement autour de lui, le forçant à tourner la tête pour me suivre des yeux. Je m'immobilise, dénoue sa cravate et la lui enfonce entre les dents. Le tableau me plaît assez, mais un souvenir refait surface. C'était l'anniversaire de Gideon, j'avais fait la même chose avec lui, et Dorian l'avait ligoté à une chaise.

N'y pense pas !

Je ne bouge plus pendant quelques secondes.

— Tout va bien ? marmonne-t-il avec l'étoffe entre les dents en me regardant fébrilement.

— Bien sûr. Je voulais juste profiter de la vue.

Je m'applique à déboutonner habilement sa chemise, lentement, bouton après bouton, jusqu'au dernier, puis je la lui retire.

Sous la chemise se cache un torse d'homme peu musclé. Ma victime n'est pas sans charme, mais semble quelque peu manquer d'exercice. Je caresse sa peau du bout des doigts et lèche son cou. Puis je m'agenouille devant lui dans une position volontairement lascive. Je continue mon petit numéro en débouclant sa ceinture. Il ne m'en empêche pas. Il a du cran, ce qui me plaît.

Je sens son regard légèrement éméché qui pèse sur moi. Comme tous les hommes de la salle ayant eu cette chance, il doit se sentir honoré qu'une des sept filles lui offre son temps et son attention.

Du coin de l'œil, je peux voir les autres invités qui nous observent, nous toisent et trinquent à notre santé. Oui, ils sont d'une humeur parfaite pour faire la fête. Il se pourrait même que nous ayons droit à des pourboires.

— Voyons un peu si tu es sage, le taquiné-je avant d'ouvrir le bouton de son pantalon.

À ce moment-là, il m'attrape par le bras et me tire vers le haut.

— Ce sont mes amis et collègues, je ne voudrais pas...

Je comprends. Je ne serais pas allée si loin de toute façon. Quoi que...

— Bien sûr. Je ne t'aurais pas déshabillé, pas de panique.

Aussi souple qu'un chat, je me redresse lentement pour être à hauteur de ses yeux, puis je l'embrasse sur la joue.

— Ce fut un plaisir, Fabien.

Je lui fais un clin d'œil et pars à la recherche de ma prochaine victime.

Les deux heures qui suivent se déroulent selon les souhaits du client : se mêler aux invités, les détendre, les divertir, les amuser ; bref, leur donner du bon temps. Nous nous occupons des hommes entre deux représentations de *pole dance*. Puis l'heure de ma pause arrive, et je sors en passant devant les videurs qui surveillent la porte du club. Le propriétaire semble penser que la présence de ces gorilles soit nécessaire, même si une pancarte indique clairement qu'il s'agit, ce soir, d'une soirée privée. Pourquoi ? Je m'imagine mal une foule de passants prendre d'assaut l'établissement. À moins que certains des invités soient plus célèbres que je ne le pensais.

Une fois dehors, je resserre mon manteau pour me protéger du froid, plonge une main dans la poche pour en extirper mon paquet de cigarettes, et en choisis une que j'allume. Enfin... Je n'en pouvais plus dans cette pièce embrumée où l'oxygène se faisait rare.

— Fatigant là-dedans ? me demande la montagne de muscles chauve.

— Oui, une petite pause est la bienvenue.

Je lui souris alors qu'il me scrute de la tête aux pieds. Les épingles à cheveux irritent mon cuir chevelu, mais je ne peux pas me gratter sans démolir ma coiffure. Il doit être un peu plus de minuit. Je suis crevée car je ne peux dormir que cinq heures par nuit ces derniers temps. Et en plus, je dors extrêmement mal depuis quelques semaines. Je ne sais pas pourquoi. J'ai tout essayé : thé, bains relaxants, bouillottes... Même les vieilles séries télé n'arrivent pas à ramollir suffisamment mon cerveau pour le persuader de dormir.

Alors que je recrache la fumée de ma première bouffée, la porte s'ouvre et se referme derrière moi. Une seconde plus

tard, un homme se plante à côté de moi et allume à son tour une cigarette. *Un des invités* – c'est évident.

Je croise les bras et fais quelques pas pour me réchauffer. Il fait vraiment froid depuis quelque temps. Les leggings moulants ne me tiennent absolument pas chaud. Le centre-ville est toujours bondé. Les gens vont au marché de Noël ou à des soirées. Les façades des maisons sont ornées de guirlandes lumineuses, des étoiles rouges pendent dans les vitrines ou aux fenêtres, et les bonnets de Père Noël semblent être du dernier cri. Un passant sur deux porte un de ces bonnets ridicules. Et la plupart du temps, ce ne sont pas des enfants.

— Une performance très impressionnante, je ne m'étais pas attendu à un tel niveau, dit l'homme derrière moi pour entamer la conversation.

Je l'avais ignoré jusque-là. Je lui lance un regard en coin sans me tourner vers lui. Je veux profiter de ma pause sans avoir à parler de la pluie et du beau temps.

— J'en suis ravie, répliqué-je en me forçant à sourire.

Même si j'ai toujours l'air d'une femme ouverte, heureuse et sympathique, les choses sont différentes en mon for intérieur. Rien n'a changé durant les semaines qui se sont écoulées.

— J'espère que le spectacle aura plu à notre hôte jusqu'à présent.

Et le spectacle va continuer. Jusqu'à 2 heures du matin.

— J'en suis persuadé. Christo est certes très exigeant, mais je suis certain que le niveau de votre performance l'aura agréablement surpris lui aussi.

Christo ? Un prénom sans nom de famille ne m'avance à rien. À moins que ce ne soit son nom de famille ? Je ne connais que deux Christo. Aaron Christo, un jeune politicien et héritier d'un empire immobilier. Et Christo Janvier, un

genre de critique doublé d'un éditeur qui doit avoir plus de soixante ans.

— Il est évident que vous avez dû vous entraîner des années pour atteindre ce niveau. On croirait presque que la barre fait partie de votre corps.

Votre ? Adorable. Mais je rirais moins s'il en venait à m'appeler « madame ». De plus, je n'ai vraiment pas envie de discuter avec lui, mais plutôt de finir ma cigarette en paix.

— C'est un honneur, rétorqué-je sèchement.

Sa seule présence me casse les pieds, je ne suis pas sortie là où il n'y a personne pour rien. Est-ce trop en demander ? De la tranquillité le temps d'une cigarette ? Apparemment oui, car c'est tout juste le moment qu'il choisit pour me draguer.

— Vous n'êtes vraiment pas bavarde.

Non, mais toi, tu es trop curieux, monsieur Je-dérange-sans-m'en-rendre-compte.

Je me tourne enfin vers lui pour mieux l'observer. À sa voix et à ses yeux, je peux voir qu'il n'est pas saoul. J'ai devant moi un homme près de la quarantaine, vêtu d'un costume noir qui lui va admirablement bien, et aux cheveux blond foncé coupés court. Il a un je-ne-sais-quoi de roublard dans le regard, et j'estime qu'il laisse pousser sa barbe depuis une semaine environ, car on devine encore le contour de son visage. Ses yeux sont avenants, il a un beau nez et une bouche expressive quand il sourit. Il est charismatique, sans pour autant en faire trop. Mais tout ceci ne m'intéresse pas.

— Je préfère parfois être seule.

— J'en sais quelque chose.

Je ne crois pas, non. Je hausse un sourcil en faisant un pas vers lui.

— Si c'était le cas, vous me laisseriez à ma tranquillité.

Je souris, écrase mon mégot sur le trottoir et regagne la porte du club qu'il me tient galamment ouverte.

J'ai à peine fait deux pas à l'intérieur, près de la caisse et du vestiaire déserts, que je bâille derrière ma main. Je compte déjà les heures jusqu'au moment où je pourrai m'effondrer dans le lit de la chambre d'amis chez Hélène.

Derrière moi, j'entends les pas d'une autre personne qui résonnent sur le carrelage. Il m'a suivie.

— Et si nous prenions un verre pour détendre un peu la situation ?

Ah, c'est donc là qu'il veut en venir. Il veut faire ma connaissance avant qu'un des autres hommes ait l'occasion de me mettre la main dessus.

— Je ne bois jamais d'alcool quand je travaille, dis-je sans me retourner pour mettre les choses au clair.

— Vous vous moquez de moi ! s'exclame-t-il deux pas derrière moi.

Je fais immédiatement demi-tour pour lui faire face.

— En ai-je l'air ? demandé-je en pointant un doigt vers mon visage. Je ne bois rien, mais merci pour l'invitation

La surprise et la déception sont clairement inscrites sur son visage. Il n'est pas comme Lawrence qui se contenterait de me coincer sous son bras et de me forcer à boire un demi-litre de whisky juste parce qu'il en a envie.

— Vous ne feriez même pas une exception pour moi ? insiste-t-il, un sourire mystérieux aux lèvres, accompagné de fossettes sur ses joues.

— Non, répliqué-je en souriant. Même pas pour vous.

Il n'en démord pas, et même s'il m'opprime légèrement, je me sens aussi très flattée.

Je tourne les talons avec l'intention de retourner dans la salle. Un videur que je n'avais pas encore remarqué ouvre la porte.

— Madame... Monsieur Christo. J'espère que tout se passe selon votre désir ?

Je m'immobilise immédiatement et fais face à l'homme auquel je n'ai pas pensé à demander son nom. *Merde, Maron ! Grosse erreur ! C'est lui, Christo ? En personne ?* Mais pourquoi quelqu'un parle-t-il de lui à la troisième personne, comme s'il s'agissait d'une connaissance ?

Je me dirige vers le bar pour y déposer mon manteau comme si de rien n'était, en espérant ne pas aggraver mon cas.

— Étonnée ? me demande sa voix alors que je me penche sur le comptoir.

Des doigts gelés caressent mon dos nu, et la chair de poule apparaît partout où ses doigts sont entrés en contact avec ma peau.

— Pas le moins du monde, répliqué-je en lui lançant un regard intense quand je me retourne. Tous les yeux se posent sur vous quand vous entrez dans une pièce. Les employés s'adressent toujours à vous, et vous restez en arrière-plan contrairement aux autres invités.

Je débite un mensonge après l'autre pour qu'il ne remarque pas qu'il m'a bien eu.

— Vous mentez, déclare-t-il avec un sourire malicieux et un éclat victorieux dans ses yeux gris acier.

— Et vous vous complaisez à votre supériorité, constaté-je pour lui faire avaler son sourire arrogant.

Super, voilà que j'affiche mon ignorance et ma mauvaise humeur au nez et à l'œil du client. Léon va me passer un savon s'il y fait allusion dans son évaluation. Je m'en passerais très bien, merci. Quand il est en colère, il part dans des tirades sans fin et ne comprend plus la plaisanterie.

— Un peu, je le reconnais. Maintenant que la donne a changé, accepteriez-vous mon invitation ?

Il paie déjà toutes les boissons des autres. Je jette un œil dans la salle sur les autres filles qui ont l'air de bien s'amuser. Hélène semble se dévouer tout entière à un groupe

d'hommes qui ne la quittent pas d'une semelle. Et il semblerait qu'ils lui achètent ses vêtements petit à petit.

— Allez, je n'ai pas l'intention de vous enivrer pour vous ramener chez moi ensuite.

— Vous n'en auriez pas le temps de toute façon. Votre contrat est limité dans le temps, le taquiné-je dans un clin d'œil. C'est d'accord, un verre, mais seulement si nous laissons tomber le « vous ».

Il plisse les yeux, comme s'il réfléchissait.

— Mais seulement pour ce soir.

Il sait comment négocier et pèse chacun de ses mots avant de les prononcer.

Il commande deux coupes de champagne sans me demander mon avis, et je trinque avec lui deux minutes plus tard. Je connais le nom sur la bouteille dont est sorti ce liquide mousseux. Je tiens dans mon verre 500 euros sous forme d'alcool que je préférerais avoir dans mon porte-monnaie sous forme de billets de banque.

— Qu'attends-tu ? me demande-t-il. Santé !

Je lève les yeux vers lui, le cristal de nos verres résonne, et je porte ma coupe à mes lèvres.

Le champagne est doux et légèrement sucré.

— Je sais que tu voulais être tranquille dehors, mais serais-tu prête à danser en solo juste pour moi une fois que tu auras fini ton verre ? Ce que j'ai vu jusqu'à présent m'a beaucoup plu. J'ai vu danser d'innombrables filles, mais tu les surpasses toutes.

Un compliment. Mignon. Et comme je ferais bien de le mettre de bonne humeur...

— Volontiers, si vous me promettez de ne plus me proposer de champagne.

— Cela peut s'arranger.

Il coince une mèche de cheveux derrière mon oreille et incline la tête. Putain, je repousserais toutes les avances si je

pouvais, mais c'est mon métier et j'en ai besoin. Sa main caresse déjà mon cou quand je l'attrape par le poignet.

— Ne perdons pas de temps. Il t'est compté.

Mes lèvres effleurent sa joue et glissent sur les poils de sa barbe. J'inspire un parfum d'ambre chaud et de bergamote, sensuel mais discret.

— Dans ce cas, profitons-en du mieux que nous pourrons, chuchote-t-il à mon oreille, si près que je sens ses dents contre mon lobe.

Cela fait bien trop longtemps que je n'ai plus eu de client aussi séduisant, et qui plus est qui ne se concentre pas uniquement sur ses envies et désirs. Ses mains caressent à nouveau la peau nue de mes hanches puis remontent jusqu'à mes omoplates et ma nuque.

Je lui souris en plongeant mes yeux dans les siens avant de me libérer de sa tentative de séduction. Je m'approche de la barre de danse en roulant volontairement des hanches. Je m'élançe et me hisse en haut de la barre pour lui présenter un numéro qu'il n'est pas près d'oublier.

Il ne me quitte jamais des yeux. Il exige que je détache mes cheveux, puis il me demande de répéter une figure qui lui a particulièrement plu. Je soupire de fatigue intérieurement, car il est très exigeant. Mais jusqu'à 2 heures du matin, cela fait partie de mes obligations.

À bout de souffle, je repose le pied sur la scène. La musique vibre dans mon corps, les spots clignotent, baignant la salle dans une lumière d'un bleu violet et projetant un impressionnant jeu de lumière au plafond et entre les tables – rien que pour nous. J'ai très chaud, mais l'ambiance dans la salle est détendue.

— Bois un coup, me propose-t-il en s'approchant de moi.

Il a discuté avec deux amis pendant les dernières minutes de ma danse, mais il n'a jamais détourné son regard. Un coup d'œil à sa montre m'apprend qu'il sera 2 heures dans

trois minutes. C'est pourquoi je décide d'accepter son offre. Je vide son verre carré d'un trait. Un alcool fort coule dans ma gorge et me brûle la langue.

— Soudain tu ne refuses plus ? s'étonne-t-il.

— Parce que mon travail est fini pour aujourd'hui.

Il s'approche encore plus de moi, abandonnant ses amis qui nous observent.

— Et si j'en décidais autrement ?

Que veut-il dire ? J'incline la tête en m'humidifiant les lèvres. Réflexion faite, je devine ce qu'il va me demander.

— Que dirais-tu de me tenir encore compagnie pour quelques heures ? Je suis prêt à te rémunérer si tu y tiens. J'aimerais que nous fassions plus profondément connaissance.

Ha, profondément est le mot juste.

Les lèvres entrouvertes, je laisse mon regard se perdre dans le vague alors que je réfléchis à la meilleure ligne de conduite. Je pourrais rentrer à la maison avec Hélène et me donner la migraine en me demandant sans cesse ce que Gideon fait à cet instant précis... Ou je pourrais tenir compagnie à un homme charmant pendant quelques heures. Bien sûr, je sais ce que son charme cherche à atteindre : des rapports sexuels contre paiement.

— Entendu.

J'ai choisi la deuxième solution, car j'en ai assez d'être sage. J'en ai assez de toujours me demander si sortir avec des hommes qui me plaisent serait mal. Il ne s'agit que de sexe, mais j'ai toujours un mal fou à ne pas penser à Gideon. Je déteste me sentir mal comme ça. Et le pire, c'est que je n'ai aucun contrôle sur mes sentiments. Avant, passer du temps avec un homme m'aidait toujours à en oublier un autre. Qui me dit que cela ne fonctionnera pas cette fois encore ?

— Je vais juste informer mon amie pour qu'elle ne m'attende pas.

J'explique la situation à Hélène qui éclate de rire et me souhaite de bien m'amuser avant de me quitter sur les mots : « Tu as mes clefs de toute façon... » Je m'empare donc de mon manteau que Christo me prend des mains afin de m'aider à l'enfiler.

Je n'ai pas encore décidé si sa façon de traiter les femmes est flatteuse ou s'il en fait un peu trop. Une Mercedes noire vient nous chercher devant le club.

— Je suis vraiment heureux que tu aies accepté. J'espère que ce n'est pas seulement pour l'argent ? s'inquiète-t-il en s'installant à côté de moi sur la banquette arrière.

L'alcool dans mon sang m'empêche de geler. J'ai agréablement chaud et j'abandonne soudain toute prétention.

— Non. Je serais venue avec toi, même sans l'offre de rémunération.

— Waouh, je suis surpris. Tu étais si coincée tout à l'heure, et maintenant ça ?

Coincée ? S'il savait où se trouve mon blocage. Sans réfléchir plus longtemps, je passe une main derrière son cou et je l'embrasse. Parce que j'en ai envie, parce que je veux le sentir. Je ne veux plus parler et je ne veux plus répondre à ses questions. Son argent et sa position n'ont aucune importance à mes yeux. Je le trouve séduisant, attentionné et charmant – et ça me suffit amplement. Il grogne légèrement sous mon emprise avant de m'attirer brusquement sur ses genoux. Nous n'avons ni l'un ni l'autre notre ceinture, mais ma sécurité n'est pas ma priorité en cet instant précis. Une fois installé sur ses genoux, j'ouvre ma bouche pour permettre à sa langue de chercher la mienne dans une danse toute en lenteur, comme si elles apprenaient à se connaître. Il embrasse bien, pas la peine de le nier. Mais mon Dieu, j'en veux tellement plus.

Je me serre contre lui pour qu'il sente à quel point j'ai envie de lui. Sa main disparaît sous mon manteau et dans mon pantalon. Ses doigts froids se promènent sur mon cul avant de trouver le chemin de mes lèvres vaginales. Il plonge ses yeux dans les miens avant de plonger ses doigts dans ma chatte. *Ciel ! Pas mal pour le début.* Mes lèvres à peine à deux millimètres des siennes, je halète en repoussant une mèche de cheveux au coin de ma bouche.

— Ça te plaît, Maron ?

— Et comment, susurré-je avant de lécher ses lèvres.

Ce tiraillement qu'éveille en moi le désir refait surface. Mes lèvres vaginales palpitent, et je le sauterais à l'instant, dans cette voiture, si je ne me retenais pas.

J'ouvre son pantalon à toute vitesse pour sentir sa queue et, oh ! surprise, il bande déjà. Les contours de sa tige me paraissent longs et rebondis à travers son boxer.

Le chauffeur sert un peu trop le virage suivant, m'obligeant à me cramponner à la nuque de Christo. J'éclate alors de rire comme je ne l'avais plus fait depuis longtemps en compagnie d'un homme.

— Ralentissons un peu. Je ne veux pas te sauter dans la voiture. Je ne veux pas d'une petite baise à la va-vite.

Il me plaît de plus en plus.

— C'est toi qui décides ce que tu veux et comment tu le veux, roucoulé-je d'un ton à la fois séducteur et excité avant de descendre de ses genoux.

Nous avons tous les deux du mal à ne plus nous toucher durant le reste du trajet. Ce qu'il a fait jusqu'à présent est prometteur. Nous échangeons quelques regards lubriques.

Je me fous de qui il est, et de ce que Christo soit son prénom ou son nom de famille. Peut-être que nous nous reverrons et peut-être pas s'il ne fait plus appel à mes services. Mais je dois bien reconnaître, même si c'est de

mauvais cœur, que cela m'excite qu'il m'ait choisie moi, et aucune des autres filles.

La voiture se gare devant l'hôtel C2 où je m'étais déjà rendu avec un autre client. C'est un hôtel luxueux, hors de prix, et principalement fréquenté par des hommes d'affaires.

Il remercie le chauffeur, lui tend une poignée de billets, puis descend de la voiture avant de m'aider à en faire de même.

Ma respiration fait monter des volutes de vapeur dans l'air nocturne. Il me prend par la main en me jetant un regard rempli de désir et d'envie.

Il me conduit à travers le hall d'entrée désertique, devant la réception, et jusqu'à l'ascenseur. Les portes ont à peine le temps de se refermer qu'il me colle déjà au mur. J'appuie ma tête contre la paroi froide alors qu'il incline la sienne, me fait prisonnière contre le mur, et m'embrasse fougueusement. Je passe mes bras autour de son cou et lui rends avidement son baiser qui est déjà aussi chaud que le sexe même. Mon Dieu, il embrasse tellement bien qu'il réveille en moi l'envie de passer une nuit remplie de frivolités plus folles les unes que les autres.

— Nous y sommes presque.

Il parle juste devant ma bouche, et ses mots sonnent comme une promesse. Puis il pose une main de chaque côté de mon visage et m'embrasse de nouveau avec avidité. Ma langue joue avec la sienne, et je gémiss dans sa bouche quand ses mains s'aventurent sous mon manteau.

— Je croyais que tu voulais prendre ton temps, lui rappelé-je en haussant un sourcil moqueur, mais sans pouvoir dissimuler un sourire.

— Si tu te voyais, ce n'est vraiment pas facile.

Il ricane, puis la porte de l'ascenseur s'ouvre dans un « ding » sonore. Il me prend encore une fois par la main, comme s'il s'agissait d'une évidence, et me conduit le long

du couloir à une porte à double battant. Je me glisse contre lui, caresse sa barbe et l'embrasse de plus belle. J'admets que son charisme et l'alcool ont eu raison de mes défenses. Je suis bien trop curieuse de savoir comment il est au lit. J'espère seulement que je ne serai pas déçue.

— Je voulais juste garder ton goût sur ma langue, réponds-je à la question muette dans son regard avant de m'écarter.

Il rit et tire de sa poche la carte-clef dont il se sert pour déverrouiller la porte. Nous entrons dans une vaste suite avec salle de bains ouverte. La suite entière est ouverte, meublée de manière pratique dans un style *standard business*.

J'ai à peine fait trois pas à sa suite qu'il se jette sur moi et m'embrasse à son tour. Les poils de sa barbe grattent mes joues, ses mains font glisser mon manteau au sol. Je passe mes bras autour de son cou, il me soulève et me porte vers le lit.

Penché sur moi, il interrompt notre baiser pour observer mon visage. Il passe une main dans mes cheveux étalés sur le matelas. *Pourquoi me fixe-t-il ainsi ?*

— Quelque chose qui ne va pas ? lui demandé-je.

Son regard se fonde presque dans le mien.

— Non, je voulais juste t'admirer. C'est interdit ? Il faut bien que je contrôle la marchandise avant de l'utiliser.

Je souris.

— Lève-toi ! m'ordonne-t-il en me tendant la main. Je veux que tu te déshabilles pour moi. Je ne suis pas un mec quelconque qui se contenterait de t'arracher tes vêtements.

Il agit en connaisseur, un Casanova qui savoure avant de prendre ce qu'il veut. C'est un état d'esprit qui me plaît. Heureusement, d'ailleurs, car je ne suis plus assez en forme pour des jeux BDSM.

— Installe-toi confortablement, dis-je en le repoussant sur le lit avant de remettre de l'ordre dans mes cheveux.

Je pose mes mains sur mes seins en souriant, avant de dégrafer le soutien-gorge en cuir brillant. Puis je lui tourne le dos avant de m'en débarrasser. Il veut jouer, il va être servi.

Je tiens le soutien-gorge au bout de mes doigts avant de le laisser tomber par terre avec désinvolture en lui lançant un regard frivole. Il ne voit que mon dos alors que je tiens ma poitrine d'une main et que je caresse mon corps de l'autre. Je m'agenouille avec grâce et fais virevolter mes cheveux.

— Tu sais mettre ton corps en valeur quand tu bouges.

C'est mon boulot.

— Mais je ne me donne tout ce mal que pour mes clients préférés, répliqué-je en lui envoyant un clin d'œil par-dessus mon épaule.

Je me redresse et ouvre la fermeture éclair du pantalon moulant que je baisse pour lui permettre de voir mon string et mes fesses. Je me penche lascivement en avant et fais glisser mon pantalon jusqu'à mes chevilles puis il va rejoindre mon soutien-gorge.

J'entends un « hum » appréciateur m'indiquant qu'il aime ce qu'il voit. Je me tourne pour lui faire face, mes seins toujours cachés par ma main et mon avant-bras, et je le rejoins sur le lit. Il est allongé sur le dos, une jambe repliée, vêtu de sa chemise et de son pantalon. Il ne me quitte pas des yeux. Je l'attrape par la chemise pour l'installer dans la bonne position. Je veux qu'il me retire mon slip avec ses dents.

— Tu pourrais te rendre utile au lieu de te contenter de mater. Voyons un peu comment tu t'y prends, le défié-je en lui lançant un regard grivois qu'il me rend aussitôt.

Nous sommes vraiment sur la même longueur d'onde. Il devine tout de suite ce que je pense, ce que je veux. Je ne sais pas s'il est simplement bon observateur et reconnaît tout de suite ce qu'une femme désire, ou s'il est tout simplement

comme ça. Il ne donne pas l'impression d'être hautain, envahissant ou pervers d'une quelconque manière.

Il appuie ses mains sur le matelas pour mieux atteindre la dentelle avec ses dents. Il s'interrompt quelques instants pour lécher ma hanche. Ma peau picote instantanément là où il l'a touchée. *Que ressentirai-je avec ses mains sur mon corps ? Quand sa queue me pénétrera ?*

Notre petit jeu est excitant, et lui aussi. Il retire mon slip à l'aide de ses dents aussi habilement que s'il le faisait tous les jours. Puis il pose ses yeux sur ma chatte et me sourit.

— Très jolie, elle me plaît.

— Elle te plaira encore plus quand tu y auras goûté, proposé-je.

Mais au lieu de glisser sa langue dans ma fente comme je m'y attendais, il me renverse soudain sur le matelas sans que j'aie le temps de réagir. Une seconde plus tard, sa langue se promène entre mes seins, qu'il peut maintenant admirer. Il les masse et plante ses dents dans mon mamelon.

— Ne t'en fais pas, je vais y venir. Ne sois pas si impatiente, me susurre-t-il.

Son souffle caresse ma peau, ses mains rendent hommage à toutes les courbes de mon corps. L'une d'elle s'attarde sur une hanche alors que l'autre tortille un mamelon.

— Merde, haleté-je, surprise qu'il sache exactement comment j'aime qu'on me touche.

Je n'aime pas me faire tripatouiller pendant des heures à dormir debout. J'aime que l'intensité soit présente dès le début. J'enroule ma jambe droite autour de son épaule et il lèche enfin ma fente avec enthousiasme.

Il ne peut pas ignorer à quel point je mouille. Il est évident que ses petits jeux et les interruptions m'ont vraiment excitée.

— Quoi, merde ? Je t'avais bien dit que je ne m'intéressais pas à une petite baise à la va-vite.

Il lève les yeux vers moi d'entre mes jambes, ricane puis glisse ses doigts dans ma chatte. Mes lèvres vaginales palpitent, et mes mamelons se contractent, ce qui ne lui échappe pas. Il ne me quitte pas des yeux un seul instant et observe les réactions que ses caresses entraînent.

Je renverse la tête en arrière et ferme les yeux alors qu'il me nique plus rapidement avec ses doigts tout en jouant de sa langue sur ma perle. Quand soudain...

Putain, non ! Son petit doigt s'introduit dans mon anus. Je tremble d'avoir ses doigts à la fois dans mon anus et dans mon vagin. Je me surprends à maudire cet homme et à l'adorer à la fois.

— Je n'entends rien. Est-ce bon ou mauvais signe ? me demande-t-il sur un ton cajoleur avant de lécher encore une fois mon clitoris enflé.

— Extrêmement bon, soupiré-je.

— Je ne te crois pas.

Pardon ? Je relève la tête.

— Si je te le dis. Tu peux me croire.

Il sourit de toutes ses dents parfaitement alignées et d'un blanc presque éblouissant.

— Je suis sûr que tu le dis à tous ceux qui ont besoin de l'entendre.

Ce n'est pas faux.

— Mais mon corps ne peut pas mentir.

Il enfonce ses doigts plus profondément en moi, et son auriculaire est rejoint par un autre doigt dans mon anus. Ils alanguissent mes muscles pendant qu'il me regarde droit dans les yeux.

— Tu y es habituée.

— Et tu réfléchis trop, rétorqué-je en secouant la tête. Je ne serais pas venue avec toi si je n'en avais pas eu envie.

— Tu es ici pour l'argent.

— Non, je suis même prête à y renoncer si tu veux bien continuer ce que tu as commencé.

— Vraiment, insiste-t-il en haussant les sourcils.

— Vraiment. Tu n'es pas du genre à t'interrompre en pleine partie et renvoyer une femme chez elle insatisfaite, j'espère ? le taquiné-je.

— Tu serais surprise.

Veut-il dire ce que je crois qu'il veut dire ? Mes yeux ont dû refléter ma question car il rit d'un air suffisant.

— Ne t'inquiète pas, cela ne concerne que les femmes qui n'en valent pas la peine.

Encore un compliment.

— Détends-toi, ferme les yeux. Je veux te voir gémir et te trémousser sous moi quand tu jouis.

Sceptique, je repose ma tête sur les draps. La situation est un peu étrange. Mais je n'y pense plus dès qu'il recommence à me lécher et à jouer de ses doigts dans ma chatte et dans mon anus. Mon corps est sous tension, puis la chaleur l'emporte. Une vague brûlante déferle sur moi. Ce qu'il fait est vraiment bon. Comme Gideon, il semble connaître mon corps presque par cœur.

— Gémis plus fort.

En effet, mes soupirs se sont transformés en gémissements. La respiration peut aider à atteindre plus vite l'orgasme. Et je ne veux plus retarder l'échéance. Je me cramponne aux draps, je le sens accélérer la cadence. Mon clito est bouillant, complètement surmené. Il tourne encore une fois sa langue autour, une légère pression et...

— Merde ! crié-je en cambrant les reins sous ses mains qui reposent sur mes hanches.

Derrière mes paupières closes, je vois comme des éclairs apparaître. Un tremblement de terre semble ravager mon bas-ventre, et ma chatte avide en redemande.

— On dirait que tu n'avais plus joui depuis longtemps, constate-t-il comme s'il devinait que je ne me suis plus masturbée depuis plusieurs jours et que la plupart de mes clients se contentent de me lécher une fois avant de me glisser leur queue. Rares sont ceux qui ont l'ambition de me faire jouir.

— Baise-moi au lieu de parler, rétorqué-je en levant la tête.

Je sens toujours un léger picotement au bout de mes doigts quand il se retire de mes orifices. Il se tient debout au pied du lit et admire mon corps.

— Tu n'as pas à me donner d'ordre.

Je serre mes jambes et incline la tête.

— Ta réponse est donc non ?

Il croise les bras et secoue la tête.

— Je ne vais certainement pas laisser passer une telle occasion, mais... Je pense que cela ne te ferait pas de mal si j'entravais quelque peu ton joli corps. J'ai envie de te baiser et je le ferai, mais je veux d'abord te voir ligotée devant moi.

— Je n'inverse pas les rôles. Il n'en est pas question.

Je fais mine de me relever. Il sait très bien que je ne suis pas une fille qui laisse son client l'attacher. Je suis de celles qui attachent leurs clients pour les pousser à bout. Les Chevalier sont la seule exception à ma règle. Je refuse même d'en discuter.

— Du calme, Maron, chuchote-t-il en me prenant par les épaules pour me maintenir sur le lit. Je n'ai pas l'intention de te faire du mal. Pour qui me prends-tu ?

— Comment pourrais-je savoir ce qui m'attend, je ne te connais pas. Je ne sais pas comment tu t'appelles vraiment, je ne sais même pas si tu me mens quand tu prétends être l'organisateur de la soirée.

Ha ! Qu'as-tu à répondre à ça ?

— Mais c'est exactement ce qui rend la situation aussi excitante, non ?

Quelle connerie ! J'ouvre la bouche pour répliquer, mais son pouce qui jusqu'à présent dessinait les contours de mes lèvres s'enfonce soudain dans ma bouche. Puis il me montre une paire de menottes sortie de je ne sais où, positionne mes mains devant ma taille et les verrouille. Prisonnière ! Mon cœur bat la chamade. Oui, cela pourrait être excitant. Mais je n'ai pas l'intention de jouer les esclaves, ligotée dans une chambre d'hôtel, qu'il ne relâchera qu'à son bon plaisir. D'un autre côté, Eduard sait où je me trouve et il attend mon appel avant 7 heures du matin.

— Bien, mais gare à toi si tu t'y prends mal...

— Allez, je ne suis pas un débutant.

Moi non plus – signifie le regard que je lui lance.

Il monte sur le lit, ses lèvres de velours embrassent mes épaules nues, caressent mes seins. Puis il me ligote les pieds. Quoi ?

— Reste tranquille. Et je ne veux pas devoir me répéter.

— Ah, et si je ne reste pas tranquille, tu t'exprimes plus clairement ? Non, attends, tu me bâillonnes avec une boule ? le questionné-je en ricanant.

À genoux sur les draps, j'attends de voir où il veut en venir. Mes doigts rencontrent soudain le métal d'une barre de fer.

— Une barre d'écartement ?

— Tu ne sembles pas surprise.

Pourtant je le suis. Mes pieds sont fixés loin l'un de l'autre, mes poignets sont fixés ensemble. Il écarte mes cheveux et embrasse mon omoplate, puis mon cou. Ensuite il s'empare de mes cheveux et tire ma tête en arrière.

— Tu me plais encore plus comme ça, murmure-t-il dans mon oreille, tel un conspirateur.

Il me pousse en avant, prenant soin de ne pas me faire mal, et déboutonne sa chemise.

— Je déteste la levrette.

— Et moi j'adore cette position. Tu vas comprendre pourquoi.

Il y a décidément quelque chose chez lui qui éveille ma curiosité. La soirée s'est vraiment bien passée jusqu'à présent. Je n'ai pensé ni à Gideon ni à mes autres problèmes actuels. Comme si tout allait bien dans ma vie. Il jette sa chemise au sol, ouvre son pantalon et... *Oh !* – il me fait sentir sa queue au garde-à-vous en s'en servant pour caresser mes fesses, puis il la frotte contre ma fente.

Je brûle d'envie de le sentir en moi. J'entends le froissement d'un emballage de préservatif pendant que ses doigts suivent presque tendrement les contours de mes lèvres vaginales. Ils étalent l'humidité de ma fente un peu partout. Un doigt s'introduit ensuite dans mon anus alors que la pointe de sa queue taquine mon clitoris.

Le feu en moi s'embrase à nouveau.

— Ne traîne pas autant, le supplié-je presque.

Il rit, puis je sens sa verge à l'entrée de ma chatte, et il me l'enfonce enfin.

— Putain, haleté-je alors que sa queue qui est loin d'être petite s'introduit en moi.

— Je t'avais prévenue que je voulais y aller doucement. Je ne veux pas faire de mal à ta chatte après tout.

— Tu ne lui en fais pas, et maintenant, bouge-toi.

Il s'empare à nouveau de mes cheveux pour tirer ma tête en arrière et me pénètre encore et encore. Il semble ignorer complètement mes instructions, il s'en moque presque, je le vois sourire quand je jette un œil par-dessus mon épaule. Il habitue peu à peu ma féminité à sa virilité. Pourquoi est-ce aussi bon ? Il me pilonne plus vite, mais avec une intensité et une passion incroyables. Ces doigts s'aventurent en même

temps plus profondément dans mon anus. Il fait ça tellement bien qu'on croirait qu'il le fait avec toutes les femmes.

Je suis entourée par son parfum d'ambre et de bergamote. J'ai à peine pu jeter un œil sur son torse, sur son corps, et je ne l'ai pas vu une seule fois nu. Bien sûr, je peux à peu près me le représenter d'après ce que j'ai vu et senti sous son costume taillé sur mesure, mais ce n'est qu'une vague idée.

Il accélère la cadence, je m'abandonne à son emprise et soupire bruyamment. Ce qu'il fait avec ses doigts est... incroyable. Je me sens désirée, utilisée et excitée comme je ne l'étais plus depuis longtemps, depuis des semaines. Depuis des mois...

Mes muscles tremblent, et la chaleur en moi devient difficilement soutenable.

— Tu es... commencé-je sans trop savoir comment continuer.

— Je suis quoi ? me demande-t-il de son irrésistible voix rauque.

— Étonnamment doué.

Il tire sur mes cheveux pour m'attirer plus près de lui, tout en se penchant lui-même en avant. Un picotement parcourt mon cuir chevelu, et mes doigts se cramponnent à la barre d'écartement.

— Et tu en es responsable. Il n'y a que peu de femmes avec lesquelles je pourrais me défouler comme je le fais avec toi. Ton corps et ton ardeur me font bander.

Je souris. Il connaît les mots qui séduisent les femmes. Mais cela m'importe peu pour l'instant. J'abandonne tout contrôle, je laisse ses mots me bercer et je crie son nom en jouissant alors qu'il me prend encore plus fougusement. J'ai l'impression qu'il est en train de déchirer mon bassin. Sa verge, sa longueur, ses coups de reins, ses doigts dans mon anus, sa voix, sa force, tout cela brouille mes sens, et un deuxième orgasme suit le premier. Il me baise vraiment bien

et vraiment longtemps – peut-être pendant une demi-heure – jusqu'à ce qu'il jouisse à son tour dans un grognement guttural. Sa main s'agrippe à ma fesse gauche avant de la caresser en douceur, puis s'y abat soudain en une forte claque. La douleur remonte le long de ma colonne vertébrale avant de se dissiper dans un picotement.

Toujours ligotée, complètement épuisée et bien ramonée, je m'affale sur le matelas et colle ma joue contre le drap blanc après qu'il a relâché mes cheveux. Mais il ne retire pas sa queue. Il caresse mon dos et embrasse mes omoplates. Presque comme avant... Cette intimité, ce sentiment d'être désirée.

Grand Dieu, ne pense pas à Gideon. Pas maintenant !

Je me demande parfois s'il a déjà mon nouveau numéro et s'il n'a pas envie de l'utiliser. Chaque jour, je pèse le pour et le contre de l'acceptation ou du refus de ses excuses. Chaque jour, la douleur dans ma poitrine diminue, emportant avec elle un peu de mon amour pour lui. Il ne reste que du vide. Un vide que ces petits jeux sensuels viennent de combler admirablement.

Il fait coulisser sa queue lentement comme s'il savourait le fait d'être dans ma chatte, avant de finalement se retirer.

— Après notre première conversation, je n'aurais jamais cru te dire ça, mais tu es bavarde finalement, à ta façon, me susurre-t-il à l'oreille avant d'en mordre le lobe.

Torride.

Je souris dans les oreillers avant de me tordre le cou pour l'apercevoir.

— Tu ne me connais pas, Christo. Tu n'as encore rien vu.

— Et j'aimerais y remédier, après t'avoir libérée, bien entendu.

J'entends le bruit de verrous qu'on ouvre, puis mes chevilles et poignets sont délivrés de leurs entraves

métalliques. Il me prend par la taille pour me remettre en position verticale et me fait tourner la tête vers lui.

— Embrasse-moi, murmure-t-il.

Je cligne des yeux, me demandant s'il s'agit d'une demande ou d'un ordre. Mais j'incline la tête, les lèvres entrouvertes, et je l'embrasse, d'abord doucement, tendrement, puis avidement. Il me mord gentiment avant de me repousser et de quitter le lit. Il me laisse seule sur les draps, et un sentiment auquel je ne peux pas encore donner de nom m'assaille.

— Envie d'un autre verre avant de dormir ? me demande-t-il soudain, son pantalon à nouveau fermé.

Il n'a jamais été nu, il s'est contenté d'ouvrir sa braguette pour me sauter. Je peux maintenant voir son dos musclé. Il a une grande cicatrice laissée par une brûlure, aussi longue que mon avant-bras, mais moins large. Il s'empare du téléphone sur la table de chevet sans se douter, ou sans se soucier, que je peux voir la cicatrice.

— J'avale ma salive avant de me ressaisir, cela ne se fait pas de lorgner ainsi les cicatrices des autres.

— Volontiers, mais je dois partir ensuite. Je ne peux pas rester toute la nuit.

Je me lève rapidement et me dirige dans la salle de bains. En passant devant la corbeille à papier, j'y découvre le préservatif usagé.

— Ne sois pas mauvaise joueuse. Je me faisais une joie de te faire des câlins, se moque-t-il avant de s'adresser à la personne à l'autre bout du fil.

Je continue d'avancer et lui montre mon majeur dans mon dos avant de disparaître dans la salle de bains. Je dompte mes cheveux, lave mon visage et soulage ma vessie. Je ressens toujours cet étrange picotement de bonheur. Je croyais ne jamais trouver un homme qui soit à la hauteur de Gideon. Je croyais que je ne pourrais plus jamais m'amuser,

plus jamais éprouver de sentiments, que je n'oserais plus jamais coucher avec quelqu'un et y accorder de l'importance. Je me trompais.

Lourdement.

Je souris à mon reflet dans le miroir, réfléchis un instant, passe sous la douche et rejoins Christo dans la pièce à côté.

Après m'être douchée, je me drape dans une serviette et je m'installe à côté de lui sur le lit. Il tape quelque chose sur son smartphone. Deux verres à cocktail décorés de sucre et de fruits se trouvent déjà sur la table basse entre les deux canapés.

— Je suis à toi dans un instant, me dit-il en levant vers moi un regard malicieux.

Il tape encore une minute puis range son téléphone dans la poche de son pantalon. *Merde, je n'ai pas de vêtements de rechange* – me rappelé-je soudain. Je n'avais pas prévu de passer la nuit avec un client. Je cherche des yeux mes vêtements que je retrouve proprement pliés sur le fauteuil. Sa mère l'a bien élevé, ou alors c'est un maniaque de l'ordre.

— Tiens.

Il me tend un des deux verres en se rasseyant à mes côtés.

— Merci.

À travers la fenêtre, derrière lui, je vois les illuminations de la ville, les décorations de Noël dans les vitrines, les étoiles, les crèches et les sapins.

— À la jeunesse, à la vertu et aux amours passées.

Il trinque en m'adressant un sourire charmeur. Je répète ses mots et aspire mon cocktail à travers la paille.

— En parlant d'amours passées, commence-t-il en reposant son verre avant de me regarder droit dans les yeux, il se raconte que tu avais une relation avec Gideon Chevalier. Est-ce vrai ?

J'aimerais détourner la conversation pour éviter cette question, mais je ne vois pas comment.

— Où as-tu entendu ça ? le questionné-je en lui rendant son regard perçant.

— Un collègue présent à la fête de ce soir me l'a raconté.

Son œil gauche cligne nerveusement, me confirmant ce que je sais déjà : il veut absolument savoir la vérité.

— Oui, c'est vrai. Mais c'était il y a longtemps déjà.

— Il tolérerait que tu travailles comme *escort* pendant votre relation ?

— Pourquoi toutes ces questions ? répliqué-je, énervée, avant de boire une autre gorgée de mon cocktail.

— Pure curiosité.

Comme c'est bizarre, je n'en crois pas un mot.

— Il m'a aussi rapporté que Gideon avait démissionné de son poste à la tête de l'entreprise et que... selon les médias, il serait patient dans une clinique de désintoxication, finit-il en grimaçant.

Vraiment ? Cela ne me concerne plus. Je suis contente d'apprendre qu'il reprend sa vie en main, mais c'est trop tard pour nous. Il aurait dû accepter mon aide à Dubaï. Mais apparemment, il s'en sort très bien sans moi. À moins qu'il n'ait trouvé quelqu'un d'autre pour le soutenir, quelqu'un dont je n'ose même pas penser le nom.

— Tout le monde a ses secrets, et ils finissent toujours par voir la lumière du jour, personne n'est immunisé contre ça, réponds-je en plongeant mon regard dans ses iris gris tigrés de lignes plus claires.

— Tu as probablement raison. Je connais des hommes de renom qui ont tout perdu à cause de leur abus de drogues.

Changeons de sujet.

— Attends un instant, où as-tu lu qu'il se trouvait dans une clinique ?

Et pourquoi ce fait est-il accessible à tous ? Gideon ne se préoccupe pas de se faire photographier avec un top-modèle différent à chaque soirée, mais il n'est pas du genre à jeter sa vie privée en pâture aux médias. Il n'a informé que quatre agences de presse de notre relation, et c'était la première fois qu'il faisait une annonce du genre.

— Sur un site Internet, je crois.

Il ressort son téléphone et commence à faire défiler les différentes pages sur son écran. Après deux minutes de recherche, il me tend son téléphone.

Je survole l'article selon lequel il se trouverait sous traitement depuis le 7 novembre. Il a pris cette décision personnellement car il se sentait perdu. Le travail l'avait presque poussé au burn-out, et ses relations sociales en ont énormément souffert. Un article sobre et concret. Et ne contenant que la vérité.

Il est dit qu'il compte rester quatre semaines dans la clinique. Nous sommes le 7 décembre aujourd'hui, le jour où il devrait donc en sortir. Pourquoi n'ai-je pas cherché plus tôt de ses nouvelles sur Internet ? Il se pourrait qu'il ait interrompu sa cure de désintoxication. La dernière fois que je l'ai vu, il n'y avait pas eu moyen de le raisonner. Il cherchait à me convaincre qu'il pourrait très bien y arriver tout seul.

Voilà donc pourquoi Law s'est envolé aux États-Unis. Pour aller le chercher. Ou bien pour lui botter le cul ? Cela ne me regarde plus – mais je n'arrive pas à y être indifférente.

— Je n'avais pas l'intention de gâcher notre soirée, me dit Christo en me prenant son iPhone des mains et en effleurant de ses lèvres ma joue. Changeons de sujet.

— Non, rétorqué-je avant de vider mon verre et de me lever. Je devrais être partie depuis longtemps.

Un regard sur sa Chopard m'apprend qu'il est déjà un peu plus de 5 heures du matin. Il est temps d'appeler Eduard pour qu'il me ramène à l'appartement d'Hélène avant que je ne me lance dans une autre conversation approfondie.

Et puis je n'arrête pas de me demander pourquoi un homme d'affaires voyagerait avec une barre d'écartement dans ses bagages. Dans quel but ? Même dans ma valise on ne trouverait pas ce genre d'accessoire.

— Je n'aurais pas dû aborder ce sujet, constate-t-il dans un soupir accompagné d'un regard plein de regrets.

— Non, tu n'as rien à te reprocher, mens-je. Il vaut tout simplement mieux que je parte. J'ai beaucoup apprécié le temps passé avec toi.

Je me penche vers lui, pose mes lèvres sur les siennes, mais brièvement, pour qu'il ne puisse pas me retenir.

— Je suis restée bien trop longtemps.

— Ne t'enfuis pas comme ça.

Je me dirige vers le fauteuil où se trouvent mes vêtements, laissant tomber la serviette au passage. Il se tient soudain déjà devant moi.

— Je ne m'enfuis jamais, souviens-t'en.

Je lui lance un clin d'œil malicieux avant de fermer mon pantalon et d'agrafer mon soutien-gorge.

— Ça y ressemble pourtant beaucoup. Tu as rempli ton contrat et tu t'en vas.

Suivant une subite intuition, je fronce les sourcils et fais un pas vers lui.

— Pourquoi as-tu une barre d'écartement dans tes affaires ? Tu avais tout prévu, n'est-ce pas ? Notre rencontre « fortuite » ?

Il reste bouche bée, ce qui me suffit amplement comme réponse.

— C'est bien ce que je pensais. Ravie de t'avoir rencontré, Christo – ou peu importe comment tu t'appelles

réellement –, mais je crois qu'il serait pour le mieux si nous partions chacun de notre côté à partir de maintenant.

Je l'aimais bien pourtant. Il a un je-ne-sais-quoi qui m'avait attirée. J'étais moi avec lui, sans avoir à réfléchir ou à jouer un rôle.

— Super, tu as gagné. Cela fait longtemps que je veux louer tes services, mais je pensais que cela serait plus adéquat de te rencontrer lors d'une soirée où je pourrais admirer moi-même tes qualités de danseuse. Je n'aime pas ces premiers rendez-vous qui se terminent toujours de la même façon, à savoir toi en train de fouetter ton client.

Il est franc, peut-être trop franc. Mais ses explications ne me feront pas changer d'avis. Je m'empare de mon manteau et je me tourne vers lui.

— C'est l'ordre des choses. Chaque rendez-vous commence par une rencontre et se termine par un au revoir.

S'il croit pouvoir me retenir, il est plus bête qu'il en a l'air.

— Nos cabrioles t'ont tout autant plu qu'à moi. Je suis prêt à te payer le double de l'heure si tu acceptes de passer la journée de demain avec moi, lance-t-il en sortant son portefeuille de la poche de son manteau. Je suis également prêt à te donner dès maintenant 1 000 euros en acompte. Est-ce là ton problème ? Tu as peur que je ne rémunère pas tes services ?

Pour qui se prend-il ? Il agite les billets sous mon nez comme on agite les friandises d'un chien pour qu'il fasse le beau.

— Je n'ai jamais douté un seul instant de ton intention de me payer, clarifié-je en riant d'un air amusé. Range ton argent.

— Allez, je suis en congé aujourd'hui.

Et moi aussi. J'avais l'intention d'aller faire du shopping avec Chlariss à la recherche de cadeaux de Noël, et il y a aussi un entretien d'embauche qui m'attend. Je dois absolument y

aller, même s'il ne s'agit que d'un médiocre cabinet d'architecture. Mon Dieu, soyons honnêtes, ils conçoivent d'horribles maisons familiales.

— J'ai un rendez-vous extrêmement important aujourd'hui, je ne peux pas. Vraiment pas.

Deux grandes enjambées, et il est en face de moi. Il tend sa main au niveau de ma taille et verrouille la porte d'entrée. Très drôle, il veut m'enfermer.

— Ce n'est pas un problème. Je te ferai conduire où tu voudras.

— Dans cette tenue ? m'exclamé-je en montrant mes vêtements. Pas terrible pour un entretien d'embauche. Ils ne vont pas en croire leurs yeux.

— Un entretien d'embauche ? Continue.

Il a perdu la tête ! Je ne lui dirai plus rien d'autre.

— Bravo, Christo, bien essayé.

— Je m'appelle Raymond Christo. Tu voulais connaître mon nom, le voilà. Tu peux me chercher sur Google si tu veux, pour t'assurer que je te dis la vérité.

Il me tend la main, plein d'espoir. Son nom ne me dit rien, je ne crois pas avoir jamais entendu parler de cet homme.

Je soupire en pesant le pour et le contre de son offre. Qu'ai-je à perdre ? Rien. Il est prêt à me payer, je passerai du temps avec lui et je pourrai savourer les jeux excitants qui nous attendent certainement.

Les yeux fermés, je me mordille l'intérieur de la joue. Puis je glisse ma main dans la sienne en les rouvrant.

— Mais à une condition, déclaré-je. Je ne veux plus entendre le nom de Gideon Chevalier ne serait-ce qu'une seule fois.

— Je te donne ma parole, Maron.

Son regard rencontre le mien, et je ne suis pas sûre d'aimer ce que j'y vois. Il est plus sombre, plus intense.

— Me permets-tu ?

Il déboutonne mon manteau et me l'enlève une seconde plus tard.

— Nous devrions faire quelques emplettes aujourd'hui pour trouver une tenue digne de ton entretien d'embauche.

C'est ça, oui, pour qu'il puisse me mater dans la cabine d'essayage.

— Trop mignon, me moqué-je en pendant mon manteau sur un cintre.

Ses mains glissent instantanément le long de mon corps.

— Envie d'une cigarette ?

J'acquiesce de la tête.

— Oui, si tu m'aides à renfiler mon manteau. Je risque d'en prendre l'habitude, plaisanté-je pendant qu'il m'assiste avec mon vêtement.

Une fois sur le balcon, j'inspire profondément l'air nocturne glacé. Je gèle un peu, mais j'apprécie sa présence. Il me raconte être le fils d'un homme ayant fait fortune avec une entreprise de vente en ligne, et que son père aimerait le voir prendre la tête de cette société. Mais Raymond a d'autres projets. Il veut monter sa propre boîte, être indépendant, pour que plus personne ne le réduise à être le fils de son père – Janvier Christo – quand il se présente.

Nous retournons ensuite dans la chambre. Je claque des dents et je n'ai qu'une envie : dormir. Mais il se place en face de moi et m'ordonne d'écartier les bras.

— Et où veux-tu en venir exactement ?

— C'est moi qui te déshabille, cette fois.

Je hausse un sourcil moqueur.

— Heureusement que je t'ai montré comment faire tout à l'heure.

— Tout à fait.

Il me débarrasse de mon manteau, le pose sur le canapé et me conduit vers la table basse.

— Monte dessus.

— Sérieusement ?

— Ne pose pas de questions, fais-le s'il te plaît

Je monte sur la table en lui jetant un regard sceptique. Il tourne autour du meuble en m'épluchant vêtement par vêtement de ses doigts gelés, si bien que je tremblote à chaque contact sur ma peau.

— Tes doigts sont trop froids.

— Ne fais pas la difficile, ils ne sont pas si froids que ça.

— Si.

J'éclate de rire en le repoussant. Je me retrouve debout sur la table, uniquement vêtue de mon string. Ses doigts effleurent la dentelle, écarte l'étoffe et... Je me cramponne à sa tête pour ne pas perdre l'équilibre. Merde ! Comment ai-je pu penser à refuser son offre ?

Je lève le visage au plafond, il passe une de mes jambes par-dessus son épaule et commence à lécher ma chatte.
Mon Dieu !

— Tu as toujours froid ?

— Non, plus du tout, haleté-je.

Il me soulève soudain complètement et je pousse un cri de surprise.

— Mon Dieu, gare à toi si tu me laisses tomber.

Ses mains se posent sur mes fesses, mais il suffirait qu'il trébuche pour que je me brise la nuque.

— Tu n'as pas peur de te balancer sur une barre à plus de trois mètres du sol, mais tu as peur de te casser le nez quand tu es dans mes bras ? Je suis horriblement vexé. Au fait, tu as un goût tout à fait exquis.

Il me dépose sur le lit, se débarrasse de ses vêtements, éteint la lumière et s'allonge sur moi. Du bout des doigts, je caresse sa cicatrice. La peau est parfois bourrelée, parfois trop lisse, comme fondue. Mais je ne me suis jamais arrêtée à l'extérieur d'une personne. Le peu que j'ai vu de lui m'a plu.

Un torse musclé, des hanches minces, un gros phallus, de longues jambes et des bras musclés.

La pointe de sa queue me pénètre sans me laisser le temps de m'installer confortablement sous lui. Il est presque collé contre moi. Trop près.

— Tu es vraiment bandante, et je ne le dis pas à toutes les femmes.

Il me baise plus profondément, mais aussi avec plus de tendresse. Ses lèvres cherchent les miennes. Avec des coups de reins d'un rythme douloureusement lent, il me rapproche toujours un peu plus de l'apothéose. Et petit à petit, ma décision de ne plus revoir cet homme fond comme neige au soleil. Il mordille mon menton, halète, son souffle se mêle au mien, puis il jouit en moi en gémissant.

— Merde ! m'écrié-je.

— Quoi ? me demande-t-il.

— Nous n'avons pas utilisé de capote.

Complètement traumatisée, j'essaie de le repousser.

— Eh, je n'ai pas la lèpre. Je suis sûr que tu utilises un autre moyen de contraception que les préservatifs.

Évidemment, je ne suis pas idiote. Mais j'ai été assez bête pour retomber dans mes vieilles habitudes, sans réfléchir ! *Merde !* Sa tendresse m'a aveuglée et j'ai complètement oublié de me protéger. *Putain !* Je saute hors du lit, mais il m'attrape et m'attire à nouveau vers lui.

— Où comptes-tu aller ? C'est déjà trop tard. Dis-moi que tu prends la pilule, autre chose dans ce genre, et nous pouvons tout oublier.

— Bien sûr, mais...

— Alors arrête de te faire du mouron.

Il m'attire sur lui, caresse mes cheveux et m'embrasse. J'écoute battre son cœur pendant que je me bombarde de reproches. Il est trop tard, tout ça parce que tu as été assez

stupide pour oublier qu'il n'était pas ton amant, mais ton client.

J'appuie ma joue contre son torse, me love contre lui et pense à Gideon. À l'intimité, au sentiment de bien-être qu'il faisait naître en moi quand nous nous endormions tous les soirs dans cette position. C'est fini maintenant.

Quelques minutes plus tard, sa respiration se fait plus lente. Je glisse sur les draps. Je reste collée à lui, mais je choisis une autre position pour dormir, car même si cela me peine de le reconnaître, j'associe encore la position précédente avec Gideon.

GIDEON

— Je m’occupe du virement dès aujourd’hui. Merci pour ton aide. Nous reparlerons plus tard. Mon frère vient d’arriver.

Je raccroche en regardant Lawrence adossé à l’encadrement de la porte, les clefs de son Aston Martin à la main.

— Vient d’arriver, tu exagères. Cela fait trente minutes que je t’attends pendant que tu rassembles tes affaires. La Belle au bois dormant aurait eu le temps de se réveiller avant que tu ne sois prêt.

— Personne ne t’a forcé à venir me chercher.

Je ne m’étais même pas attendu à le revoir si vite.

— Que veux-tu, c’est ça la famille. Nous devons nous serrer les coudes. Père veut te voir, nous allons donc faire un petit détour. Il paraîtrait que Nadine a confectionné son premier gâteau au citron. Dorian et Jane seront là aussi, ils ont quelque chose à nous annoncer, je crois. Enfin peu importe. Tu es prêt, oui ou non ?

Ils en racontent des conneries !

Je glisse mon MacBook dans sa sacoche avant de balayer une dernière fois du regard ma chambre aux meubles simples mais pratiques, puis je ferme la porte derrière moi. Encore une fois, je commence un nouveau chapitre de ma vie. Je suis sobre depuis 31 jours, et ça n’a pas été facile.

Chaque jour était un véritable défi ; d'ailleurs, chaque jour est toujours un véritable défi. Et il me sera encore plus difficile de résister à cette merde une fois sorti de la clinique. Mais j'y suis déjà arrivé une fois, j'y arriverai donc encore.

Je paie le montant restant à la réception de la clinique. L'hôtesse d'accueil me tend le compte rendu de mon médecin, que je lirai tranquillement à la maison, pas en présence de Lawrence. Puis je fais mes adieux aux infirmières, à Emmanuel, un vieil ivrogne, à Analena qui a fumé trop de joints, à Tim, qui s'envoyait en l'air au Polytox. Ils ont été pour moi d'agréables compagnons de galère pendant mon court séjour ici. Mais je suis extrêmement soulagé de ne plus jamais les revoir.

— Vous pourrez vous raconter vos vies dans un an pour la célébration de l'anniversaire. On peut y aller, oui ? se plaint mon frère en observant les patients d'un air méfiant.

La plupart de ces accros viennent de la haute société, et à les voir, on ne devinerait jamais qu'ils ont un problème de drogue ou d'alcool. Ils ne ressemblent en rien à des sans-abri obligés de dormir sous les ponts parce qu'ils n'ont nulle part ailleurs où aller.

— Regarde bien le tableau qui s'offre à toi, Law, cela pourrait être ton avenir un de ces jours, murmuré-je sur un ton on ne peut plus sérieux.

— N'importe quoi.

— C'est peut-être un problème héréditaire, insisté-je en ricanant avant de passer la sangle de mon sac de sport sur mon épaule et de m'emparer de la poignée de ma valise.

Point numéro trois, c'est bon – pensé-je en avançant le long du chemin en gravier du parking de la clinique. Le chemin se prolonge ensuite dans une forêt. J'ai une liste composée de dix points que je dois régler les uns après les autres.

Ma prédiction semble l'amuser.

— Il y a plus de chance pour que Dorian se mette à avaler des pilules plutôt que pour moi d'atterrir ici.

Je ne suis pas de son avis. Je suis la preuve vivante que la descente peut être extrêmement rapide.

— Certain ?

Je lui lance un regard perçant tout en rangeant mon sac dans le coffre de sa voiture de sport.

— Je pense que tu devrais contempler un peu plus en détail ta consommation d'alcool.

— Super, voilà que tu deviens rabat-joie comme notre chaton. Je considère ma consommation comme tout à fait légitime. Pas très loin de celle d'un Russe, mais encore dans le vert.

Il fait allusion à Maron ?

Il est vrai qu'elle ne consomme pas d'alcool, à moins qu'il ne s'agisse d'une occasion exceptionnelle, elle a toujours été comme ça. Elle me manque, je m'en rends compte un peu plus à chaque fois que quelqu'un prononce son nom, ou que je pense à elle.

— Merde. Ça m'a échappé. Je n'avais pas l'intention de te parler d'elle. Allez, monte, j'ai découvert quelque chose.

J'ouvre la portière qui s'ouvre vers le haut et m'installe sur le siège de sport. Fallait-il vraiment qu'il vienne me chercher dans cette caisse de beauf ?

— Il t'a contacté ? J'espère que ses résultats sont conséquents vu la tonne de fric que je lui ai payée.

Lawrence monte lui aussi dans la voiture, allume le moteur et passe la marche arrière.

— Oui, il s'en est plutôt bien sorti. Tu seras surpris de voir quels liens il a établis.

C'est la moindre des choses. Je lui ai déjà remis 7 000 euros, j'ai été obligé de m'éclipser de la clinique pour le retrouver dans le patelin voisin vu que personne n'avait le droit de nous rendre visite. Bien sûr, certains patients

trouvent toujours un moyen, par exemple enterrer de la drogue dans le parc de la clinique. D'autres demandent à de soi-disant amis d'introduire de la contrebande dans l'établissement. Mais moi, je ne voulais pas toucher ne serait-ce qu'un gramme. J'aurais préféré interrompre ma thérapie plutôt que de rechuter devant tout le monde – et dans une clinique de désintoxication en plus.

Un jour où j'avais prévenu de mon absence à une thérapie de groupe, j'ai filé rendez-vous au meilleur détective que je puisse trouver et je lui ai donné l'instruction de tout découvrir sur Ricarda. Vraiment tout. Sa vie privée, ses amis, ses relations, ses comptes, tout ce qu'elle cache d'illégal. Et de m'informer de ses découvertes. Le seul hic était qu'il ne pouvait pas me faire passer ses résultats. Et je ne voulais pas les recevoir par e-mail. Trop risqué. Il n'y a que les photos de Maron que je me suis fait envoyer sur mon iPad. Pour la voir tous les jours, même si un océan et des milliers de kilomètres nous séparent.

— Vois par toi-même. Le trajet dure trois heures, c'est suffisant pour lire son rapport et enfin obtenir les réponses à tes questions.

Il s'empare d'un dossier qui était rangé derrière son siège et me le tend.

— Tu ne vas pas en croire tes yeux, crois-moi. J'ai eu besoin de trois verres pour faire passer tout ça. Une fois notre réunion de famille terminée, nous devrions partir immédiatement pour Marseille. Et *pronto*.

Me laisser mijoter dans mon jus au lieu de me donner lui-même tout de suite ces fameuses réponses est tout à fait typique de Law. Enfin, allons-y pour un peu de lecture.

Lawrence appuie sur le champignon, et je m'enfonce dans le siège en cuir. Vêtu d'un polo et d'un pantalon de jogging, je n'ai plus porté de costume depuis des semaines. Pas besoin de ça en cure de désintoxication. Par contre, j'ai pu

profiter de mon séjour à la clinique pour reprendre un entraînement intensif. Je me passerais bien de notre réunion de famille. Je suis sûr que Père veut juste s'assurer que je suis vraiment clean. Quelle perte de temps. Je ne veux plus entendre parler de tout ça. À court terme en tout cas, pour ne pas céder à la tentation. Par contre, je veux reprendre ma place au sein de l'entreprise. Je veux qu'il me place à nouveau en haut de l'échelle.

Je me sens en pleine forme et en bonne santé, comme je ne me suis plus senti depuis longtemps. Plus de stress, plus de surmenage.

— Pourquoi *pronto* ? lui demandé-je en feuilletant les pages du dossier.

— Tu comprendras tout quand tu auras lu ça.

Incroyable ! Ça lui ferait mal de répondre clairement à mes questions ?

— Christo est avec elle. Il la gardera à l'œil.

— Oui, bien sûr, mais tu la connais. Elle est têtue et elle n'aime pas qu'on soit aux petits soins. Et si jamais elle découvrait le pot aux roses... Je préférerais ne pas être dans le coin à ce moment-là.

— Elle ne découvrira rien, pas tant que je ne le désire pas. Nous étions tous d'accord pour engager quelqu'un qui la surveille et qui s'assure qu'il ne lui arrive rien quand je ne peux pas le faire moi-même. Et même si elle finissait par tout découvrir, je n'attends pas de remerciements de sa part. Elle risquerait plutôt de m'arracher la tête. Mais il me semble que ce soit la meilleure solution. Rica est trop calme ces derniers temps, cela ne présage rien de bon. J'ai préféré lui envoyer Christo avant que d'autres plaintes n'arrivent dans la boîte aux lettres de Maron ou de Chlariss. Ou pire encore, que Rica ne la coince dans une rue. La soirée où elle a été engagée pour danser n'est en fait qu'une petite fête pour

mes amis et collègues, elle n'en connaît aucun. Comme avant au Boosté, quand j'ai engagé Maron pour la première fois.

— Elle n'en saura jamais rien. Je lui ai donné des instructions claires et précises. Il est le meilleur acteur que je connaisse et il est capable de jouer son rôle à la perfection, assuré-je sans lever les yeux du document que je suis en train de lire.

Incroyable !

Rica a un frère aîné, Colon, trente-sept ans, qui est sorti de tôle en liberté conditionnelle il y a quelques mois de cela. Le 14 juin pour être plus précis. Intéressant. Je ne savais même pas qu'elle n'était pas fille unique. Elle ne m'a jamais beaucoup parlé d'elle, et j'imagine que le peu qu'elle m'ait raconté n'est qu'un tissu de mensonges. Elle parlait toujours avec enthousiasme de son enfance dorée, de son père qui gagnait bien sa vie comme employé de mairie, et de sa mère peintre. Je n'ai jamais mis sa parole en doute. Je n'en avais aucune raison à l'époque.

Il y a des photos la montrant en compagnie de deux hommes. Dont ce Noah. Merde, je le savais. C'est le trou du cul qui a mélangé du speed à la boisson de Maron. Ce n'était pas par hasard que Ricarda est apparue devant le club le soir où Maron a cru qu'elle pouvait voler. Tout était prévu, mis en scène. Il y a un autre type sur la photo. Il porte des lunettes rectangulaires aux verres légèrement teintés. Ses cheveux sont courts. J'ai beau plisser des yeux, je ne discerne même pas la moitié de son visage à cause de la lumière qui se reflète dans ses lunettes.

Je feuillette une fois de plus les documents concernant son frère, mais il ne ressemble en rien au type à lunettes. Colin a un menton pointu et un large cou – il est plus du genre James Dean que *geek* à lunettes.

Et ce trio se retrouve toutes les trois semaines. Ils se donnent rendez-vous dans des cafés différents. À première

vue, on pourrait croire qu'ils sont de simples amis, ou des collègues. Pourtant, quand on y regarde de plus près, le type à lunettes semble distant et tendu, sur toutes les photos. Comme s'il tenait à ne pas être vu. Pourquoi ? C'est plutôt ce Noah qui ferait bien de se planquer.

— Tourne les pages, plus loin encore. Il y a une photo sur laquelle je suis sûr que tu reconnaîtras quelqu'un, grogne Lawrence d'un ton grognon.

Quelques pages plus loin, je découvre une photo de Rica et Colin chez un bijoutier.

— Non, encore plus loin !

— Dis-moi tout de suite ce que je cherche ou tais-toi ! grommelé-je en atteignant les dernières pages.

C'est alors que sur l'une des photos, je reconnais un homme qui échange des regards distants avec Rica, assis dans un bar. On pourrait croire qu'ils ne se connaissent pas, mais sur les photos qui suivent, je vois leurs lèvres former des mots. Il tourne légèrement son visage dans la direction de Rica et...

— Dis-moi que ce n'est pas qui je pense ! m'écrié-je en cherchant la date.

Avant-hier, à Marseille.

— Si. Libéré plus tôt pour bonne conduite. Mais selon son agent de probation, il a disparu. Plus personne ne l'a vu depuis deux mois. Si tu veux mon avis, je crois qu'il manigance quelque chose avec ton adorable ex. Elle l'a probablement rencontré en prison par l'intermédiaire de son frère. Peu importe. Je suppose qu'il cherche Maron. Moi en tout cas, je chercherais la personne qui m'a volé deux années de ma vie. Dans sa cervelle de malade, il croit certainement que son incarcération était totalement injuste. C'est pourquoi nous nous envolons dès aujourd'hui pour Marseille. J'ai déjà acheté nos billets.

Il me lance un bref regard avant de se concentrer à nouveau sur la route.

— Nous allons enfin mettre un terme à toute cette merde. Il était temps. Dis merci à ton grand frère.

— Je ne te savais pas aussi altruiste, rétorqué-je dans un sourire ironique en fixant les voitures devant nous sur l'autoroute.

— Tu sais, nous nous rendons dans un endroit où il manque quelque chose, quelqu'un pour être plus précis. Et je pense qu'elle te pardonnera quand elle apprendra tout. Elle finira par comprendre et elle enverra paître sa fierté. Elle le fera, elle n'a pas le choix. Le chaton n'est pas stupide.

Non, c'est vrai. Mais elle souffre. Et comme elle voit la douleur comme un point faible, elle va être réticente et faire tout pour l'éviter et pour l'éloigner. Je soupire en passant une main dans mes cheveux.

Ce que j'ai fait est presque impardonnable. Mais je devais envoyer Christo pour qu'il loue les services de Maron, avec mon argent, même si elle considère mes actes comme une autre trahison. Le dernier virement a dû lui parvenir il y a deux heures à peine. À l'heure qu'il est, il doit être en train de dîner avec elle dans un restaurant. Il n'est que 10 heures du matin, ici. Le décalage horaire est vraiment chiant. Comme avant, quand nous étions encore ensemble et que je voulais appeler Maron. Elle était déjà au lit quand je finissais de travailler. Et quand je l'appelais à mon réveil, elle était dans son club de *pole dance* pour donner des cours du soir.

Comment suis-je censé prendre tranquillement part à une réunion de famille si Dubois est derrière tout ça ? Je devrais déjà être dans un avion à destination de la France et arranger une rencontre avec elle aussi vite que possible. J'ai besoin de la voir. Pas seulement sur les photos. Des photos prises alors qu'elle fait du shopping, quand elle traverse la rue, quand elle descend de la voiture d'Eduard, ou quand elle retrouve

un nouveau client dans un restaurant. Chaque photo la montrant avec un client est une véritable torture. L'imaginer s'abandonnant à lui pour des relations sexuelles rémunérées me donne la nausée. Je préfère encore que ce soit Christo, que je connais, qui lui donne ce que je ne peux pas lui donner pour l'instant, plutôt qu'un type plein aux as qui veut baiser une belle femme et la placer ensuite sur une étagère comme un trophée.

À chacun de ses rendez-vous, ma petite est toujours superbe, élégante, le bonheur à l'état pur. Il émane d'elle une légèreté et une joie de vivre qui trompe tout le monde sauf moi. Elle a le talent de ne laisser personne entrevoir ses sentiments. Personne n'est autorisé à apercevoir son âme délicate.

Mais sur les photos d'elle seule dans la rue, elle a toujours l'air triste. Même sur les photos prises lors des soirées chez Luis. Elle fume une cigarette sur le trottoir, perdue dans ses pensées, presque apathique. Charliss aussi est souvent sur les photos. En train de boire un café avec Maron en bord de plage ou en train de jogger avec elle. Même Dyke est présent sur de nombreuses photos. Maron court avec lui dans le parc, le fait sortir le soir ou joue avec lui au frisbee sur une pelouse.

Tout observer de l'extérieur est douloureux et me donne mauvaise conscience. Je fais pourtant partie de ce monde. Du moins c'était le cas avant.

— Elle ne me pardonnera pas de sitôt.

Elle n'a aucune raison de le faire. Et je ne l'exige pas d'elle. Ma trahison a annihilé la promesse que j'avais faite de ne plus jamais lui faire de mal. Pire encore, j'ai perdu toute crédibilité à ses yeux. Il me faudra de la patience pour me rapprocher d'elle. Peut-être même que je n'y arriverai jamais. Je pourrais la forcer, bien sûr, mais je n'en ferai rien. Cela ne ferait qu'aggraver la situation.

J'avais pour but de redevenir moi-même. Je l'ai atteint, il est temps maintenant de régler son compte à Rica.

— Mon Dieu, cela fait une éternité que je n'avais pas autant mangé.

Un peu pompette, j'éclate de rire en m'accrochant au bras de Christo pour ne pas trébucher sur mes propres pieds.

— Personne ne t'a forcée à manger ces fruits au chocolat après ton steak et tes pâtes.

Il a raison, mais je déteste manger seul. Je profite donc de sa présence pour me remplir la panse.

— Nous devrions rentrer. Je commence à me souvenir des chansons de Noël que j'avais apprises étant enfant, et je ne vois plus que des bonnets rouges et des ailes d'anges autour de nous.

Normalement, je ne suis pas fan des marchés de Noël et des foules qui les fréquentent. Cette mentalité du « Oh, c'est Noël, toute la famille s'aime ! » – même quand c'est la guerre le reste de l'année. Pour moi, la période des fêtes de Noël n'est qu'une excuse pour les commerçants pour augmenter leurs prix, un ramassis d'hypocrisies pour ne pas perdre la face. On est loin du message d'amour qui en est à l'origine, et du simple plaisir d'être seulement en compagnie des personnes qui nous sont chères.

Je souris. Peut-être ai-je tort après tout, et le reste du monde a tout compris. Mais en compagnie de Christo, je dois

bien reconnaître que la journée a été plus distrayante que je ne m'y attendais. Il y a longtemps que je ne m'étais pas autant amusée : joutes verbales hilarantes, discussions profondes et deux parties de jambes en l'air torrides, une fois dans une cabine d'essayage, une fois dans l'ascenseur réservé au personnel d'un grand magasin. J'ignore comment il s'y prend, mais il réveille une partie de moi que j'avais enfouie six pieds sous terre. Que je ne voulais plus laisser ressurgir.

— C'est une très bonne idée, d'autant plus que j'ai déjà préparé quelque chose, me murmure-t-il à l'oreille, en me tenant par la taille.

— Ah vraiment ? Quoi donc ? le questionné-je en levant les yeux vers lui.

— Ne sois pas si impatiente. Tu le découvriras bien assez tôt.

Ses yeux gris me regardent et scintillent autant que les guirlandes lumineuses des stands du marché. Je prends mon air sceptique, mais je suis prête à me laisser surprendre. La journée entière était pleine de surprises – et je n'aime pas les surprises d'habitude.

Nous avons acheté une belle robe fourreau, un blazer et une paire de bottes pour mon entretien d'embauche. Mon opinion du cabinet d'architecture ne s'est pas améliorée une fois sur place, démolissant mes espoirs. Mais c'est peut-être mieux ainsi. Même s'ils m'avaient engagée, je n'y aurais jamais été heureuse. Des collègues poussiéreux, un mobilier datant des années quatre-vingt, et un chef coincé jouant les petits coqs et me posant des questions sans aucun intérêt. Le seul bémol de ma journée à vrai dire.

En tout cas, je ne peux absolument pas me plaindre de mon client. Il s'occupe plus de moi que moi de lui. Mais à quoi bon se creuser les méninges !

Il s'immobilise soudain à côté du grand sapin de Noël et se penche vers moi pour m'embrasser. En plein milieu du marché de Noël devant tous les passants. Je ne m'y attendais vraiment pas. Les clients ne font jamais ce genre de choses en public, de peur d'être reconnu par la mauvaise personne. Ils ne veulent pas risquer la furie d'une femme jalouse ou le mépris d'une connaissance. Mes clients sont plutôt portés sur la discrétion. Oui, ils sont accompagnés d'une *escort girl*, mais ils ne montrent jamais en public ce qui se passe dans les coulisses.

Je lui rends son baiser en fermant les yeux et je glisse mes mains sous son manteau pour les faire glisser le long de ses côtes, pour sentir sa chaleur. *Mon Dieu c'est tellement agréable de le sentir près de moi.*

Alors que j'ouvre les yeux en souriant, j'aperçois quelqu'un qui nous prend en photo. C'est nous qu'il photographie, pas ses enfants devant le sapin géant, cela ne fait pas le moindre doute. Il me lance un regard confondu puis se perd dans la foule. *Quel cinglé ! Et pervers avec ça !*

— Que se passe-t-il ? me demande Christo avant de se tourner dans la direction de mon regard.

— Rien... répliqué-je en cherchant le malade dans la foule. Ce n'est rien. Allons-y.

Christo jette un regard inquiet à la masse des passants. Il semble murmurer quelque chose, puis il prend ma main et me conduit dans les allées du marché de Noël.

Je vais avoir du mal à me débarrasser de l'odeur des amandes grillées, du vin chaud et des aiguilles de sapin. La présence de Christo apaise la douleur, même si tout me rappelle le Noël d'il y a deux ans, le premier passé avec Gideon, et où je me suis retrouvée à lui faire des petits biscuits, seulement vêtue de sous-vêtements inspirés par le costume du Père Noël.

Mais je ferais mieux de ne pas m'y habituer. Nos chemins se séparent ce soir, marquant la fin de cette période de répit où j'oubliais mes problèmes et ma douleur.

Arrivée dans la chambre d'hôtel, je découvre d'innombrables bougies au sol et sur les meubles. Je ne suis pourtant pas du genre romantique, vraiment pas, mais à la vue de la baignoire dans la lumière des bougies, du plateau de fruits et de la bouteille de vin mousseux, je reste sans voix. Tout me rappelle Gideon. Absolument tout. C'est exactement ce qu'il faisait pour m'apaiser quand nous nous étions disputés. Ou pour me taquiner. Il sait ce que je pense des bougies. Il sait que je ne suis pas de celles qu'on peut impressionner de la sorte.

— Déshabille-toi, je te rejoins dans un instant, me murmure Christo à l'oreille tout en retirant son manteau et ses gants.

Il disparaît ensuite dans la chambre. Je peux tout juste le voir sortir son smartphone de sa poche avant que la porte ne se referme.

Très bien. Si c'est ce qu'il désire. Je dépose mes vêtements devant la grande cabine de douche en verre avant de me diriger entièrement nue vers la baignoire qui trône au milieu de la pièce. Je suis toujours légèrement ivre, mais j'ai encore toute ma tête.

Je plonge lentement un pied dans l'eau chaude. La température est parfaite. Je glisse prudemment dans le nuage de mousse et attends patiemment qu'il revienne. La chaleur me fait un bien fou, surtout à mes orteils quasiment congelés. Détendue, je m'allonge dans la baignoire, impatiente que Christo me rejoigne.

Quelques minutes plus tard, il ouvre la porte, une simple serviette nouée autour de sa taille.

— Tu en mets du temps pour te déshabiller.

— Il me restait une affaire professionnelle à régler.

Vraiment ? Je ne le quitte pas des yeux, je fixe son beau visage, ses traits séduisants, ses yeux vifs.

— Je pense qu'il est temps de faire tomber les masques, déclaré-je avec le plus grand calme tout en m'emparant d'une éponge pour laver lentement mon bras gauche sans lever les yeux vers lui.

Je sais qu'il me joue la comédie. Et ce, depuis hier soir déjà. Aucun de mes clients habituels ne me traiterait comme il le fait. Il a donc un plan en tête, ou quelqu'un l'a engagé – mais qui ? Aucune idée.

— Que veux-tu dire ? T'attends-tu à ce que je te révèle tous mes secrets ? Alors que nous ne nous connaissons même pas depuis vingt-quatre heures ?

Oh non, pas du tout mon ami.

— Ce n'est pas ce que je voulais dire. Qui te paie pour passer du temps avec moi ? Il est extrêmement rare qu'un homme loue mes services aussi longtemps, et tu te comportes avec moi comme un amoureux voulant demander sa petite amie en mariage. Et comme je suppose que ce n'est pas là ton intention...

Je lave mon autre bras avec des gestes lascifs avant de faire disparaître l'éponge dans la mousse entre mes seins. C'est le moment que je choisis pour lever vers lui un regard calculateur. Il reste là à gober les mouches pendant plusieurs secondes avant d'éclater de rire. Pourquoi ? La situation n'a rien de drôle.

— Poses-tu toujours cette question aux clients qui n'ont pas seulement envie d'utiliser tes services, mais qui veulent aussi que tu te sentes bien ? m'interroge-t-il en s'approchant de la baignoire.

Il s'adosse contre la paroi de verre de la cabine de douche, croise ses bras sur son torse musclé, sans me quitter des yeux un instant.

— C'est là qu'est le problème, vois-tu. Aucun client ne se donnerait tant de mal pour me plaire. Tu peux me croire, j'ai de l'expérience dans ce domaine.

Même Gideon, Law et Dorian ont pris ce qu'il voulait de moi au début, sans se poser de questions. Ce n'est que plus tard que j'ai fait la connaissance de leur côté tendre et attentionné.

Lui, il agit selon un plan. Reste à savoir qui en est l'instigateur ? Le nom de Ricarda me vient tout de suite à l'esprit, sans raison apparente. Ce stratagème pour m'espionner et pour en apprendre plus sur ma vie privée est en tout cas digne d'elle. Le photographe est un autre indice prouvant qu'on nous surveille, ou même qu'on voulait nous prendre en photo en train de nous embrasser. Mais dans quel but ? Je n'en sais rien. Pour l'instant.

— C'est très dommage, réplique-t-il avec un regard incrédule et un sourire malicieux. Je suis d'avis que les *escort girls* ne sont pas seulement sur cette terre pour exaucer les souhaits des hommes.

Il vit au pays des merveilles ou quoi ?

— Je n'arrive pas à croire que tu viennes de prononcer cette phrase à voix haute. Bon, j'ai compris, tu ne veux pas me dire la vérité. D'accord.

Je lève ma jambe gauche pour la laver des orteils à la cuisse, tout en souriant à l'éponge. Il me dévore des yeux, son regard caresse chaque centimètre de ma peau nue. Il a peut-être été engagé, mais je suis sûre d'une chose : je lui plais, et ça, ce n'est pas du cinéma.

Il me regarde avec envie, et une bosse se dessine sous sa serviette. Pas besoin de répéter que sa queue est vraiment de toute première qualité.

— Laisse-moi finir de prendre mon bain. Ensuite j'aimerais que tu me donnes l'argent que tu me dois, peu importe de quel porte-monnaie il vient, et je m'en irai. Je

sais que tu n'es pas le fils d'un éditeur. Je sais que la fête d'hier soir a été organisée par quelqu'un d'autre. Pas par toi. Et gare à celui qui a manigancé tout ça...

— Bon, alors allons-y. J'étais bien l'hôte de la soirée, mais j'ai été engagé pour faire ta connaissance et pour garder un œil sur toi, admet-il en s'agenouillant devant la baignoire. Je m'attendais à rencontrer une femme de très mauvaise humeur, mais pas quelqu'un comme toi. Je n'ai pas fait que jouer la comédie.

— Oui, mais tu as joué un rôle, ajouté-je d'une voix sévère.

Pris sur le fait, il hausse les épaules.

— Aurais-tu la gentillesse de faire comme si mon plan fonctionnait toujours ?

— Je veux d'abord savoir qui t'a engagé.

Je m'empare de sa main que je glisse ensuite sous l'eau pour caresser mon ventre et ma chatte. Pas besoin d'user de violence pour obtenir mes réponses, il est déjà très loquace. Ses yeux lancent des éclairs.

— Je te donnerai un nom si tu m'autorises à te sauter une dernière fois.

Sûre de moi, je croise son regard un sourire aux lèvres.

— Il me semble que nous avons trouvé un fabuleux compromis. Marché conclu.

Après tout, pourquoi ne pas saisir l'occasion de s'envoyer encore une fois en l'air ? D'autant plus que c'est le meilleur sexe que j'ai eu depuis bien longtemps.

Je pose une main sur sa nuque et l'attire vers moi pour l'embrasser. Cette fois, c'est moi qui prends ce dont j'ai envie. Je glisse ses doigts entre mes lèvres vaginales avant de les introduire en moi. J'appuie mon pied sur le rebord de la baignoire et écarte un peu plus les jambes pour le sentir encore plus profondément.

Il ne me fera pas de mal. S'il l'avait voulu, il en aurait eu l'occasion à plusieurs reprises. Nos langues avides ne font plus qu'une, il pose une main sur ma joue, monte dans la baignoire, et m'attire vers le haut jusqu'à ce que nous soyons tous les deux à genoux dans le bain. Il essuie la mousse qui recouvre mes seins et mon ventre avant de sucer la peau de mon cou. Ses doigts s'aventurent au plus profond de ma chatte. Sa langue dessine les contours de mon oreille. Une sensation de picotement que je connais bien s'installe immédiatement dans mon bassin.

— Tourne-toi, je veux te prendre par-derrière.

Je souris avant d'obtempérer bien sagement pour cacher que j'ai déjà un plan.

Il appuie sur mes omoplates pour me pousser vers l'avant jusqu'au bord de la baignoire. La lumière vacillante des bougies éclaire les murs en pierres naturelles. Il me pénètre soudain d'un puissant coup de reins. Merde ! Il n'y va pas de main morte.

Une main enserme mon bassin, l'autre passe sous mes seins et redresse mon torse jusqu'à me faire prendre une position à la verticale. Il me serre fermement contre lui et me baise plus vite. Je me raidis pour lui faciliter la tâche, de l'eau dégouline dans mon dos. Il me tringle encore plus vite, plus avidement. Il tortille mon mamelon gauche et me tient prisonnière de ses bras musclés.

Je l'entends gémir dans mon oreille droite, l'eau de la baignoire éclabousse le carrelage au sol. D'une simple pression, il m'indique que je dois à nouveau m'appuyer sur le bord de la baignoire pour pouvoir me ramoner sans retenue. Ses doigts se cramponnent à la chair de mes fesses, les écartent pour permettre à sa queue de s'enfoncer encore plus profondément.

On dirait presque qu'il savait déjà ce que j'aime et ce qui me plaît avant de me rencontrer. J'en aurai confirmation

bientôt.

— C'est tout ? le provoqué-je en jetant un coup d'œil par-dessus mon épaule.

Il a l'air troublé, soudain. Un éclair passe dans ses yeux, et il s'empare d'un objet que je n'avais pas remarqué avant.

— Ne me sous-estime pas, ce n'était que l'échauffement.

Pas de danger. Je sais de quoi il est capable.

— Ah ! Je n'en peux plus d'attendre, susurré-je sur un ton complice.

Il faut reconnaître qu'il se donne vraiment du mal. Et s'il était une *escort* masculine ? Ils sont rares, mais... Soudain, une vibration vient titiller mon clito entre mes lèvres vaginales. Fermement, sans pitié, sa baguette magique et sa queue me rapprochent petit à petit de l'extase. J'ai très chaud, mes mamelons sont durs comme des diamants et...

— Incroyable, jouis-je alors que les muscles de mon vagin se contractent.

Mais il n'a pas l'intention de réduire la cadence ou d'écarter de ma perle la bosse de sa baguette magique. Bien au contraire, il augmente encore l'intensité des vibrations.

Merde ! – ce n'est pas ce que j'avais prévu.

Je tremble de tout mon corps et mes genoux ont du mal à me porter quand le deuxième orgasme me submerge.

— Veux-tu toujours partir ?

Quelle question !

— Toi non plus... haleté-je en baissant la tête. Tu n'as pas l'air...

Je ne peux pas finir ma phrase car un troisième orgasme m'arrache un cri de plaisir. Mes ongles raclent l'émail de la baignoire, sa main libre tient toujours fermement ma hanche et je n'ai aucune chance de lui échapper. Et heureusement qu'il me tient bien, mes genoux en guimauve m'enverraient la tête la première dans l'eau s'il me lâchait.

— Que voulais-tu dire ? Je n'ai pas bien compris. Tu n'as pas assez articulé les derniers mots.

Petit con !

— Toi non plus tu ne...

Mon Dieu, pourquoi ne s'arrête-t-il pas ? Il continue encore et encore. Mon corps tremble comme une feuille, mon clito gorgé de plaisir est complètement surmené, et je ne peux que gémir.

— Pardon ? Exprime-toi, m'incite-t-il de sa voix rauque.

— ... partirais pas, terminé-je ma phrase avant de crier en me trémoussant.

La baguette magique disparaît et il me saute comme un animal jusqu'à ce qu'il jouisse à son tour. *Pas encore une fois sans...* Je me tourne instantanément vers lui, mais j'aperçois du coin de l'œil un emballage de préservatif sur le tapis de bain.

Il se soulage en quelques coups de reins en se cramponnant à mon cul.

— J'ai déjà sauté beaucoup de femmes, mais aucune n'était à la fois aussi rétive et aussi soumise que toi. Tu ferais une très bonne actrice.

— Soumise ? répété-je d'un ton moqueur. Sors de ma chatte et je vais te montrer si je suis soumise.

— Je ne préfère pas. Je veux savourer ce moment avant que tu ne piques une crise.

N'importe quoi. La situation est étrange. Je veux me libérer, mais il ne m'en laisse pas l'occasion. Sa langue et ses lèvres se promènent le long de mon dos. Est-il un si bon comédien ? Peut-il faire tout ça sans vraiment ressentir quelque chose ? Ou bien m'a-t-il dit la vérité tout à l'heure quand il m'assurait qu'il n'avait pas fait que jouer la comédie ?

Il me libère enfin et je me retourne pour lui faire face. Sans hésiter un seul instant, je m'empare de sa queue et de

ses testicules.

— Reprenons depuis le début.

Mes joues sont en feu, je crève de chaud, mais je compte bien lui soutirer la vérité. Il rit et plonge son regard dans le mien.

— Il est temps pour toi de partir, Maron, répond-il sans ciller.

Je serre un peu plus ses parties génitales.

— Soit tu parles maintenant, soit tu cries quelques secondes plus tard.

Il prend mon poignet et le serre comme un étau, si fort que la douleur me force à relâcher sa queue.

— Rentre chez toi, dit-il d'une voix menaçante.

— Pas sans réponse.

— Si tu avais un jour envie de me revoir – surtout vu que nos galipettes étaient de toute première qualité –, tu me trouveras au n° 18 de la rue Meriando-de-Lerôn. Tu seras toujours la bienvenue. Au revoir mon trésor.

Il m'embrasse sur la joue et brièvement sur les lèvres avant de sortir de la baignoire. C'est tout ?!

Je m'empresse de m'extraire à mon tour de l'eau mousseuse.

— Pas si vite !

— Ah, j'allais oublier, tu n'as qu'à emporter le champagne en partant et le partager avec une amie ce soir. Je quitte l'hôtel dans une heure.

Je m'enroule dans une serviette avant de le suivre dans l'autre pièce. Il enfile son pantalon et sa chemise en m'ignorant royalement, comme si je n'étais pas là.

— Tu plaisantes, j'espère ? Nous avons conclu un marché.

— Je voulais te sauter, tu voulais te faire sauter, chacun en a eu pour son argent, tu ne crois pas ? J'aurais vraiment

aimé te garder plus longtemps ici avec moi, mais tes incessantes questions ont ruiné la soirée.

Idiot ! J'attrape son téléphone qui se trouve sur la table. Son écran affiche un nouveau message. Il approche alors de moi pour me l'arracher des mains.

— Donne-moi ça.

— Pourquoi, demandé-je en haussant un sourcil avec arrogance. As-tu peur que je découvre celui ou celle qui t'a engagé ? Avoue que Ricarda est derrière tout ça, qu'elle a fait appel à tes services pour en découvrir encore plus sur ma vie privée.

Mais loin d'avoir l'air de quelqu'un pris la main dans le sac, il semble perplexe, surpris. Le message sur son téléphone est une confirmation de transfert de fonds. Cinq mille euros ont été versés sur son compte, mais le message ne dit pas par qui. Et je ne peux pas non plus déverrouiller son téléphone.

— Je ne peux pas te le dire, ce serait une rupture de contrat. Nous nous sommes bien amusés, nous avons passé de bons moments ensemble, et maintenant fiche le camp, Maron.

Cela faisait longtemps que quelqu'un ne m'avait pas envoyée paître comme ça. D'ailleurs, en y réfléchissant bien, ça ne m'était encore jamais arrivé. Et bien qu'il m'en coûte de l'admettre, son changement de comportement me fait de la peine. Pour ne pas qu'il s'en rende compte, je commence à me rhabiller, puis je chope mon manteau, mon sac à main et mon sac de courses avant de claquer derrière moi la porte de sa chambre d'hôtel.

Pour qui se prend-il ? De quel droit me traite-t-il soudain comme une merde ?

Je m'efforce de ne pas éclater en sanglots et j'appelle Eduard pour qu'il vienne me chercher. Je suis à plus de quinze kilomètres de l'appartement d'Hélène, il est

23 heures et tous les taxis sont sûrement en train de ramener chez eux les visiteurs du marché de Noël en état d'ébriété.

Une fois dans l'ascenseur, je recoiffe mes cheveux aux pointes encore humides et je coince une mèche sous mon bonnet gris en attendant qu'Eduard décroche. J'entends enfin sa voix et les bruits du trafic routier.

— Bonsoir, Maron, ton appel tombe à pic. Quand veux-tu que je vienne te chercher ? me demande-t-il de sa voix grave.

— Bonjour, tout de suite si possible.

— Non, désolé, je dois récupérer Elira en banlieue et tu es en centre-ville. Je ne serai pas là avant trois quarts d'heure au moins. Et puis, la circulation est difficile en centre-ville à cause du défilé.

Super !

— D'accord, je t'attends.

Je n'ai pas le choix de toute façon.

Je me dirige vers les canapés du foyer, vides à cette heure-ci, et m'installe près de la fenêtre, à côté d'un renne lumineux. C'est la tempête dans ma tête. Je veux absolument savoir pourquoi Ricarda l'a engagé ! Elle a atteint son objectif depuis longtemps. Nous sommes séparés. Je n'ai pas eu de nouvelles de cette mégère depuis des semaines. Je suis persuadée qu'elle s'est jetée langoureusement au cou de Gideon. Sa vie va reprendre son cours après sa cure de désintoxication. Il ne m'a pas jugée digne d'un coup de fil, d'un mot ou d'un putain de message. Loin des yeux, loin du cœur. C'est le « loin du cœur » qui me blesse le plus, qui me donne à réfléchir.

Son excuse hypocrite alors qu'il venait de sauter son ex-petite amie ne m'avait pas suffi. Mais l'eau a coulé sous les ponts maintenant, et il aurait pu me contacter. Une fois à la clinique où son travail ne lui prend pas tout son temps, il en aurait sûrement eu l'occasion. Il aurait été si simple de me

faire passer un message par l'intermédiaire de Law ou de Dorian. Il lui aurait suffi d'appeler Luis, Léon ou ma sœur pour avoir mon numéro de téléphone. Il aurait même pu appeler Odette, dans la jungle. Mais il ne s'en donne même pas la peine. Il semblerait que je ne l'intéresse plus. Que je ne vaille pas plus que le grain de poussière sur sa montre qu'il écarte d'une pichenette. Comme si nous n'avions pas un passé commun. Comme si nous n'avions pas connu des moments fantastiques ensemble.

Je mériterais une bonne gifle pour avoir espéré. Ce n'était qu'un minuscule espoir, l'espoir qu'il aurait des remords.

Je ricane amèrement, les lèvres pincées.

Et Christo n'arrange pas la situation. Une personnalité inventée du tout au tout. Je me suis amusée avec lui ces dernières heures, j'avais cru qu'il m'aiderait à me changer les idées, j'avais cru qu'il voyait en moi plus qu'une fille qu'il paie pour sa compagnie. Ça fait mal de toujours être le dindon de la farce. Ils croient tous pouvoir faire de moi ce qu'il leur plaît. Je ne peux plus faire confiance à personne, et je dois même à présent me méfier de mes clients.

Quant à Kean... Il me passe bien un coup de fil de temps en temps, mais il refuse que je lui rende visite. Nous avons rendez-vous ce soir, mais il a dû annuler à la dernière minute. Pourquoi ? Ah, rien à cirer.

Tout va de travers. Je ne trouve même pas un emploi digne de ce nom qui me permettrait de gagner ma vie autrement. Ce n'est vraiment pas ma journée, que dis-je, mon année. Autour de moi, on tombe enceinte, on se marie, on reprend sa vie en main, on construit une maison, on emménage dans un appartement de rêve, on reprend sa place à la tête d'une entreprise. Mais moi, je suis dans l'obscurité absolue. Je trébuche sur tous les obstacles qu'on met en travers de mon chemin et je m'étale de tout mon long. Même des étrangers s'en prennent à moi. Comment suis-je censé

reprendre contrôle de ma vie si d'autres s'entêtent à me manipuler ? C'en est trop. Beaucoup trop !

Je ne demande pourtant pas la lune – vraiment pas. Je veux juste un peu d'ordre dans ma vie. Une motivation pour me lever le sourire aux lèvres le matin, quelque chose qui me rende heureuse. Mais c'est le bide complet ! Je ne me plains presque jamais, je serre toujours les dents, mais... Moi aussi j'ai mes limites. Je fouille dans mon sac à main à la recherche d'un mouchoir. Une larme coule le long de ma joue, et c'est le moment que choisit le réceptionniste pour regarder dans ma direction. Je lui lance un regard furibond.

— Je vous interdis de me regarder comme ça ! hurlé-je.

Le réceptionniste s'empresse de détourner les yeux quand un éclair devant l'hôtel attire mon attention. Dans la semi-obscurité de la rue, je distingue un homme qui me photographie encore une fois. *J'en ai assez !*

Sans même réfléchir une seconde, je me lance à la poursuite du photographe dans la rue. Il veut se faire la belle au volant de sa voiture garée à quelques mètres de l'entrée de l'hôtel, mais je suis plus rapide que lui et je me cramponne à la poignée de la portière.

— Qui êtes-vous ? Que faites-vous ici ? Et pourquoi me prenez-vous en photo ? aboyé-je en tambourinant contre la vitre.

Il est jeune, un peu plus de la vingtaine, et il porte un bonnet en laine noir ainsi qu'une veste d'hiver d'un vert olive. *Merde !* Il appuie sur l'accélérateur de sa Renault et démarre dans un crissement de pneus – sans se soucier le moins du monde que sa fuite me mette au tapis. J'atterris sur le cul, dans la boue. Mon manteau est fichu.

Un père de famille s'écarte de sa femme et de ses enfants pour me venir en aide.

— Que s'est-il passé ? Comment allez-vous ? me demande-t-il, inquiet.

Je ne peux que secouer la tête car ses questions sont exactement les questions que je me pose à moi-même.

Que s'est-il passé au juste ?

Est-ce que je vais bien ?

DORIAN

Mon cœur bat à tout rompre. Je n'ai jamais été aussi nerveux. Je veux une preuve. S'il le faut, je demanderai à mon ange de me donner une preuve tous les jours.

— Tu as fini ? demandé-je en frappant impatiemment à la porte de la salle de bains.

— Oui, attends une seconde, me répond sa voix étouffée par l'épaisse porte en bois d'érable. Ou rejoins les autres, ils se demandent sûrement ce que nous trafiquons. Gideon et Lawrence sont-ils déjà arrivés ?

— Oui, ma fleur. Mais tu n'arriveras pas à me faire bouger d'un centimètre. Je t'attends.

J'entends son adorable rire derrière la porte, puis le bruit de l'eau qui coule et enfin celui de la clef qui tourne dans la serrure. Vêtue d'une robe en laine blanche chinée, elle cache quelque chose derrière son dos et me sourit d'un air malicieux.

— Tiens, tu ne pourras pas croire que je te mens.

Je ne croirai jamais une chose pareille.

Elle me tend le test de grossesse qui affiche un « + » bien visible.

— Le « + » signifie...

Merde, je me conduis comme le dernier des imbéciles, mais je n'avais jamais vu un de ces trucs jusqu'à présent.

— Que le test est positif, bien sûr. Tout va pour le mieux. Je n'aurais jamais dû te parler de ma fausse couche.

— Oh que si, je veux tout savoir. Tu mériterais que je te fesse ton joli petit cul pour m'avoir caché que tu étais enceinte depuis trois mois.

— Et toi tu aurais dû t'en rendre compte plus tôt. La fatigue, les nausées, les fringales... Maron l'a deviné rapidement, ou plus exactement, le hasard lui a ouvert les yeux. Tu vas lui botter le derrière à elle aussi ? se moque-t-elle, une lueur espiègle dans les yeux.

Elle l'a su avant moi ? Je ris dédaigneusement.

— Je mettrai mes menaces à exécution quand l'occasion se présentera.

— J'en suis persuadée, comme je te connais.

Mais pas pendant la grossesse. Plus tard, quand elle aura accouché et qu'elle se sera remise, je prendrais ma revanche. Je n'oublie jamais les menaces que je profère. Et elle le sait.

— Nous devrions rejoindre les autres. Je veux savoir comment va Gideon.

— Ah bon, et moi qui croyais que tu voulais absolument goûter le gâteau de Nadine dont Père nous a fait les éloges.

Elle secoue la tête d'un air dégoûté, sa queue-de-cheval se balançant dans les airs.

— Non merci. Je n'aime pas du tout Nadine.

Elle n'est pas la seule.

Notre entrée dans la salle à manger interrompt une bruyante dispute entre Gideon et Père. Apparemment, Gideon refuse de se justifier et d'apporter à Père la preuve qu'il est clean. Je le comprends, je ne le ferais pas non plus à sa place. Quant à Lawrence, il s'approche de Nadine qui se tient dans la cuisine ouverte et ne la lâche pas d'une semelle. Sans nul doute pour lui casser les pieds. Mon frère ne s'est jamais intéressé à la pâtisserie. Par contre, il adore se foutre

de sa gueule et lui poser des questions pièges pour qu'elle se ridiculise devant tout le monde.

— Dorian, Jane, soyez les bienvenus.

Mon père se détourne de Gideon dont le téléphone se met à sonner.

— Excusez-moi un instant, grogne-t-il en se rendant dans le séjour pour téléphoner tranquillement.

— Vous êtes en retard, constate Père en jetant un coup d'œil pointilleux à sa Patek Philippe.

— C'est de la faute à ma petite vessie, s'excuse Jane.

Je lui lance un regard sceptique. Elle n'a pas besoin de s'excuser auprès de qui que ce soit.

— Je connais ce problème, la nuit en particulier, réplique mon père. C'est une malédiction.

Je n'en crois pas mes oreilles. Mon père ? Faire une remarque pareille devant tout le monde ?

— Changeons de sujet, arrêtons de parler de vessie et d'urètre, et attaquons le café, dit Lawrence qui s'approche de la table en portant un gâteau jaune canari.

— Lawrence ! le réprimande mon père alors que je ricane et que Jane éclate de rire à mes côtés.

— Quoi ? Je veux juste que nous reportions tous notre attention sur ce magnifique chef-d'œuvre culinaire. Vous avez une objection ? Ta femme s'est sali les mains, a transpiré et n'a même pas pris le temps de mettre un tablier pour réaliser ce délice. Pour ma part, je trouve que c'est un exploit grandiose, déclare-t-il, et je secoue la tête à sa voix qui dégouline de sarcasme. Où est Gideon ?

— Au téléphone, réponds-je. Mais avant que nous ne commençons à manger, j'ai une annonce à faire.

Lawrence grimace comme s'il avait des ballonnements puis il prend place à table.

— Nous t'écoutons.

Père s'enfonce dans sa chaise, vêtu comme toujours d'un pantalon à pinces, les jambes croisées et les lunettes piquées sur le bout de son nez. Il pose sur moi un regard intéressé. J'offre une chaise à Jane qui lance des regards amusés sur Lawrence et Nadine. Notre belle-mère n'a pas l'air ravie de notre visite. Lawrence lui gâche le plaisir de son gâteau, et en plus nous lui volons la vedette. Vêtue d'une robe rouge moulante et l'air légèrement vexée, elle se lave les mains dans l'évier avant de prendre à son tour place sur une chaise.

— Je meurs de curiosité, nous dit cette hypocrite en décrochant à Jane un sourire forcé.

— Je ne serai pas long, et je préférerais que Gideon soit avec nous.

À cet instant, je l'entends jurer dans la pièce d'à côté avant d'engueuler quelqu'un. Il raccroche enfin et range son téléphone dans la poche de son pantalon de jogging, comme s'il revenait de l'entraînement.

Le moment n'est pas parfait pour leur annoncer que nous allons avoir un bébé. Enfin...

Les doigts fins de Jane se nouent autour des miens. Je peux voir son alliance en or briller à son annulaire.

— Vas-y. J'avais une affaire urgente à régler, grogne Gideon en tirant violemment sur le dossier d'une chaise sur laquelle il s'assied. Je le fixe longuement. Il a l'air troublé et inquiet. Comme je viens de le dire, le moment est mal choisi.

— Très bien. Les choses sont simples : nous allons avoir un bébé. Voilà, vous savez tout.

Gideon fronce les sourcils de surprise, Lawrence se gratte la tempe, et le visage de Père s'illumine d'un large sourire. Nadine, par contre, semble contrariée.

— Génial ! Tu vas être grand-mère, Nadine. C'est une sacrée bonne nouvelle, non ? Et tu as tout juste trente ans, la taquine Law avant de se lever pour s'avancer vers moi.

— Je savais bien que même toi tu serais capable de marquer un but, me félicite-t-il en me donnant une tape sur l'épaule. Alors ? Fille ou garçon ? Des jumeaux ? Hétéro ? Bi ? questionne-t-il Jane qui pouffe de rire en lui boxant l'épaule.

— Ne sois pas si curieux. Je n'en sais encore rien moi-même.

— Tu sais que les médecins peuvent te le dire de nos jours, n'est-ce pas ? Au cas où cela t'intéresserait.

— Tais-toi, Law, le gronde-t-elle en l'autorisant quand même à la prendre dans ses bras.

— C'est merveilleux, s'exclame mon père en se levant à son tour.

Nadine l'imité. La commissure de ses lèvres tressaille nerveusement, comme si elle avait envie de vomir. Elle nous scrute des pieds à la tête, et son regard révèle le véritable niveau de sa joie pour nous. À savoir zéro. Je ne sais pas si elle compte avoir des enfants avec Père un jour. Mais en tout cas, elle n'a pas du tout l'air ravie pour nous.

— Magnifique, félicitations, prononce-t-elle entre ses dents en embrassant Jane sur la joue.

Rayonnant, Gideon est le dernier à se lever.

— Que dire ? Bravo, c'est l'ordre des choses. Toutes mes félicitations. Je vais être oncle pour la première fois.

Il serre Jane dans ses bras avant de murmurer à mon oreille.

— Je suis désolé mais je dois partir, il faut absolument que je sois dans le prochain avion à destination de Marseille. Couvre-moi s'il te plaît.

— Que se passe-t-il ? lui demandé-je en fronçant les sourcils et en l'attrapant par l'épaule pour qu'il ne puisse pas se défilé.

— Maron a découvert que Christo a été engagé. Elle vient de quitter l'hôtel. Je veux m'assurer de sa sécurité tant que Dubois est en liberté.

J'ai tout de suite dit qu'engager Christo n'était pas une bonne idée.

— Nous venons avec toi, décidé-je spontanément alors que Jane me lance un regard inquisiteur.

— Qu'y a-t-il ? me demande-t-elle en serrant mes doigts un peu plus fort.

— Nous devons partir pour Marseille, réponds-je.

— Vous n'avez pas besoin de venir avec moi. Restez ici, passez un peu de temps avec Père et répondez à toutes les questions qu'il a sûrement à propos du bébé. Il est heureux, ça saute aux yeux. Félicitations, Jane, ajoute-t-il en l'embrassant sur le front.

— Il est temps pour nous de goûter ton gâteau, déclare Lawrence qui a découpé le dessert et qui commence à servir les parts. La consistance est un peu dure, tu ne trouves pas ? demande-t-il à Nadine en se penchant devant Père qui n'entend pas sa remarque. Mais attendons avant de juger, tout ce qui est dur n'a pas forcément mauvais goût. Tu vois ce que je veux dire, ajoute-t-il.

Son regard croise celui de Père qui abat son poing sur la table.

— Maintenant c'est assez, mon garçon. Je vous ai invités à prendre le café mais je n'ai pas envie d'écouter tes petites allusions salaces que tu as apprises d'une hirondelle de trottoir !

— Comment ? Je ne sais pas du tout ce que tu crois avoir compris. Moi en tout cas, je goûte. Vous avez fini vos messes basses, là-bas ? Ou bien ne retrouvez-vous plus le chemin jusqu'à vos chaises ? nous interpelle-t-il avant de coincer sa serviette de table dans le col de sa chemise.

Il porte la fourchette à sa bouche et sourit avec délice. Puis il mâche, et mâche, et mâche encore. Son sourire perd de son assurance et il fronce les sourcils.

— Divin, vraiment. Je n'aurais voulu rater ça pour rien au monde. Mais je dois partir maintenant.

Qu'est-ce que c'est que ces manières, s'exclame mon père. Asseyez-vous.

— Je suis désolé, je dois rentrer plus tôt que prévu. Nous avons discuté de tous les détails importants. Je t'appellerai la semaine prochaine, s'excuse Gideon en décrochant son manteau d'un cintre avant de dire au revoir à Matilda, l'employée qui voulait juste servir le café.

— Je t'accompagne, ajoute Lawrence en jetant sa serviette sur la table avant de se lever. Remettons ça à un autre jour. Nous avons une affaire plus urgente à régler.

— Et de quoi s'agit-il exactement ? exige de savoir mon père d'une voix forte en se levant à son tour.

À son expression, je prédis que Lawrence va en voir de toutes les couleurs, comme quand nous étions enfants. Et il le mériterait même un peu.

— Nous voulions passer du temps tous ensemble, Gideon vient de sortir de la clinique, Jane est enceinte, et vous ne pensez qu'à faire des bêtises.

— Tout n'est pas perdu, répliqué-je. Nous nous verrons à Marseille la semaine prochaine.

— Mais...

Je m'empare du poignet de Jane pour prendre congé de mon père avant qu'il ne se mette vraiment en colère. Gideon lui chuchote quelque chose à l'oreille, et il secoue la tête. Lawrence attrape au passage son morceau de gâteau.

— Pour les sans-abri. Les pauvres ne peuvent pas se permettre d'être difficiles. Ce serait dommage que ce gâteau finisse à la poubelle.

Il sourit narquoisement à Nadine avant de nous doubler pour ouvrir la porte à Jane.

— Une chose est sûre, nous ne tenons pas tous dans mon Aston. Et je n'ai pas envie que nous nous serrions pour faire

des câlins.

— Arrête ton baratin et monte dans ta voiture, rétorque Gideon.

— Et si tu me disais où est le feu ? demande Lawrence qui marche le long de l'allée décorée de guirlandes lumineuse pour rejoindre sa voiture. Ce n'est pas que j'ai envie de me plaindre d'avoir été obligé de quitter la plus belle fête de ma vie, mais...

— Christo s'est fait démasquer, répond sèchement Gideon. Nous devons rentrer à Marseille.

— C'est ce que je te disais tout à l'heure.

— Oui, mais nous devons rentrer tout de suite, pas dans quelques jours ! Alors redeviens sérieux un peu, il faut absolument que nous attrapions le prochain vol.

Gideon monte dans la voiture de Law pendant que Jane et moi nous approchons de la mienne.

— Les choses ne se sont pas déroulées comme prévu, dit Jane une fois dans la voiture, alors que je démarre le moteur.

— L'important, c'est que nous nous réjouissons de la venue de notre enfant. Les autres sont heureux aussi, même si les célébrations ont été interrompues. Je t'aime, ma fleur, susurré-je à quelques millimètres de ses lèvres alors que les feux arrière du véhicule devant nous s'allument et que son moteur vrombit.

Je passe mes doigts dans ses cheveux et je l'embrasse jusqu'à ce que la voiture de devant klaxonne bruyamment. *Qu'ils aillent se faire voir !* Je tiens à prendre ces quelques secondes seul avec elle, d'autant plus que l'après-midi se termine dans un désastre. Heureusement que la famille de Jane n'est pas aussi chaotique que la nôtre.

Ma main glisse tendrement sur son bas-ventre et je l'embrasse plus fougueusement.

— Je t'aime aussi, Dorian. Notre enfant. C'est tellement incroyable. J'ai l'impression de rêver.

— Moi aussi.

Je l'embrasse sur le front. Encore un coup de klaxon.

Putain de frères !

— Nous devons y aller. Mais ce soir, tu m'appartiens, susurré-je avant d'accélérer à la suite de l'Aston Martin argenté.

Les couinements de Dyke me tirent du sommeil. Il glisse son museau sous les draps, sa truffe humide touche ma joue, et il me lèche le nez.

— Pas encore, maugréé-je dans mon oreiller.

J'entrouvre les yeux pour jeter un regard sur mon réveil qui m'apprend qu'il est déjà 9 heures du matin. Mais je ne vois aucune raison de sortir un pied hors du lit. J'ai mis plus d'une heure pour rentrer en métro chez Hélène, hier soir. Sinon j'aurais dû attendre Eduard pendant au moins une heure et demie, j'ai donc décidé de prendre le métro, en compagnie de fêtards bien éméchés. Il m'a fallu changer deux fois de ligne, mais j'ai fini par arriver. Je n'ai pas eu la force de me doucher et je suis tombée sur mon lit en sous-vêtements.

J'entends un aboiement derrière la porte, puis celle de l'entrée claque. Hélène doit déjà être debout. Dyke trotte vers la porte pour aller la rejoindre.

Je referme les yeux, bien décidée à me rendormir, quand mon smartphone se met à sonner. *Putain ! Ça vous ennuerait de me laisser tranquille ?*

— Allô, décroché-je d'une voix ensommeillée.

— C'est Léon. Tu as reçu les détails de ton engagement ?

— Quel engagement ? demandé-je.

— Ne me dis pas que tu es encore en train de pioncer ?

— Mm... Je te rappelle plus tard. Donne-moi juste deux heures, soupiré-je dans le téléphone alors que j'entends le signal m'apprenant qu'une autre personne essaie de me joindre.

Mais que se passe-t-il ce matin ? C'est dimanche, le jour prédestiné pour faire la grasse matinée.

— Bon d'accord, mais n'oublie pas.

Oui, plus tard, quand je serai moins comateuse.

L'écran affiche un numéro que je ne reconnais d'abord pas, et ce n'est que quand j'ai déjà appuyé sur le symbole vert que je remarque les trois 7 et me rappelle à qui appartient ce numéro.

— Merde ! juré-je.

— Attends, ne raccroche pas. Je dois te parler, c'est urgent, me dit une voix que je n'avais plus entendue depuis deux mois.

Mon cœur s'arrête de battre au son de cette voix. Gideon.

— Tu es encore là ?

J'ai l'impression qu'il est essoufflé, comme s'il parlait en marchant. En fond sonore, j'entends des annonces émises par des haut-parleurs, les cliquetis de roulettes de valises qu'on tire sur du carrelage, et des discussions incompréhensibles. Ai-je envie de lui parler ? Maintenant ? Dans cet état ?

La main qui tient le téléphone tremble nerveusement, et je raccroche.

— Ça alors ! murmuré-je tout bas en reposant mon smartphone sur la table de nuit.

Je le mets en mode silencieux pour ne pas entendre si jamais Gideon essaie encore de me joindre. Je préfère dormir quelques minutes de plus plutôt que lui parler. Ce n'est vraiment pas le bon moment. J'ai mal à la tête, comme si une

perceuse sévissait sous mon crâne. En plus, j'ai soif, mais j'ai trop la flemme pour me lever.

La tête remplie de questions, je me retourne en bâillant dans l'espoir de me rendormir. Et, ô miracle, j'y arrive. Je me réveille vers 11 h 30, m'étire dans le lit et ouvre les yeux.

— Maron ? murmure-t-on à la porte. Es-tu réveillée ?

— On ne pose cette question que quand on sait qu'on dérange.

Hélène soupire en riant avant d'entrer dans ma chambre. Elle est suivie par un léger trottement. Roy.

— Je t'ai fait du café.

Vêtue d'un pantalon de jogging, elle s'assied au pied du lit, une jambe repliée sous elle, et me tend une tasse fumante.

— Allez, debout.

— J'ai pas envie.

— Il le faut. Tu ne devineras jamais ce qui vient d'arriver.

Ça ne peut pas être pire qu'un coup de fil de Gideon – pensé-je en m'appuyant sur mes coudes pour me redresser un peu.

— Que s'est-il passé ?

— Gideon a appelé.

Quoi ? Mais il est têtu !

— J'espère que tu as raccroché sans dire un mot, comme nous en avons convenu, répliqué-je en passant une main dans mes cheveux, la bouche grande ouverte dans un bâillement.

Il n'a pas d'autres moyens de me contacter. Mais je sais maintenant qu'il connaît mon lieu de résidence. Ça complique les choses.

— Oui, je te le jure. En tout cas, les six premières fois. À la septième, je lui ai demandé ce qu'il voulait au juste.

C'est tout à fait lui, quand il s'est mis quelque chose dans la tête, il n'en démord plus. Je lève les yeux au ciel avant de me laisser tomber en arrière sur le matelas, un bras sur mes

yeux pour ne pas voir les rayons du soleil qui entrent dans la pièce par la fenêtre.

— Que voulait-il ? demandé-je à voix basse.

— Te parler.

Je savais déjà ce qu'elle allait dire avant même que les mots ne soient sortis de sa bouche.

— Je lui ai dit que tu n'étais pas là, et il m'a demandé de te transmettre un message.

Waouh.

— Lequel ?

— Il te donne rendez-vous aujourd'hui, au Petrova, en centre-ville, à 13 heures.

C'est une blague, j'espère !

— C'est très important et tu dois absolument venir – il tenait à ce que je te le dise. Et si tu as des questions, tu sais comment le joindre.

J'ai une tonne de questions à lui poser, j'ai même fait une liste qui se trouve dans la sacoche de mon ordinateur portable en ce moment même. Mais je n'ai pas une seule fois cédé à la tentation de l'appeler pour qu'il me donne les réponses. Et je ne tiens pas à ce que les choses changent.

— Quelle charmante façon de m'inviter à déjeuner, tu ne trouves pas ?

Hélène hausse les épaules, le regard dans le vide, et j'accepte la tasse de café.

— Que vas-tu faire ?

Je peux être honnête avec elle car je lui ai raconté ce qui s'était passé lors de notre séparation.

— Ne pas y aller. Du moins, je vais d'abord prendre une douche pour me réveiller, réponds-je dans un sourire que j'ai du mal à produire.

Deux possibilités s'offrent à moi : le retrouver à 13 heures et écouter ce qu'il a à me dire, ou ne pas aller au rendez-vous et prendre le temps de digérer le fait qu'il m'appelle à

l'improviste après un silence de neuf semaines, et en plus avec un message urgent.

Veut-il vendre notre maison ? Veut-il me prendre Dyke ? Veut-il que je lui rende les cadeaux qu'il m'avait offerts ? Aucune idée.

Je ne sais pas quoi faire – mais je vais y réfléchir.

* * *

Encore un peu chiffonnée et intérieurement bouleversée, je fais passer mon téléphone d'une main gantée à l'autre. Qu'est-ce que je fais ici ?

Pourquoi suis-je venue ?

Pour qu'il m'arrache le cœur encore une fois, jusqu'à ce qu'il n'en reste plus que des lambeaux ?

Mon souffle forme des nuages de condensation en quittant mes lèvres. Il fait drôlement froid, moins sept degrés, et j'ai les pieds congelés dans mes bottes Guess. Heureusement que j'ai pensé à mettre un bonnet, ou mes oreilles seraient déjà tombées.

Je suis devant le restaurant en question, avec dix minutes d'avance – mais je n'ai encore vu personne. Je m'étais attendue à ce que Law ou Dorian soient dans les parages, qu'ils s'assurent que je vienne.

Mais non, je ne vois que des étrangers, des voitures inconnues. Et des cyclistes suicidaires qui roulent sur les trottoirs gelés.

Plus que cinq minutes.

À quoi bon. Je devrais m'en aller.

Mon cœur n'avait plus battu aussi fort depuis bien longtemps, et je suis on ne peut plus nerveuse. Je déteste me sentir ainsi, j'ai l'impression de ne pas être maître de moi-même à cause de l'adrénaline qui coule dans mes veines.

OK, j'attends jusqu'à 13 heures précises, pas une minute de plus. Pourquoi ai-je accepté de venir, comme si j'étais une adolescente stupide contrôlée par ses hormones ?

Parce que je tiens à lui ? Parce que je veux savoir ce qu'il a de si important à me dire ?

Putain de merde ! Dépêche-toi ou annule tout. Si tout ceci n'est qu'une plaisanterie, je ne la trouve pas drôle.

Je dévisage chaque passant qui entre ou sort du restaurant, je scrute chaque voiture. Et je retiens mon souffle à chaque fois que retentit la clochette de la porte d'entrée.

Treize heures et deux minutes. Il est rarement en retard. Jamais en fait. Et même s'il est en retard, il connaît mon numéro. Pourquoi ne m'appelle-t-il pas ? Il pourrait au moins m'envoyer un mot du genre : « Je serai en retard. » Mais non, rien.

Je mériterais qu'on me botte le cul alors que j'attends cinq minutes de plus, aussi congelée qu'un glaçon.

— Tu n'es qu'une idiote, juré-je à voix basse dans mon écharpe en retournant à ma voiture.

Léon a mis l'Audi R8, le nouveau modèle, à ma disposition depuis une semaine. Une fois assise à l'intérieur, je martèle furieusement le volant à coups de poing avant de passer la marche arrière pour sortir de la place de parking où je m'étais garée.

Et un critère de plus sur ma liste des pour et des contres m'aidant à décider si je dois définitivement tirer un trait sur Gideon Chevalier.

GIDEON

Incroyable ! À Londres, nous sommes montés dans l'avion à 9 h 30, avec un atterrissage prévu à 11 h 40, en tenant compte du décalage horaire. Mais l'appareil ne décolle pas : nous attendons que des hôtesses de l'air rejoignent notre avion.

J'ai laissé mon message à Maron il y a une demi-heure environ, et je ne pense pas qu'il soit déjà nécessaire de l'informer du retard de mon vol. De toute façon, elle ne répond plus au téléphone.

Elle serait même capable de ne pas se rendre au rendez-vous. Mais si j'essaie encore une fois de la joindre, il y a de fortes chances pour qu'elle change de nouveau de numéro de téléphone, et il faudra que je recommence mes recherches à zéro.

— On va finir par démarrer, oui ou non ? se plaint Lawrence, assis dans un fauteuil de première classe, dans la première rangée.

Il finit par se lever pour aller frapper à la porte entrouverte du cockpit. Complètement inutile, bien entendu.

— Mesdames et messieurs, l'attente ne devrait plus durer qu'une dizaine de minutes. Nous vous prions de rester à votre place, déclare le copilote à l'attention des passagers.

Dorian ricane en observant Lawrence qui retourne à son siège.

— Je pense qu'ils n'ont fait cette annonce que pour se débarrasser de lui, dit-il en sirotant son champagne alors que Jane tape nerveusement du pied.

— Idiot, lui murmure Lawrence avant de s'affaler dans son siège. Si j'entends encore une fois la même annonce, je me mets aux commandes de l'avion. Nous aurions dû réserver un jet privé au lieu de faire confiance à cette putain de ligne aérienne qui est tout aussi ponctuelle que la SNCF. Service de merde.

À peine sept minutes plus tard, quatre hôtesse de l'air montent dans l'avion, leur valise à la main, à bout de souffle, et referment la porte derrière elles. Enfin, nous allons pouvoir décoller. Mais non ! Il nous faut encore attendre vingt minutes ! *Putain de bordel de merde !*

Je vais me retrouver dans les airs sans aucun moyen de contacter Maron pour lui expliquer mon retard.

Que se passera-t-il si elle vient au rendez-vous et que je ne suis pas là... ?

Je serre les poings en fixant la piste de décollage qui défile.

Comment lui expliquer ?

Nous avons à peine mis les pieds sur le sol britannique que je voulais l'appeler, entendre sa voix. Non, je voulais être auprès d'elle, nous avons tant de choses à discuter. J'avais hâte d'être à Marseille, que je n'avais pas vue depuis deux mois. Et voilà que nous sommes coincés.

— Nous arriverons à temps, me dit Jane en se penchant en avant pour me lancer un sourire se voulant rassurant. Et même si ce n'était pas le cas, nous savons où elle habite. Nous lui rendrons une petite visite.

— Je ne crois pas. Elle n'ouvrirait pas la porte de toute façon.

Surtout si nous nous pointons tous en même temps. Je ferais bien de préparer un plan de secours, ça m'aidera à me calmer.

Je frotte mon pouce contre mes doigts en concoctant mon plan. Je vais me rendre dans notre maison. La villa est vide depuis longtemps, seuls l'intendante, les femmes de ménage et les jardiniers s'y sont rendus pour tout garder en ordre. D'après ce que je sais, Maron n'y est pas venue une seule fois. En février, elle avait emporté, avec l'aide de Chlariss, ses vêtements et ses effets personnels, abandonnant tous les meubles, les appareils électroniques et autres objets décoratifs. Ces choses ne sont pas des sujets de dispute à ses yeux, d'autant plus qu'elle sait que c'est moi qui les ai payées.

Je vais donc d'abord me rendre à la maison et lui demander d'accepter un autre rendez-vous ce soir. Et si elle refuse, décide d'annuler ou ne répond tout simplement pas à son téléphone, et bien j'irai la voir chez elle. Elle doit être mise au courant du rapport entre Ricarda et Dubois. Il est très important qu'elle sache à qui elle se frotte. Elle doit savoir. Si elle refuse mon aide, je veux qu'elle ait toutes les informations en main pour pouvoir parer à toutes les éventualités.

Je me moque même qu'elle aille chez Gerand ou qu'il vienne chez elle, du moment qu'elle soit en sécurité. J'aurais dû tenter bien plus tôt de découvrir ce qui se tramait en coulisses.

Un coup d'œil à ma Rolex m'apprend qu'il est 10 h 15. Merde ! Je n'arriverai jamais à temps pour notre rendez-vous.

Après que l'avion a enfin décollé, je décide d'essayer de dormir pour rattraper le manque de sommeil. Nous avons volé toute la nuit, douze heures durant lesquelles je n'ai pas fermé l'œil. Le *jetlag* va être terrible.

Un instant plus tard, une hôtesse de l'air me réveille. Sa collègue distribue des magazines.

— Désirez-vous boire quelque chose ?

Et merde ! Au diable le sommeil !

— Un double expresso, commandé-je avant de renverser la tête en arrière.

Lawrence joue à un jeu quelconque sur sa tablette, Dorian lit une revue et Jane somnole appuyée sur son épaule. Les hôtesse de l'air n'ont pas l'air de l'empêcher de dormir. Et elle est enceinte.

Je suis vraiment heureux pour eux. Ils l'ont mérité. Tout est tellement plus simple pour eux. Est-ce que je peux m'imaginer avoir des enfants un jour ? Je me suis posé cette question deux fois dans ma vie. La première, j'avais vingt et un ans. Ma petite amie du moment avait chialé pendant des heures au téléphone parce que ses règles avaient du retard et qu'elle avait peur d'être enceinte. Ces quelques heures furent les plus sombres de ma jeune vie. Je l'ai accompagnée dans une pharmacie pour acheter un test de grossesse, et nous avons pu constater qu'elle n'était pas enceinte. Ce soir-là, j'ai fait la fête jusqu'à être ivre mort. Qu'aurais-je fait d'un enfant ? Rien. J'étais jeune, indépendant, et je venais de commencer mes études. De plus, je suis sûr que mon père aurait tout fait pour la convaincre d'avorter. Il ne supporte pas de scandales dans la famille. Et ma mère aurait été dans son camp.

La deuxième fois, j'étais avec Maron. Elle prenait des antibiotiques à cause d'une angine, et nous n'avions pas pensé que les médicaments pouvaient contrecarrer les effets de la pilule.

Elle a piqué une crise de nerfs, je m'en souviens parfaitement. Elle s'est ruée chez son gynéco pour qu'il lui prescrive la pilule du lendemain. J'ai accepté sa décision, même si je n'étais pas entièrement d'accord.

Après tout, nous avons l'âge idéal pour avoir des enfants. Je ne veux pas attendre d'avoir quarante-cinq ans avant de devenir papa. Mais je connais le point de vue de Maron. Elle ne veut pas d'enfants pour l'instant. J'ai toujours toléré son opinion jusqu'à présent, mais...

Merde, mais je pense vraiment à n'importe quoi !

Je passe une main dans mes cheveux, les yeux fixés sur la fenêtre, et je finis par m'endormir. Une secousse sous mon cul me réveille un peu plus tard. Nous sommes sur la piste d'atterrissage. L'avion freine, et je suis légèrement catapulté vers l'avant.

Il était temps. Il est 13 h 10. J'ai raté le rendez-vous.

Dès que nous descendons de l'avion, j'essaie de joindre Maron sur son portable. Mais le répondeur se met tout de suite en marche. *Merde !*

— Alors ? me demande Lawrence en bâillant à côté de moi avant de refaire sa queue-de-cheval. Tu arrives à la joindre ?

Quelle question idiote.

— Elle répondrait tout de suite si c'était moi qui appelais.

— Je ne préfère pas, répliqué-je en cherchant le numéro d'Hélène pendant que nous faisons la queue au contrôle des passeports.

— Merde ! juré-je à voix basse.

Elle ne répond pas non plus. Comme si elles étaient ensemble. À cette heure-ci ? Elle ne devrait pas avoir de client. Mais peut-être que si après tout.

Il me vient l'idée d'appeler le patron de Maron.

— Secondlove, Julie Belleau à l'appareil. Que puis-je faire pour vous ? me répond la voix sympathique de la femme avec qui j'avais déjà parlé deux ans plus tôt.

— Ici Gideon Chevalier, j'aimerais parler à Maron Noir si elle est dans les bureaux de l'agence en ce moment.

Je n'y crois pas vraiment, mais on ne sait jamais. Lawrence fronce les sourcils et passe le temps en feuilletant

son passeport.

— Oh, monsieur Chevalier. Euh... Attendez un instant.

Serait-elle vraiment là ? J'attends avec impatience que la secrétaire revienne au bout du fil. Je suis pressé.

— J'ai ici un mémo de Maron pour le cas où vous appelleriez.

Pardon ?

— Il est écrit : « N'essaie pas de me joindre par le biais de mon agence », chuchote-t-elle comme si elle avait du mal à déchiffrer l'écriture. « Sinon, je demanderai à Julie de bloquer ton numéro. » C'est signé « Maron ».

Hilarant, il y avait longtemps que je n'avais pas ri autant.

— Très bien. Et si je voulais parler à son patron. Léon Arago ?

Elle se racle discrètement la gorge avant de répondre.

— Eh bien, le mémo ne dit rien à ce sujet... Je... Attendez un instant.

Elle repose l'écouteur et je dois encore prendre mon mal en patience. Quel cinéma.

— Que se passe-t-il ? me demande Dorian. À qui parles-tu ?

— À Julie, la secrétaire de l'agence.

— Je t'avais prévenu que Maron allait couvrir ses arrières, déclare-t-il en me lançant un regard curieux.

Il a hâte de voir si j'arrive à la joindre ou si elle m'envoie balader.

Soudain, quelqu'un se racle la gorge au bout du fil.

— Oui, comment puis-je vous être utile ? répond Arago.

Il en a mis du temps.

— Gideon Chevalier à l'appareil. J'ai une information de la plus haute importance.

Je roule dans le lotissement jusqu'au n° 41a, devant lequel je me gare. Ce soir, mon engagement m'amène chez des particuliers, ce qui ne m'arrive pas souvent. Et j'ai rendez-vous avec un couple. Ce qui est encore plus rare, mais qui peut être très divertissant. Beaucoup de couples souhaitent faire l'expérience d'une partouze à trois. Il existe de nombreuses possibilités de passer une annonce à la recherche d'un partenaire pour l'occasion, mais les résultats sont souvent décevants. C'est pourquoi ils préfèrent faire appel à une agence pour exaucer leur souhait.

Les hommes adorent regarder deux femmes qui s'embrassent, qui se caressent vêtues de lingerie affriolante, qui se lèchent la peau. Et puis il y a ce fantasme de coucher avec deux femmes le même soir. Si mes clients sont un couple harmonieux sachant ce qu'il veut, ce sera de l'argent facilement gagné.

Elle est avocate en droit public, il est employé par le conseil régional. Bref, ils ont les pieds sur terre. Ils ont tous les deux dépassé la quarantaine, mais j'ai l'habitude de louer mes services à des hommes plus âgés.

Vêtue d'un manteau dissimulant une robe moulante avec un décolleté ajouré, d'une paire de collants noirs et d'escarpins, je descends de ma voiture. Je m'empare de mon

sac à main, vérifie une dernière fois que mon portable est en mode silencieux, puis je m'approche du portail en acier.

La sonnette est équipée d'un petit écriteau sur lequel est inscrit le nom « Nerval ». Je suis à la bonne adresse.

Je me suis aspergée de mon parfum préféré, Coco Mademoiselle de Chanel, et, ce soir, je me suis juste légèrement maquillée. J'appuie sur le bouton. Cinq secondes plus tard, le portail s'ouvre et j'entre dans la propriété.

— Maron ! m'interpelle soudain quelqu'un alors que le portail vient de se refermer derrière moi et que je dépasse les buissons couverts de neige.

Gideon ? Putain ! Qu'est-ce qu'il fait là ?

Je me retourne pour lui faire face. Il se tient de l'autre côté du portail, vêtu d'un costume et d'un manteau en cachemire. Je distingue sa Maserati derrière lui, la portière côté conducteur est encore ouverte.

— Va-t'en Gideon ! lancé-je en faisant mine de tourner les talons. Je n'ai pas le temps de jouer. Tu m'as posé un lapin à midi.

— Tu es vraiment venue ?

Naturellement. Il ne s'était vraisemblablement pas attendu à cela.

— Oui, mais pas toi !

Je dois déglutir plusieurs fois pour me débarrasser de la boule qui semble avoir fait son apparition dans ma gorge. Il m'est difficile de me détourner alors qu'il est bien là devant moi, ses cheveux châtain plus longs qu'à l'accoutumée, les ombres des réverbères mettant en valeur les traits de son visage, son charisme si séduisant et sa silhouette que je connais si bien. Mais j'ai des clients qui m'attendent. Je ne peux pas les faire poiroter pour discuter avec lui comme si de rien n'était.

— J'étais coincé dans un avion et...

— Je ne veux rien entendre. Plus un mot. Plus une excuse. Plus rien. Je dois y aller.

— Écoute-moi !

Non ! Non mais, pour qui se prend-il ? Arriver ici à l'improviste, chez mon client... Comment a-t-il eu cette adresse ? Par l'intermédiaire de l'agence ? J'ai pris des précautions pour que cela n'arrive pas. Peut-être n'ai-je pas été assez claire en disant à Julie qu'elle ne devait rien lui révéler s'il appelait.

— Je ne peux pas et ne veux pas t'écouter. Disparais ! répliqué-je en me dirigeant vers la maison. Les habitants ont dû nous voir, il y a de la lumière au rez-de-chaussée. À travers la fenêtre, j'aperçois un feu de cheminée et des lampadaires qui éclairent la pièce.

J'entends retentir la sonnette, Gideon doit être en train d'appuyer sauvagement sur le bouton. Que fait-il ? Il va me faire perdre mon client !

— C'est la dernière fois que je te le dis, Gideon, disparais. J'en ai fini avec toi. Une bonne fois pour toutes ! aboyé-je sur un ton venimeux.

Je ne veux pas qu'il m'attende, et je ne veux pas non plus qu'il m'espionne juste sous prétexte qu'il est de retour en France. Je lui ai donné la chance de me voir à midi. Sa dernière chance. Apparemment, le destin a fait en sorte que son avion ait du retard. Qu'il en soit ainsi. Il est trop tard.

— Tu étais au Petrova ce midi, déclare-t-il soudain d'une voix calme et concentrée. Tu ne serais pas venue si tu n'avais pas voulu me voir.

Pourquoi faut-il qu'il complique toujours les choses ? Je m'immobilise à quelques mètres des marches menant à la porte d'entrée. Il a raison. Mais cela ne change rien à ma décision.

— Je ne suis pas ici pour te reconquérir.

Et encore un coup de poignard dans le cœur. *Ah non ?*

— Du moins, j'ai l'intention de te laisser tout le temps nécessaire, comme tu l'as déjà remarqué.

J'aimerais lui raconter que j'allais bien pendant son absence, que ma vie s'était stabilisée et que j'avais de nouveaux objectifs. Mais ce serait un mensonge.

— Je t'en remercie, ça m'a fait du bien de ne pas être obligée de te voir tous les jours, rétorqué-je méchamment. Et maintenant, si tu veux bien m'excuser...

Je pose un pied sur la première marche alors que la porte s'entrouvre devant moi.

— Il y a une chose que tu dois absolument savoir avant d'entrer dans cette maison, crie-t-il derrière moi en secouant les barreaux en fer du portail.

Je me tourne encore une fois vers lui.

— Quoi ? demandé-je, énervée.

— Dubois est sorti de prison. Il veut te retrouver pour se venger.

Ridicule. Il veut jouer les protecteurs ? Il veut me prévenir ? Il aurait pu m'écrire. La peine de prison de Dubois était accompagnée d'une interdiction formelle de s'approcher ou d'entrer en contact avec moi. Il n'est pas assez idiot pour risquer un autre séjour en prison. Il est peut-être furieux contre moi, mais il n'a eu que ce qu'il méritait. Je ne suis pas responsable de ses actions.

— Ne sois pas ridicule, Gideon.

J'éclate de rire et commence à me retourner quand je remarque l'expression atterrée sur son visage. Je ne m'attendais pas à ce qu'il se vexe aussi facilement.

— Que fais-tu ici ? me demande-t-il soudain.

— Que veux-tu dire ? répliqué-je avant de comprendre que ce n'est pas à moi qu'il s'adresse, son regard se portant sur l'entrée de la maison, derrière moi.

— Ricarda... murmuré-je.

— Je ne m’attendais pas non plus à te voir, Gideon. Désolée, mais tu n’es pas invité à notre petite fête de ce soir.

— Oh non ! m’écricé-je en tournant les talons.

Dans quel guêpier suis-je encore allée me fourrer ? Pourquoi les personnes qui m’ont engagée ne sont-elles pas dans la maison ? Chaque client doit présenter une carte d’identité ou un passeport. Je m’en serais donc aperçu si cette salope avait fait appel à mes services.

— Ouvre ce foutu portail ! grogne Gideon en secouant les barreaux pendant que j’avance vers lui.

Ricarda, vêtue d’un pantalon noir moulant, d’un blazer sombre et d’un chemisier blanc, m’emboîte le pas.

— Attends un peu, Maron. Toi tu gâches tout, s’adresse-t-elle à Gideon. Nous ne t’attendions que plus tard.

Nous ? Qu’est-ce que cela veut dire ?

Elle m’attrape par l’épaule, je me retourne et la gifle dans le même élan.

— Ne me touche pas, pouffiasse ! craché-je.

Elle porte une main à sa joue et me fusille du regard.

— Ne recommence jamais ça.

— Je recommencerai autant de fois que nécessaire.

J’aurais dû lui en mettre une bonne depuis longtemps, après tout ce qu’elle m’a fait endurer ! Le picotement dans mes doigts me permet d’apprécier encore plus longtemps la satisfaction de l’avoir giflée. Mais je ne veux plus perdre mon temps avec elle. Une fois devant le portail, je remarque que Gideon sourit d’une oreille à l’autre. Je ne vois pas pourquoi : il en mériterait plus d’une lui aussi. J’appuie sur la poignée, mais le portail est verrouillé. Merde ! Gideon essaie à son tour, mais Ricarda s’immobilise derrière moi en faisant cliqueter un jeu de clefs.

Je lui fais face, les poings sur les hanches.

— Ouvre immédiatement ce portail ou je t’explose les rotules. Et ne va pas t’imaginer une seconde que je n’oserais

pas le faire, la menacé-je.

Elle scrute mon visage, comme si elle m'évaluait.

— Tu veux bien m'aider ? appelle-t-elle sans se retourner.

À qui s'adresse-t-elle ? À son mari imaginaire ? Ridicule. Soudain, un homme apparaît dans l'ouverture de la porte. Blond, les cheveux courts, des lunettes. Mon estomac se noue. Je l'ai déjà vu. Dans le restaurant chinois à Dubaï, mais je ne le reconnais que maintenant. Il a tellement changé.

— Quel hasard de se rencontrer à nouveau.

La boucle est bouclée.

— Merde, aide-moi ! supplié-je Gideon qui a lui aussi reconnu Dubois et qui tente aussitôt d'escalader le portail de trois mètres de haut. Je me retourne et essaie à mon tour de grimper sans perdre de temps à secouer encore une fois la poignée. Une sensation glaciale se répand en moi alors qu'il avance à grand pas vers moi.

— Pas besoin d'avoir peur. Je veux juste parler. Et je t'ai engagée. J'ai passé un contrat tout à fait légal avec ton agence.

— Légal ? répété-je d'un ton moqueur en lui faisant face.

— N'approche pas d'elle ! le prévient Gideon d'une voix remplie de fureur que je ne lui connaissais pas.

— Et que vas-tu faire pour m'en empêcher, Chevalier ? Appeler la police ? M'impressionner avec tes talents d'alpiniste ? Vas-y, je t'en prie.

— Espèce de salaud, grogne-t-il avec dédain. Maron, écoute-moi. Il ne t'arrivera rien, murmure-t-il alors que je me retrouve le dos contre le portail et que Dubois avance toujours vers moi.

Il est à deux mètres de moi quand je presse le bouton de l'alarme électronique dans mon sac pour informer Léon que quelque chose ne va pas. Il est hors de question que je donne à Dubois la satisfaction de lui montrer ma peur.

Gideon me prend la main à travers les barreaux. Il a abandonné ses tentatives d'escalade. Ses doigts tremblent de frustration de ne pouvoir rien faire, de me voir à leur merci. Les barreaux du portail sont tous verticaux, aucune chance de l'escalader.

— Allez, le temps s'écoule, déclare Dubois en m'attrapant par le manteau pour m'attirer vers lui. Je voulais t'accueillir sur le pas de la porte, mais tu ne me laisses pas le choix.

C'est un tordu – pensé-je en me débattant de toutes mes forces. Je le repousse, lui donne un coup de pied dans le tibia et essaie même de lui griffer le visage. Gideon jure, et ma main glisse hors de la sienne. Il tente désespérément de sortir le portail de ses gonds.

— Réfléchis un peu à ce que tu es entrain de faire si tu ne veux pas retourner moisir en prison, craché-je en lançant un regard hautain à Dubois.

— Je sais parfaitement ce que je fais, j'ai eu 842 jours pour concocter une surprise digne de nos retrouvailles.

J'ai beau me débattre comme un beau diable, il continue de me traîner vers la maison.

— Gideon ! appelé-je en tournant la tête vers lui.

Ricarda est debout devant le portail. Elle semble lui dire quelque chose. Elle lui caresse la joue puis le repousse violemment.

— Je vais trouver un moyen de te sortir de là ! Le plus vite possible !

— Quelles paroles héroïques. Il croit vraiment que je pourrais te faire le moindre mal, se moque Dubois en secouant la tête. Il se trompe.

Ah oui ? Et qu'est-ce que je fais ici alors ?

Mais deux secondes plus tard, il presse un chiffon humide contre ma bouche. Une odeur acidulée m'entraîne dans l'inconscience.

GIDEON

À la vue de la sale gueule de Dubois, j'agrippe les barreaux du portail que je secoue violemment. *Maintenant ? Aujourd'hui ?*

Maron s'est d'abord moquée de moi quand je lui ai appris qu'il était sorti de prison, mais elle ne rit plus maintenant.

Il s'approche d'elle en lançant des menaces déguisées, et je ne peux rien faire. La clôture est fixée dans un socle en béton et mesure plus de deux mètres de haut. Les barreaux sont à la verticale et surmontés de pointes métalliques. Je n'ai aucune chance de pouvoir l'escalader sans m'empaler les mains.

Est-ce là leur plan. L'engager sous un prétexte et la retenir prisonnière ? Je peux lire dans les yeux d'hypocrite de Rica qu'ils n'avaient pas prévu me trouver ici, qu'ils ne s'étaient pas attendus à avoir un témoin.

— Pas besoin d'avoir peur. Je veux juste parler. Et je t'ai engagée. J'ai passé un contrat tout à fait légal avec ton agence.

— Légal ? répète Maron avant de se tourner vers moi.

Ses yeux me supplient de la sortir de là. Je le ferais immédiatement si je le pouvais, petite. J'étudie le portail et la clôture à la recherche d'un point faible, mais mes semelles glissent sur les barreaux lisses.

— N'approche pas d'elle ! le préviens-je d'une voix remplie de fureur.

— Et que vas-tu faire pour m'en empêcher, Chevalier ? Appeler la police ? M'impressionner avec tes talents d'alpiniste ? Vas-y, je t'en prie.

— Espèce de salaud, grogné-je avec dédain. Maron, écoute-moi. Il ne t'arrivera rien, murmuré-je alors qu'elle se retrouve coincée, le dos contre le portail.

Je l'entends haleter et je peux sentir sa peur, bien qu'elle fasse tout pour lui donner l'impression d'être sûre d'elle. Mes mains peuvent la toucher, et pourtant je pourrais aussi bien être à des kilomètres.

Je sens son parfum, l'odeur de son shampoing, et je me penche plus près d'elle. Je prends sa main dans la mienne pour qu'elle ne se sente pas seule. Je suis avec elle. Je vais la sortir de là ! Même si c'est la dernière chose que je fais de ma vie ! Je ne la laisserai certainement pas à la merci de ce porc pour qu'il puisse réaliser ses plans pervers.

Il s'empare brusquement d'elle et la traîne violemment en direction de la maison. Ses doigts m'échappent. *Merde ! Il a vraiment l'intention de la kidnapper.*

Ma respiration s'accélère alors que je le regarde la traîner vers l'entrée comme si elle n'était que du bétail. Cela me fait mal au cœur de la voir se débattre de toutes ses forces sans avoir la moindre chance. Ma petite est forte, mais il a le dessus.

— Je vais trouver un moyen de te sortir de là ! Le plus vite possible ! crié-je, incapable de contenir plus longtemps ma fureur.

Dubois murmure quelque chose à Maron une fois arrivés au niveau des marches. Personne ne nous entend dans le voisinage et il n'y a pas non plus de circulation, le bâtiment se trouvant dans une impasse.

— Mon chéri, ne t'en fais pas pour elle. C'est toi qui lui as fait le plus de mal. Robert ne lui fera rien, je t'en donne ma parole. Il veut juste régler une certaine chose avec elle quand elle sera réveillée.

Je repousse Rica qui tend une main vers moi et je lève les yeux vers Maron.

Un deuxième homme s'approche par-derrière et lui presse quelque chose sur la bouche. Elle s'affale immédiatement, et Dubois la lâche. Qu'est-ce que c'est que cette merde ? Lui parler ? Je sais ce qu'il comprend par « parler ».

Soit Rica n'a aucune idée du type d'homme que Dubois est réellement, soit elle essaie de m'apaiser pour que je ne leur cause pas trop de problèmes.

— Tu as commis une erreur ! Une erreur plus grosse que toi, Ricarda ! Tu vas t'en mordre les doigts, tu peux me croire. Tu le regretteras pour le reste de ta vie.

Sans plus perdre mon temps avec elle, je sors mon téléphone de ma poche pour appeler la police. Je contacte ensuite Lawrence avant de remonter dans ma voiture. Ils ne vont sûrement pas rester ici avec Maron. Il ne me reste plus qu'à attendre l'arrivée des flics ou à trouver un moyen d'escalader cette putain de clôture.

L'éclairage extérieur du garage s'allume soudain, et la porte roulante s'ouvre. Une jeep sort à tombeau ouvert et s'engage sur la route. Je ne peux pas voir qui est au volant.

Sans réfléchir plus longtemps, j'allume mon moteur. Maron doit être dans ce véhicule. Même s'il ne s'agissait que d'une diversion et que Maron se trouve toujours dans la maison, la police sera bientôt là pour s'en occuper. Mais si je perds de vue cette voiture et que Maron est à bord, je ne la retrouverai jamais.

Je boucle donc ma ceinture et fais demi-tour pour partir à la poursuite de la jeep.

Quelle chance de m'être trouvé ici au bon moment, sinon je n'aurais jamais découvert ce qu'il est en train d'arriver à Maron. Mais mon impuissance me rend complètement fou !

À environ cent mètres devant moi, la jeep accélère et prend la deuxième sortie au rond-point. Je la suis en prenant soin de ne pas me laisser distancer.

Je ne laisserai pas tomber ma petite. C'est hors de question. Six mois après le procès, elle avait toujours peur de tomber sur Dubois, bien que ce dernier se trouvait déjà depuis longtemps en taule. Je ne veux pas qu'elle revive cet enfer à cause de ce cinglé qui ne respecte aucune loi.

J'ai soudain l'envie de me calmer à l'aide de drogues – ce qui est vraiment une très mauvaise idée. Ma thérapeute m'avait conseillé de ne pas me confronter à des situations de stress. Quel bordel ! Comment aurais-je pu savoir ce qui allait se produire ?

La jeep devant moi freine brusquement à un carrefour, puis des phares blancs s'illuminent soudain. Il a perdu la tête ?! Il a passé la marche arrière, appuie sur l'accélérateur, ses pneus crissent et... Pas le temps de l'éviter. J'entends le bruit de la carrosserie qui se froisse, métal contre métal. Ma voiture !

Je me retrouve collé à mon siège, la jeep repousse la Maserati avant de repartir en marche avant à toute vitesse.

Mon moteur s'est éteint ! J'essaie en vain de redémarrer la voiture. Rien. J'ouvre péniblement la portière complètement déformée et vois les feux de la jeep disparaître au loin.

— Ce n'est pas possible ! hurlé-je en abattant mon poing sur l'épave qu'est devenue ma Maserati.

La douleur se répand dans mes doigts, la peau de mes phalanges se déchire, mais je n'en ai rien à foutre. Il s'est échappé ! Ce porc a réussi à l'emmener.

Au même instant, mon téléphone sonne. L'écran affiche le numéro de Law. Je décroche sans dire un mot, la respiration saccadée.

— Je serai bientôt là. Les flics sont en route. Où est-elle ?

— Disparue ! grogné-je à voix basse. J'ai perdu de vue la jeep. Nous arrivons trop tard.

Le dos contre ma voiture, je m'effondre lentement, les jambes étendues devant moi. Elles me font mal, mais je ne saurais dire où.

— Disparue ? Je croyais qu'elle était dans une maison ?

— Oui, mais ils ont mis Maron dans une jeep et ils l'ont emmenée. Dieu sait où ils sont à présent !

Je ne suis qu'un minable, incapable de la protéger quand elle en a vraiment besoin. Qu'ai-je bien pu faire pour mériter ça ? Elle, en tout cas, ne le mérite pas !

Je préfère ne pas imaginer ce que Dubois manigance. Veut-il continuer ce qu'il avait commencé à Dubaï ? La violer, la torturer, lui faire le plus de mal possible ? Il a dit la vérité quand il a annoncé avoir eu assez de temps pour parfaire son plan. Et il est passé à la phase deux, dont je ne sais absolument rien.

Que ferais-je si j'étais à sa place ?

Arrête de te poser des questions idiotes ! Je préférerais me couper les couilles plutôt que de devenir comme ce porc pervers.

Des phares au xénon m'aveuglent, et une voiture freine brusquement devant moi.

— Bordel de merde ! Que t'est-il arrivé ?

Lawrence se tient à quelques pas de moi, les warnings de sa voiture clignotent sur la neige alors que je lève les yeux sur lui.

— Aucune importance, réponds-je tout bas. Je l'ai perdue. Encore une fois.

— Tu es dans quel état ? Es-tu blessé ?

Je secoue la tête.

— Il faut que nous partions à sa poursuite, lancé-je en me remettant difficilement sur pied. Nous devons retrouver la jeep. Je me souviens du numéro d'immatriculation.

Je m'approche de lui en titubant un peu et me cramponne à son manteau pour le forcer à remonter dans sa voiture.

— Je suis désolé, mais ils sont déjà loin. Nous ne pourrons plus les rattraper. Depuis combien de temps es-tu ici assis par terre ? me demande Lawrence en me prenant par les épaules. Gideon ! Je t'ai posé une question.

Paralysé par le choc, je ne peux que fixer la route en secouant la tête. J'ai perdu toute notion du temps.

— Je ne sais pas, je n'en ai pas la moindre idée.

Lawrence me conduit jusqu'à sa voiture.

— Monte, je m'occupe du reste.

— Quel reste ? Tu ne m'as pas entendu ? Je l'ai perdue ! Je ne sais pas où il l'emmène !

Il me fait asseoir sans ménagement sur le siège passager.

— Reste assis ! Compris ? Bois quelque chose. Il y a une bouteille de vodka dans la boîte à gants, pour les cas d'urgence. Calme-toi, tu ne me sers à rien dans cet état.

Je souris dédaigneusement avant d'ouvrir la boîte à gants et d'en sortir une flasque. *Mais où est la police ?! Jamais là quand on a besoin d'elle !*

L'alcool ne me servira à rien, tout juste à anesthésier mes craintes et à me remettre du choc.

S'il lui fait du mal, je ne me le pardonnerai jamais – et je ne me pardonnerai jamais non plus mon impuissance.

J'ouvre la bouteille et avale deux gorgées sans réfléchir plus longtemps. Je le savais. Je savais que Dubois pourrait réapparaître à tout moment dans la vie de Maron, et je ne l'ai pas prévenue à temps.

— Arrête de t'accabler de reproches, tu me donnes la nausée. Et pas la peine de démentir, ça se voit comme le nez

au milieu de la figure. Ce n'est pas ta faute. Ce connard n'aurait jamais dû sortir plus tôt de prison. Les idiots qui l'ont relâché, ce sont eux les coupables ! grogne Lawrence en s'asseyant au volant.

— Comme si ça changeait quelque chose, murmuré-je complètement abattu, avant de m'essuyer la bouche du revers de la main.

Je dois la retrouver. Je dois retrouver ma petite. *Et c'est ce que je vais faire !*

— Nous voilà, me salue Dorian en entrant dans mon loft, traînant Jane derrière lui comme une valise. Où est-il ? Comment va-t-il ?

Vêtu d'un pantalon de jogging, torse nu comme à mon habitude, pour pouvoir admirer à mon aise mon corps d'Adonis, je me tourne vers le séjour en montrant du doigt le canapé derrière le pilier.

— Mal. Il ne dort pas, il ne mange pas. Il ne boit pas non plus. La dernière chose qu'il a avalée était ma ration secrète de vodka. Et ça fait plus de sept heures maintenant. Il se comporte comme... Comme une souris dépressive dans un labyrinthe surdimensionné dont elle n'arrive pas à sortir. Apathique, complètement cinglé – vous voyez ce que je veux dire.

Je grimace. C'est à y perdre son latin – mais comme je ne l'ai jamais appris... Je ne sais pas comment l'aider. Il s'est réfugié derrière un mur de silence et passe son temps les yeux fixés sur son foutu téléphone. On croirait qu'il ne fait plus partie de notre monde.

Dorian se déchausse et pose une main réconfortante sur mon épaule.

— Je vais m'occuper de lui.

Bonne idée, il est plus doué que moi pour jouer les mères poules. C'est lui qui a hérité de ce gène, pas moi.

— Vas-y, moi j'ai besoin d'un verre pour digérer tout ça.

Je me dirige vers ma cuisine alors que Dorian rejoint Gideon. Il me semble que j'ai encore une bouteille de whisky quelque part dans ma porcherie. Je fouille dans les étagères entre les paquets de corn-flakes quand Jane apparaît derrière moi.

— Tu veux un verre aussi ? Ah non, c'est vrai, tu fais dans l'abstinence maintenant. Tu es dans une situation merdique, je te plains. Toutes mes condoléances, murmuré-je au milieu des boîtes de raviolis avant de passer à l'étagère suivante.

— Raconte-moi ce qui s'est passé. Dorian n'a pas pu me dire grand-chose.

Elle s'installe sur un tabouret de bar, accoudée au comptoir sur lequel des *Playboy* sont étalés en pagaille, et jette un regard triste par la fenêtre.

— Ah, la voilà. Je savais bien que je finirais par te trouver. J'ai dû la mettre à l'abri des autres ivrognes la dernière fois, me dis-je à moi-même avant de dévisser le bouchon et de m'offrir une bonne gorgée.

Pas terrible au goût, mais agréable en bouche.

— Tu veux tout savoir ? Tu ne crois pas que... commencé-je en désignant son ventre sous le plateau de table. Ce n'est pas dangereux pour lui ? Je veux dire... le stress et tout... Je ne voudrais pas qu'il développe une malformation.

— Sois sérieux pour une fois.

Elle me regarde obstinément de ses yeux de poupée Barbie. *Sérieux est mon deuxième prénom. Pourquoi ne comprend-elle pas ?* Je n'ai pas envie de retracer les événements de ce soir. Nous sommes arrivés trop tard. Point à la ligne. Dubois a emmené Maron je ne sais où. La police s'est déplacée, bien entendu. Ils ont gâché deux heures à questionner les voisins qui ne savaient absolument rien sur

rien. Ils ont pris nos dépositions, ont établi une déclaration de disparition, etc., etc. Écœurant ! Au lieu d'envoyer des patrouilles pour fouiller le lieu de résidence de Dubois, ces idiots attendent les dépositions d'autres témoins en espérant trouver des indices, une trace quelconque et je ne sais pas quelle connerie encore. Mais ils peuvent attendre longtemps. Dubois a tout planifié dans les moindres détails. Il a eu assez de temps en taule pour imaginer les pires horreurs.

S'il abuse de la petite, je jure que je le pendrai par les couilles au premier arbre que je trouve. Mais jusqu'à ce que le policier chargé de l'affaire trouve une piste, je suis hors-jeu. Où pourrais-je chercher ? Aucune idée... Je comprends la détresse de Gideon. Je suis surpris qu'il n'ait pas encore eu recours à de la drogue. Dans son état, je l'aurais fait depuis longtemps. Mais je suis fier de lui. Il s'en sort bien.

Il n'est sorti de la clinique que depuis deux jours, et voilà que ce porc de Dubois fout tout en l'air.

Jane m'écoute silencieusement, la tête baissée, pendant que je lui répète ce que m'a dit Gideon. *Oh non, elle va se mettre à chialer.* Je ne sais pas comment me comporter avec une femme qui pleure. Même avec Isabelle, je ne savais pas quoi faire quand elle pleurait. Dois-je la prendre dans mes bras ? La consoler ?

— Alors, euh...

Non, j'abandonne. Elle risquerait de pleurer encore plus. Je vais plutôt boire une autre gorgée. Merde, et si je devais conduire ? Je ne peux pas laisser Gideon se mettre au volant pour massacrer une autre voiture. C'est la deuxième qu'il envoie à la casse cette année. Dorian pourrait conduire. Mais Jane ? Elle devrait rentrer à la maison. Le stress ne peut pas être bon pour elle.

— Ma foi... Tout va s'arranger... bavardé-je bêtement pour combler le vide. Tu veux un verre d'eau ? Ou...

J'ouvre le réfrigérateur. J'y trouve une brique de lait déjà transformé en yaourt, une bouteille de jus de pomme déjà bien fermenté à la surface duquel flotte un tapis de moisissures, et une boisson à base de petit-lait. Il a l'air encore consommable.

— J'ai ça, sinon ? Il paraît que c'est bon pour la santé. Et j'ai du café, mais seulement si tu le prends sans lait. Ah mais non, j'oubliais, pas de café pour toi, c'est ça ?

Y a-t-il encore quelque chose qu'elle puisse avaler sans mettre en danger sa vie et celle du bébé ? Je ne veux pas qu'on dise que c'est de ma faute si le gosse de Dorian est raté. S'il a des yeux de deux couleurs ou des oreilles en feuille de chou, par exemple.

— Ça fera l'affaire, merci, réplique-t-elle en s'emparant de la bouteille qu'elle ouvre ensuite. Qu'allons-nous faire, Law ? me demande-t-elle comme si j'étais Nostradamus. Nous devons absolument l'aider. Elle doit bien être quelque part.

Selon les statistiques, les chances de retrouver une personne disparue diminuent un peu plus chaque jour. Mais je ne peux pas lui dire ça, elle en tomberait de son tabouret.

Je m'offre une autre rasade de whisky en la regardant tristement.

— Nous la retrouverons. Ce trou du cul va finir par commettre une erreur, lui assuré-je comme si je savais de quoi je parle.

— Et s'il n'en fait pas ? me questionne-t-elle en me fixant de ses grands yeux de biche avant de siroter le contenu de sa bouteille.

J'avale une autre gorgée.

— Il en fera une, compris ? Je vais aller voir ce que mes frères trafiquent. Reste ici. La salle de bains est par là si tu as la nausée. Et tu peux t'allonger sur un canapé si tu es fatiguée. Je ne peux pas te proposer mon lit.

Il y a déjà Séraphine qui dort dedans. Je devrais d'ailleurs penser à l'évacuer.

Le coup de fil de Gideon m'a interrompu en plein exploit. Je ne pouvais pas la mettre à la porte. La pouliche est mignonne, c'est vrai, mais elle n'est pas à ma hauteur. Il sera 9 heures dans trois heures, je pourrai la virer sans lui offrir de petit-déjeuner.

— OK, merci, marmonne Jane avant de se lever et de se diriger vers le canapé en cuir vert.

Mes frères sont en pleine discussion à voix basse quand je les rejoins. On dirait que Dorian veut convaincre Gideon de quelque chose, et que ce dernier n'est pas d'accord – mais il ne s'agit sûrement pas d'une partouze à trois. *Dommmage.*

— Essaie au moins. C'est peut-être notre seule chance de découvrir quoi que ce soit.

— C'est absurde. Je suis soulagé de ne plus avoir cette salope sur le dos, et toi, tu veux que je lui passe un coup de fil ! siffle Gideon en lui lançant un regard qui ferait peur à Dark Vador.

— Qui doit appeler qui ? demandé-je en me laissant tomber sur le canapé en face d'eux. Jane s'empare d'une couverture et s'enroule dedans. *Euh, Florence était allongée dessus la dernière fois que je l'ai léchée... Ah et puis peu importe.*

Je lui adresse un petit sourire. *Après tout, elle ne peut pas se mettre en colère puisqu'elle n'en sait rien.*

— Dorian voudrait que j'appelle Ricarda. Elle ne nous révélera rien. C'est sa vengeance personnelle, elle veut faire payer Maron – je ne sais même pas pour quoi. Si je l'appelle maintenant, elle saura que nous n'avons aucune idée où se trouve Maron. Je préfère attendre les pistes de la police.

— Ce qui va durer une éternité, je te le promets. Ajouté-je en lui tendant ma bouteille. Ça tente quelqu'un ?

— Non, répond Dorian.

Gideon m'ignore. Bon, l'ambiance est au quatrième sous-sol, mais l'alcool pourrait nous ouvrir d'autres horizons.

— Appelle-la, allez. Qu'as-tu à perdre ? insiste Dorian.

Jane semble avoir les paupières lourdes.

— C'est exactement ce qu'elle désire, rétorque Gideon. Je ne lui ferai pas ce plaisir. Qui sait ce qu'elle risque de faire si je bouge le petit doigt ? Elle n'est pas bien dans sa tête. Elle va être devant cette porte en deux temps, trois mouvements ; elle va s'évertuer à me séduire ; elle va me guetter au coin de la rue ; elle va me taper sur les nerfs...

— Et c'est exactement ce qui peut nous rendre service, interromps-je Gideon. Donne-lui la chance de te harceler. Je suis sûr qu'elle sait quelque chose et qu'un renseignement utile lui échappera à un moment ou à un autre.

— Non mais est-ce que tu t'écoutes quand tu parles ? s'exclame Gideon en passant ses mains dans ses cheveux.

Il secoue la tête avant de se pencher en avant, accoudé sur ses genoux. *Pas toujours. Mais oui, la plupart du temps.*

— Pourquoi pas ? ajoute Dorian. Tu n'as pas le choix, Gideon.

Le coin des lèvres de Gideon tremble nerveusement alors qu'il nous lance un regard méprisant, et on dirait qu'il est prêt à démolir mon appart pour faire passer sa frustration. Hors de question, il n'a qu'à rentrer chez lui pour se défouler.

— Vous êtes aussi malades qu'elle... grommèle-t-il. C'est... Merde je ne devrais pas vous écouter.

Mais il sort quand même son téléphone de la poche de son pantalon, cherche le bon numéro et s'immobilise, le doigt à quelques centimètres de l'écran.

Dorian pousse un soupir exaspéré, lui arrache le téléphone des mains et clique sur le téléphone vert.

— Tu veux que je lui parle ?

— Non, grogne Gideon en récupérant son portable. Je m'en occupe.

Il est 6 heures du matin, elle a dû s'endormir avec un sourire sur ses lèvres d'hypocrite pour rêver de Gideon toute la nuit. Elle ne va même pas décrocher si ça se trouve, mais ça vaut le coup d'essayer.

— Elle ne répond pas, je tombe sur son répondeur de merde, grogne-t-il en rangeant le téléphone dans sa poche.

— Patiente un peu. Je suis persuadé qu'elle va te rappeler. Elle ne pourra pas s'en empêcher.

— Oui, parce que cette femme est obsédée, ajoute Jane d'une voix pâteuse. Je pense aussi qu'elle va te contacter. Je vais dormir un peu si cela ne vous dérange pas. Réveillez-moi dès que vous avez du nouveau, d'accord ? murmure-t-elle en bâillant derrière sa main.

— Mais bien sûr, ma fleur. Repose-toi. Tu ne peux rien faire d'autre pour l'instant.

Exactement. Elle devrait se ménager, et ne surtout pas se jeter dans la bataille. Il y aurait le feu aux poudres s'il lui arrivait quelque chose.

— Nous devrions tous nous allonger un peu. Nous ne servons à rien si nous dormons debout, déclaré-je.

J'avale une dernière gorgée de ma piquette avant de me lever

— Vous me trouverez dans ma chambre si besoin est. Faites comme chez vous.

Je n'ai pas de draps ou de sacs de couchage. Qu'en ferais-je ? Mes poulettes ont toujours le droit de dormir dans mon lit.

Dorian s'étire sur mon canapé pendant que Gideon reste la bouche ouverte, le regard dans le vague. Il ne va pas fermer l'œil, mais il devrait quand même essayer.

Je peux comprendre ce qu'il ressent. Mais ce que je ne comprends pas, c'est pourquoi il se flagelle de la sorte, ni

pourquoi il se sent responsable de toute cette catastrophe. Pauvre chaton. Nous allons trouver ce psychopathe et nous en ferons de la charpie. Si Gideon ne le bute pas, c'est moi qui le ferai – je le jure sur ma vie !

GIDEON

Une vibration dans la poche de mon pantalon me réveille. *Merde !* Je me suis endormi. Ma gorge est sèche et ma langue râpeuse.

Toujours assis sur le canapé, je relève la tête et plonge la main dans ma poche pour en ressortir mon téléphone. L'écran affiche le mot « salope ». *Elle me rappelle vraiment.*

— Allô ? décroché-je d'une voix rauque en mettant le mode haut-parleur.

Jane dort roulée en boule sur un fauteuil, Dorian est étendu de tout son long sur le large canapé et me regarde les yeux à moitié ouverts.

— Bonjour, Gideon. Tu as essayé de m'appeler, ce matin ?
Non, espèce de pute, on m'y a forcé.

— Oui, nous devons parler, grogné-je.

Dorian me fait des signes étranges m'incitant probablement à ne pas parler aussi sévèrement avec elle. Mais je ne peux pas lui parler sur un autre ton. Je la pendrais par les cheveux si elle se trouvait devant moi à cet instant.

— Si tu crois que je vais te révéler où se trouve Maron, tu te mets le doigt dans l'œil. Ce que Dubois a prévu pour elle ne me regarde pas. Il se débrouille tout seul.

Oui, et tu l'as aidé sans te salir les mains. J'ai envie de lui hurler des injures, mais je m'efforce de rester calme et de

contenir la rage qui bouillonne en moi.

— Ne t'en fais pas, je sais que c'est Robert Dubois qui a enlevé Maron, pas toi. Pourquoi crois-tu que je te reproche quoi que ce soit ? commencé-je en me détestant déjà pour mes paroles hypocrites. Nous ne nous sommes pas vus depuis plus de quatre semaines. Que dirais-tu de boire un café ensemble ?

— Je dois reconnaître que tu as des nerfs d'acier, Gideon, rit-elle. L'enlèvement de Maron sous ton nez te laisse-t-il donc de glace ? Ta réaction devant le portail hier était bien différente.

Tu n'as pas la moindre idée de ce qui se passe dans ma tête !

— Maron n'est plus ma compagne. Nous ne sommes même plus amis.

— Mais tu es venu l'intercepter à l'adresse de ses clients, insiste-t-elle.

— Il fallait que nous réglions certaines questions... au sujet de la maison. Je ne sais pas où elle habite en ce moment, j'ai donc appelé son patron. Je ne vois pas où est le mal.

— Nulle part...

Elle inspire profondément. J'entends le froufrou des coussins puis un bruit d'eau qui coule. Elle vient certainement tout juste de se lever et se trouve maintenant dans la salle de bains.

— Et pourtant, tu voulais l'aider. Tu aurais soulevé le portail de ses gonds si tu avais pu.

Exact, et je t'aurais étranglée si j'avais pu poser les mains sur ton joli cou.

— Disons que je ne peux pas blairer Dubois. Je n'aime pas sa façon de régler ses problèmes.

— Je comprends. Tu le trouves trop brutal.

Non, c'est un cinglé pervers qui devrait être enfermé dans un asile psychiatrique.

— Ses méthodes ne m'intéressent pas. Comme je te l'ai déjà dit, ses problèmes avec Maron ne concernent que lui. Si tu me promets de ne plus me questionner, j'accepte volontiers ton invitation. À midi au Petit-Papillon ?

— À midi, c'est d'accord.

Je laisse tomber mon smartphone sur le canapé comme s'il était atteint d'un virus particulièrement répugnant.

— Vous l'avez entendue.

Mon regard passe de Dorian à Jane qui se frotte les yeux, encore à moitié endormie.

— Tu ne t'en es pas si mal sorti. Il est temps de faire danser la marionnette, me dit Dorian. Mais d'abord, je vais fouiller la cuisine de Law à la recherche d'un sachet de thé.

Dans ce loft où la seule chose qui bout est la libido de Law, il risque de chercher longtemps.

Je suis plus furieuse que je ne l'ai jamais été de toute ma vie, et mes yeux lui lancent des poignards. Je suis ligotée à une chaise dans un endroit bizarre. On dirait une discothèque avec une galerie et des spots pendus au plafond. Au-dessus de moi se trouvent une boule à facettes et un lustre, tous les deux éteints. On pourrait croire qu'il s'agit d'un club branché. *Mais où, putain ?*

Dubois se tient debout devant moi, avec ses lunettes ridicules et ses cheveux courts, vêtu d'un tee-shirt et d'un jean.

— Tu ne t'imagines pas l'impatience avec laquelle j'ai attendu ce moment, Noir. Déclare-t-il avec un sourire triomphant.

Un sourire cruel et arrogant.

— Mon imagination fonctionne parfaitement. Et je peux même te prédire que tu devras attendre encore plus longtemps une fois que tu auras réintégré ta cellule en prison ! répliqué-je sauvagement.

Je ne prendrai pas de gants avec lui, de toute façon je suis sa prisonnière. Dans la semi-obscurité, je peux voir un couloir et des marches conduisant je ne sais où, ainsi qu'un petit podium où le DJ doit s'installer la nuit pour officier.

— Ah, Maron, ton côté impertinent refait surface. Un jour, cela va t'attirer des problèmes. Personne ne nous trouvera ici. Nous allons passer d'agréables moments ensemble, puis je te rendrai ta liberté.

Je lui lance un regard incrédule. D'agréables moments ? Il peut garder ses belles paroles pour lui.

— Nous savons tous les deux que tu ne me laisseras pas partir, répliqué-je en haussant un sourcil. Tu veux toujours réaliser tes fantasmes les plus pervers, illégaux ou non. Mais laisse-moi te dire une chose, commencé-je avec un sourire cynique en me penchant vers lui autant que possible malgré les cordes qui entourent mon torse. Ton plan a un accroc depuis le début.

— Lequel ?

Est-il vraiment si stupide ?

— Tu n'avais pas prévu la présence de Gideon. Il peut témoigner de tout ce qui s'est passé.

— Gideon, Gideon, Gideon – et alors ? Il ne viendra pas te sauver. Personne ne viendra à la rescousse. Son ex va s'occuper de lui, détourner son attention, et, bientôt, il t'aura oubliée. De plus, comment peux-tu compter sur un type qui t'a si horriblement blessée que même moi je n'en reviens pas ? Il ne vaut pas la peine de perdre ton temps, trésor. Concentre-toi plutôt sur la tâche qui t'attend et remplis ton contrat de manière correcte, comme toujours.

Que veut-il dire ?

Il claque des doigts, et les spots s'allument, m'aveuglant presque complètement. Une fois que mes yeux parviennent à s'habituer un peu à la lumière, je distingue quatre silhouettes qui s'approchent.

— De quoi parles-tu ?

— Tu ne vérifies donc jamais tes engagements ? Tu es toujours aussi mal organisée. Tu es l'attraction principale d'un enterrement de vie de garçon, ce soir !

Il n'a plus toute sa tête !

— Ça ne te dit rien ? me demande-t-il en lisant l'incompréhension sur mon visage. Eh bien te voilà informée. Après tout ce temps passé derrière les barreaux, j'ai décidé d'inviter mes amis. Des collègues très gentils et tous bien élevés.

Les battements de mon cœur s'accélérent lorsque je distingue du coin de l'œil des silhouettes d'hommes portant des tee-shirts et des tatouages. L'un d'eux arbore un costume-cravate.

— Il n'est pas encore trop tard pour renoncer, sifflé-je. Je n'irai même pas porter plainte.

Je suis sûre qu'il ne s'en prendra pas à moi personnellement, il va laisser ses copains faire le sale boulot.

Garde ton calme, respire régulièrement. Ils s'attendent à une petite poupée qui hurle de peur devant les loups, pas à une femme forte qui garde sa fierté.

— Pourquoi donc ? Je suis persuadé que nous allons bien nous amuser. Tu as certainement appris de nouveaux tours pour dompter les hommes. Moi aussi j'ai beaucoup appris depuis notre dernière rencontre. Mais pour commencer, et pour détendre l'ambiance, il y a une barre de danse à ta disposition. Tu n'as encore jamais dansé pour moi. Il est temps d'y remédier.

Il fait deux pas vers moi. Pourquoi toute cette comédie ?

— Tu veux que je danse pour toi ? Pas la moindre chance, Dubois ! aboyé-je.

Je préfère moisir sur cette chaise que de le laisser m'humilier.

— Personne ne t'a autorisée à dire non ! crie-t-il en se penchant sur moi.

Son haleine pue la menthe et le chewing-gum. Je ne peux rien lire d'autre dans ses yeux que le désir malsain de se venger sur moi.

— Qui t'a autorisé à me retenir prisonnière ? le contré-je en souhaitant avoir les mains libres pour le gifler jusqu'à effacer cette expression moqueuse de son visage.

Je n'ai pas peur de lui, pas peur du tout. Par contre, j'ai peur qu'il ait raison. Que se passera-t-il si Gideon ne fait rien pour me retrouver ? Nous ne nous sommes plus revus depuis deux mois. Nos chemins se sont séparés, et nous avons continué notre vie chacun de son côté. Sans savoir ce qu'il advenait de l'autre. Je ne suis pas sûre de pouvoir encore prétendre à son aide. Pourtant, hier, j'ai bien vu la rage et l'impuissance dans ses yeux verts alors que nous nous trouvions chacun d'un côté du portail. Il voulait m'aider. Il va m'aider. Et si ce n'est pas le cas, ce sera Lawrence, ou quelqu'un d'autre qui remarquera ma disparition. La police. Dubois ne peut pas me garder ici pendant plusieurs jours ou plusieurs semaines. N'est-ce pas ? D'un autre côté, il a eu tout le temps nécessaire pour fomenter un plan efficace dans sa tête de malade. Je ne savais pas qu'il avait été libéré de prison pour bonne conduite. Si je tenais les imbéciles assez aveugles pour donner une chance à cet homme de me faire prisonnière, de m'enlever, de...

— Je n'ai pas besoin de ton autorisation. Nous jouons selon mes règles, aujourd'hui. Arden, détache-la.

S'il me libère, je trouverai bien un moyen de m'enfuir.

Peut-être pas tout de suite, mais sûrement dans le courant de la journée. *L'important, c'est d'y croire – je dois absolument y croire.*

On m'attrape par le col de mon manteau pour me remettre brusquement sur pied. Mes jambes sont en coton, comme si l'anesthésiant qu'il m'a administré faisait encore effet. Même si je le voulais, je ne pourrais pas danser sur la barre dans cet état.

— Que dirais-tu de poser ton manteau, me demande Robert. Pas de fausse modestie.

Ce n'est vraiment pas un problème avec moi.

Une fois debout, le dénommé Arden m'attire vers lui et commence à déboutonner mon manteau.

— On nous a promis un spectacle chaud bouillant. Il a dit que tu étais la meilleure danseuse de *pole dance*. Alors bouge-toi si tu ne veux pas sentir ma barre à moi.

Il éclate d'un rire mesquin, et sa voix me rend malade. Je recule d'un pas et lui envoie une formidable gifle. La puissance du coup fait valdinguer son hideux visage au nez tordu et aux yeux trop petits. Avec une tête pareille, ce branleur n'a aucune chance avec une femme. Pas étonnant que ce trou du cul ait invité ce genre d'idiots obsédés du cul.

— Si tu me touches encore une fois, sale crapaud, je te donnerai un coup de pied dans les couilles qui les mettra dans un état tel que toutes les femmes se sauveront en courant !

Il grogne sauvagement, et je recule encore d'un pas. Autour de moi, les autres types commencent à s'agiter.

— Elle plaisante, pas de raison d'avoir peur. Et nous avons toujours la possibilité de la bâillonner avant qu'elle ne morde.

Mes yeux abandonnent le crapaud pour se poser sur Dubois.

— Aurais-tu oublié que je t'ai déjà bâillonné alors que tu salivais à genoux devant moi ? répliqué-je d'un ton moqueur en redressant le menton. Tu es bien étourdi. À moins que tu ne voulais pas que tes potes ne l'apprennent ? Oh, je suis désolée.

Le visage normalement pâle de Robert prend une teinte rougeâtre. On dirait que j'ai visé juste.

— Espèce de pétasse, tu crois que tu peux ouvrir ta grande gueule ici ?

Il avance vers moi alors que je recule.

— Je devrais partir, murmuré-je en courant sur le sol en béton en direction de la sortie.

Mais mes talons sont trop hauts et ma robe trop moulante pour une fuite en toute hâte. J'atteins les escaliers et pose un pied sur la première marche quand quelqu'un me soulève par la taille et me jette sur son épaule comme un sac de pommes de terre. *Merde !*

— Putain, laisse-moi descendre !

Je tambourine son dos et lui donne un coup de genou dans les côtes en espérant lui en casser une qui perforera son poumon.

— Tu veux descendre ? réplique une voix alors que j'atterris brutalement sur le sol en me cognant méchamment le crâne contre le béton.

Ouille ! Une douleur paralysante explose dans ma tête. Je vois des étoiles.

— Merde ! marmonné-je avec l'intention de me redresser pour vérifier si je saigne.

Mais quelqu'un attrape mon avant-bras et me traîne sur le sol en béton.

— Nous n'allons pas attendre éternellement, Maron. Oh, bien sûr, tu peux jouer les têtues et te rebiffer, mais je te conseille d'accepter ton sort. Et maintenant, danse !

Dubois me traîne brutalement sur le sol pendant que j'essaie en vain de trouver une prise.

— Espèce de salaud, tu vas me déboîter l'épaule ! crié-je en tentant de lui planter mes ongles dans la main.

— Ça te fait mal ? me demande-t-il soudain d'une voix de velours ne présageant rien de bon. Alors dis-moi... continue-t-il en me laissant tomber comme un sac de farine avant d'armer son pied. Que penses-tu de ça ?

— N... !

Je n'ai même pas le temps de prononcer ce mot d'une syllabe que la pointe de son pied s'abat sur mon estomac avec une telle force que mes entrailles se nouent. Toussant et hurlant de douleur, je me roule en boule. Mon corps est comme paralysé, et je ne peux rien faire d'autre qu'attendre si un deuxième coup va suivre le premier. Je ne suis pas capable de me lever et de m'enfuir.

— Ça t'a plu ? Franchement désagréable, n'est-ce pas ?

Un affreux tiraillement dans mon torse m'empêche de respirer librement. J'ai bien peur de ne pas avoir réussi à casser une côte au type de tout à l'heure mais que Dubois, lui, ait réussi à m'en briser une à moi.

Mes mains tâtonnent le béton. Quelqu'un me saisit par le col de mon manteau et me remet sur pied. Mes jambes vacillent. J'enserme mon ventre au niveau de l'estomac pour le protéger, je halète et je cherche à reprendre mon souffle. Je tiens à peine debout.

— Et maintenant, sur la barre ! Bouge-toi !

Un coup de pied dans le dos me fait trébucher vers l'avant, et je peux éviter une chute de justesse en me cramponnant à la barre de *pole dance*. J'essaie de refouler les larmes qui m'empêchent de voir clairement devant moi.

— Tu sais tenir ta langue d'un seul coup, hein ? lance un étranger sur ma droite.

Je ne dis rien, je me sens humiliée, déshonorée. Le coup de pied dans l'estomac m'a dépouillée de ma fierté. J'essaie de respirer lentement, mais chaque inspiration est douloureuse. Que se passera-t-il si je me suspends à la barre ? Serait-ce ma dernière danse ?

Quelqu'un perd patience, me saisit par les cheveux et me cogne le front contre le métal.

— T'es sourde ?

Je ne vois plus que du noir pendant quelques secondes, puis je pose les mains sur la barre. Je n'enlèverai pas mon

manteau, il est comme une armure pour moi.

Deux choix s'offrent à moi. Abandonner, et voir ce qui va se passer, ou danser et gagner du temps.

Je déglutis péniblement, essuie les larmes qui coulent sur mes joues et prends mon élan. *C'est la seule solution !*

Mes doigts tremblent alors que je me hausse le long de la barre glacée. J'ignore le tiraillement dans ma poitrine. Je dois serrer les dents pour combattre la douleur insupportable.

— Eh bien voilà. Si tu avais obéi dès le début, je n'aurais pas été obligé de te convaincre.

Dubois. Avec son aura noire, ses cheveux anormalement courts et ses traits sévères, il prend place sur la chaise à laquelle j'étais ligotée tout à l'heure. Les jambes légèrement écartées et les coudes appuyés sur ses genoux, il ne me quitte pas des yeux. Les autres rapprochent leurs chaises et s'installent à leur tour, certains restent debout. Une musique retentit, comme on en joue au Moulin-Rouge, vieillotte, kitsch, dégoûtante.

J'arrive tout juste à effectuer un *back hook spin*. Une figure où l'on tourne à l'envers autour de la barre, les genoux fléchis et les cuisses écartées, les pieds se rejoignant pour former un triangle avec les jambes.

Plus je tourne, plus la douleur s'enfonce dans ma cage thoracique. Mes mains sont moites et tremblent terriblement. Je n'arrive qu'à réaliser un quart de tour avant de glisser et de m'écraser au sol en jurant à cause de la douleur. Penchée en avant, je croise mes bras sur ma poitrine.

— J'ai déjà vu mieux venant de ta part. Au club Océane, par exemple. J'ai promis à mes amis un spectacle qui allait les faire bander, et tu t'effondres au bout de trois minutes ? Recommence. Et cette fois, sans ce manteau gênant, Noir, m'ordonne Dubois.

Il a dû rencontrer ses copains en prison. Des pervers affamés ayant hâte d'enfoncer leur queue dans la première chatte qui passe. Ils auraient pu aller dans un bordel ! Ils auraient pu aller voir une pute. Ils auraient pu appeler une call-girl. Pourquoi moi ?!

— Je n'en peux plus, haleté-je, toujours à genoux.

Le froid du béton rampe dans mes os jusqu'à la taille. Mes jambes sont comme mortes, immobiles, glacées.

— Comment ça, tu n'en peux plus ? me susurre le type vêtu d'un costume-cravate qui ne lui va pas du tout.

Un visage de balèze, de profondes rides sur le front et aux coins des lèvres, la boule à zéro et des tatouages montant jusqu'au cou. Je trouve qu'il a l'air d'un videur. Le genre de mec qui castagne n'importe qui pour un regard de travers.

— C'est tout, Robert ?

— Je ne crois pas, non, elle devrait s'échauffer un peu et se déshabiller. Tu n'es pas très appétissante avec un manteau, Noir.

Ferme ta grande gueule ! – pensé-je. Si je pouvais respirer normalement, je le réduirais en bouillie.

— Allez.

Un type s'approche de moi. Cheveux sombres, yeux globuleux et le lobe de chaque oreille déformé par un tunnel qui manque maintenant. Il ressemble à Moby, en plus dégingandé et sans lunettes.

Il m'attrape sous les aisselles et entreprend de me remettre debout.

— Ne me touche pas ! sifflé-je.

Il m'ignore royalement, et ses mouvements ravivent la douleur de plus belle.

Un deuxième type vient à la rescousse.

— Autant se débarrasser aussi de la robe, décide Robert en caressant ses lèvres.

Je vois quand même son sourire dont la méchanceté se lit également dans ses yeux.

— Non !

Mais le sosie de Moby a déjà glissé ses sales doigts sous ma robe noire moulante, remonte le long de ma jambe et me pince le cul.

— Trop bon. Cela fait cinq ans que je n'ai plus eu le cul d'une femme dans la main.

Je me cramponne à ses épaules et je lui envoie mon genou dans l'entrejambe. Ça en valait la peine, même si moi aussi je crie de douleur.

— En plein dans le mille. Et je n'ai pas peur de recommencer ! aboyé-je en me débattant contre l'emprise de l'homme derrière moi.

Mais il s'agit du videur chauve, et je n'ai aucune chance de lui échapper. Il tripote mes seins alors que les autres se moquent de leur compagnon.

— Merde, c'est pas drôle ! Ce sont mes couilles ! hurle-t-il alors qu'il a besoin de quelques secondes pour ravalier la douleur.

— À moi de continuer, grogne le mec derrière moi en tirant sur ma robe.

Il la déchire en la faisant glisser vers le bas. Les bretelles pendouillent, les fils arrachés. Ses doigts gluants de transpiration se posent sur mon ventre, puis il place sa main entre mes jambes.

Je me débats comme une forcenée, j'essaie même de lui donner un coup de coude dans le nez, mais en vain. Il tient mes bras en tenaille. Il ne me lâche que pour jeter mon manteau au sol.

Il fait horriblement froid. Ma peau est couverte de chair de poule.

— À mon tour, déclare un autre, peut-être de type méditerranéen, en s'approchant de moi.

Ses cheveux sont rasés très court et il a des yeux de psychopathe.

— Casse-toi ! craché-je en le repoussant, vêtue uniquement de mes sous-vêtements et de mes collants.

J'entends le bruit du tissu qu'on déchire. *Merde !*

Les quatre types m'encerclent. Des mains arrachent le nylon qui recouvre mes jambes, me soulèvent. D'autres tâtonnent à la recherche de mes seins. D'autres encore immobilisent ma tête. Quelqu'un m'embrasse – je ferme les yeux, dégoûtée.

J'ai l'impression que mille doigts se sont perdus sur mon corps. Je me débats, je siffle entre mes dents, mais je suis impuissante.

Mon Dieu, faites qu'ils arrêtent. Ils me tombent dessus comme des bêtes sur leur proie. Ils finissent par me plaquer au sol. Quelqu'un se place juste au-dessus de moi alors qu'un autre me tient fermement la tête. Des mains écartent mon slip et d'autres baissent mon soutien-gorge.

— Robert, s'il te plaît ! le supplié-je en tendant une main.

Je ne le vois pas. Il ne fait pas partie du groupe de brutes sur le point de me violer.

— Laisse-les s'amuser un peu. Ne me dis pas que tu abandonnes déjà ? Oh, Maron, je me demande bien comment tu remplis tes contrats si tu abandonnes déjà maintenant. Mais soit, accordons-lui une petite pause. Lâchez-la ! ordonne Dubois.

À contrecœur, les mains, les doigts, les lèvres et les dents abandonnent mon corps. Si seulement j'avais reconnu Dubois à Dubaï, j'aurais porté plainte immédiatement ! Il n'aurait pas eu la possibilité de me retenir prisonnière ici pour mettre en scène un viol.

Sale porc !

À moitié nue, les vêtements en lambeaux, une chaussure en moins, je remonte mon soutien-gorge, cache autant que

possible mon corps de mes mains. Je roule en boule sur le côté en leur tournant le dos. Je ne peux pas retenir mes larmes. Je le hais !

Je m'imagine en train de le transformer en eunuque à coups de batte de base-ball.

Les minutes s'écoulent, la musique joue toujours, les projecteurs m'aveuglent, et les hommes discutent à voix basse en riant.

Dubois s'agenouille soudain à côté de moi et soupire.

— Je pensais que tu tiendrais plus longtemps et que tu ne te mettrais pas tout de suite à chialer. Je te croyais plus forte, plus fière. Mais je ne vois rien de tout ça pour l'instant. Debout !

Il me prend par les cheveux sans que je puisse l'en empêcher et me force à me mettre debout. Mon cuir chevelu est en feu. J'essaie désespérément d'intercepter ses mains et de le repousser.

— Tu me fais mal ! couiné—je alors qu'il me traîne jusqu'à la barre.

— Tu te répètes. Et maintenant fais-moi le plaisir de danser ou j'autorise mes potes à reprendre là où ils se sont arrêtés. À toi de décider.

Les larmes aux yeux, humiliée et les jambes flageolantes, je réajuste mon soutien-gorge, pose les mains sur la barre et recommence à danser.

Il ne me laissera jamais partir – je le sais bien.

Si Gideon ne m'aide pas, personne ne le fera. Et je ne suis même pas sûre qu'il va essayer puisque lui et Ricarda ont détruit tout ce qu'il y avait entre nous.

Alors que je grimpe le long de la barre, aveuglée par la douleur, alors que je me laisse aller en arrière en gémissant, je comprends que Ricarda s'est aussi jouée de Gideon. Et si elle avait mis en scène la vidéo ? Et si elle l'avait fait chanter ?

Je n'y avais pas pensé un seul instant jusque-là, mais je commence à me demander si je n'ai pas été injuste envers lui. Du moins si j'ai raison, si elle l'a vraiment forcé.

Arrivée au sommet de la barre, je commence à virevolter dans les airs, mais j'arrive à peine à tendre les jambes.

Je suis à bout de force – pensé-je. Mes yeux se ferment, mes doigts dérapent, et le choc de l'atterrissage expulse tout l'air qui me restait dans les poumons.

GIDEON

— Contente de te revoir. Tu as l'air en forme, me salue cette salope malade en s'approchant de la table que j'occupe dans le café.

Bien entendu, elle est sur son trente et un, porte un chemisier au décolleté plongeant, un jean moulant et des bottes à talons aiguilles.

— Merci, répliqué-je avec un sourire crispé. Veux-tu boire quelque chose ? lui proposé-je.

J'aimerais plutôt lui demander : « Quelle souffrance souhaiterais-tu que je t'inflige en premier ? » pour qu'elle me dise où est Maron et ce que Dubois fait avec elle. *Et ce, depuis douze heures déjà !*

Le temps passe bien trop vite alors que Maron est à la merci de ce branleur. J'espère qu'il n'arrivera pas à la détruire, sinon je lui briserai la nuque – j'en fais le serment.

— Volontiers, un smoothie aux épinards, comme tu le sais très bien, roucoule-t-elle avec un sourire paisible que je ne peux pas m'expliquer.

— C'est parfait, je t'en ai déjà commandé un, susurré-je à mon tour.

— Tu es toujours si attentionné.

Elle me sourit, pend son sac à la chaise et s'assied en face de moi.

— Comment vas-tu ? Comment s'est passé ton séjour à la clinique ? Je n'en ai pas entendu dire beaucoup de bien. Il paraîtrait que seuls dix pour cent des patients réussissent à s'abstenir définitivement.

Elle veut me provoquer ou quoi ?! Je m'humidifie les lèvres.

— Déjà, ce verre d'alcool pourrait être de trop pour toi. J'ai entendu dire qu'il était facile de passer d'une dépendance à une autre, m'explique-t-elle, ce dont je suis déjà au courant.

Je grince silencieusement des dents.

— Je contrôle la situation.

Je n'en dis pas plus pour qu'elle change de sujet.

— Si tu n'y arrives pas toi, alors qui ? Je suis toujours là pour toi si tu as besoin de mon aide, me propose-t-elle en souriant avant d'ouvrir son menu.

Par où commencer ? Comment lui soutirer des informations sans la passer à tabac ?

— Quel était le document que tu voulais me montrer fin octobre ? finis-je par demander pour la mettre de bonne humeur.

Elle fixe le menu quelques secondes de plus avant de lever les yeux vers moi. Ses cheveux sombres tombent en lourdes vagues sur ses épaules, comme un voile. Elle me regarde droit dans les yeux.

— Je voulais te montrer deux choses. Premièrement, la preuve que j'ai abandonné la plainte contre Maron. Tu avais raison, mon comportement était puéril.

Mes avocats l'ont certainement convaincue de retirer sa plainte quand elle a compris qu'elle n'irait pas très loin avec cette connerie.

— Et puis... commence-t-elle en fouillant dans son sac à main. Jette un œil là-dessus.

Elle ouvre la fermeture éclair dorée de son porte-monnaie et me tend une photo deux secondes plus tard.

Je fixe l'image carrée aux couleurs orangées. Est-ce vraiment ce que je crois ? Essaie-t-elle de me dire que...

— Je suis enceinte, Gideon. De trois mois.

Je perds brièvement le contrôle de mon visage alors qu'un poing invisible s'écrase sur mon estomac.

— Félicitations, réussis-je à articuler en me forçant à sourire.

— C'est tout ? C'est toi le père.

Mes yeux passent de la photo de l'échographie à son visage rayonnant qui me regarde avec espoir.

— Fais le calcul. La dernière fois que nous avons couché ensemble c'était à Dubaï.

Elle parle de notre accouplement dans les toilettes ? Merde, je n'avais pas utilisé de préservatif !

— Cela fait une semaine que j'emporte cette photo partout avec moi. Tu ne sais pas à quel point j'ai toujours souhaité avoir un enfant, une famille. Et toi dans le rôle du père...

J'ai une incroyable envie de me lever et de la laisser plantée là.

Je suis écoeuré et j'ai envie de vomir. Je ne m'attendais pas du tout à ce genre de révélation. Je me fiche pas mal qu'elle soit enceinte. Je ne la crois pas, de toute façon. Et s'il s'agit de mon enfant, j'ai le droit de donner mon opinion. Un enfant me lierait à elle pour le restant de mes jours, même si nous ne vivons pas ensemble. Elle serait toujours dans les parages, toujours en train de me taper sur les nerfs avec ses tentatives de séduction. Je n'aurais plus aucune chance de vivre une relation normale avec Maron. Elle ne tolérerait pas cette situation, et même si elle s'y résolvait, cela la détruirait.

Tout ceci est hors de question. Il ne me reste plus qu'à espérer que le bébé ne soit pas de moi, qu'elle se soit envoyée en l'air avec d'autres mecs. Sans ça, je n'arriverai plus jamais à l'écarter de ma vie.

— Je sais que tu es surpris. Je l'étais aussi au début. Mais tu pourrais faire preuve d'un peu plus d'allégresse. Il n'est pas adorable ? me demande-t-elle un jetant un regard amoureux à la photo du bébé qui ressemble à un haricot de profil.

Puis elle me prend la main.

— Je sais que nous n'avions pas prévu cela, mais je veux absolument le garder.

Elle m'avait dit qu'elle prenait la pilule. Elle m'avait promis qu'elle s'occuperait autant que moi de la contraception. Des paroles dans le vent !

Un serveur apporte son smoothie, et j'en profite pour lui retirer ma main.

Je crois bien ne jamais m'être senti aussi désemparé qu'en ce moment. Je gobe les mouches en fixant la rue à travers la fenêtre du café et je passe une main sur mon visage. Je dois penser à Maron. Mais avec une brioche au fourneau, je ne peux plus me montrer violent pour obtenir les informations dont j'ai besoin. Et cette pétasse le sait pertinemment. Elle me connaît assez pour savoir que je ne soumettrais jamais une femme enceinte à une situation de stress, et que je lui infligerais encore moins aucune douleur physique. *Merde !* Elle me met échec et mat avec mes propres principes.

— Oui, il est beau. Connais-tu déjà le sexe ? me renseigné-je en balayant le café du regard pour m'assurer que Noah ou Dubois ne soient pas en embuscade.

— C'est un garçon. Comme tu l'as toujours souhaité.

Pourquoi dit-elle ça ? Croit-elle que ce soit ce que je veux entendre ? Je n'ai jamais parlé d'avoir des enfants avec elle –

je n'y ai même jamais fait allusion. Il n'y a qu'avec Maron que j'en ai discuté une seule fois, il y a plus d'un an.

— Oui, c'est vrai, mens-je.

Une idée vient de surgir dans ma tête, me permettant d'obtenir mes informations. Elle essaie de me faire du chantage indirectement avec cet enfant. Je peux aussi jouer à ce petit jeu-là.

— Je voulais te voir, même si je ne savais rien de l'existence de cet enfant, commencé-je en prenant sa main gauche dans la mienne.

La toucher me donne envie de vomir. Je me déteste encore plus que je ne le fais déjà à l'idée que je la baisais par le passé. Comment ai-je pu la caresser ? La sauter ?

— Mais maintenant que je suis au courant, ce que j'ai à te dire est encore plus important, continué-je avec ferveur en plongeant mes yeux dans les siens.

— Qu'as-tu à me dire ?

Elle me regarde comme si elle s'attendait à ce que je la demande en mariage. Cette salope va être déçue. Si je me marie un jour, ce sera avec Maron et personne d'autre.

— Eh bien... Si nous voulons avoir un avenir ensemble, toi et moi... déclaré-je en me détestant déjà pour la suite. Si nous voulons fonder une famille, nous devrions d'abord écarter tous les obstacles de notre chemin, tu ne crois pas ?

— Oui. Mais Dubois s'occupe déjà de Maron, qui t'a encore une fois abandonné soit dit en passant. Elle ne peut plus nous nuire. J'ai entendu dire qu'elle ne t'avait pas rendu visite une seule fois durant ton séjour à la clinique.

Où s'est-elle procuré cette information ?

— Oui, il s'occupe d'elle, grogné-je à voix basse. Mais tu es complice, et donc punissable. Je ne veux pas qu'il t'arrive quelque chose. Que se passera-t-il si la police t'interroge ? Y as-tu seulement déjà pensé ?

Je hausse les sourcils, relâche sa main et avale une gorgée de Martini. C'est la seule chose me permettant de supporter toute cette affaire.

— Si tu ne me dénonces pas, personne d'autre n'est au courant.

— Ah, et tu crois que Dubois ne parlera pas ? Tu es la cible parfaite. Mais si tu témoignais dès aujourd'hui, vous n'auriez rien à craindre notre enfant et toi. Fais-le, Ricarda, lui ordonné-je presque sans aucune tendresse dans ma voix. Il ne s'agit pas seulement de toi, il s'agit de nous.

Elle plisse le nez et incline la tête comme si elle pesait le pour et le contre.

— Je ne peux pas. Cela ne regarde que Robert. Ce qu'il fait avec ton ex ne me concerne pas, susurre-t-elle avant d'aspirer son smoothie avec une paille. Plus maintenant.

Je commence à me demander si elle ne se rend vraiment pas compte d'être impliquée jusqu'au cou. Comment peut-on être aussi stupide ? Je pourrais la livrer moi-même à la police, mais c'est illégal. Et je risquerais même d'encourir une peine si je la traînais au poste sans son accord. Et me faire justice moi-même n'est pas non plus une solution. Mais si j'arrive à pousser cette salope aux aveux, je gagnerai du temps.

— Je veux juste que tu comprennes. Tu peux encore choisir. Imagine qu'il tue mon ex de merde ? Les flics finiraient par se pointer à ta porte un jour ou l'autre. Ils t'emporteraient loin de moi, et le petit n'aurait plus de mère. Es-tu vraiment prête à mettre ton destin – non, notre destin – dans les mains de Dubois ? la pressé-je. Tu es intelligente, Rica, tu sais ce qu'il faut faire. C'est le seul moyen si nous voulons avoir un avenir ensemble.

On dirait que mes mots ont un certain effet. La complicité est un crime capital. Elle se retrouverait en prison si Dubois... N'y pense même pas ! Maron va se battre, elle tiendra le

coup. Je vais travailler cette pétasse aussi longtemps que nécessaire, même si cela me tue de savoir Maron une seconde de plus à la merci de ce connard. Je n'ose pas m'imaginer ce qu'il lui fait subir. Je n'ose pas non plus m'imaginer comment elle se sent. Elle doit avoir peur de mourir, elle doit se croire abandonnée de tous. Elle pleure sûrement. Maron est une femme forte, fière et sûre d'elle, une femme qui sait ce qu'elle veut. Mais elle a aussi un côté fragile, un côté qu'elle ne laisse presque jamais entrevoir, mais que j'aime encore plus. Je voulais la protéger, être toujours là pour elle, toujours à ses côtés. Et me voilà réduit à l'impuissance. Je ne sais pas où elle est, je ne sais pas ce qu'elle endure.

Je pose une main sur la joue de Rica, me penche en avant et... – *pardonne-moi, Maron* – ... je l'embrasse. Je voulais que Maron soit la première personne que j'embrasse après ma cure de désintoxication. Je voulais l'embrasser dès que je poserais les yeux sur elle. Hier soir, j'avais l'intention de discuter avec elle de tout ce qui s'était passé avant qu'elle n'aille à son rendez-vous avec son client. Une simple rencontre fortuite avec la maigre espérance de la reconquérir.

Mais tout a tourné au vinaigre.

— Ne réfléchis pas trop longtemps, pense à nous, répète-je à quelques millimètres de ses lèvres avant de continuer à l'embrasser tendrement.

Elle me rend mon baiser. L'odeur de muguet me monte au nez. Elle est douce, et j'ai le goût de son smoothie sur la langue.

— Si tu ne le fais pas, même mes meilleurs avocats seront incapables de t'aider.

Je pose encore une fois mes lèvres sur les siennes, mais je l'embrasse avec plus de passion cette fois, aux yeux et à la barbe de tous les clients de ce putain de café. Je rapproche

doucement ma chaise de la sienne et pose une main sur son ventre. Cela fait fondre les femmes, du moins est-ce ce que j'ai entendu dire, et Jane a toujours les larmes aux yeux quand un homme agit ainsi dans un film. Maron, quant à elle, a toujours éclaté de rire.

— OK, OK, Gideon. Tu as probablement raison, cède-t-elle en plaçant sa main sur la mienne. J'ai fait une connerie.

Je soupire intérieurement avec dédain. Tu as fait bien plus qu'une connerie, tu peux me croire !

— Ils pourraient vraiment m'enfermer.

Oui, parce que j'ai tout vu et que je témoignerai que tu as aidé Dubois à la kidnapper.

— Nous devrions nous rendre au commissariat. Ou non... dis-je devant ses lèvres. Dis-leur au téléphone où elle se trouve. Nous gagnerons du temps et ils concluront à coup sûr un marché juste avec toi pour avoir aidé à résoudre l'affaire.

Je ne sais pas si je lui dis la vérité ou bien si je mens. Moi, en tout cas, je rajouterai bien quelques années de prison à sa peine si je le pouvais. Elle l'aura bien mérité. À chaque minute que je passe, coincé ici, Maron souffre un peu plus. Je dois absolument la trouver ! J'ai besoin d'elle. Je l'aime, et même si cette année a été catastrophique pour nous, je me battrais pour elle. Par tous les moyens. Mais si Dubois la détruit, la change, à tel point qu'elle n'est plus la femme que je connais... Mes traits se durcissent, ce qui n'échappe pas à Ricarda.

— Il va l'emmener ce soir dans un club de boxe. Du moins c'est ce qu'il m'a dit.

— Où ? demandé-je.

— Dans un quartier en périphérie de la ville.

— Où est-elle maintenant ? insisté-je.

Ma voix se fait trop pressante, et elle fronce les sourcils d'un air méfiant.

— Je n'en sais rien. Il voulait la présenter à des amis, c'était son plan. Mais il voulait la libérer une fois qu'ils seraient quittes. Il ne la tuera pas, affirme-t-elle avec assurance.

La présenter à des amis ? Je préfère ne pas m'imaginer quel genre d'amis ! Putain de merde ! J'ai besoin d'un lieu précis.

— Où ? En a-t-il parlé ? la questionné-je en la prenant par l'avant-bras sous l'emprise de la colère.

— Gideon, tu me fais mal. Qu'est-ce qui te prend ? Pourquoi insistes-tu autant ? L'information au sujet du club de boxe devrait amplement suffire.

Non !

— Samuel a parlé d'un club à un moment donné. L'a même recommandé à Robert, dit-elle en roulant des yeux. Dans les quartiers est de Marseille, à la Capelette. Le nom contient le mot « ice »... Je ne m'en souviens plus, ajoute-t-elle précipitamment.

Samuel ?

— Je ne connais qu'un seul club correspondant à la description.

Ice Club Bazar.

Plus rapide que l'éclair, je me lève et quitte le café sans payer.

— Gideon ? Qu'est-ce que... ?

Je ne sais pas si elle va se contenter de crier comme une hystérique ou si elle va me courir après. Je dois absolument me rendre jusqu'à ce club. J'ouvre brusquement la portière du Cayenne de Dorian et saute à l'intérieur.

— Tu as obtenu les informations ? me demande-t-il alors que Lawrence se tourne vers moi, un Coca à la main.

— Oui. Ice Club Bazar, ça vous dit quelque chose ?

— Ouais, je connais, répond Law. Était-ce vraiment nécessaire de tripatouiller cette vieille peau ?

Il nous a observés pendant toute notre conversation.

— Elle est enceinte. De moi, répliqué-je sèchement.

Ils me fixent tous les deux, incrédules, comme si j'avais soudain perdu la tête.

— Toutes mes condoléances. Mais ce n'est quand même pas une raison pour la toucher. Moi, à ta place, je l'aurais...

— Ça ne m'intéresse pas ! Dorian, démarre ! Nous n'avons pas beaucoup de temps. Dubois veut l'emmener ce soir dans ce club de boxe.

— Pourquoi ? me questionne-t-il en me lançant un regard dans le rétroviseur.

Si je le savais...

— Aucune idée.

Il existe trois clubs de boxe illégaux en dehors de Marseille. Ils organisent parfois des combats. Peu de gens sont au courant.

— Un club de boxe, hein ? Ça tombe bien, le moment est venu de lui foutre une bonne raclée, grogne Lawrence qui se tourne une fois de plus vers moi. Mais à toi l'honneur d'ouvrir les hostilités. Ton crochet du gauche est imparable.

— Marche bien droit ! m'ordonne Robert qui avance à côté de moi.

Il vient de raccrocher son téléphone en disant merci à je ne sais qui et en promettant de le voir dans vingt minutes. Il me donne un coup dans le dos pour me faire aller plus vite.

Je me demande avec qui il a rendez-vous dans vingt minutes. Vêtue d'une robe de soirée de couleur argentée, je ferme les yeux et m'efforce de retenir un gémissement de désespoir. J'ai mal partout, de la tête aux pieds. J'ai de la peine à respirer, je halète plus que j'inspire, et de la sueur dégouline le long de ma colonne vertébrale. Mes mains sont menottées sous un chaud manteau de fourrure. Je ne comprends pas pourquoi je suis habillée aussi élégamment. *Où m'emmène-t-il ?*

Je me souviens d'être tombée de la barre et d'avoir encore une fois cogné ma tête contre le sol. Je me suis réveillée sur le béton froid alors que des mains m'habillaient. Je suis écoeurée de ne pas savoir ce qu'ils ont pu me faire pendant que j'étais inconsciente. Ils m'ont mis cette putain de robe puis ils m'ont jeté des chaussures et le manteau de fourrure. La plaie sur l'arrière de mon crâne est déjà recouverte d'une croûte, et j'y sens un battement régulier, comme les cloches d'une église.

Je n'en peux plus – je ne peux pas faire un pas de plus dans cette vieille zone industrielle avec son asphalte crevassé, ses bâtiments en briques rouges et ses vieilles usines délabrées.

— Où allons-nous ? demandé-je d'une voix cassée.

Je lui crierais ma question si j'en avais la force. Mais je suis épuisée. J'ai déjà assez de mal à me retenir de geindre.

— Tu le découvriras bien assez tôt. Nous avons encore un peu de temps devant nous. Et tu me plais beaucoup vêtue de cette tenue que j'ai choisie pour toi.

Quoi ?

Robert fait un signe de la main, et les silhouettes qui nous suivaient passent maintenant en tête de la file. Il me coince brusquement contre le mur d'une vieille usine, sa main remonte ma robe longue. Nous sommes complètement seuls.

— Les gars ont eu leur tour, à moi maintenant de te montrer comment se débrouille un vrai homme. Te rappelles-tu du bon vieux temps ?

Non !

— Ne fais pas ça, murmuré-je en me collant encore plus au mur pour m'éloigner de lui.

Les briques sont glacées, même à travers le manteau. Sa main progresse toujours plus haut le long de mes cuisses, tandis que l'autre m'immobilise en me tenant par l'épaule. Deux doigts s'introduisent brusquement dans ma chatte.

— Préfères-tu que je te saute ici ou à l'intérieur ?

Une nouvelle douleur apparaît dans mon corps, dans mon bas-ventre cette fois. Je me débats tant bien que mal, et mon souffle forme un nuage de buée. J'essaie de le repousser avec mes mains menottées.

— Tu le regretteras, craché-je.

Je ne sais pas d'où je sors cette dernière miette de fierté, mais je n'abandonnerai pas.

— Ici alors, pour en finir.

— Non !

J'essaie de le contourner rapidement, mais il attrape mon menton et m'embrasse avidement. Je voudrais pouvoir détourner mon visage et me débarrasser de ses doigts en moi. La douleur est partout. Dans mon corps, dans mon âme. Pourquoi personne ne m'a informée de la libération de Dubois ? J'aurais été avertie et je me serais doutée qu'il tenterait de se venger ! *POURQUOI ?!*

Les larmes dégoulinent le long de mes joues alors qu'il ouvre son pantalon de manière à ce que je n'en perde pas une miette. Je me cramponne à la veste de son costume pour essayer de le tenir à distance.

— Mes jambes sont gelées. Je ne porte rien d'autre que le manteau de fourrure, la robe et des chaussures à talons hauts. Mes chaussures.

— Ne fais pas ça ! Arrête-toi ! le supplié-je.

Les larmes troublent ma vue, mais je peux quand même voir son visage affichant le dédain et l'excitation.

— Je l'ai déjà fait cent mille fois dans mes pensées ces dernières années. Tu ne crois tout de même pas que je vais me dégonfler maintenant juste parce que tu me supplies de ne pas le faire ? hurle-t-il avant de me gifler. Si au moins j'avais fini en taule pour t'avoir baisée. Mais non ! Je me suis retrouvé dans cette cellule pourrie pour rien du tout ! Pendant deux ans ! Tu crois que ce que je te fais est ce qu'il y a de pire ? Et bien tu ne connais pas la sensation avilissante de moisir dans une cellule de prison !

Ma joue brûle, me démange, et je recommence à sangloter.

— Je suis désolée, dis-je en levant les yeux vers lui.

Je ne sais pas pourquoi je dis ça. Peut-être pour le faire changer d'avis ? Pour qu'il ait pitié ? Peu importe car cela ne fonctionne pas. Au lieu de me laisser tranquille, il pose une

main sur ma bouche, je sens sa queue au garde-à-vous contre ma chatte et je secoue la tête.

— Ferme-la !

Je me débats comme un ver au bout d'un hameçon, mais...

— Robert, ils sont là, l'interpelle une voix depuis l'autre bout de la place devant le bâtiment.

Il grogne de fureur et je m'effondre contre lui.

— J'arrive ! répond-il. Quant à toi ! Nous n'avons pas encore terminé, c'est promis.

Mes doigts tremblent, je ne peux voir que ses yeux sans pitié, je ne sens que ses doigts en moi. Puis il se retire, laisse retomber ma robe et m'entraîne à sa suite sur la place jusqu'au portail ouvert d'une usine. Je trébuche plusieurs fois, mais petit à petit, je commence à entendre les sons produits par d'autres êtres humains. Il y a des gens partout. J'entends du *heavy metal*, des pitbulls qui aboient, je vois des pantalons en cuir, des bracelets à rivets et des tatouages, comme dans un bar de rockers.

Il me pousse en avant à travers la foule en me tenant par la nuque, comme si j'étais sa marchandise. Je me cogne à des types du genre costaud qui renversent leur bière, le manteau de fourrure me glisse des épaules, et il continue de me faire avancer.

Dubois fini par tourner à gauche. Nous sommes au dernier rang d'une sorte d'arène.

— Ta colombe ne file pas doux ? demande un type maigre à qui il manque une incisive et dont les cheveux sont coiffés en pétard.

Il a un nez aussi crochu qu'une sorcière.

— Si, mais il faut lui rappeler parfois les bonnes manières, explique Robert de ce ton charmant qui cache si bien sa véritable nature.

Il me fait asseoir sur un banc en bois puis fixe une chaîne aux menottes et fait le tour du banc avec celle-ci. *C'est*

pas vrai !

— Assieds-toi de manière à ce que personne ne voit les chaînes, ou je vais te prêter main-forte, me menace-t-il.

Mes mains menottées reposent sur mes genoux, et je les cache sous la fourrure.

Je dois trouver une solution – pensé-je alors que Dubois s'éloigne. Un de ces idiots va bien m'aider ? Bien qu'ils aient tous l'air agressif et plus ou moins de criminels. Où sommes-nous au juste ? Les bancs sont disposés autour d'une sorte de scène carrée, et je vois encore d'autres balèzes s'installer en face de moi.

— Jolie robe. Tu t'es perdue, poupée ? me demande un type deux fois plus large que moi, avec les cheveux teints en blond et coiffés à l'iroquoise, une barbe à la Henri IV et une bouteille de vodka à la main.

Autant ne pas répondre à cette montagne de stéroïdes.

Je baisse les yeux. Lui, en tout cas, ne m'aidera certainement pas.

— Elle ne peut pas parler, Ralph.

— Sûr qu'elle peut. Quelqu'un a dû l'oublier ici après le dernier round. Elle est plutôt bandante.

— Oui, il s'est fait la malle avec ses gains en abandonnant sa vieille ici, confirme l'autre idiot, aussi laid et massif que le premier, et probablement gonflé lui aussi aux stéroïdes.

Ils éclatent tous les deux d'un rire graveleux.

— Il doit en tringler une autre à l'heure qu'il est. Hé, parle un peu, poupée en sucre.

— Dis au moins bonjour.

Ils rient encore mais le nombre croissant de spectateurs nous sépare. La foule s'installe sur les bancs avec des quantités impressionnantes d'alcool. Ça braille, ça se comporte comme les pires beaufs, ceux qui ont une grande gueule, qui marquent leur territoire et qui ne sortent jamais sans un couteau et un pistolet. *Mais où suis-je, nom de Dieu ?*

Je lève lentement la tête pour vérifier que ces deux imbéciles m'ont bien oubliée. Je me sens faible. Je ne peux pas m'asseoir le dos droit et je ne peux pas non plus inspirer profondément. La fumée me brûle les yeux, une cloche retentit, Dubois réapparaît à côté de moi. Ses quatre compères s'installent autour de moi. Des mains glissent le long de mes cuisses – c'est fini. J'abandonne. Il a gagné.

Je manque de sommeil, j'ai besoin d'un lit et d'un bon repas. Cela fait presque vingt-quatre heures que je n'ai plus rien mangé ni bu. Ma langue est sèche. Et ces mains sur moi en permanence...

Mes paupières sont lourdes et j'ai du mal à rester éveillée.

— Tu n'es quand même pas en train de t'endormir ? me susurre Dubois à l'oreille avant d'en mordre férocement le lobe, m'arrachant un gémissement. Tu ne peux pas t'endormir alors que nous ne faisons que commencer.

Je suis comme paralysée, je ne peux que regarder en face de moi. Peut-être est-ce un mécanisme de défense inné, ou bien mon cerveau est passé en veille. Je veux tout oublier autour de moi. Le vacarme assourdissant, la musique si agressive qu'elle ne mérite même pas ce nom, le type sur le podium qui raconte des conneries. Je suis à un match illégal de boxe si je ne me trompe. Peu importe.

À côté de moi, Dubois se lève soudain. Je continue de regarder droit devant moi quand je découvre un homme que je reconnais dans la foule. *Law !*

Juste en face de moi. Comme brusquement sortie de ma transe, j'essaie de me lever pour attirer son attention, mais le type à l'air méditerranéen m'attrape par les épaules.

— Reste assise, grogne-t-il.

Je sens la pointe d'un couteau dans mon dos.

— Chevalier, s'exclame Robert.

En face du podium, Law m'a repérée. Je lève les yeux vers Dubois et je découvre Gideon qui lui fait face. *Il est là. Il est*

vraiment là. Je veux me mettre debout, mais le Maghrébin devient nerveux et porte son couteau à ma gorge.

Dubois et Gideon semblent discuter. Du coin de l'œil, je remarque que Gideon n'arrête pas de me regarder. On dirait qu'il se retient d'envoyer balader Robert. Puis ses yeux se posent sur les quatre autres hommes. Dubois a dû lui annoncer qu'il n'était pas mon seul geôlier.

— Non, je ne marche pas, grogne Gideon en prenant Dubois par le col.

Immédiatement, la lame entame ma peau, et quelques gouttes de sang dégoulinent sur mon cou.

— Tu n'as pas le choix.

Je tire sur mes chaînes pour tenter de m'éloigner de la lame, et le manteau de fourrure tombe à terre. À ce moment, Dubois se tourne vers moi, fou de rage. Une gifle s'abat sur ma joue gauche.

— Je t'avais dit de les cacher, espèce de pute !

J'ignore combien de temps je vais encore tenir. Même simplement rester assise devient difficile. Gideon l'attrape et l'envoie valser une rangée plus bas où il atterrit douloureusement la tête la première.

Je cherche à croiser le regard de Gideon qui me regarde d'un air bouleversé. Il n'a pas changé depuis hier. Il est soigné, ses yeux sont alertes, mais il semble abattu. Ils plongent ses yeux dans les miens, et je me mets à pleurer. Maintenant que je sais que tout ceci n'était qu'un stratagème depuis le début, je ne suis pas en droit d'attendre de l'aide de sa part.

— Désolé, lis-je sur ses lèvres car je ne peux pas l'entendre.

Je me contente de hocher la tête alors que des larmes coulent le long de mes joues. Puis il disparaît dans la foule.

Il a besoin d'aller chercher des renforts. Il ne peut rien contre cinq hommes. Même pas avec Law à ses côtés. Il

arrive à l'instant et se tient exactement là où se tenait Gideon. Le visage déformé par la rage, son regard se pose d'abord sur moi, puis sur Robert qu'il se prépare à attaquer. Mais Gideon le retient et l'entraîne avec lui. Je croise une dernière fois le regard de Law qui est certes hors de lui, mais aussi désespéré.

Sortez-moi de là le plus vite possible ! – pensé-je une fois qu'ils ont disparu.

GIDEON

Léon nous a un peu facilité la tâche puisqu'il a pu la localiser à l'aide d'une application, et je me retrouve au milieu de la foule dans ce club de boxe. Dubois s'est débarrassé de son téléphone à mi-chemin, et nous avons dû nous arrêter dans tous les clubs pour apprendre où avait lieu le combat illégal.

Je balaie la salle du regard. Partout on se crie dessus, on boit, on se bagarre.

— Nous ferions bien de nous séparer. Tu cherches les rangées de devant et moi celles du fond, proposé-je à Law pendant que Dorian décide d'aller vérifier les toilettes.

À condition qu'il y en ait dans un endroit pareil.

Elle doit bien être quelque part ! Je connais ces combats. Ils ont lieu dans des usines désaffectées, et aucune personne saine d'esprit ne s'y aventurerait le soir ou les week-ends.

La police est au courant de ces combats de boxe, mais elle les tolère. J'ai moi-même été spectateur et acteur dans plusieurs de ces endroits minables, en compagnie de Law. Mais plus après que Maron et moi avons emménagé ensemble. Elle me l'avait interdit. Je la comprends. Mais j'ai quand même récidivé trois fois en assistant à quelques combats avec Law et d'autres amis.

Cela me manquait. Et puis j'ai besoin de quelqu'un à qui je puisse casser la gueule après une journée pourrie. Un sac de

boxe et un entraîneur ne suffisent pas dans ces cas-là. Les règles ici ne sont pas les mêmes que sur un ring officiel. En fait, il n'y en a quasiment aucune. Pas de pitié jusqu'au knock-out. Certains combattent même au couteau, mais je m'y suis toujours refusé.

Derrière le ring, Law étudie le visage de tous les mecs. Je parcours les rangées derrière moi et découvre une femme blonde, la tête basse. *C'est elle !*

Je cours vers elle à grandes enjambées. Mais à chacun de mes pas, des yeux se tournent vers moi. Maron a vraiment une sale tête. Que lui a-t-il fait ?

Ses joues sont écorchées, et je peux voir des traces de sang séché sur l'arrière de sa tête. Elle arrive à peine à tenir assise.

— Espèce de salaud ! craché-je.

— Chevalier ! se contente-t-il de répondre.

Je l'attrape par le col avec la ferme intention de lui briser les deux mains quand je remarque qu'un type d'origine maghrébine tient un couteau contre la gorge de Maron.

— Pas la peine de se presser. Je te ferai ton offre bien assez tôt.

— Quelle offre ? demandé-je alors que je vois du sang dégouliner le long de la peau blanche de son cou.

Je relâche immédiatement ce connard et recule d'un pas pour ne pas donner à ce trou du cul une raison de la couper plus profondément.

— Quelle offre ? N'est-ce pas évident ? Tu es un boxeur expérimenté, tu devrais savoir pourquoi je t'ai attiré jusqu'ici.

Quoi ? Il raconte n'importe quoi !

— Bats-toi pour elle. Le premier round commence dans cinq minutes.

— Non, je ne marche pas, grogné-je en le chopant à nouveau par le col.

La lame réapparaît sur le cou de Maron.

— Tu n'as pas le choix, rit Dubois. Allez, qu'as-tu à perdre au juste ?

Tout cela fait partie d'un seul et même plan ! Merde ! Je croyais avoir soutiré des informations à Ricarda, mais en fait, elle me les a données de bon cœur avant d'informer Dubois de notre arrivée.

Cette pétasse !

Un peu plus loin, je découvre Rica assise sur un banc. Elle me fait un signe arrogant de la main.

— Qui me garantit que tu tiendras parole ? le questionné-je en le fusillant du regard.

J'aimerais le mettre en morceau, mais je risquerais de mettre Maron encore plus en danger qu'elle ne l'est déjà.

— Personne. Fais-le, sinon Maron reste sous ma garde. Nous nous sommes bien amusés, tu sais.

Non, je ne veux pas savoir ce qu'il lui a fait subir. La voir ainsi suffit déjà à me donner la nausée.

Je n'ai vraiment pas le choix.

— Désolé, dis-je à Maron qui nous surveille avec espoir.

Elle s'attend certainement à ce que je la sorte de ce trou à rats. Immédiatement. Mais je ne peux pas. Pas encore.

— Je serai prêt dans quatre minutes, déclaré-je à Dubois.

Law vient de l'apercevoir et il se précipite sur lui. Je le retiens.

— Laisse tomber, sinon c'est elle qui en subira les conséquences.

Il me suffit de désigner Maron du menton pour qu'il comprenne ce que je veux dire.

— Il mériterait qu'on lui coupe les couilles, hurle Law alors que je lance un dernier regard à Maron avant de me noyer dans la foule.

Je dois garder la tête froide, prendre rapidement l'air et me préparer mentalement au combat. Les tirades enragées

de Law ne me sont d'aucune utilité. Une fois devant l'entrée du bâtiment, je retire mon manteau et ma chemise noire avant de les confier à mon frère.

— Prends-en soin.

— Que signifie ce strip-tease ?

— Dubois veut un combat, il va l'avoir. Tu gardes un œil sur Maron pour être sûr qu'il ne...

— Je l'éventre s'il la touche !

C'est trop tard pour ça. Le regard qu'elle m'a lancé en dit plus long que tous les mots du monde. Elle souffre, ses yeux étaient remplis de douleur, de tristesse et d'impuissance.

— Attends Dorian et gardez vos distances.

— Et si tu perds ? me demande-t-il en approchant d'un pas.

— Alors tu t'occuperas d'elle. Appelle les flics, qu'ils viennent démanteler ce boui-boui. Mais je ne veux pas risquer qu'il se serve d'elle comme otage. Compris ?

Il serait capable de la tuer dans un moment de panique. Laissons-lui l'impression d'être aux commandes. Qu'il savoure son triomphe. Après le combat, ma petite sera auprès de moi. Je suis soulagé de l'avoir retrouvée, mais mon cœur saigne de la voir dans cet état. Battue et maltraitée, comme du bétail.

J'aurais aimé la trouver plus tôt. Mais l'Ice Club Bazar était déjà désert à notre arrivée. Il a fallu ensuite nous renseigner dans tous les clubs de boxe pour apprendre où avait lieu le combat secret. Cela nous a pris une bonne heure. Les combats n'ont jamais lieu deux fois de suite dans la même usine. Hélas.

Je m'échauffe dans l'air nocturne glacial, je fais des pompes et je cours un peu. Plus que trois minutes. Salement court pour me préparer à donner le meilleur de moi. Et je ne sais même pas qui sera mon adversaire.

— Montre-leur ta gauche. Montre-leur qui est Lazaros. Bonne chance ! lance Law en me serrant la main. Je garde un œil sur la situation.

Je sais qu'il souhaiterait prendre ma place pour faire subir son triple coup à mon adversaire.

Je baisse les yeux et fais le signe de la croix, comme je le fais toujours, puis je monte sur le ring improvisé.

Non ! Ne fais pas ça. Mon estomac se noue alors que je découvre que Gideon n'a pas quitté le bâtiment, comme je le croyais. Au contraire, il monte maintenant sur le ring.

Il m'avait promis de ne plus jamais le faire. Mais c'était avant. Pourquoi a-t-il accepté ? Au moins, je sais enfin quelle proposition Dubois lui a faite.

Non, pas pour moi...

— Tu ne t'y attendais pas ? Eh bien moi non plus, me susurre Dubois assis à côté de moi. C'est fou ce qu'il est prêt à faire pour toi, par amour pour toi. Et tu ne le mérites même pas, pute de bas étage que tu es.

Du coin de l'œil, je distingue un éclair d'admiration dans ses yeux. Je la ressens aussi. Après ces dernières semaines, je n'aurais jamais imaginé qu'il éprouvait encore quelque chose pour moi. Et le voilà qui monte sur le ring pour moi, dans un combat qui sera loin d'être juste.

Je balaie discrètement la salle des yeux et je découvre Lawrence, les affaires de Gideon sous le bras, debout dans l'entrée. Il n'arrête pas de regarder dans ma direction. Un peu plus loin, Dorian est adossé à un mur à côté d'un type qui pourrait faire partie des Hells Angels. Et sur ma droite, j'ai la surprise de découvrir Ricarda qui me lance des regards hostiles. *Que vient-elle faire ici ?!*

Je n'ai pas le temps de réfléchir plus longtemps car une autre énigme s'offre à moi. Christo est assis dans la foule, à pas plus de quatre mètres de moi. *Lui ?*

Qu'est-ce que cela signifie ? A-t-il été engagé par Dubois ? Vêtu d'un pull à capuche qu'il a rabattue sur sa tête, il a le regard rivé sur Gideon et ne se tourne pas une seule fois dans ma direction. Mais je suis persuadée de l'avoir reconnu.

Plus le temps passe, plus j'ai du mal à former une seule pensée cohérente. C'est un miracle que je sois encore assise alors que j'ai envie de me rouler en boule par terre.

— Je veux assister au combat. Je dois tout voir. Je dois croiser les doigts pour Gideon. Il fait tout ça pour moi. Je me mets à pleurer de plus belle et baisse les yeux vers le sol. Je ne suis même pas capable de sécher mes larmes puisque mes mains sont toujours menottées.

Je suis au bout du rouleau, mais je dois encore tenir le coup. Pour lui.

Il fait des moulinets avec ses bras, sa tête ; puis son adversaire fait son apparition sur le ring : Noah ! Mes doigts se crispent sur le bois abîmé du banc.

— Ça va bientôt commencer.

Dubois ferait bien de la fermer. Je n'ai pas envie d'entendre ses commentaires. Noah est maintenant torse nu, lui aussi, prêt au combat, et le soi-disant arbitre leur adresse la parole et attend leur consentement. *Espérons que ce combat ait des règles.*

Gideon me lance un regard en coin. Je peux lire sur son visage la souffrance de ne pas savoir ce que Robert m'a fait subir. Mais j'y lis aussi la volonté de gagner ce combat.

Je ne l'ai plus vu torse nu depuis un certain temps, et j'ai l'impression que ses muscles se dessinent encore plus clairement sous sa peau. Il a l'air plus fort, en meilleure santé, et plus en forme que d'habitude. Les combattants s'éloignent l'un de l'autre de quelques pas. Je peux voir les

muscles formant un V juste au-dessus de la taille de son pantalon, son torse musclé, ses abdominaux. Il a dû s'entraîner – beaucoup ces derniers temps. Au moins, il est de taille face à son adversaire, même si Noah est plus grand que lui.

Le gong retentit. Le combat commence.

Les combattants se tournent d'abord autour, Gideon cherchant les points faibles de son adversaire, puis Noah s'élançe. Ils ne portent que des bandages autour des mains, pas de gants de boxe, rien pour protéger les phalanges. Pas de protège-dents, rien. Ils risquent tous les deux de ressortir du ring avec des dommages irréparables.

Gideon esquive l'attaque et lui donne un coup de pied bien placé dans le flanc. Noah recule d'un pas en titubant. Les coups pleuvent, féroces, remplis d'une haine sans bornes. Je n'ai jamais vu Gideon se battre avec une telle élégance, en se laissant guider par ses sentiments. Concentre-toi, Maron ! *Je sais que tu vas gagner, darling* – pensé-je. S'il ne permet à personne de détourner son attention.

Noah encaisse un féroce crochet du droit à hauteur de l'os malaire, et l'usine résonne de cris et d'applaudissements. Les idiots qui assistent au spectacle s'amusent comme des fous et ont hâte de voir le combat tourner au vinaigre. Noah donne un coup de pied dans le genou de Gideon, écrase ensuite son poing contre son cou, ce qui est interdit normalement, l'attrape fermement et abat son coude sur son épaule. *Merde !*

Gideon tombe à genoux. Je peux voir les lèvres de Law former un juron après l'autre.

Mais Gideon est rapide. Il se relève en fauchant les jambes de Noah qui perd l'équilibre et arrive tout juste à rester debout en s'accrochant aux cordes du ring. S'en suivent d'autres coups rapides comme l'éclair et que je ne veux plus regarder.

Mon Dieu, faites que ça s'arrête. Je ne veux pas qu'il encaisse tous ces coups en mon nom. Ricarda mordille innocemment sa lèvre inférieure. Les jambes croisées, elle fait tache dans cette foule grossière. Elle ne quitte pas une seconde Noah des yeux. Je me demande si... *Non !* Un faible sourire apparaît sur mes lèvres. Merde, elle est amoureuse de lui. Elle ne faisait que jouer la comédie pour se venger de Gideon, même si je ne sais pas pour quelle raison.

— On dirait que tu t'ennuies, déclare Dubois en s'emparant de ma nuque pour m'attirer vers lui. Nous allons y remédier immédiatement.

Qu'est-ce qu'il lui prend ?!

Il se met à m'embrasser avidement en massant sans retenue mon sein gauche. Il me fait affreusement mal car il se comporte comme une bête et me mord alors que je me débats et que je refuse de lui rendre son baiser.

Du coin de l'œil, j'aperçois Gideon qui lève les yeux vers nous. Son visage s'empourpre de colère.

J'aimerais pouvoir lui crier de faire attention, mais Noah lui écrase déjà son poing droit en plein milieu du visage avec une force qui lui fait presque quitter terre.

J'aimerais tant pouvoir me débarrasser de ce monstre, mais dans ma situation actuelle, Dubois peut faire de moi ce qu'il veut. Les regards de Dorian et Law font l'aller-retour entre Gideon et moi.

Pourvu que Law n'ait pas la mauvaise idée d'intervenir. Alors que Dubois m'embrasse toujours, je secoue discrètement la tête au moment où Law fait mine de se précipiter vers moi. Je sens à nouveau une lame froide contre mon cou. Très sympathiques ces copains que Dubois s'est faits en taule. Pourquoi le soutiennent-ils ? Que leur a-t-il promis ? *Tu ne veux pas le savoir.*

— Embrasse-moi correctement, pas comme une vache qui bave ! m'ordonne Dubois.

La lame appuie un peu plus sur ma peau. *Merde !*

Je n'ai pas le choix. J'entrouvre mes lèvres et je lui rends son baiser de la manière la plus froide possible. Mais ma langue glisse dans sa bouche, et sa main encore libre s'aventure sous ma robe, entre mes jambes. Je me sens humiliée, salie.

La foule recommence à hurler.

— Écarte les cuisses.

— Non, sifflé-je en lui lançant un regard noir.

Il resserre son emprise sur ma nuque et essaie de desserrer mes genoux. Mes bras sont inutilisables, il ne me reste donc qu'une solution : contracter tous les muscles de mes jambes pour qu'il n'arrive pas à son but.

— Espèce de vache frigide. J'aurais dû aussi ligoter tes petits pieds.

Qu'il essaie. Il me repousse comme un déchet et m'ordonne de regarder le combat.

Ils sont encore tous les deux debout. Noah halète, il est couvert de sueur, comme Gideon qui garde ses yeux fixés sur lui – comme pour s'empêcher de regarder dans ma direction. C'est mieux ainsi. Le spectacle que Dubois met en scène détruirait sa concentration.

Le souffle court, Gideon repasse à l'attaque. Il arrive à toucher plusieurs fois Noah au niveau de l'estomac et des reins. Puis Noah se retourne et envoie Gideon balader d'un violent coup de pied. Le combat n'a pas de règles, mais Gideon n'a encore pas dépassé les limites que lui impose son honneur. Noah crache du sang, repousse les cheveux qui lui tombent dans les yeux et attaque à son tour. Gideon l'esquive habilement, bien qu'il soit déjà épuisé. Sa peau brille à cause de la transpiration, ses cheveux lui tombent dans les yeux qui lancent des éclairs en direction de Noah.

Allez ! Finis-le. Tu en es capable !

— Allez, l'encouragé-je à voix basse.

Noah déchaîne une pluie de coups de poing, quand je remarque soudain un éclat métallique : un poing américain !
D'où sort-il ça ?!

Gideon positionne un avant-bras devant son visage pour se protéger alors qu'un coup s'abat sur la partie gauche de son torse, y laissant des traces de sang.

— Merde, non ! crié-je en essayant de me lever. Le combat n'est pas loyal ! craché-je à l'intention de Dubois qui hausse simplement les épaules.

— Personne n'a parlé de fair-play, Noir. Où te crois-tu ? Aux Jeux olympiques ?

Lawrence et Dorian s'approchent discrètement du ring, Christo gobe les mouches d'étonnement et observe Gideon se faire passer à tabac.

— Mets immédiatement fin à ce cirque ! ordonné-je en m'imaginant écraser mon propre poing dans le visage de con de Robert.

— Non. À moins que tu ne me donnes une bonne raison.

Gideon s'écroule, il a besoin de plusieurs secondes avant de se ressaisir. Un autre coup de poing le fauche en laissant de méchantes marques sur sa joue. Mon Dieu, je ne peux pas permettre à Noah de lui casser la mâchoire et de détruire son beau visage.

— Je ferais tout ce que tu voudras. Je t'en prie, interromps le combat !

Il sourit d'un air amer, presque écoeuré en entendant mes mots.

— Temps mort ! s'écrie-t-il à l'intention de son pantin d'arbitre sur le ring.

Il fait un signe de la tête, et on me débarrasse des menottes.

— J'espère que tu tiendras parole.

Je n'ai pas le temps de me demander ce qu'il mijote qu'il m'entraîne déjà hors de la salle à travers la foule en colère.

Certains huent l'arbitre pour avoir interrompu le combat. Pour moi, il est allé bien assez loin comme ça.

Dubois me force à monter un escalier, toujours plus haut.

— Où allons-nous ? haleté-je.

— Je te prends au mot. J'ai interrompu le combat, à toi de jouer maintenant. J'aime la solitude, pas toi ?

Arrivés au deuxième étage du bâtiment en ruine qui devait auparavant abriter des bureaux, il défonce une porte d'un coup de pied, m'entraîne dans la pièce et me colle contre le mur.

Je pousse un gémissement étouffé quand mon dos rencontre la surface froide.

— Je sais déjà ce que je veux.

Il ouvre son pantalon, appuie sur mes épaules pour me forcer à m'agenouiller et me tend sa queue.

— Taille-moi une pipe. Allez, sinon j'ordonne que le combat se poursuive.

Je préférerais manger de la terre que de sucer sa bite.

— Qu'est-ce que tu attends ? grogne-t-il en m'agrippant par les cheveux d'une main et en me forçant à ouvrir la bouche de l'autre.

Je continue de secouer la tête, et il me relâche.

— Très bien, dans ce cas, allons assister à la mise à mort de Gideon Chevalier.

— Non, je vais obéir, déclaré-je en fermant les yeux et en m'emparant de sa queue.

Imagine qu'il s'agit d'un engagement comme les autres, pense à autre chose – me dis-je pour calmer ma conscience, pour étouffer le dégoût.

Je pose mes lèvres sur sa queue à moitié en érection, puis je la prends dans ma bouche. Rien que d'y penser, j'ai envie de vomir. Il se cramponne une fois de plus à mes cheveux et me dirige brutalement d'avant en arrière. Mais il ne s'attend pas à ce que je me défende. J'ai les mains libres, maintenant.

J'écrase ses couilles entre mes doigts et je mords fermement sa queue en même temps.

Il hurle de rage et de douleur, et s'écarte. *C'est ma seule chance !* Il va lui falloir quelques secondes pour pouvoir ne serait-ce que marcher.

Je me jette hors du bureau à la recherche des escaliers. Je me tiens les côtes gauches qui me font affreusement mal. Mon crâne cogne, mes yeux voient flou, mais je m'en moque. Je dois absolument rejoindre Gideon, Law et Dorian. J'arrive enfin sur le palier et me retrouve nez à nez avec Christo. À ce moment, quelqu'un m'attrape par-derrière et tire violemment sur mon épaule.

— Aide-moi ! supplié-je les larmes aux yeux. S'il te plaît, aide-moi !

— Reste ici, sale pute !

Dubois me fait perdre l'équilibre, et je m'effondre. Il n'y a pas un centimètre de mon corps qui ne me fasse pas souffrir le martyr. Je n'ai aucune chance de l'esquiver, et il commence à m'arroser de coups de pied et de poing.

Je me roule en boule dans une dernière tentative pour me protéger et je ne peux plus m'empêcher de crier. Mais quelques secondes plus tard, les coups cessent. Je ne sens plus mes jambes. Je lève mes yeux remplis de larmes sur Christo qui écarte Dubois de moi en lui envoyant deux crochets.

— Depuis quand est-il permis de frapper une femme ? lance sa voix familière en continuant de tabasser Robert.

— Qui es-tu ?

— Qu'est-ce que ça peut te faire ?

Il frappe et frappe encore Dubois qui ne s'était pas du tout attendu à une attaque.

Merci ! – pensé-je.

J'entends des pas derrière moi puis je respire une odeur de bois de santal. *Je t'aime !* – telle est ma dernière pensée. Je

n'ai même pas la force de tourner la tête pour le regarder.

DORIAN

Comment avons-nous pu la perdre de vue ?

— Va la chercher par là, je m'occupe de Gideon ! lancé-je à Law qui fait signe à Christo de quitter la salle.

J'écarte plusieurs types qui me barrent la route menant au ring. Ces imbéciles m'empêchent de voir ce qui se passe. Je ne distingue pas mon frère, pas avant d'arriver au pied du ring. Gideon est allongé de tout son long et couvert de sang. Mais il respire. Rica est penché au-dessus de lui et murmure quelque chose que je ne peux pas entendre. Quand elle m'aperçoit, elle bat en retraite et rejoint Noah qui descend du ring.

— Je suis là, dis-je en m'agenouillant auprès de Gideon. Lève-toi, je vais t'aider.

— Je n'ai jamais été un fan de ces combats stupides seulement bons à n'entraîner que de graves dommages.

— Tu peux tenir debout ?

Il râle, gémit de douleur, mais fait oui de la tête.

— Aide-moi...

Il ferme les yeux et se met debout avec mon soutien. Son regard balaie les rangées de bancs vides.

— Où est-elle ?

Dois-je lui dire la vérité ? Ou plutôt lui répondre qu'elle est en sécurité. Je ris amèrement.

— Dubois a profité de la pause pour l'entraîner je ne sais où. Christo et Law sont à ses trousses. Ils la trouveront.

Avec difficulté, je le fais descendre du ring. Il a des bleus partout, des coupures profondes, et du sang dégouline de sa bouche. Son auriculaire forme un angle singulier, son nez est enflé et couvert de sang. Il jure, le visage déformé par la douleur en essayant d'écartier une mèche de cheveux qui pend devant ses yeux.

— Je pars à sa recherche, déclare-t-il en boitant à mes côtés.

Mauvaise idée.

— Non. Tu attends ici que les secours arrivent. Nous la chercherons.

Nous nous frayons un chemin jusqu'à la sortie à travers une foule de types gonflés aux stéroïdes. C'est alors que je découvre des escaliers en haut desquelles Maron est effondrée par terre. J'entends des voix furieuses derrière elle. Une dispute.

— Elle est là !

En tournant la tête, j'aperçois Law derrière moi qui garde la sortie.

— Ici ! crié-je.

Il s'élançe et nous rejoint en catapultant hors de son chemin quiconque est assez stupide pour ne pas s'écartier à temps.

Un ou deux types le menacent le poing levé, mais il n'a pas l'air impressionné.

— Merde, tu fais peur à voir ! À ta place, j'aurais démoli les rotules de ce connard un dixième de seconde avant qu'il ne sorte son poing américain. Une fois à terre, tu aurais pu le décapiter, s'exclame Law.

— Lawrence ! aboyé-je. Regarde là-haut.

— Beau combat quand même.

— Je veux la rejoindre, exige soudain Gideon, comme s'il ne se rendait pas compte de son état et du nombre de marches qui nous sépare de Maron.

— Attends plutôt ici, tu...

— Aidez-moi à monter ! grogne-t-il féroce, et Law et moi obtempérons.

Plus nous approchons, plus je vois Maron distinctement. Elle est allongée par terre, immobile, comme morte. *Oh putain, non.* Derrière elle, Christo est en train de réduire Dubois en charpie.

Comme fou, Gideon se précipite pour s'agenouiller aux côtés de Maron dès que nous atteignons le palier. Il tourne sa tête vers lui, murmure des mots que je ne peux pas entendre. Christo pousse Dubois en avant.

— Aller bouge-toi ! Les flics ont hâte de te récupérer.

À travers les carreaux des fenêtres je vois déjà les gyrophares des voitures de police, et j'entends le mouvement de panique des spectateurs qui s'empressent de cacher leurs drogues, leur fric et leurs armes.

— Je m'occupe de ce minable, me murmure Christo qui malmène Dubois en descendant les marches, comme s'il avait fait ça toute sa vie. Je suis surpris qu'il nous ait offert son service aujourd'hui. Il est cool, et il sait se battre.

La respiration saccadée, Gideon continue de chuchoter dans l'oreille de Maron. Il serait vraiment temps que les ambulances montrent leur nez. Plus que temps. Law se penche sur elle, prend son pouls et écoute sa respiration.

— Elle respire encore, tout va bien.

Je ne vois pas les choses avec autant d'optimisme. Deux des personnes les plus importantes dans ma vie ont vécu l'enfer ce soir, sont gravement blessées. Qui sait s'ils s'en remettront complètement un jour ?

Je suis plus que content d'avoir laissé Jane dans notre appartement. Je ne pourrais jamais me le pardonner s'il leur

arrivait quelque chose à elle et au bébé. Je comprends la douleur que Gideon doit ressentir en ce moment même. Je ne l'avais plus vu pleurer depuis une éternité. Law baisse les yeux vers lui et pose une main sur son épaule. Gideon sursaute à ce contact.

— Nous allons vous rafistoler.

Je ne suis pas sûr que cela suffise.

GIDEON

— Allez, petite, ouvre les yeux.

Je pose prudemment mes mains de chaque côté de son visage. Déjà, de loin, j'avais vu que ce salaud la frappait. Il lui a probablement donné des coups de pied, et pire encore. Si je n'étais pas dans un sale état, c'est moi qui m'occuperais de Dubois. Mais – putain, un éclair de douleur traverse mon flanc – je ne suis pas capable de tenir tout seul debout.

Christo a chopé Dubois et l'entraîne malgré lui dans les escaliers. Il disparaît de mon champ de vision avant que l'envie de rassembler mes dernières forces pour le réduire en bouillie ne prenne le pas sur la raison. Après tous les crimes qu'il a commis, j'espère qu'il passera le reste de ses jours derrière les barreaux !

Penché sur elle, je caresse ses cheveux blonds en gémissant tout bas alors que Law lui prend le pouls et vérifie sa respiration.

— Elle respire encore.

— Et tu ne vas pas mourir maintenant, tu m'entends ?
murmuré-je dans son oreille.

Les coins de sa bouche tressaillent, ses cils tremblent.

— Je suis désolé de ne pas avoir été là pour toi, de ne pas avoir pu te défendre alors que tu avais besoin de moi.

Je me hais de ne pas l'avoir retrouvée plus tôt. Que faisait-il ici en haut avec elle. Voulait-il prendre la fuite ?

Mon visage est affreusement douloureux, et j'en essuie un mélange de sueur, de sang et de larmes. Je dois au moins avoir deux côtes cassées, et je ne sens plus mon nez.

— Reste avec moi, haleté-je.

Il est hors de question que je m'éloigne d'elle jusqu'à ce que les secours arrivent. Je démêle ses cheveux avec mes doigts et découvre une croûte sur l'arrière de son crâne. Putain de merde, j'espère au moins qu'il ne l'a pas violée. *Pourquoi l'histoire se répète-t-elle toujours ?! Merde, pourquoi ?!*

Je recommence à pleurer en la voyant ainsi devant moi, à l'agonie, son beau visage défiguré. Sa joue gauche porte déjà un méchant bleu, et l'autre est couverte de griffures et d'égratignures. Que t'a-t-il fait ?! Je l'embrasse prudemment, comme j'avais envie de le faire depuis des semaines déjà. Je me fiche du regard des autres qui nous observent. Je sens son souffle faible sur mes lèvres. Ses yeux bleus comme le ciel s'entrouvrent. Ils sont troubles, épuisés, vaincus.

— Je suis près de toi, tu m'entends ?

— Gideon ? demande-t-elle.

Je sais qu'elle voudrait sourire, mais elle est trop faible. Ses sourcils tressaillent alors que je me penche plus près d'elle. Des gouttes de mon sang l'éclaboussent.

— Tout ira bien, tu es en sécurité avec moi.

La lumière semble un peu revenir dans ses yeux. Sa main se pose sur ma joue.

— Tu devrais d'abord t'occuper de toi.

Elle est trop faible et sa main retombe. Je la prends dans la mienne et réchauffe ses doigts glacés.

— Tu fais partie de moi, tu le sais bien...

— Tu t'en fais toujours... commence-t-elle en gémissant. Pour les autres... finit-elle.

Elle fait mine de se redresser, mais je la plaque en douceur sur le béton gelé.

— Chut, reste allongée. L'ambulance est en route.

Je plonge mes yeux dans les siens. Elle acquiesce d'un signe de tête, avale sa salive. Ses paupières se ferment. Des larmes coulent aux coins de ses yeux. Des larmes de peur, de honte, de tristesse ou de joie de me revoir – aucune idée. Je les sèche tendrement car je sais qu'elle n'aime pas pleurer en ma présence.

— L'ambulance est là, annonce soudain Law au-dessus de moi. Je prends la petite. Dorian, tu t'occupes de Gideon. Empêche-le de se briser le cou en tombant dans les escaliers parce qu'il se croit assez en forme pour les descendre seul. Gideon, accepte son aide !

Je lève les yeux au ciel, bien que je ne puisse quasiment plus ouvrir le gauche qui est trop enflé.

Law s'agenouille à côté de Maron, glisse précautionneusement ses mains sous ses épaules et derrière ses genoux, et la soulève dans ses bras. Il prend soin de ne pas lui faire de mal, elle a assez souffert comme ça. *C'est une véritable torture de la voir ainsi.*

Maron dans les bras, Law commence à descendre les marches. J'aimerais la porter moi-même, ne plus la quitter d'une semelle, l'emmener moi-même à l'hôpital. L'amour peut-il être si puissant qu'on est prêt à traverser les gorges les plus profondes dans l'espoir de retrouver la personne qu'on aime ? Et encore, cela ne décrit qu'une fraction de ce que je ressens pour elle. Ce n'est pas seulement de l'amour, c'est aussi une paix de l'âme que je ne ressens qu'à ses côtés.

— Partons de ce trou, décide Christo de retour en haut des marches et qui s'agenouille à côté de moi en regardant Dorian. Prêt ?

Ils me soulèvent ensemble, et la douleur me fait presque perdre la tête. Moitié boitillant, moitié trébuchant, je

descends les escaliers marche après marche avec leur soutien.

— Ça va aller, marmonné-je les dents serrées.

— Je vois ça, répond Dorian d'un ton sarcastique. Accepte qu'on t'aide. À voir tes côtes et tes mains, je ne crois pas que « ça va aller » aussi vite que cela.

Arrivés au rez-de-chaussée, des secouristes viennent à notre rencontre dans le hall d'entrée désert. Trois s'occupent de Maron et la transportent sur une civière jusqu'à l'ambulance. Les autres veulent que je m'allonge à mon tour sur un brancard.

— Non, répliqué-je.

— Soit tu t'allonges de ton plein gré, soit je te ficelle comme un saucisson, me menace Dorian alors que Christo éclate d'un rire discret.

— Bon, d'accord.

Une fois dehors où il fait un froid de canard, je les autorise à m'aider à monter sur une foutue civière pour la simple et unique raison que mes jambes ne pourront plus me porter très longtemps.

— Tu vois, quand tu veux, se moque Law qui devrait être avec Maron au lieu de faire le singe à côté de moi.

— Retourne vers Maron, ordonné-je. Tout de suite.

Je sens comme un pincement au niveau de mon estomac.

— Tu es vraiment rabat-joie quand tu es blessé, tu sais ? Je voulais juste voir comment tu allais, et toi, tu pètes un câble. À partir de maintenant, je reste avec elle même si tu tombes dans les pommes.

Parfait. Il repart en direction des phares de la deuxième ambulance.

— Va voir toi aussi si elle va bien, demandé-je à Dorian. S'il te plaît.

Nos regards se rencontrent. Il semble hésiter, mais acquiesce de la tête après quelques secondes.

— Entendu.

Il n'y a plus que Christo pour me tenir compagnie. Je devrais le remercier d'être intervenu. S'il n'avait pas été là...

— Tu devrais le lui dire, interrompt-il le fil de mes pensées alors qu'un ambulancier me conduit vers son véhicule. Elle a cru pendant un instant que c'était Dubois qui m'avait engagé. Je l'ai lu dans ses yeux alors qu'elle me suppliait de l'aider. Elle n'était pas sûre que je n'allais pas non plus me mettre à la frapper.

Christo baisse sa capuche, hausse les sourcils et me regarde comme s'il attendait une réponse.

Il s'immobilise devant l'ambulance.

— Il peut venir avec nous, dis-je à l'intention de l'ambulancier qui lui lance un regard perplexe.

— Très bien, réplique le médecin du SAMU qui doit à peu près avoir mon âge, et Christo monte avec moi à l'arrière de l'ambulance.

Des mains m'auscultent, on me met une perfusion, on me pose des questions. Quelle est la dernière chose dont je me souviens, comment je m'appelle – la même procédure qu'il y a deux ans.

Quand ils ont fini, je tourne la tête pour faire face à Christo, assis sur un strapontin à côté de moi.

— Je le lui dirai. De toute façon, elle a déjà deviné que tu n'es pas un millionnaire qui organise des fêtes de Noël pour ses amis et ses collègues.

Il essuie ses lèvres du revers de la main, fait oui de la tête et observe les ambulanciers qui me fixent à la civière avec des sangles.

— J'ai vraiment fait de mon mieux pour qu'elle ne s'aperçoive de rien.

— Je sais, rétorqué-je.

Maron n'est pas née de la dernière pluie. Elle se pose des questions parfois dix fois de suite, elle est sceptique et

toujours prudente.

— Tu n'as pas besoin de te justifier. Tu as rempli ton contrat.

Même si le fait qu'il l'a baisée ne me plaît pas. Mais ça faisait partie de son contrat. Autrement, elle aurait découvert le pot aux roses bien plus tôt.

— Nous en reparlerons demain, mais d'abord...

— Repose-toi, mon pote, tu as une sale gueule, dit-il en confirmant ce que je viens de penser.

Je ferme les yeux quand l'ambulance démarre enfin, mais je suis avec ma petite par la pensée.

Je n'oublierai jamais les mots que Ricarda m'a murmurés sur le ring alors que j'étais complètement hors service. Comment le pourrais-je ? Tout s'explique maintenant. Ses intrigues, ses tentatives pour s'immiscer dans ma famille. Elle a enfin réussi là où elle avait échoué il y a deux ans de cela. Elle a obtenu vengeance pour sa sœur, morte et enterrée depuis sept ans.

J'inspire douloureusement une bouffée d'air. Je ne peux même pas lui en vouloir. Je ne sais pas ce que j'aurais fait à sa place si Dorian était mort, et pas Blondine. Je ne crois pas que j'aurais jamais trouvé la paix. Maintenant, la boucle est bouclée.

— Je pense que tu en as eu assez maintenant. Tu as souffert autant que j'ai souffert ! Tu t'es accablé de doutes et de remords. Tu t'es retrouvé au bout du rouleau. Tu as perdu ce qui te tenait le plus à cœur. Oui, Gideon, je crois que j'en ai fini avec toi. Blondine n'aurait pas voulu que je te torture encore plus. Elle était trop bien pour toi, et elle était trop amoureuse pour se rendre compte que tu causerais sa perte un jour. Je ne te punirai plus, Gideon, mais je vais continuer de te haïr. Tous les jours un peu plus ! Ne l'oublie jamais, Gideon !

Voilà ce qu'elle m'a murmuré alors que j'étais à moitié évanoui sur le ring. Puis elle a rejoint Noah et l'a embrassé avant de l'aider à descendre du ring. Je suppose donc que sa grossesse était aussi un mensonge. Aussi bizarre que cela puisse paraître, je me suis senti soulagé à ce moment-là. C'est terminé. Pour toujours j'espère.

On raconte que, avant de mourir, une personne voit une lumière éclatante au bout d'un tunnel. Qu'elle voit sa vie défiler comme un film devant ses yeux.

Je n'ai rien vu de pareil. Ou alors je ne m'en souviens pas. Mes yeux sont fermés. Peu à peu je les entrouvre prudemment. Mes doigts frémissent sur des draps doux. Une lumière crue m'aveugle. Une ombre passe devant moi. À côté de moi, j'entends le bip régulier d'un appareil. Mon bras me fait mal au moindre mouvement. L'odeur de produit désinfectant m'est familière.

Mon Dieu, je suis encore à l'hôpital. Je mets un certain temps à trier mes pensées – avant d'avoir remis dans le bon ordre les événements.

Dubois, qui me force à lui tailler une pipe, ma fuite de courte durée, puis la douleur insoutenable alors qu'il me donne des coups de pied. Les larmes de Gideon sont mon dernier souvenir. Elles sont incroyables car il ne pleure jamais. Je ne l'avais vu pleurer qu'une seule fois jusqu'à présent. C'est pourquoi...

Mon regard croise le sien. Il se tient debout, appuyé sur des béquilles, penché sur moi et couvert de bleus, d'égratignures et de bandages.

Il se contente de m'observer. Il ne prononce pas un mot. Cela ne me plaît pas.

Alors que je tente de me redresser un tout petit peu, la douleur dans mon thorax se réveille, je ferme les yeux et je siffle entre mes dents. *Merde ! Qu'est-ce que c'est que cet hôpital !* Je devrais être pleine de morphine. Pourquoi est-ce que je sens encore mes côtes et mes hématomes ?

— Pas si vite, me prévient Gideon.

Je suis soulagée de le voir. Qu'il tienne déjà sur pied est un vrai miracle. Et pourtant... il est trop près.

— Tout va bien, le contré-je en ricanant amèrement.

Bien sûr, il ne lui échappe pas que je déglutis à cause de la douleur. Du coin de l'œil, je peux voir son lit à côté du mien. Ses vêtements sont pliés au bout du matelas, et ses chaussures l'attendent devant, par terre.

— Ça me rappelle quelque peu il y a deux ans, constaté-je.

Je me souviens d'avoir fait une mauvaise chute et je tâtonne l'arrière de mon crâne. La plaie a été suturée, et un tiraillement apparaît dès que je la touche.

— Puis-je m'asseoir à côté de toi ? me demande-t-il comme s'il avait peur que je morde.

— Tu peux même t'asseoir sur mon lit pendant que tu y es. Je crois que nous avons à parler.

— Je le crois aussi.

Et voilà qu'il commence à débiter tout ce qui lui pèse sur le cœur. J'écoute attentivement, je reconnais un doute profond en lui, j'entends ses excuses, les événements de ces derniers mois, puis il en arrive à Christo.

— Je l'ai engagé. Voilà, maintenant, tu sais tout. Je veux que tu saches tout. Je ne veux plus de cachotteries entre nous.

C'est exactement ce que je veux aussi, même si je suis un peu surprise qu'il m'ait envoyé un de ses amis. Je comprends

ses raisons, bien sûr, mais... La vérité blesse. Elle fait mal, parfois plus mal qu'un mensonge.

— Toi ? Tu l'as engagé, toi ?

— Oui, moi. Pour t'avoir à l'œil. Je sais que tu détestes que l'on t'espionne, mais je n'avais pas le choix, explique-t-il.

Tu n'avais pas le choix ? Mes lèvres frémissent. Une vague de déception m'envahit. Je ne me sens plus capable de discuter d'autres problèmes avec lui.

— Ah, tu n'avais pas le choix. La prochaine fois, j'engagerai une call-girl qui te tiendra compagnie tout en te protégeant secrètement.

— C'est une mauvaise comparaison, réplique-t-il rapidement.

— Oui, je sais, plaisanté-je. Qu'as-tu d'autre à me dire ? Que toute cette histoire avec Ricarda était aussi une mise en scène ? Si c'est le cas, je ne pourrai...

Je m'interromps au milieu de la phrase.

— Tu quoi ? me questionne-t-il en se penchant un peu plus vers moi.

Mon regard se pose sur l'armoire de la chambre privée, puis sur la fenêtre.

— Je ne pourrai jamais te le pardonner, finis-je ma phrase à voix basse.

Qui serait capable de mettre en scène dix mois de sa vie. Pas Gideon.

— Je te rassure tout de suite, rien n'était mis en scène. D'où te vient cette idée ? Je pense que Dubois et Rica se sont trouvés très complémentaires. J'aurais dû m'en rendre compte dès le début. C'est une erreur que je n'arrive pas à me pardonner.

Il grimace comme s'il souffrait. Puis ses yeux verts si perçants plongent dans les miens.

— Y a-t-il quelque chose que tu aimerais me raconter ? Comment tu te sens, ce que tu as vécu pendant notre séparation ?

Il veut regagner ma confiance, je le connais trop bien pour ne pas m'en rendre compte. À ma façon, je l'aime toujours, mais je ne peux pas encore en revenir au point où nous en étions sous la tente de Bédouin. Quand il m'avait promis de toujours être là pour moi, de me respecter, de ne pas me mentir et de ne pas me tromper.

— Ne le prends pas mal, mais pas pour l'instant. Et puis, tu sais déjà tout des événements de mes derniers mois, n'est-ce pas ?

Je lui lance un regard inquisiteur et je sens la distance entre nous, même si à peine cinquante centimètres nous séparent.

Il baisse les yeux, la bouche entrouverte. Un froncement de sourcils m'apprend tout ce que j'ai besoin de savoir.

— J'ai raison alors ? Le photographe n'est pas un fruit de mon imagination ?

— Théo veut te demander pardon pour t'avoir renversée lors de sa fuite.

Theo ? Waouh. Mon coccyx s'en fout royalement.

— Vraiment ?

— Oui, vraiment, dit-il en relevant les yeux à la recherche de mon regard. Nous devrions prendre le temps de digérer toutes ces informations.

— Tu ne crois pas te sortir d'affaire après avoir engagé un photographe pour me harceler tous les jours juste en proposant de digérer tout ça, j'espère ? le nargué-je. Non, non, ce ne sera pas si facile. Tu as reçu des photos de moi tous les jours, ce qui est illégal soit dit en passant, et tu es encore une fois allé beau...

— Tais-toi et embrasse-moi, m'interrompt-il soudain.

Il pose ses mains sur mes joues et ses lèvres sur les miennes. Il m'embrasse tendrement, d'une manière presque envoûtante. Il a raison. Une discussion serait une perte de temps. Je dois être honnête avec moi-même et reconnaître qu'il m'a manqué tous les jours. *Nom de Dieu, il m'a tellement manqué.* Et maintenant que je sais ce qui s'est vraiment passé, je ne peux plus lui faire de reproches. Ce n'est plus la peine.

Oui, il s'est envoyé en l'air avec Rica et m'a ainsi blessée plus que jamais personne ne m'avait blessée avant. Mais je sais, enfin j'espère, qu'il ne recommencera jamais. C'est ça l'amour, on finit par pardonner – pas immédiatement, mais on pardonne.

Je vais l'autoriser à se rapprocher lentement, très lentement, de moi. Il ne peut pas s'attendre à me reconquérir ici, sur le champ, comme une petite amie. C'est vrai, il a risqué sa vie pour moi, il est clean (et je le crois), il a tenté de me prévenir à propos de Dubois, et il a tout entrepris pour me sauver. Mais je ne peux pas encore me lancer dans une vie quotidienne avec lui.

J'aurai assez de temps dans ce lit d'hôpital pour réfléchir, pour assembler toutes les miettes de vérité afin de former un tout.

Cela me fait de la peine de me l'avouer, mais le sentir si proche, son amour pour moi, tout cela m'étouffe. Le savoir à mes côtés me suffit pour l'instant. Je n'ai besoin de rien d'autre.

S'il peut rester à mes côtés sans m'étouffer...

On frappe soudain à la porte. Un coup d'œil au réveil m'apprend qu'il est 15 h 17.

— Toc, toc, toc ! Nous venons voir comment vont les victimes d'une bagarre générale qui a éclaté alors que les flics démantelaient un combat de boxe illégal.

Law débarque dans la chambre dans une mer de roses blanches.

Il jette le journal qu'il tenait dans ses mains à la poubelle.

— Ils écrivent vraiment n'importe quoi !

— Oh, je vois que tu es déjà en train de t'installer confortablement dans le lit de Maron. Je comprends maintenant pourquoi tu veux toujours qu'on place deux lits dans une chambre privée. Si le premier lit est sale, hop, tu glisses dans le second.

— Law ! le rabroué-je sérieusement, les sourcils froncés.

C'est trop pour moi. Sa manière de toujours se donner en spectacle, ses pitreries.

— Maron, contre-t-il en m'imitant.

Dorian, Jane, Luis, Chlariss, et même Hélène et Léon, entrent à la queue leu leu derrière lui. Que font-ils tous ici ? C'est gentil, bien sûr, mais si Chevalier senior se pointe avec Nadine, je prends la fuite – en fauteuil roulant s'il le faut.

— Tiens, je t'ai apporté des fleurs, me dit Lawrence avant de m'embrasser sur le haut de la tête et de déposer le bouquet sur la table de chevet. Comment vas-tu ? me demande-t-il à voix basse alors que je suis trop surprise pour faire autre chose que de fixer mes autres visiteurs qui apportent tous des fleurs, des chocolats, des livres, des magazines et même des peluches.

— Je...

Sans réfléchir, je prends la main de Law dont le large dos me cache à la vue des autres et je l'attire vers moi.

— Dis-leur de s'en aller, s'il te plaît, demandé-je alors que mon estomac se noue. Je ne peux pas, c'est...

— OK, OK, je les vire. Inspire profondément, me murmure-t-il à l'oreille avant de presser brièvement ma joue contre son torse.

Son odeur ambrée, douce et épicée à la fois, chatouille mes narines. Il me relâche et explique aux autres qu'ils

doivent quitter la chambre. *Je les aime tous et j'ai envie de les voir, mais...*

— Que se passe-t-il ? me demande Gideon avec un regard inquisiteur.

Je me contente de secouer la tête avant de m'enfoncer dans mon oreiller. Je ne veux pas parler : je veux récupérer ma vie. Comme elle était avant.

Et ça ne marche pas si tout le monde me prend par surprise, m'étouffe et pense savoir ce qui est le mieux pour moi.

Je n'ai jamais été quelqu'un qui a besoin qu'on la dorlote, qui partage ses problèmes avec d'autres. J'ai toujours tout réglé à ma façon. Et en cet instant, je me rends compte que j'ai besoin d'être seule. J'ai besoin de mettre de l'ordre dans ma tête. Même Gideon est de trop.

Je veux être seule, pleurer seule, réfléchir seule – sans personne qui m'observe, qui me dérange avec ses questions. J'ai toujours été comme ça.

— Pourrions-nous avoir des chambres séparées ? Pour quelques jours au moins ? lui demandé-je puisque c'est lui qui a dû s'arranger pour qu'on nous mette ensemble dans cette chambre.

Ma demande va peut-être lui faire de la peine, mais il devra l'accepter s'il tient à moi.

— Tu ne veux pas que je reste avec toi ? s'étonne-t-il, vexé, alors que Lawrence nous surveille.

— Oui, répliqué-je à voix basse. Pour l'instant en tout cas.

La déception est pleinement visible sur son visage, mais il finit par appeler une infirmière qui lui donne une autre chambre. Certaines blessures ont besoin de temps pour guérir. Et certaines ne guérissent jamais vraiment...

* * *

Après un séjour d'une semaine, j'ai enfin le droit de quitter l'hôpital. J'ai trois côtes cassées, un traumatisme cranio-cérébral, le foie perforé et de nombreux petits bobos superficiels. Ma joue est encore verdâtre, et les croûtes de mes égratignures ne sont pas encore toutes tombées. Mais les côtes et le foie vont me causer des problèmes plus longtemps. Tout ça à cause de ce connard !

Je me suis renseigné depuis mon lit d'hôpital pour m'assurer que Dubois était bien sous les verrous et qu'il n'était pas près de remettre un pied dehors puisqu'il avait enfreint les restrictions qui lui avaient été imposées lors de sa libération, sans parler de ses crimes contre ma personne. J'ignore encore quand son procès aura lieu.

— J'ai donc assez de temps pour tirer un trait sur toute cette histoire et pour retrouver ma paix d'esprit, déclaré-je en croisant les jambes, assise dans un fauteuil de style ancien.

— Trouver sa paix d'esprit est un bon objectif. Vous m'avez dit ne pas être en contact avec M. Chevalier pour l'instant ?

C'est vrai, j'habite à nouveau chez Hélène depuis une semaine. *Provisoirement.*

— Je ne veux rien précipiter, comprenez-vous ? Je dois d'abord effacer de ma mémoire les images de tout ce qui m'est arrivé.

— Vous raisonnez de manière très rationnelle, et ce raisonnement jette une ombre sur votre côté plus émotionnel, si je puis m'exprimer ainsi.

Elle peut. Cela ne veut pas dire que je suis d'accord avec elle.

— Il n'est pas simple de tirer un trait sur la douleur. D'après ce que j'ai appris de vous durant nos trois dernières séances, je pense que vous savez ce que vous voulez. Sauf là

où Gideon est concerné, change-t-elle de sujet, me prenant par surprise.

Euh, non, pas tout à fait.

— Ai-je vraiment dit ça ? demandé-je en haussant un sourcil.

— Pas mot pour mot, mais vous l'avez souvent décrit. Vous avez du mal à pardonner et à parler ouvertement de certaines choses.

Ah, je suis rancunière maintenant ? Je commence à me poser des questions.

— Pour retrouver la paix, commencez par faire la liste des choses importantes dans votre vie.

La psychothérapeute, d'une dizaine d'années mon aînée, qui me scrute à travers les verres progressifs de ses lunettes porte un tailleur, et ses cheveux châtain sont noués en chignon. Sur la table entre nous se trouvent une bougie, une corbeille de fruits et des dépliants.

On m'a conseillé une thérapie, et j'ai accepté de mon plein gré, mais... Je ne sais pas encore si nous allons nous entendre elle et moi. Si elle est la thérapeute qui me convient. Mais peut-être que le fait qu'elle me dise en toute franchise des choses que je ne veux pas entendre en fait justement la meilleure pour moi. En effet, elle a partiellement raison.

Un peu.

OK, entièrement !

Rien ne m'oblige à le reconnaître.

Je fais la liste des personnes qui comptent dans ma vie. Law, Dorian, ma sœur évidemment, Luis, Hélène : Gideon n'arrive qu'en bas du tableau.

— Avant, c'était lui la personne la plus importante à mes yeux. Je pouvais tout lui raconter, il me comprenait, expliqué-je avant qu'elle ne s'imagine que je suis complètement isolée dans ma tour d'ivoire.

— Mais ce n'est plus le cas ?

Je déteste ses questions si pertinentes.

— Oui.

— De quelle manière ?

Allô ? Elle ne m'écoute pas ou quoi ? Je lui ai tout raconté de notre séjour à Dubaï.

— Parce que je ne peux plus lui faire confiance depuis qu'il m'a trompée, expliqué-je. J'essaie, vraiment, à chacune de nos rencontres. Et j'essaie de me rapprocher de lui, de ne plus penser à cette vidéo, mais c'est difficile.

La dernière fois que je l'ai vu, c'était dans un supermarché, par hasard. Je faisais la queue à la fromagerie. J'ai tourné la tête vers le rayon des produits laitiers et il était là. Nos regards se sont rencontrés, et il s'est approché de moi. Et moi, qu'ai-je fait ? Quelle idiote ! Je me suis sauvée en courant, j'ai payé mes achats et je suis sortie du supermarché avant qu'il ait la chance de m'adresser la parole.

Et cela ne me ressemble pas du tout. Fuir devant l'adversité ? Jamais.

— Vous dites vous-même que cette autre femme s'est jouée de lui. Comment pensez-vous qu'il s'est senti après avoir réalisé qu'on l'avait mené par le bout du nez ? Comment vous êtes-vous sentie quand il est arrivé à la fête d'anniversaire ?

Oh non, pas de ça. Je sais que Gideon a des regrets et qu'il se hait pour ce qu'il m'a fait, mais...

— Dites ce que vous pensez à voix haute.

Amusée, je renifle avant de récupérer mon sac à main que j'avais déposé au sol.

Je vous remercie, mais je ne crois pas que vous puissiez m'aider.

— La séance n'est pas encore terminée, réplique-t-elle sur un ton trop poli à mon goût, mais en restant assise dans son fauteuil aussi paisiblement qu'un bouddha.

— Ne vous inquiétez pas, je vous paierai quand même, la rassuré-je en faisant un pas en direction de la porte en bois.

— C'est la première réaction spontanée que j'obtiens de vous depuis notre première séance.

Elle se moque de moi ?!

Je lui fais face, irritée.

— Comme si je vous jouais la comédie ?

Elle reste sérieuse, continue de m'analyser.

— Non, vous êtes honnête quand vous me racontez les faits. Mais votre comportement est joué. On pourrait croire que vous contrôlez tous les aspects de votre vie. Vous êtes la seule qui sache ce qui se passe au plus profond de votre être. Vous fuyez parce que vous n'arrivez pas à vous mettre à la place de quelqu'un d'autre. Le questionnaire que vous avez rempli m'a apporté le même résultat. Si vous n'apprenez pas à faire face à vos problèmes plutôt que de les contourner, la tempête va continuer. Vous ne retrouverez jamais le calme. Il y a comme un blocage dans votre esprit, et ce blocage ajoute chaque jour une brique au mur déjà haut qui vous sépare de Gideon.

— C'est... commencé-je en me retenant de sourire. C'est la première explication logique que vous m'avez donnée jusqu'à présent. Continuez.

Je reprends ma place dans le fauteuil en face d'elle.

Que cela me plaise ou non, sa façon de voir les choses m'est utile, et je ne suis pas obligée de dire amen à tout ce qu'elle dit. Nous avons déjà parlé de Gideon, de Dubois, et même de Christo. J'ignore si elle peut réellement m'aider, mais je suis prête à essayer. Ne rien faire m'éloignerait encore plus de Gideon. Et c'est bien la seule chose que je sois sûre de ne pas vouloir.

Quant à mon travail... Non, je ne peux plus continuer. J'ai demandé à Léon de me donner un congé jusqu'à la nouvelle année, et il a tout de suite accepté. Après ma première

séance, je suis allée rendre visite à Christo. Il m'avait donné son adresse. Je voulais savoir si tous les moments passés avec moi n'étaient que du cinéma. Il a confirmé que les frères Chevalier l'avaient engagé, mais qu'il a grandement apprécié le temps que nous avons passé ensemble. C'est un excellent acteur, et il ne semble pas le moins du monde regretter de m'avoir menti. Je l'aime bien malgré tout. Nous avons eu des instants courts, mais intenses ensemble. Mais ça s'arrête là.

Mon seul problème semble donc être que je me sens inhibée. La raison pourrait être ce que Dubois m'a fait subir. Ses caresses, ses coups, ses méthodes de torture, ses baisers avides, ses doigts sur moi et en moi, ceux de ses amis... Comment oublier tout ça en quelques jours ? Je travaille dans l'industrie du sexe, c'est vrai, mais je reste une femme.

Il est également possible que je sois à la recherche d'une excuse pour garder Gideon à distance. De peur qu'il ne ravive mes souvenirs de ce trou du cul. Pourtant, Gideon se donne beaucoup de mal. Tous les matins à 9 heures précises, je trouve un gobelet de café et un bouquet de roses sur le paillason d'Hélène. Il n'y avait d'abord qu'une rose, puis deux, puis trois. Ce matin, il y en avait huit. C'est le 23 décembre aujourd'hui. Noël approche et je n'ai aucune idée d'où je vais le fêter. Ou même si j'ai envie de le fêter.

Hélène est partie en vacances avec des amis. Je suis seule avec Dyke dans son appartement depuis hier soir. Luis nous a invitées, Chlariss et moi, à passer les fêtes avec lui chez ses parents, ce qui est adorable. Il ne l'avait encore jamais fait. Je connais sa mère, et je sais qu'elle est difficile. Elle le traite toujours comme s'il avait huit ans.

Dorian m'a proposé de passer Noël avec lui, Jane, Law et Gideon. Ils ont l'intention d'aller faire du ski dans les Alpes entre Noël et le Jour de l'an, pas très loin de Marseille. Je n'ai pas encore dit non. Je sais aussi que Gideon a demandé à

Dorian de m'inviter au grand réveillon familial auquel assistent son père, Nadine et même sa mère, ainsi que de nombreux autres membres de la famille. Mais...

Je n'ai encore aucun cadeau – pas un seul. C'est pourquoi je déambule maintenant dans les galeries marchandes après ma séance de psychothérapie. Je me retourne sans cesse pour être sûre que personne ne m'observe. Pour être sûre que Gideon ne garde pas un œil sur moi – même s'il pense que c'est pour mon bien. Rien. Au milieu de la foule, je ne vois personne qui s'immobiliserait en même temps que moi, qui me prendrait en photo ou qui détournerait précipitamment le regard de manière louche.

Certains mouvements entraînent encore un douloureux tiraillement dans mes côtes, et les quelques croûtes qui restent encore sur ma joue, et que j'aimerais pouvoir gratter, me chatouillent désagréablement. Gideon s'est rétabli en un rien de temps. Même si son nez est toujours orné d'un pansement, en tout cas pour les quatre prochains jours. Mais tout comme moi, il doit encore avoir le thorax couvert de bandages. Bizarrement, j'ai l'impression que tout guérit beaucoup plus vite chez lui.

Des images refont surface dans ma tête alors que je m'immobilise devant Bershka. Je le revois debout sur le ring, torse nu, le regard posé sur moi alors qu'il ramasse un méchant crochet du gauche. Mais il continue de me regarder. Il accepte la douleur pour pouvoir voir mon visage. Le plan de Dubois était plus qu'inhumain. Il a joué avec la certitude que ni moi ni Gideon n'étions prêts à laisser souffrir l'autre. Il s'est servi de notre point faible pour sa vengeance.

Je m'adosse au pilier en béton se trouvant à droite de l'entrée du magasin et j'observe les passants joyeux, les enfants avec leurs manteaux d'hiver, leurs serre-têtes en forme de bois de renne, un paquet d'amandes grillées à la

main. J'écoute le garçon qui joue du Bach, puis une chanson de Noël sur son violoncelle.

Je... Je devrais aller le voir. Au moins essayer. Cela fait maintenant deux semaines qu'il se fait discret. Il m'a donné le temps que je lui demandais sans même exiger une explication. Que puis-je attendre ou demander de plus ?

Mon Dieu, je l'aime tellement. Nos conversations me manquent, son rire, son sourire légèrement tordu mais si sexy, sa sollicitude, le bien-être que je ressens quand je suis près de lui. Les moments passés avec Christo m'ont fait comprendre que j'avais besoin de quelqu'un qui soit là pour moi, qui sache qui je suis et qui connaisse ma façon de penser. Et je ne vois personne d'autre dans ce rôle que Gideon. Ce sera toujours Gideon.

J'ai tout à coup envie de l'appeler. De lui parler. Je compose son numéro, mais il ne répond pas. J'essaie ensuite le numéro de Law. Il est toujours prêt à m'écouter, à moins d'être sur le point de conclure avec une fille.

— Bonjour, Maron, que puis-je faire pour toi ? me demande-t-il comme s'il était un fonctionnaire dans une administration.

— Sais-tu où est Gideon ?

Merde ! Je ne sais pas pourquoi, mais je m'imagine immédiatement qu'il est en train de s'envoyer en l'air avec une autre femme. Mon esprit me joue souvent ce genre de tour.

— Gideon, Gideon, Gideon – ah, c'est vrai, il s'envole aujourd'hui pour New York. Il avait l'intention de... s'interrompt-il comme pour réfléchir. C'est ça, son avion décolle dans quarante minutes. Il préfère travailler à Noël plutôt que de perdre son temps à t'attendre, me répond-il avec son habituelle franchise indélicate. Il est plutôt déprimé, et je crois qu'il a besoin de se changer les idées – ce sont ses mots, pas les miens.

J'entends de la musique, le bruit de verres qui s'entrechoquent, comme si le bureau de Law était le théâtre d'une fête de Noël.

Sérieusement ? Il part pour New York, il abandonne ? Il nous abandonne ?

Est-ce que je peux lui en vouloir ? Non.

Toujours adossée au pilier, je baisse les yeux sur le sol.

— *Hola!* Tu es encore là, *señorita* ?

Il est déjà bien éméché car le volume sonore de sa voix manque de peu de me percer le tympan. J'éloigne légèrement le téléphone de mon oreille en faisant la grimace. Les voix derrière lui chantent en chœur *Jingle Bells*, et j'entends des bruits qui me rappellent une partie de billard.

— Si tu en as envie, tu peux te faire belle et venir me rejoindre. La fête ne fait que commencer. Blanch Tower, 51^e étage, tu connais déjà. Carmen t'ouvrira, je vais l'informer de ta venue.

Comment pourrais-je me rendre à une fête où Gideon ne se trouve pas ? Quand je sais que j'ai mis trop longtemps à prendre ma décision ?

— Je ne crois pas, non merci, Law.

— Allez, je comprends que tu sois déçue, mais je te changerai les idées. Père est aussi de la partie.

Ah vraiment ? Et c'est comme ça qu'il pense me convaincre ?

— Définitivement non. Au revoir !

Merde ! C'est trop tard. Quoi que. Son avion décolle dans quarante minutes d'après Law. Assez de temps pour l'empêcher de monter à bord. Mes sacs remplis de cadeaux à la main, je me précipite dans la rue à la recherche d'un taxi. Merde ! Le trajet jusqu'à l'aéroport dure vingt-cinq minutes, dix de plus à cause du trafic dû aux fêtes. Il me faut ensuite encore atteindre la porte d'embarquement. C'est quasiment impossible.

— Taxi ! crié-je en tendant la main. Un taxi freine brusquement et s'immobilise devant moi.

Dieu merci. Je saute sur la banquette arrière de la voiture aux vitres teintées.

— À l'aéroport, s'il vous plaît, aussi vite que possible ! indiqué-je au conducteur qui acquiesce de la tête avant d'appuyer sur l'accélérateur.

Je regarde nerveusement le paysage défiler par la fenêtre, les quelques flocons de neige épars qui tombent du ciel gris, les bâtiments de la ville et la foule sur les trottoirs.

Il ne peut pas rouler plus vite, non ?!

Je devrais appeler encore une fois Gideon.

Sans réfléchir plus longtemps, je sors mon smartphone de la poche de mon manteau, retire mes gants avec mes dents et essaie une fois de plus de le joindre. La sonnerie se répète sans fin. *Décroche, s'il te plaît.* Rien. Il ne doit pas l'entendre. Et s'il était déjà assis dans l'avion ? Dans ce cas, j'essaierai de trouver une place sur le prochain vol pour New York.

Sérieusement ? – me demande une voix inquiète dans ma tête.

— Sérieusement.

— Pardon ? me demande le chauffeur.

— Oh rien, je me parle à moi-même.

Le conducteur poursuit sa route. Je remarque alors qu'il ne roule pas en direction de l'aéroport. *Qu'est-ce que... ?* Nous sommes déjà presque arrivés au port.

— Je voulais aller à l'aéroport, pas au port, aboyé-je. Faites immédiatement demi-tour.

Merde ! Il m'a fait perdre un temps fou.

— J'avais mal compris, désolé, réplique-t-il, mais en continuant de rouler dans la mauvaise direction.

— Si vous êtes désolé, pourquoi ne faites-vous pas demi-tour ?

La douleur dans mes côtes me lance soudain, et j'ai du mal à respirer.

— Tout va bien derrière ? me demande-t-il bêtement.

— Non. Laissez-moi sortir tout de suite, sinon...

Ce conducteur est vraiment des plus incompétents.

— Vous voulez interrompre la course maintenant ?

— Oui, arrêtez-vous !

Je parle chinois ou quoi ?

Nous sommes au beau milieu du port, pas loin d'un carrefour, et je n'ai plus qu'une envie : descendre. Je sors mon porte-monnaie, mais il ne ralentit même pas.

— Stop ! Immédiatement !

Il prend un virage un peu trop serré, et je glisse sur la banquette. La douleur m'élanche de plus belle. *Il est complètement fou !*

Je ne peux pas m'arrêter n'importe où, madame.

Il a perdu la tête, c'est sûr !

— Je m'en fiche complètement !

Il dépasse encore trois autres carrefours jusqu'à la partie du port où sont ancrés les bateaux privés. Ce cinglé ne mérite vraiment pas sa licence de conducteur de taxi. Il s'arrête enfin à un endroit qu'il considère adéquat, même si j'en avais repéré au moins trois autres où il aurait pu s'arrêter bien plus tôt. Il ose alors exiger que je lui règle la somme de 17,30 euros.

— Non, je ne paierai pas pour cette course. Vous pouvez appeler la police si ça vous chante. Vous ne m'avez pas conduite là où je voulais aller. L'aéroport est au nord de la ville, nous sommes au sud-ouest !

Pour ne pas avoir trop mauvaise conscience, je lui tends un billet de dix euros.

— Tenez. C'est tout ce que vous aurez.

Il se tourne vers moi, la main toujours tendue.

— La somme complète, je vous prie.

— Vous n'obtiendrez rien de plus de moi.

Avant qu'il ne lui vienne à l'idée de me retenir, j'ouvre la portière et atterris au milieu de nulle part. C'est fichu, je n'arriverai pas à rejoindre Gideon à temps. Tout ça grâce à cet imbécile !

Le taxi et son conducteur débile s'éloignent, et je décide d'appeler Gideon encore une fois. Je n'ai pas d'autre choix de toute façon. La sonnerie retentit plusieurs fois, puis il décroche enfin.

— Salut, je ne m'attendais pas à un coup de fil de ta part, me salue sa douce voix de baryton.

Comme je l'aime...

— Salut. Oui, je t'appelle un peu sur un coup de tête. Es-tu déjà dans l'avion ? lui demandé-je.

Le grondement et le clapotis de l'eau entre les bateaux amarrés au ponton couvrent parfois le son de sa voix.

— Et si c'était le cas ?

Il a toujours été doué au poker. Je m'approche du ponton, inspire profondément et réfléchis aux mots les plus efficaces.

— Je tiens d'abord à te remercier pour les roses. Et pour le café.

— Ah, t'est-il déjà arrivé de te lever avant qu'il soit complètement froid ? me demande-t-il en riant.

Il me connaît bien. Quand je fais la grasse matinée, je ne me lève jamais avant 9 heures.

— Oui, tu n'es pas obligé de me croire, mais il était toujours chaud.

— J'en suis ravi.

— Je t'appelle parce que... Lawrence m'a dit que tu voulais passer Noël à New York ? le questionné-je sans vraiment savoir ce que je vais dire ensuite.

Je me promène dans l'air froid de cet après-midi gris en direction d'un ponton qui se termine par une vaste plateforme munie de plusieurs bancs. Quelques joggeurs et

cyclistes me dépassent. Mais je ne vois personne sur le ponton même.

— Si Lawrence te l'a dit, pourquoi me poser la question ?

Prends ton courage à deux mains, dis-lui qu'il te manque, que tu lui pardonnes, que tu veux que vous soyez de nouveau ensemble. Penser à ce que l'on ressent est parfois plus simple que de le dire à voix haute. Merde ! Respire un bon coup. Dis la vérité.

— Parce que... j'espérais que nous pourrions passer Noël ensemble.

À cinquante mètres environ se trouve une péniche aménagée qui ressemble plus à un yacht qu'à l'embarcation d'origine. Et si j'en crois le vacarme qui en émane, il doit y avoir une sacrée fête à son bord. Mais c'est assez gênant pour téléphoner.

— Pourquoi ne me le dis-tu que maintenant ? Cela fait trois jours que je t'en ai fait la proposition.

— J'avais besoin d'y réfléchir, expliqué-je. Est-ce trop tard ? Si tu es déjà dans l'avion, je peux prendre le vol suivant pour New York. Je veux te voir.

Il se tait, et j'ai peur que la ligne ait été coupée.

— Gideon ? appelé-je. Tu m'as entendue ? Allô ? Tu es encore là ?

Je jette un œil sur mon écran. La réception est bonne.

— Gideon ? Est-ce que tu peux m'entendre ? répété-je avant de jurer à voix basse.

— Je t'entends parfaitement, me répond soudain une voix derrière moi.

Appuyée sur la rambarde de la plateforme, je n'ai pas regardé une seule fois en arrière. J'abaisse lentement mon téléphone et lâche la balustrade avant de me retourner. Il m'observe, un sourire énigmatique aux lèvres, les cheveux sombres couverts de flocons blancs, et vêtu d'un manteau noir qui lui va incroyablement bien.

Eureka !

— Law m'a menti.

— Et le taxi t'a amenée exactement là où il devait. Auprès de moi.

Je baisse la tête et souris au sol en bois recouvert de neige.

— Encore un de tes plans ?

— Non, une expérience plutôt, pour tenter de découvrir ce que tu ressens.

Et maintenant, il sait que j'étais prête à prendre le premier vol pour le suivre. Je me précipite vers lui, monte sur la pointe des pieds, le saisis par le menton et l'embrasse. Il n'hésite pas une seconde. Je porte des bottes sans talons et il me soulève de terre pour me rendre mon baiser plus aisément.

Les flocons de neige plus légers que des plumes et de plus en plus nombreux tombent sur nous alors que nos langues ne font plus qu'une, comme avant. *Nom de Dieu, comme avant.* Je pose une main sur sa nuque, lui une sur ma hanche, et notre baiser s'intensifie. *Il est prêt à tout pour toi.*

J'interromps notre baiser et je lui donne une claque minuscule sur la joue. Je distingue encore les traces verdâtres d'un hématome autour de son sourcil gauche. Il n'a plus de pansement sur le nez et ressemble au Gideon de toujours. Si sexy que cela devrait être interdit.

— Qu'ai-je fait pour mériter ça ?

— Pour ton expérience. Je suis presque morte de peur dans ce taxi. J'ai même cru un moment que le conducteur était un fou qui allait me conduire droit vers Robert. Ne refais plus jamais ça !

Le pauvre type ne faisait que remplir son contrat, et il a subi les foudres de ma mauvaise humeur.

Il éclate de rire de toutes ses dents blanches.

— Tu me connais, j'aime te voir sortir tes griffes. Ce ne sera certainement pas la dernière fois.

— Probablement pas, non, répliqué-je en le prenant par le col et en posant mon front contre son torse.

J'ai beaucoup réfléchi. J'ai déjà participé à trois séances de thérapie. Et je dois admettre que cela m'aide, bien que je n'y croyais pas trop au début. Elles m'aident énormément, je vois les choses d'un autre point de vue. *Dis-le-lui.*

— Je te veux, Gideon.

Il plonge ses yeux dans les miens. Son regard est glacial, distant, ce que je ne comprends pas. Puis un sourire apparaît.

— Seulement si tu es absolument sûre de toi. Tu sais que je ne supporte pas les femmes capricieuses.

— Très drôle...

Je recule d'un pas.

— Depuis quand êtes-vous si difficile, monsieur Chevalier ? Si on en croit les médias, il fut un temps où tu ramenaient dans ton lit tout ce qui avait une paire de seins.

Je hausse un sourcil moqueur et attends patiemment qu'il réplique. Ces fausses disputes m'ont manqué aussi. Une chaude sensation de familiarité se répand dans tout mon être alors que je l'observe, debout en face de moi. Dieu merci, il n'a pas pris l'avion. J'ai presque cru l'avoir perdu une fois de plus. J'aurais mérité une bonne correction si cela avait été le cas.

— C'est du passé. J'ai rencontré une femme dont je suis toujours amoureux. Elle me manque tous les jours, même si elle n'est partie que pour quelques minutes. Je ferai n'importe quoi pour elle. Je l'aime, déclare-t-il en insistant sur les derniers mots. Tu peux croire les mensonges des médias si ça t'amuse. Ils ne savent pas que j'ai trouvé la femme de ma vie.

Son regard est arrogant, mais cette arrogance cache le soulagement de ne pas me voir le repousser encore une fois. J'en serais incapable. Pire, je serais une parfaite idiote si je

laisçais cet homme m'échapper une nouvelle fois. Et encore, c'est un euphémisme.

Pendant ce qui me semble être une éternité, je reste debout en face de lui, sans rien dire, à regarder la neige tomber sur lui.

— Tu as perdu ta langue, petite ? s'enquiert-il.

Je plante mes poings sur mes hanches en souriant.

— Nous sommes vraiment de beaux imbéciles toi et moi, Gideon.

— Que veux-tu dire ?

— On nous a roulés dans la farine et nous nous sommes laissé faire. Regarde-nous. Nous avons une année catastrophique derrière nous, nous avons douté de nous, de ceux à qui nous faisons confiance. Nous étions aveugles, comme des mules à qui on aurait mis des œillères. On nous a séparés. Sommes-nous si facilement influençables ? Est-ce si simple de nous prendre ce qui nous tient à cœur ?

Je pose ces questions autant à moi qu'à lui.

Ses lèvres frémissent, puis il me dépasse, va s'appuyer contre la balustrade recouverte de neige et laisse son regard se perdre sur la mer.

— Je pense que nous avons douté l'un de l'autre. Nous avons peur que les sentiments de l'autre ne soient pas aussi forts que ceux que nous éprouvions. Je me trompe ?

Non, c'est tout à fait pertinent. Je le rejoins et passe mes bras autour de sa taille. Ma joue contre son dos, j'inspire son odeur si familière.

— Ne doute plus jamais de mon amour pour toi. Je doute déjà assez de moi pour nous deux.

— Pourquoi ?

Il se tourne pour me faire face, me prend par les épaules et m'éloigne un peu pour mieux me voir. Ses yeux cherchent les miens avec un regard inquisiteur.

Je déteste avoir à dire certaines choses à voix haute. Mais je dois être forte. Ma thérapeute m'a conseillé de parler ouvertement aux gens, de me confier à eux. Bien sûr, seulement aux êtres qui me sont chers ; je ne me confierais jamais à un étranger. Et ces mots en particulier, il n'y a qu'à Gideon que je peux les dire.

— Écoute bien, car je ne me répéterai pas. Je ne cherche pas à changer ton opinion de moi, je veux juste que tu comprennes...

Je détourne les yeux et observe les flocons de neige qui fondent dans la mer.

— J'ai parfois l'impression de ne pas être assez bien pour toi. Attention, je ne dis pas que je ne suis pas fière de ce que je suis et de ce que j'ai accompli. Comment dire...

Merde, je savais que c'était une mauvaise idée. Il s'attend à ce que je continue maintenant. Je donne toujours l'impression de savoir ce que je veux. Et c'est le cas la plupart du temps, me corrigé-je.

Je vais bientôt mourir de honte. *Zut Maron ! Tu ne peux pas tomber plus bas de toute façon.*

— Continue, m'encourage-t-il en plissant les yeux comme s'il essayait de découvrir un mensonge dans mon discours.

J'avale ma salive, ferme les yeux et poursuis mon monologue.

— Je veux que tu me considères comme une femme forte, qui a les pieds sur terre, qui atteint les objectifs qu'elle se fixe, qui sait ce qu'elle veut. Mais cette année... soupiré-je. Cette année, j'ai fait du sur place. J'ai fermé mon club, et Ricarda a remué le couteau dans la plaie en étalant sous mon nez tout ce qu'elle a accompli : un travail super bien rémunéré, des voyages qu'elle peut s'offrir sans y regarder à deux fois, des voitures de luxe. Moi, j'habite chez Hélène et je viens tout juste de réussir à couvrir mon découvert

bancaire. Comprends-tu où je veux en venir ? Je n'ai pas de buts, pas d'objectifs en ce moment. Je veux créer quelque chose dont je pourrais être fière, dont tu pourras être fier. Je ne veux pas me geler le cul en hiver dans un deux-pièces miteux. J'ai l'impression de piétiner pendant que les autres me dépassent sans regarder en arrière.

Je n'arrive pas à croire que je viens de lui dire tout ça à voix haute. D'un autre côté... je me sens extrêmement soulagée de l'avoir fait.

— Law t'a proposé un emploi dans notre entreprise.

Oui, et j'ai refusé...

— Tu voulais poser ta candidature comme architecte, commencer un nouveau chapitre de ta vie professionnelle. Pourquoi ne pas continuer ? Si tu refuses le poste dans l'entreprise familiale parce que tu ne veux pas être en dessous de moi, hiérarchiquement parlant, bien sûr, même si l'idée me séduit, alors suis ton premier instinct et tourne la page. Envoie ta candidature. Tu sais que je soutiendrai ta décision et que je ne suis pas du genre à te juger pour la façon dont tu as gagné ta vie jusque-là. Je déteste que tu offres ton corps à d'autres hommes, ça a toujours été le cas et ça le sera toujours. C'est pourquoi je n'ai qu'une seule condition : que tu démissionnes après Noël.

Une condition ? On dirait plutôt un ultimatum.

— Dans ce cas, j'exige que tu ne participes plus à aucun combat. Je sais parfaitement que tu t'es battu deux fois l'année dernière. Je suis peut-être blonde, mais je ne suis pas aveugle. L'énorme bleu sur ta hanche, que tu te serais fait lors d'un match de tennis, et tes poignets bandés, car tu te les aurais soi-disant tordus pendant un entraînement à la salle de sport, ne trompent personne.

Il ricane en expirant bruyamment.

— Tu ne rates rien.

— Et tu me sous-estimes régulièrement, répliqué-je.

— Plus jamais. Profite des jours fériés pour réfléchir à ton avenir. Prends tout le temps nécessaire. Mais je serais ravi de t'accueillir dans notre entreprise, dans le rôle de ma nouvelle assistante.

J'en suis sûre. Je m'imagine déjà mon premier jour de travail. Il voudra que nous inaugurons la table, les archives, les toilettes... Ses pensées semblent prendre la même direction que les miennes.

— J'y penserai, mais uniquement si je suis rémunérée comme n'importe quelle autre personne dans cette position.

Je ne veux pas de traitement de faveur. La somme extravagante que Lawrence m'avait proposée était tentante, mais je ne suis pas corruptible.

— C'est un point que tu peux régler avec Père. C'est encore lui qui a le dernier mot tant qu'il n'a pas encore dit complètement adieu à l'entreprise.

Un entretien d'embauche avec Florian Chevalier... Youpi !

— Je vais y réfléchir.

— Et ne t'imagines plus jamais ne pas être assez bien pour moi. Je t'aimerais même si tu étais caissière dans une supérette.

Je lui souris, ses yeux brillent de malice.

— De quel film sors-tu ça ? plaisanté-je en lui donnant une légère tape sur l'épaule.

Caissière ? Ridicule ! Il me prend par la taille et me serre contre lui.

— Probablement dans une des innombrables séries que j'ai regardées avec les autres patients de la clinique, susurre-t-il dans mon oreille.

— As-tu rechuté depuis que tu es sorti de la clinique ? l'interrogé-je.

— Pas une seule fois, je te le jure, murmure-t-il.

Un agréable papillonnement se diffuse dans mon thorax alors que son souffle caresse la peau de mon cou.

— J’y avais beaucoup de temps libre pour réfléchir à tout en général, et à nous en particulier, dit-il, ses lèvres effleurant mon oreille, ses dents en mordillant le lobe. Je me suis fait une liste.

Une liste ?

— Et que comprend cette liste ?

— Je ne te le révélerai pas tant que je n’aurai pas coché tous les points.

Méchant !

— Bon d’accord. Premièrement : quitter la clinique clean et sans avoir fait de rechute.

On peut faire une rechute dans la clinique ? Il semble avoir beaucoup de choses à me raconter. Et je veux savoir comment c’était, ce qu’il y a vécu, comment il se sentait. Si l’abstinence était vraiment très difficile.

— Deuxièmement : tenir Ricarda à distance.

Je lève les yeux au ciel.

— Troisièmement : te garder à l’œil.

Il a réussi.

— Quatrièmement : convaincre mon père de me remettre à la tête de notre boîte d’investissement.

Objectif atteint il me semble – pensé-je.

— Cinquièmement : te reconquérir.

Un frisson parcourt ma colonne vertébrale de haut en bas.

— Dirais-tu que je peux aussi cocher ce point ? me demande-t-il.

J’éclate de rire, sa main caresse mon ventre, mon cou, mon menton.

— Ne monte pas sur tes grands chevaux, répliqué-je.

— Tu es là, je n’ai pas besoin d’autres preuves. Tu étais même prête à monter dans le premier avion à destination de New York, ne l’oublie pas.

Sa main s’immobilise sur ma joue et tourne mon visage dans sa direction.

Impossible de nier.

— Je voulais juste m'assurer que tu n'aïlles pas te divertir ailleurs, comme Lawrence l'a laissé entendre.

— Parce que c'est toi qui t'occuperas des divertissements à partir de maintenant ?

— Exactement, susurré-je en effleurant ses lèvres des miennes.

Sa main s'aventure sous mon manteau.

— Comment vas-tu ? As-tu fait des progrès au sujet de... Tu vois ce que je veux dire.

Il n'arrive pas à prononcer les mots.

— Oui, doucement. J'arrive à m'empêcher d'y penser la plupart du temps.

Même si ce n'est pas simple. Du bout des doigts, il trace les contours des égratignures sur ma joue, a l'air inquiet et soupire doucement.

— Et sixièmement ? le questionné-je en levant une main pour le forcer à me regarder dans les yeux, pour lui faire oublier Dubois.

— Je n'en suis pas encore arrivé là. Désolé, mais tu devras patienter.

Quel suspense.

— Combien y a-t-il exactement de points sur cette liste ?

— Sept. Les sept choses les plus importantes à réaliser avant la fin de l'année.

Il y a des secrets cachés au fond de ses yeux, et je sais qu'il ne les révélera pas. Il est possible qu'ils ne me concernent en rien. Il parle depuis septembre d'acheter un appartement à New York pour ne plus avoir à dormir dans un hôtel.

— Putain de bordel de merde ! jure quelqu'un à côté des bateaux, à peine cinquante mètres plus loin. Qui va déneiger ma voiture ? s'empporte Law, comme s'il était surprenant qu'il neige en hiver.

J'éclate de rire et me love contre Gideon qui me fait lever la tête en me prenant par le menton.

— Mon septièmement devrait se réaliser après-demain. Tu n'auras donc pas longtemps à attendre. Et si nous rejoignons la fête avant de finir congelés ?

— Tes bijoux de famille se plaignent ? plaisanté-je.

Il me prend par la nuque et m'embrasse, plus fougueusement, plus avidement cette fois. Comme s'il avait dû se retenir la première fois.

— Tu réalises que je n'ai pas l'intention de te laisser partir ? me demande-t-il en me prenant par la main.

— Tu réalises que je n'en ai pas la moindre intention ?

— C'est tout ce que je voulais entendre, petite, réplique-t-il en souriant de ce sourire malicieux dont je suis tombée amoureuse.

Tout en avançant, je l'attrape par les cheveux et je l'embrasse de plus belle.

— Et je pourrai te le prouver tous les matins avant de te lever.

— Je perdrai mon travail, rétorque-t-il en riant.

Je passe une main dans ses cheveux pour en faire tomber la neige.

— Peut-être, mais tu auras droit tous les matins à la meilleure partie de jambes en l'air du monde, réfléchis-y, ajouté-je.

— Qui a droit à la meilleure partie de jambes en l'air du monde ? s'enquiert Lawrence qui se frotte les mains pour les réchauffer, un cigare coincé entre les lèvres.

Il nous observe, vêtu seulement de son costume, la cravate dénouée et la chemise légèrement déboutonnée.

— Pas toi, ça c'est sûr, le contré-je.

— Ah, tu as retrouvé ta grande gueule. Parfait. Tu as gagné le droit de déneiger ma voiture.

— Cours toujours, tu m'as menti tout à l'heure au téléphone, je ne lèverai pas le petit doigt pour toi, annoncé-je en riant dédaigneusement.

Les traits de Law ne sont qu'arrogance.

— Personne ne t'a demandé d'utiliser tes doigts, lance-t-il en soufflant la fumée directement sur mon visage. Tu peux lécher la neige, du moment que tu as terminé quand je veux m'en aller.

Il reste un beau connard ! Les frères échangent brièvement un regard, puis Gideon fait un discret signe du menton qui ne m'échappe pas. Qu'ont-ils encore préparé ?

— Au moins, ce serait une nouveauté. Lavage de voiture en hiver. Tu serais un joli chaton des neiges, avec un costume sexy de Mère Noël...

— Dans tes rêves, Law, réponds-je. Je préfère encore sucer des glaçons que de te rendre ce service.

— Dans ce cas, assure-toi au moins qu'ils ont bon goût.

Un nouveau nuage de fumée de ce foutu cigare manque de m'étouffer.

— Rentrez tous les deux, les fous vous attendent. Je voulais juste me dégourdir les jambes. Le derrière d'Alessia me les avait endormies.

Il désigne d'une main la passerelle du yacht, à laquelle une banderole est suspendue. Il y est écrit « Joyeux Noël » en lettres argentées.

— Elle ne va pas en croire ses yeux, ajoute encore Law avant que Gideon ne lui fasse signe de la fermer.

— De quoi parle-t-il ? le questionné-je alors que nous avançons sur le pont extérieur décoré de guirlandes lumineuses et de sapins de Noël.

— C'est un secret. Il faut que tu le voies par toi-même.

Gideon m'ouvre la porte menant au pont supérieur sur lequel se trouve un séjour meublé de canapés et de fauteuils, et une cuisine moderne, comme dans un véritable

appartement. Sauf que ces pièces ne sont pas remplies d'employés de l'entreprise familiale comme je m'y attendais.

— Odette, m'écrié-je, surprise.

Elle est en train d'intercepter un petit garçon qui avance sur le parquet d'un air pataud pour rejoindre un homme aux cheveux bruns qui l'attire à l'aide d'une peluche.

— Maron, tu en as mis du temps, dit-elle en m'accueillant, Chlariss à ses côtés.

Que se passe-t-il ici ? Pas de Chevalier senior, pas de Nadine, pas de Carmen, aucun employé. Seulement mes sœurs, Luis, Hélène, le mari d'Odette et son meilleur ami. Il s'appelle Miguel, si je ne me trompe. Il y a aussi Damien et Dakota, avec qui nous nous retrouvons de temps en temps à Paris.

Jane est assise sur les genoux de Dorian, et sa grossesse est bien visible maintenant. Elle doit être dans son cinquième mois.

Mon Dieu, j'ai loupé tellement de choses.

— Nous commençons à croire que tu n'arriverais jamais et nous voulions organiser une équipe de recherche, explique Odette, alors que Chlariss s'approche de moi en levant les yeux au plafond.

— Je vous avais dit qu'elle avait un rendez-vous important.

— Peut-être, mais notre visite est prévue depuis trois semaines. Aucune excuse n'est valable. D'autant plus que j'ai réussi à traîner Gabor et ce pleurnichard de Miguel avec moi. Il a le mal du pays dès qu'il voit un flocon de neige.

— Ce ne sont pas les flocons qui me dérangent, c'est ce foutu froid, ma fille, s'exclame Miguel.

Il chope Finn avant que celui-ci n'arrive vers son père et le soulève dans les airs pour le faire voler comme un avion.

— On aime la neige, n'est-ce pas ? C'est juste que le froid nous gèle presque les cou...

— Miguel ! l'interrompt Odette alors que tout le monde éclate de rire.

— Quoi, Miguel ? Le petit est un homme, il sait de quoi je parle. La dure réalité de la vie l'attend une fois qu'il ne portera plus de couches-culottes.

— Salut sœurette ! me lance Chlariss en me prenant dans ses bras en même temps qu'Odette.

— Tu étais au courant ? lui demandé-je.

Elle hoche la tête et hausse les épaules.

— Évidemment. C'était l'idée de Gideon. Il m'a même demandé mon avis avant. Si une fête de Noël était une bonne idée. Je sais que tu n'es pas fan de Noël, mais c'est l'occasion de revoir tout le monde. Finn a tellement grandi, c'est incroyable. Je me demande ce qu'ils lui donnent à manger...

Miguel repose au sol le petit garçon aux cheveux bruns qui semble se porter à merveille. J'avais peur qu'il s'écrase. C'est un baratineur, comme Lawrence, et pas moyen de l'arrêter une fois qu'il se sent dans son élément. Ces deux-là ont toutes les chances de devenir les meilleurs amis du monde.

— S'agirait-il du sixièmement ? questionné-je Gideon qui était parti saluer Dakota et Damien, tous deux une coupe de champagne à la main.

— Non, disons qu'il s'agit de mon point 5.1. Je pensais que tu serais heureuse de tous les revoir.

Et comment ! Odette s'est expatriée en Amérique du Sud, bien que je ne sache pas ce qui lui plaît tant là-bas, et je ne la vois qu'une ou deux fois par an. Nous avons eu des différends par le passé, mais elle reste ma sœur.

— *De nada*, pour toi. Tu as l'air d'avoir besoin d'un verre.

Gabor, qui a posé son verre de scotch sur une table basse, me tend une coupe de champagne.

— Merci... dis-je, toujours surprise.

— Ne le descends pas comme un mousseux à deux euros, s'écrie Dakota. C'est Damien qui a acheté cette bouteille, tu le connais, il veut toujours le fin du fin.

Ils portent tous des robes du soir ou des costumes-cravates, ce que je ne peux pas m'expliquer.

— Nous avons encore quelque chose de prévu ce soir ? demandé-je à Dorian qui est venu me saluer en compagnie de Jane.

— C'est possible. Échauffe-toi un peu. Santé !

Il trinque d'abord avec moi, puis avec Gabor, Odette et Chlariss. Jane soupire doucement.

— Dans ces moments-là... Ne m'écoute pas, Dion, dit-elle en caressant son ventre. Dans ces moments-là, je n'aime pas être enceinte car je n'ai même pas le droit de boire un verre de champagne.

Dion ? Ils ont déjà trouvé un nom pour le petit ?

— Dans ce cas, je ne boirai pas non plus, déclare Dorian en reposant son verre.

C'est admirable, peu d'hommes seraient prêts à renoncer à l'alcool par solidarité pour leur femme enceinte.

— Tu n'es pas obligé, je t'assure.

Il la prend par sa taille plus large que d'habitude, cachée sous une robe noire, et l'embrasse.

— N'oublie pas que c'est moi qui prends les décisions. Et puis, si tu ne profites pas de la soirée, je ne pourrai pas en profiter non plus.

Soudain, on tire sur mon pantalon. Finn est arrivé vers moi à quatre pattes. Il se cramponne à ma jambe, ses grands yeux levés vers moi, et essaie de se mettre debout.

— Attends un peu, je vais t'aider. Dis-je en m'agenouillant pour le soulever. Dis bonjour à ta tante Maron. Si vous continuez à être aussi productifs, il y aura plus d'enfants que d'adultes la prochaine fois que nous nous retrouverons.

— Ne t'en fais pas. Je n'ai pas l'intention de tomber enceinte dans les jours qui suivent, réplique Dakota.

— Ah non ? Quand avons-nous pris cette décision ? se renseigne Damien qui semble entendre la déclaration de Dakota pour la première fois.

— Il y a un peu plus d'un an. Nous avons convenu de ne pas avoir d'enfants tout de suite. Ne me dis pas que tu as oublié ?

Vêtue d'une robe vert foncé, elle lui lance un regard sévère.

— Un an, mon cœur ? C'était il y a une éternité. Une chose est sûre, je veux avoir au moins deux enfants.

— Oh, et depuis quand ? rétorque-t-elle en repoussant ses cheveux ondulés derrière son épaule. Tu n'en avais jamais rien dit jusqu'à ce jour.

Aïe...

— Cela ne nous regarde pas, Finn. Je te l'emprunte, dis-je encore à Odette qui... s'en moque puisqu'elle papote avec Chlariss.

Alors que je m'assieds avec mon paquet de dix kilos sur les genoux, je sens brusquement une douleur fulgurante dans mes côtes gauches.

— Merde ! juré-je aussi bas que possible.

— Attends, je vais le prendre.

Gideon s'empare de Finn avant que nous ne nous étalions tous les deux, et passe son autre bras autour de mon dos pour me soutenir.

— Tu veux t'allonger ?

— Je ne suis pas une retraitée avec des rhumatismes, darling, dis-je avec un sourire pincé.

— Non, mais tu n'es pas non plus en pleine forme, alors n'exagère pas.

Comme si j'allais prendre des risques avec Finn dans les bras.

— Assieds-toi, tu es resté debout trop longtemps. Avale une gorgée et je te le mettrai sur les genoux. N'est-ce pas, Finn ? Nous devons ménager Maron pour qu'elle ne tombe pas dans les pommes.

C'est adorable la façon dont il discute avec Finn qui ne veut rien d'autre que lui attraper le nez. Mais ce nez m'appartient, comme tout le reste de son corps. Je souris, avale une gorgée de champagne et me laisse prudemment aller contre le dossier du canapé.

— Tiens. Et préviens-moi s'il veut descendre.

— OK, réponds-je en roulant des yeux. Aurais-tu l'amabilité de me dire où nous allons ?

Ils sont tous sur leur trente et un, et je fais tache avec mon pantalon moulant et mes chaussures plates.

— Vous êtes prêts ? s'écrie Lawrence en débarquant dans la pièce. On peut y aller. J'ai déblayé la neige.

Ses yeux se posent sur moi et il se met à rire avant d'échanger des regards avec les autres.

— Où est Finn ? s'affole alors Odette qui est la pire des mères poules.

— Tout va bien, il est sur les genoux de Maron. Détends-toi, l'apaise Gabor avant de la prendre dans ses bras pour l'embrasser.

Je caresse le duvet qui sert à Finn de cheveux, le coiffe avec une raie sur le côté et commence à le bercer. Finalement, ce petit mec est adorable.

— Depuis quand t'entends-tu avec les enfants ? me demande Gideon en se penchant sur nous pour tendre son index à Finn qui s'en empare immédiatement.

— Et voilà que tu recommences.

— À quoi faire ?

— À te tromper à mon sujet. J'aime les enfants.

Mais je n'en veux pas – en tout cas pas tout de suite. Il ricane et reprend Finn pour que nous puissions débarquer.

Les autres m'attendent tous déjà.

Nous allons à l'opéra (je me suis changée dans la voiture de Gideon), puis nous nous retrouvons dans un restaurant chic du centre-ville. Je n'aurais jamais cru cela possible, mais les personnes assises à table autour de moi ont réussi à me faire oublier les événements des dernières semaines. Gideon sait s'y prendre pour me changer les idées et détourner mon attention. Finn est le héros de la soirée, Odette donne des conseils à Jane pour son accouchement, les hommes parlent affaires, même si Gabor semble plus réservé que les autres, et Lawrence n'arrête pas de me tripoter le genou sous la table.

— Arrête tes bêtises. Où est ta compagne ? lancé-je.

— Elle n'existe pas, je l'ai inventée pour t'attirer sur le bateau.

— Tu as vraiment besoin d'une petite amie, Law, constaté-je.

— Et toi, tu as besoin de te détendre.

Je viens de boire mon deuxième verre d'Aperol chaud. Je me love contre l'épaule de Gideon et ris.

— Mais je suis détendue.

— Ça y est, elle recommence à répondre. Tu devrais t'occuper d'elle avant qu'elle ne se sente obligée de se moquer de moi. On verra si tu es toujours d'aussi bonne humeur demain.

Pourquoi ne le serais-je pas ?

— Donne-moi ça, s'en mêle Dorian en s'emparant du verre de scotch que Gabor a recommandé pour Lawrence. Je crois qu'il en a eu assez pour ce soir.

— Arrête tes conneries ! se plaint Lawrence en tentant de lui arracher le verre des mains.

— Tes clefs, exige Dorian. Je ne vais pas te laisser conduire dans ton état.

— Nous ferions mieux de le ramener à la maison, décide Jane.

— Pour une jolie petite partouze à trois ? Désolé, mais je ne couche pas avec des femmes enceintes. Encore une chose que je n'ai jamais faite. Quoi que... Merde, c'est faux, Isabelle était enceinte je crois... ou pas finalement ? Quand me l'a-t-elle annoncé ?

Lawrence semble se parler à lui-même.

— Vous vous occupez de lui ? Nous devons y aller, déclare Gideon à l'intention de son plus jeune frère avant de tirer poliment ma chaise.

— On doit vraiment partir ?

— Oui. Mais ne t'inquiète pas, nous les reverrons demain et après-demain. Ils passent les fêtes de Noël à Marseille.

Vraiment ?

Nous prenons congé de tout le monde et montons dans la Maserati. Je pose ma joue sur l'épaule de Gideon. *Mon Dieu, je crois que j'ai bu un verre de trop.*

— Ne t'endors pas, tu m'entends ?

Il me jette un regard et accélère, puis quitte le centre de Marseille.

— Hum, me contenté-je de répondre en faisant signe de la tête. Où allons-nous ?

— À ton avis ? Sixièmement : notre maison. Je ne vais pas te laisser dormir seule. Et puis, tout est déjà prêt.

Qu'est-ce qui est prêt ? – me demandé-je soudain.

La voiture roule dans l'allée, et je comprends ce qu'il a voulu dire. La façade à pignon est illuminée par des guirlandes, il y a un sapin de Noël dans le jardin, et des étoiles rouges scintillent aux fenêtres, comme si nous n'avions jamais quitté cette maison. Pourtant, je n'y ai pas remis les pieds depuis neuf mois. Je me souviens comme si c'était hier du jour où je suis partie, valises en mains, et du moment où j'ai refermé la porte derrière moi. Porte qui

maintenant est décorée d'une couronne de Noël. Il a arrangé tout ça pour moi ? Je ne préfère pas m'imaginer ce qu'il a pu encore inventer d'autre.

— Ça te plaît ? Je sais que tu n'aimes pas Noël. Sauf que, en fait, tu l'aimes au plus profond de toi, tu ne veux juste pas l'admettre.

Gagné. Noël présente deux visages : le côté agréable où l'on passe du temps avec sa famille et ses amis, et le côté commercial où règnent l'appât du gain et l'hypocrisie.

— Merci, c'est superbe. Plus moyen de changer d'avis maintenant, hein ?

— Si, réplique-t-il en avançant dans l'allée couverte de neige avant d'ouvrir la porte d'entrée. Mais je ferai en sorte que tu n'y arrives pas.

Le couloir et le hall d'entrée sont aussi décorés aux couleurs de Noël. Il y a un grand sapin orné de boules cuivrées et argentées, si haut qu'il atteint le balcon de la galerie au premier étage. La rampe d'escalier est décorée de guirlandes, il y a même du gui suspendu au-dessus de la porte d'entrée.

— Je serais impressionnée si je pensais que c'est toi qui as fait tout ça.

Mais je ne peux tout simplement pas l'imaginer en train de pendre les décorations et d'arranger les étoiles de Noël.

Il ferme la porte derrière nous, me prend par les épaules et me colle contre la porte.

— C'est l'intention qui compte, tu ne trouves pas ?

— Si, acquiescé-je.

Il plonge ses yeux dans les miens, je caresse son beau visage, son front, son nez, ses lèvres.

Sa main droite se pose sur mon cou, juste sous ma mâchoire, mais il ne m'embrasse pas. Il se contente de m'observer.

— J'ai compté les jours depuis que tu as quitté la propriété, me susurre-t-il.

Je lui souris tendrement et lève les yeux vers le gui.

— Qu'attends-tu alors ?

Il inspire, puis expire, et je remarque une douce musique en fond sonore que je n'avais pas entendue avant. Il a arrangé mon retour à la perfection, je dois bien le reconnaître.

Ma main caresse sa joue, se perd sur sa nuque pour que je puisse me hausser vers lui.

— Je ne te savais pas si hésitant.

— Je veux te laisser le temps de te réhabituer au décor sans te tomber dessus sur le pas de la porte.

— Tu en es sûr ? demandé-je en baissant les yeux sur sa main qui me tient par l'épaule. Je ne suis pas en sucre, je vais bien. Je n'ai pas encore tiré un trait sur tout, mais je vais bien.

Je me hausse jusqu'à sa bouche et l'embrasse, d'abord tendrement, puis plus passionnément. Il réagit immédiatement. Il semble me laisser mener la danse pendant quelques secondes, puis ses mains glissent sur mes fesses protégées par ma robe de soirée soyeuse. Il me soulève, je m'accroche à sa nuque tout en continuant de l'embrasser, sans aucune retenue, les yeux fermés. *Mon Dieu, j'ai envie de lui.* Je veux tout ce que nous avons, et que nous avons reconquis.

Nos langues se fondent dans un baiser avide. Ses dents mordillent ma lèvre inférieure, le lobe de mon oreille, avant de revenir sur mes lèvres. Ce baiser suffit à réveiller la flamme dans mon bassin, et je veux le sentir encore plus près de moi.

Mes doigts se promènent dans ses cheveux soyeux, s'y cramponnent et éloignent sa tête. Je plonge mes yeux dans les siens.

— Je t'aime à mourir. Tu m'as tellement manqué, chaque jour, chaque seconde où nous étions séparés.

Depuis mon départ de Dubaï, et jusqu'à son apparition devant le portail il y a deux semaines.

Il se met à sourire de son sourire de travers que j'adore tant.

— Je t'attends depuis longtemps, et j'aurais attendu encore s'il t'avait fallu plus de temps.

— Jusqu'à ce que l'appartement d'Hélène soit plein à craquer de roses ? insisté-je en effleurant ses lèvres des miennes.

— Exactement. À ce moment-là, tu aurais été obligée de revenir vivre ici.

Machiavélique. J'entends soudain un trottement familial. Mes yeux quittent ceux de Gideon pour découvrir Dyke qui se précipite vers nous et qui fait la fête à Gideon, avec tant d'enthousiasme qu'il manque de le renverser.

— Salut, toi. Doucement, doucement. Tu vois, nous avons réussi à la faire revenir, dit-il en relâchant ma fesse gauche pour caresser la tête du chien.

Il lui lèche la main et remue la queue, puis Gideon me réaffirme sa prise sur mes fesses.

— Nous ferions mieux de ne pas le laisser nous observer.

— Nous observer faire quoi ? l'interrogé-je alors qu'il m'emporte dans le salon et qu'il claque la double porte au musée de Dyke.

Le feu est allumé dans la cheminée, et une fourrure est étalée devant. Il m'y dépose.

— Ce n'est pas juste. Il est si content, et toi, tu l'enfermes dans le couloir.

Je fais mine d'aller ouvrir la porte, mais il me retient.

— Ah vraiment ? Tu trouves cela injuste, mais tu me laisses poirotter pendant des jours ? Il lui suffit de baver un peu et de remuer la queue et hop, tu as pitié de lui.

Touché.

Je me retourne vers lui en soupirant.

— C'est vrai, mais sa queue est loin d'être aussi belle que la tienne, rétorqué-je en riant.

Il s'empare de mon menton.

— Ne sois pas si impertinente.

— Tu ne m'as encore jamais vue être vraiment impertinente.

J'ai horriblement chaud maintenant, et je me débarrasse de mon manteau. J'en profite aussi pour envoyer valser mes talons aiguilles.

— Que fais-tu ?

— Je me dépêche pour que nous puissions laisser Dyke entrer, plaisanté-je. Et puis, bizarrement, il fait incroyablement chaud ici, tu ne trouves pas ? demandé-je en m'éventant le visage d'une main.

Je me libère de son étreinte puis je déambule entre le canapé et la table basse en ouvrant la fermeture éclair de ma robe bleu marine. Je la laisse ensuite sensuellement glisser le long de mon corps et je la dépose sur le canapé.

— Ah, c'est déjà mieux !

Je souris car il est incapable de détacher son regard de mon corps. Ses yeux reflètent à la fois son désir et sa réticence. Ses principes le rendent aveugle au fait que je suis prête pour lui. Je peux empêcher Dubois d'envahir mes pensées. Je suis ici devant Gideon, pas devant ce branleur.

Je caresse habilement mon corps, retire mon soutien-gorge en continuant de me promener et l'abandonne sur le lampadaire à côté du téléviseur. Puis je cherche son regard en battant lascivement des cils.

— Tu te sens un peu voyeur, ce soir ? lui demandé-je.

Ma main glisse le long de mon ventre, s'arrête un instant au contact de mon slip, puis disparaît sous l'étoffe. De

l'autre, je défais ma queue-de-cheval et ébouriffe mes cheveux.

— Il n'est vraiment pas facile de te donner du temps.

— Tu n'avais tout de même pas l'intention de t'installer avec moi sur le canapé pour regarder un film ? me moqué-je.

Il se rue alors vers moi en se débarrassant de son manteau en chemin et m'attrape par la taille.

— Si, mais avec toi ligotée sur la table, me contre-t-il en écartant ma main de sous la dentelle pour la remplacer par la sienne.

Mon clitoris frémit quand elle disparaît entre mes jambes, et pourtant il ne le touche même pas. Deux doigts s'introduisent précautionneusement en moi. Mon degré d'excitation n'est plus un secret pour lui maintenant.

— Une humidité parfaite. Ne me dis pas qu'il te suffit de me regarder pour être dans cet état. Ou bien est-ce le baiser qui t'a fait de l'effet ?

— Les deux, soufflé-je.

Je lui enlève sa veste et déboutonne sa chemise. Il porte un bandage, comme moi. Nous n'avons en principe pas le droit de trop en faire. *En principe.*

Ses doigts s'enfoncent plus profondément en moi, dans un intense mouvement de va-et-vient, puis il s'agenouille, me pousse à m'installer sur le canapé et me retire mon slip. Une seconde plus tard, il place mon pied sur son épaule et sa langue lèche mon clito. Ses doigts écartent mes lèvres vaginales alors que sa langue titille vigoureusement et fermement ma perle.

— J'aime ta chatte, petite, dit-il entre mes jambes.

Nue sur le canapé, je glisse de manière à le sentir encore plus. J'observe les flammes dans la cheminée et pousse un gémissement de plaisir. Je plonge ma main dans ses cheveux alors qu'il continue de me gâter. Il me lèche avec un tel dévouement que je commence à avoir du mal à me contrôler.

J'ai de plus en plus chaud, mon corps tremble, et le voir ainsi, encore tout habillé, ses mains sur mon corps nu, m'excite énormément. Sa main gauche s'aventure sur mes seins, les masse, tortille mes mamelons si fermement qu'il m'arrache un petit cri alors que je cambre les reins.

Ses mains et sa langue doivent sentir à quel point j'ai envie de lui.

— Nous devrions y aller doucement. Préviens-moi tout de suite si tu as mal quelque part.

Je soulève la tête pour lui sourire entre mes jambes.

— Je le ferai. Continue, s'il te plaît.

— Pardon ? tu as dit quelque chose ? Je n'ai pas bien compris, me provoque-t-il.

Je hausse un sourcil.

— S'il te plaît, Gideon, continue de me lécher, répété-je.

Il m'attire un peu plus vers lui avant de se lécher les doigts.

Il me lance un sourire malicieux avant de disparaître à nouveau entre mes jambes. Ses doigts me pénètrent à nouveau, et l'un d'entre eux s'introduit dans mon anus. Il recommence à me lécher, mais encore plus fermement.

— Mon Dieu... murmuré-je alors que le jeu de ses doigts et de sa langue me rapproche encore et toujours plus de l'orgasme. Sa main délaisse mes seins pour me déplacer prudemment sur le canapé. J'écarte encore plus les cuisses, pose mes pieds sur ses épaules, et je jouis bien trop vite à mon goût en criant son nom. Mes doigts tremblent, mes orteils se contractent, et je renverse la tête en arrière pour laisser libre cours à mon plaisir.

Tout ce qu'il fait, il le fait à la perfection. Sa façon de me toucher, de me caresser et de me désirer est incomparable. L'amour peut-il faire si mal ? Peut-il être si profond qu'on s'offre à l'autre sans défense et sans réfléchir à ce que l'on fait ?

Il n'y a qu'avec lui que je peux répondre oui. *Il n'y a qu'avec lui que je peux être moi.*

Sa main cherche mes poignets qu'il immobilise fermement, mais sans forcer, au-dessus de ma tête. Il se tient maintenant torse nu au-dessus de moi. Quand a-t-il retiré sa chemise ?

J'admire ses pectoraux, les muscles de ses bras, j'observe les bandages, un hématome à moitié guéri, une plaie recousue qui doit encore lui faire un mal de chien...

— Merde, Gideon, soupire-je quand il introduit soudain sa verge en moi alors que j'étais hypnotisée par son torse.

— Quoi, me demande-t-il immédiatement, en se penchant vers moi. Tu as mal quelque part ?

Il s'immobilise en moi et je m'empresse de faire non de la tête.

— Non, ne t'arrête pas.

Il me lance d'abord un regard dubitatif avant de me faire l'amour intensément, en accélérant toujours un peu plus la cadence de ses coups de reins. Il soulève mon bassin pour pouvoir glisser plus profondément en moi. Ses doigts humides jouent avec mon clitoris. Mon Dieu, je ne tiendrai plus très longtemps. En même temps, j'aimerais que ce moment dure pour toujours. J'admire son visage parfait, je cherche son regard, je sens l'incendie qui ravage mon corps. Au même instant, une sensation indescriptible me faisant penser aux battements d'ailes d'un colibri s'installe dans mon thorax. Non, ce n'est pas la douleur qui se réveille, mais le résultat de mon amour inconditionnel pour lui.

Il me prend toujours plus vite, j'observe son corps, sens ses baisers sur mes lèvres, sur mon cou, sur mes seins. Avec ses profonds coups de pilon, il met le feu à mon clitoris. Je halète, soupire et gémiss sous ses caresses.

— Jouis pour moi, comme avant, susurre-t-il alors que j'entrouvre les lèvres, la tête rejetée en arrière, et que je jouis

bruyamment. Son pouce frotte sans pitié mon clito, il me baise toujours et mon envie de lui est incontrôlable.

— Regarde-moi ! m'ordonne-t-il.

Je lui obéis immédiatement. Je sais qu'il adore me regarder dans les yeux pendant l'orgasme. Je refuse de le faire avec mes clients, mais je ne refuse rien à Gideon. Un éclair de triomphe jaillit dans ses yeux alors que l'orgasme dure encore et encore. Puis il raffermi sa prise sur mes hanches, me pilonne plus fougueusement et se met lui aussi à soupirer et à grogner. Des mèches de cheveux sombres tombent devant son visage, et je les en écarterais si j'en avais la force. Une fine couche de transpiration souligne les contours de ses muscles. Son tatouage donne l'impression de bouger. Son visage se trouve maintenant tout près du mien. Je sens sa queue tressaillir en moi, le souffle de ses soupirs sur mes lèvres. C'est tellement beau de le regarder pendant qu'il jouit en moi.

Je m'empare de son cul et guide son dernier coup de reins. Je mords dans sa lèvre intérieure pour l'attirer vers moi.

Mes mains sont partout sur son corps. La fournaise en moi redevient un feu plus soutenable, et je peux à nouveau respirer normalement.

— Comment vont tes blessures ?

— Me demande celui qui porte le même bandage que moi, plaisanté-je en riant. Ne t'inquiète pas, je te le dirais si j'avais mal.

Je l'embrasse tendrement. Il appuie ses mains de chaque côté de mes épaules.

— Ce n'était pas une séance, mais...

— C'était parfait, murmuré-je. De toute façon, c'est à mon tour de me venger, Chevalier. Alors profite de chaque jour avec un cul qui ne te fait pas mal... Il se pourrait que ce soit le dernier, promets-je.

Il me fait un clin d'œil et dessine mes lèvres de son index.

— J'ai hâte d'y être, petite. Et je crois que je t'autoriserai à te défouler sur moi après-demain car tu vas me détester. Tu vas me haïr, prédit-il.

Je n'ai pas la moindre idée de ce à quoi il fait allusion. Veut-il quand même partir à New York ? A-t-il acheté quelque chose de beaucoup trop coûteux ? Un bateau ? Des bijoux ? Un avion ? Un plug anal orné de diamants ? Il est capable de tout.

— Dans ce cas, j'y prendrai encore plus de plaisir. Mais j'avoue que j'ai du mal à m'imaginer une raison suffisante pour te botter ton joli petit cul jusqu'à ce que tu ne puisses plus t'asseoir.

— Tu comprendras bien assez vite.

Il ricane d'un air calculateur qui ne me plaît pas. Mais je connais Gideon, et je sais déjà qu'il ne me dévoilera absolument rien.

Voilà ce qu'il y a de monstrueux dans l'amour : c'est que la volonté est infinie, et que le pouvoir est borné ; le désir est immense, et l'exécution esclave des limites.

William Shakespeare

CHAPITRE BONUS

— Nous ne partons pas en croisière dans les mers du Sud ? demandé-je alors que je me suis pliée à son vœu de venir les yeux bandés chercher mon cadeau de Noël.

Je craignais d'abord qu'il s'agisse d'un des petits jeux de Law. Mais non. Gideon m'a conduite à travers la ville jusqu'à ce que j'entende le rugissement des vagues en descendant de la voiture. Le froid me gifle le visage et picote mon nez comme des centaines d'aiguilles minuscules.

— Pourquoi les mers du Sud ?

— J'entends les vagues et je sens le sol tanguer sous mes pieds. Je suis peut-être momentanément aveugle, mais j'ai encore l'usage de mes autres sens.

— Je savais qu'elle devinerait, déclare la voix de Law qui doit se trouver quelque part devant moi. On m'aide à monter des marches.

Pourquoi nous retrouvons-nous encore une fois à bord d'un bateau ? En plein hiver, alors qu'il fait un froid de canard. Il m'avait conseillé de m'habiller chaudement, plus précisément d'enfiler les vêtements que Gideon a déposés dans une boîte sur mon lit pendant que je prenais ma douche. Une robe noire, des collants, des sous-vêtements sexy, un manteau et même un manchon. Je me suis moquée du manchon en ouvrant la boîte. Il n'y a que les Russes pour

porter ça. Mais, dans la voiture, je comprends mieux, maintenant que mes mains ont été ligotées. Alors que je me retrouve les mains liées, que j'entends la voix de Law et le rire étouffé de Jane, je soupçonne que nous nous trouvons sur un bateau pour une croisière bien spéciale, comme lors du voyage de noces de Jane et Dorian.

— Notre chaton a tous ses sens en éveil. Mais j'ai hâte de voir sa tête quand elle ouvrira son cadeau.

— S'agit-il d'un esclave d'Europe de l'est ? D'un godemiché double modelé à l'image de ta queue ? D'un nouveau meuble SM ? me moqué-je de lui car rien de ce qu'il pourrait m'offrir ne me surprendrait vraiment.

Je connais trop bien Law et ses petits jeux perfides.

— Non, non, non, bien que je ne dise pas non à une esclave. Réflexion faite, je ne préfère pas, sinon j'aurais les flics aux trousses.

— Law, ferme-la, tu vas finir par cracher le morceau, le réprimande Jane.

Il y a une odeur de vin chaud dans l'air, j'entends des pas qui ne sont pas les nôtres sur le bois du pont. Je ne peux voir qu'une bande claire au bord du bandeau. Il fait nuit, il est 11 heures du soir, mais le bateau doit être illuminé.

— Gideon, sois gentil, dis-moi ce qui se passe, murmuré-je.

Je sens sa main qui me dirige en faisant légèrement pression dans le creux de mon dos. Je tourne mon visage dans la direction où il doit se trouver et je reçois un petit baiser sur les lèvres.

— Depuis quand es-tu si impatiente ? s'étonne-t-il.

— Depuis que je sais que Lawrence est aussi présent.

Je prédis déjà que tout ceci va se transformer en une expérience sexuelle torride, sans retenue, sans limites et au grand large.

— Ne sois pas impertinente. Je te manquerais si je n'étais plus là.

— Me manquer ? répété-je avec dédain. Je remercie Dieu pour chaque jour où tu n'es pas...

Une main se pose soudain sur ma bouche, m'empêchant de finir ma phrase, mais m'empêchant aussi presque de respirer.

— Nous aurions aussi mieux fait de la bâillonner. Pas besoin de l'écouter râler comme ça.

— Oui, mais elle ne pourrait pas parler non plus, remarque Dorian sur un ton mystérieux. Et je pense qu'elle a le droit de parler. Suivre la procédure sans son autorisation, comme au Moyen Âge, serait... eh bien...

Je dois donc pouvoir parler. Mais pourquoi ? Le Moyen Âge ? Ont-ils l'intention de me ligoter sur un banc de torture parce que j'ai engueulé le chauffeur de taxi ? Ou bien parce que j'ai mis trop longtemps à revenir auprès de Gideon ? Aurais-je fait une bêtise à Noël sans m'en rendre compte ?

Je ne comprends pas à quoi Dorian fait allusion.

— Viens par ici et n'écoute pas mes frères. Ils sont nerveux, m'assure Gideon d'une voix suffisante.

Nerveux ? Je ne savais pas que Law pouvait être nerveux. À moins qu'il s'agisse d'un match de foot ou que sa queue ne bande pas aussi rapidement qu'il le souhaiterait.

— Eh bien si Lawrence est nerveux, j'ai du souci à me faire, répliqué-je. Dis-moi ce que vous avez mijoté. Vous me faites un peu peur. Je ne veux pas d'un autre tatouage et je ne veux pas partir en voyage autour du monde. Et je n'ai pas envie d'une partouze par ce froid – même si certains aspects pourraient être amusants, ajouté-je en riant. Mais j'ai pitié de Law. Je veux qu'il reste apte à procréer. Je ne veux pas qu'on dise que ce soit de ma faute s'il est incapable de procréer une copie conforme de lui-même.

— Tu as si bon cœur, mon chaton. Grâce à toi, mes soldats resteront bien au chaud. Mais ce n'est pas pour moi que je m'inquiète, plutôt pour toi, susurre-t-il.

Une main s'empare de mon menton et le tourne sur la gauche. Gideon marchait sur ma droite, vêtu d'un costume-cravate sombre et d'un manteau, si j'en crois ce que j'ai aperçu avant qu'il ne me bande les yeux.

— Tu vas tomber sur le cul quand nous aurons terminé. Je m'en réjouis d'avance.

— Tu sais que ce n'est pas gentil de se moquer des mésaventures des autres, mon tigre. Et ton cul sera le prochain à brûler quand ce que vous manigancez sera fini.

— Calmez-vous un peu. Sinon elle se souviendra toujours de votre dispute au lieu de se souvenir de la partie vraiment importante, nous interrompt Gideon qui me prend par la taille et m'attire contre lui.

Je le reconnais à son odeur enivrante. Il n'y est pas allé de main morte sur le parfum. Une odeur chaude, épicée et sensuelle, qui rappelle le daim et le cèdre.

— Comme tu voudras, c'est tout aussi amusant de la regarder silencieusement se creuser le citron pour trouver un moyen de s'enfuir du bateau le plus vite possible. Mais... se met à rire Lawrence, nous avons déjà levé l'ancre. Tu peux tenter de regagner la terre à la nage, bien sûr, mais à part ça...

— Lawrence, maîtrise-toi. J'ai l'impression que tu vas exploser d'excitation. Nous aurons aussi une idée un peu folle pour toi, ne t'en fais pas, lui promet Dorian.

— Jamais. Je préférerais encore sauter Bouddha. Non merci. Je montre juste mon soutien à Gideon.

D'autres mains me poussent en avant. *Où allons-nous au juste ?* Leur conversation ne fait rien pour m'aider à élucider ce mystère.

— Désolé, petite, je pensais que mes frères seraient utiles, mais au lieu de cela ils gâchent tout.

— Utiles à quoi, au juste ? l'interrogé-je en me glissant sous son bras. Tu n'as quand même pas organisé un *gang bang* à bord de ce bateau ? Ou bien prévu de tenir une séance dans ce froid glacial ? Ou partir en voyage ? Je préfère te le dire tout de suite, je ne veux aller nulle part. J'ai encore des cartons à vider, aller chercher mes affaires restantes chez Hélène. Et Dyke ? Qui s'occupera de lui ? Je trouve ta tentative de kidnapping adorable, même si j'aurais préféré que tu abandonnes Law sur le ponton, mais... restons ici. Je ne me sens pas encore assez en forme.

Ah, je le tiens. Il n'insistera jamais pour partir en voyage si mon état de santé ne le permet pas. Et je ne lui mens même pas. Je n'ai pas encore la force nécessaire pour un long voyage.

— Elle parle comme un moulin. Je ne connais personne capable de débiter autant de mots à la minute, s'exclame Lawrence.

— Moi non plus.

Une voix d'homme d'âge mûr, inconnue mais amicale. *Pas de partouze avec lui. Je vous en prie, mon Dieu.*

— Ah non ! protesté-je en m'immobilisant immédiatement avant de reculer.

— Comment ça, non ? demande Dorian. Tu ne sais même pas ce qui t'attend.

— Je ne veux plus accepter d'engagement, mais vous, vous avez apporté un homme que je ne connais pas sur ce bateau... C'est vraiment de mauvais goût, même pour vous. Je n'aurais jamais cru ça de toi, Gideon.

— J'aurais bien pris sa place, mais ce ne sont pas mes oignons, explique Lawrence d'une voix on ne peut plus sérieuse qui ne me plaît pas du tout.

Le silence se fait, et j'entends le clapotis des vagues contre la coque du bateau.

— Toi ? Toi tu aurais pris sa place ? Ne sois pas ridicule. Je sais très bien ce que tu penses de tout ça.

— Pourquoi pas ? Quelqu'un devra bien dompter notre chaton un jour.

Tout ça ne me plaît pas, mais alors pas du tout. Je secoue la tête, incrédule, et refuse d'avancer. Et si Gideon ne tirait pas sur mon bras, je ne ferais pas un seul pas de plus sur ce pont. Une brise glaciale souffle sur mon nez, je sens des flocons de neige sur mon visage – aussi légers que les ailes d'un papillon.

— Si elle ne veut pas, nous devrions en rester là, déclare l'homme d'un certain âge que je m'imagine avoir un visage fin, ridé, porter des lunettes, et avec des cheveux argentés cachés sous un bonnet.

— Elle veut et nous allons continuer, dit Gideon. Commençons.

Mais quoi, à la fin ?!

Gideon m'attrape par les épaules et me fait tourner sur moi-même pour lui faire face. Ses doigts s'entrelacent avec les miens, son pouce caresse le dos de ma main. Mes poignets sont toujours ligotés, mais au moins ils ont chaud dans le manchon où il a glissé sa main.

— Je vais dénouer la corde, mais seulement si tu me promets de ne pas te sauver en courant.

— Pourquoi ferais-je une chose pareille ? demandé-je en inclinant ma tête pour mieux entendre ce que les autres disent derrière mon dos.

Mais je n'entends que le silence et le bruit des vagues. Le moteur du bateau est éteint, il semblerait que nous ayons jeté l'ancre.

— Je te fais confiance, Gideon, même si les idées les plus folles se bousculent dans ma tête en ce moment, concernant

ce bateau en la présence de l'homme d'un certain âge. As-tu bien réfléchi ? murmuré-je.

Il essaie d'étouffer un rire avant de dénouer les cordes sous le manchon. Puis il serre mes mains dans les siennes, comme pour me rassurer.

— Je suis très nerveux, j'ai peur que mon septièmement ne dépasse tes limites.

Me laisser ainsi dans l'ignorance est vraiment la pire des tortures que je puisse imaginer.

— Si tu y as mûrement réfléchi, alors je sais au moins que vous n'avez rien prévu qui pourrait me faire du mal, soufflé-je devant ses lèvres.

— Comment pourrais-je te faire du mal, petite ? Il n'y a rien de plus important pour moi que ta sécurité, ton bonheur et ton sourire tous les matins.

Ses lèvres effleurent les miennes.

— Je ne t'ai jamais parlé de mes projets pour nous, à partir d'aujourd'hui et à l'avenir. Je savais que tu te rebifferais, mais peut-être uniquement parce que tu ne veux pas admettre que tu en as envie au plus profond de toi.

Il me connaît mieux que personne. Mais de quoi peut-il s'agir pour qu'il ait besoin de m'entraîner sur un bateau ?

On me retire le bandeau, et je découvre un pont supérieur décoré de guirlandes lumineuses. La mer autour de nous est noire comme de l'encre, et, au loin devant nous, les lumières de Marseille scintillent dans la nuit et se reflètent dans l'eau comme des étincelles.

Qu'est-ce que... ?

Mes yeux se posent sur un homme d'un certain âge qui ne ressemble pas du tout à ce que j'avais imaginé. Il porte une moustache, ses cheveux poivre et sel sont épais, il est aussi grand qu'un ours et porte un costume-cravate, comme Dorian et Lawrence. Jane est en train d'enfiler son manteau par-dessus sa robe dorée pour protéger sa petite boule.

— Qu'est-ce que cela signifie ? exigé-je de savoir en me tournant vers Gideon.

Lawrence éclate de rire mais ne dit rien. Quand il est silencieux, je m'inquiète encore plus que quand il parle. Gideon m'adresse un sourire charmant et s'agenouille soudain devant moi.

Oh non !

— Non, haleté-je en secouant la tête quand je comprends enfin ce qui se trame.

— Écoute-moi, m'intime-t-il en levant les yeux vers moi.

Mon cœur ralentit un peu plus chaque seconde. Je comprends enfin pourquoi nous sommes sur un bateau, pourquoi cet inconnu en costume-cravate s'y trouve aussi... Mon Dieu, il a dû entendre chacune de mes suppositions. Quelle honte. Nous sommes sur un bateau, et Gideon veut m'é... Je n'arrive même pas à prononcer le mot en pensée.

— Épouse-moi, Maron. Il ne s'agit pas d'un privilège, mais d'un symbole de ta volonté d'être avec moi toute ta vie durant. Un signe que ta place est à mes côtés, que personne ne pourra plus jamais nous séparer, même si les temps sont durs, déclare-t-il avec calme, ce que je trouve admirable.

Lawrence hausse les sourcils en signe de reconnaissance, Dorian serre Jane dans ses bras.

— Cela restera un mariage secret, personne ne sera au courant, même pas mon père.

— Mais Lawrence a le droit d'être au courant ? m'étonné-je en le regardant.

— Tu connais assez bien mes frères pour savoir que ce serait un crime de ne pas les inviter.

Oui, je les connais même intimement tous les deux, plus intimement qu'aucune autre belle-sœur, je pense. Je croise les regards de Lawrence et Dorian qui m'ont l'air sereins.

— Comme je considère qu'une période de fiançailles est inutile et comme je ne veux pas attendre un jour de plus

avant de pouvoir t'appeler ma femme, je veux t'épouser aujourd'hui.

Il s'interrompt. Je suis incapable de détourner mon regard de son visage. Je comprends sa façon de penser et pourquoi il en est arrivé à cette conclusion. Un mariage ne signifie rien pour moi. Les gens divorcent aussi vite qu'ils disent oui. Cela prend juste un peu plus longtemps que de mettre fin à une relation, toute la paperasse et les avocats. Beaucoup se marient pour l'argent, par amour ou pour des raisons incompréhensibles. Je ne ressens pas le besoin d'épouser l'être que j'aime, que je respecte, que j'adore et que je désire. Mais je vois aussi l'importance de ce geste pour Gideon, je vois les efforts qu'il a fournis pour me faire venir jusqu'ici, sur ce bateau.

Tous les yeux sont rivés sur moi alors qu'il continue son discours.

— Ma petite, acceptes-tu de m'épouser aujourd'hui, ici, dans l'heure ?

— Je...

Mes lèvres tremblent, et j'essaie de refouler mes larmes. Je déteste ce genre de moment. Les guirlandes lumineuses se transforment en une mer dorée.

Gideon me regarde, les yeux pleins d'espérance. *Pourquoi réfléchis-tu si longtemps ? Pourquoi hésites-tu ? Tu connais la réponse. Et lui aussi.*

— Oui, réponds-je doucement, un sourire aux lèvres.

Je vais probablement garder ce sourire toute la nuit. Est-ce comme cela que l'on se sent quand on a trouvé l'homme de sa vie ? Les femmes qui se marient se sentent-elles toujours ainsi ?

Aucune idée. Et je m'en moque. Tout ce que je veux, c'est embrasser Gideon et commencer à planifier notre avenir.

Notre avenir.

Il sourit jusqu'aux deux oreilles quand il me passe autour du cou une chaîne avec un anneau en platine, après que nous avons réglé les formalités. Le symbole parfait puisque je ne veux pas que les autres sachent que nous sommes mariés. Je ne veux pas de fête, pas de réunion de famille chaotique, je veux seulement être liée à Gideon pour toujours.

— Vous pouvez embrasser la mariée, déclare l'homme.

Ces mots doivent se trouver dans tous les romans et dans tous les films à l'eau de rose du monde entier. Gideon pose ses mains sur mes joues, sur le point de m'embrasser quand Lawrence nous interrompt.

— Ah, ah, ah, pas si vite. Merci pour votre aide, dit-il à l'homme d'un certain âge en m'écartant de Gideon.

— Qu'est-ce que tu fabriques ? demande Gideon, perplexe, en regardant son frère comme s'il était dérangé.

J'ai toujours su qu'il était dérangé, mais aucun médecin n'a encore confirmé mon diagnostic.

— Je savais que nous n'aurions pas dû l'emmener, marmonne Dorian.

— Détendez-vous. Je pense juste que comme ces deux-là ne veulent pas que le reste du monde apprenne qu'ils sont mariés, nous devrions aussi les laisser seuls pour s'embrasser, et faire ce qu'ils veulent ensuite. Venez, nous allons descendre et dévorer le délicieux gâteau qui nous attend.

Je n'en crois pas mes oreilles, et Gideon a l'air tout aussi abasourdi que moi.

— Qui était-ce ? demandé-je alors que Lawrence fait disparaître tout le monde sous le pont. Il ressemble à Lawrence mais...

— Je m'en moque, susurre Gideon qui porte lui aussi son alliance autour du cou, cachée sous son manteau.

Il me prend par la taille, pose une main sur mon cou et m'embrasse. Avec une telle fougue que j'aurais déjà culbuté

en arrière s'il ne me tenait pas. Je lui rends son baiser, ma langue cherche la sienne, lui tourne autour. Puis je glisse mes mains sous son manteau et je presse ma joue contre sa poitrine.

— C'est la pire punition qu'on puisse m'infliger, murmuré-je contre son torse chaud.

Je me sens bien, en sécurité.

— Je sais. Je m'attends à ta vengeance dès demain, petite.

Il peut compter sur moi. Il va souffrir comme il n'a jamais souffert – je tiendrai parole. C'est un jeu de longue haleine, mais c'est moi qui gagnerai.

Pas le choix !

ET POUR FINIR...

Ce huitième volet est probablement le dernier tome des aventures de Maron Noir, même s'il m'a été difficile de leur dire adieu. Mais je pense qu'à partir de maintenant, Maron Noir et les frères Chevalier seront capables de se débrouiller seuls. Et qui sait, peut-être qu'un jour j'aurai envie d'ouvrir un nouveau chapitre. Rien n'est impossible puisque cette série était ma première série de romans érotiques publiés sous ce pseudonyme.

Je vous souhaite de passer un excellent été en compagnie de Maron et des frères Chevalier.

Comme toujours, mes derniers mots sont dédiés à Sybille, Gaby, Nathalie, Jessica & Natalie, ainsi qu'aux membres de mon fantastique groupe Facebook.

Merci pour votre soutien, merci d'exister !

Quant à tous ceux qui téléchargent de manière illégale des livres électroniques sur des plateformes douteuses : oui, vous devriez avoir mauvaise conscience !

Bien à vous,
Votre D. C. Odesza